

BULLETIN INTÉRIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS & DÉBATS



N° 113
mars 2023

DOCUMENTS & DÉBATS
est un bulletin intérieur de l'APF.
Sa diffusion est réservée même par voie de citation.
Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.

DOCUMENTS & DÉBATS est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Miguel de Azambuja avec Joanne André, Éric Flame, Benoît Verdon, Marita Wasser.

SOMMAIRE

JOURNÉES OUVERTES

Rencontre du 21 janvier 2023 - *La tentation de l'oubli*

Ouverture <i>Dominique Suchet</i>	5
Introduction à la journée <i>Jacques André</i>	7
Ça, je l'ai toujours su <i>Bernard de La Gorce</i>	10
Souviens-toi d'oublier <i>Serge Franco</i>	21
Isée Bernateau n'a pas souhaité que sa conférence soit publiée afin de respecter les règles de confidentialité.	

JOURNÉE EN HOMMAGE À DANIEL WIDLÖCHER

Daniel Widlöcher : une idée du changement - 10 décembre 2022

Ouverture <i>Dominique Suchet</i>	34
Introduction à la journée <i>Marc Delorme</i>	35

L'acte psychique

Présentation <i>Catherine Chabert</i>	40
Quel moteur pour la vie psychique ? <i>Laurence Kahn</i>	41
Discussion de la conférence de Laurence Kahn <i>Catherine Chabert</i>	48
Si je devais donner un titre à mon exposé... <i>Claude Barazer</i>	51
Discussion de la conférence de Claude Barazer <i>Catherine Chabert</i>	57

Co-pensée et empathie

Transfert et co-pensée <i>Solange Carton</i>	62
Co-pensée et empathie : leurs liens avec le transfert <i>Martín Reza</i>	69
Discussion <i>Hélène Trivouss-Widlöcher</i>	76

Destins de la sexualité infantile : leur construction dans la cure

Introduction à la table ronde <i>André Beetschen</i>	80
Sexualité infantile, autoérotisme et amour primaire <i>Antoine Périer</i>	81

Discussion du texte d'Antoine Perier <i>André Beetschen</i>	87
Destins de la sexualité infantile : leur construction dans la cure <i>Éric Flame</i>	89
Discussion du texte d'Éric Flame <i>André Beetschen</i>	97
Groupe d'étude sur le Covid et ses effets sur la pratique analytique	
Quelques considérations sur le travail du groupe d'étude <i>Jean-Yves Tamet</i>	100
Le temps de l'angoisse <i>Catherine Chabert</i>	105
Et soudain, la Covid vint... <i>Frédéric de Mont-Marin</i>	113
Confinement et décroissance dans la psychanalyse <i>Alexandre Morel</i>	116
Une écoute désincarnée ? <i>Nicole Mesplé Soms</i>	119
Figures libres et figures imposées <i>Évelyne Sechaud</i>	121
Covid 09/21 <i>Pascale Totain</i>	125
Mon témoignage clinique pendant le Grand Confinement (17 mars 2020 au 10 mai 2020) <i>Claire Tremoulet</i>	127
Les analystes de l'APF à Nantes samedi 1^{er} octobre 2022 - Vivons-nous sous la contrainte ?	
Introduction à la Journée <i>Brigitte Eoche-Duval</i>	132
Un style <i>Claude Barazer</i>	134
Quand je serai grand, l'enfant, le psychanalyste <i>Dominique Baudin Le Brigand et Valérie-Anne Queuille</i>	138
André Beetschen a souhaité reprendre, avant publication, le texte de la conférence qu'il avait prononcée.	
DÉBATS DU SAMEDI - La réalité	
Samedi 15 octobre 2022	
Cent chiens qui aboient après une ombre en font-ils une réalité ? <i>Catherine Rodière-Rein</i>	148
Discussion de la conférence <i>Caroline Thompson</i>	159
Dominique Billot n'a pas souhaité que sa conférence soit publiée afin de respecter les règles de confidentialité	
CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF	163

Ouverture

Dominique Suchet

C'est un honneur et c'est un plaisir d'ouvrir à Lyon cette Journée ouverte de l'Association psychanalytique de France.

Notre Association a été longtemps réservée quant à partager publiquement ses travaux scientifiques.

1984, première Journée ouverte, l'Association a 20 ans. Puis il faut attendre 1993 pour que, tous les deux ans depuis, l'Association ouvre ses Entretiens pour une Journée publique.

C'est aujourd'hui la première fois que nos Entretiens, ouverts donc, se tiennent ailleurs qu'à Paris. Nous ne pouvons que remercier le Comité scientifique d'avoir fait cette proposition que le Conseil a soutenue. Merci donc à François Hartmann qui avec Sarah Contou Terquem, Marc Delorme, Laurence Kahn, Cécile Marcandella, Philippe Quéméré ont proposé cette rencontre, ici, sur le thème *La tentation de l'oubli*.

Mais savaient-ils qu'ils nous permettaient de retrouver une part de l'histoire de la présence de l'APF à Lyon ; une part de notre histoire institutionnelle mais aussi un petit peu de l'histoire de la psychanalyse à Lyon, plus ou moins oubliée mais quoiqu'il en soit, inscrite.

En effet, en 1989 se sont tenus à Lyon des Entretiens, non pas ouverts mais déplacés, dans une ville où commençaient à se trouver les premiers membres de l'APF, isolés, encerclés comme l'écrivait Pierre Fédida relatant cette époque. À ces Entretiens, avaient été invités quelques collègues de Lyon, de la région et de Suisse. La motivation était de soutenir une certaine forme de présence et de travail de la psychanalyse, contre, à l'époque, une trop grande banalisation des pratiques, de la théorie et de l'offre psychanalytique. Se souvient-on que ces Entretiens, en 1989, ouverts par André Beetschen, avec des conférences d'Edmundo Gómez Mango et de Jean-Claude Rolland sur le thème *La maladie sexuelle* étaient commentés ainsi par Pierre Fédida alors président de l'APF : « Ces Entretiens, riches, discutés, chaleureux nous ont montré que les activités scientifiques psychanalytiques peuvent, comme on le voit, se réinventer dans leur conception ».

Alors ? cette première manifestation à Lyon, anticipatrice des modifications à venir dans la façon de témoigner de l'offre et de la créativité analytique ? Peut-être. Viendront ensuite pour cela d'autres manifestations (Les Journées ouvertes, les Rencontres, les soirées de l'APF à Paris ou en province, à Lyon surtout) et viendra notre publication dont le titre *Le présent de la psychanalyse* suffit pour témoigner de l'offre et de la créativité.

Mais savait-il, le Comité scientifique, qu'en choisissant Lyon pour cette modification nouvelle : le dépaysement, il choisissait une ville qui tisse avec son passé une relation vivante. « Vivante » veut dire qu'entre la colline qui crie et la colline qui prie, elle construit son histoire entre souvenir et oubli, entre refoulement et déni, ainsi que chacun.

Lyon 1831 1834 – Révolte –, la révolte des Canuts reconnue pour être la première insurrection sociale du monde moderne.

Lyon 1940 1944 – Résistance –, Jean Moulin ou encore Raymond et Lucie Aubrac mais aussi Lyon 1940-1944. Klaus Barbie ou encore Izieu.

J'emprunte au *Souvenirs d'un autre* écrit par Jacques Le Dem cette réflexion sur l'oubli et le brouillard de la ville « Il y avait quelque chose de muet dans toute cette histoire où personne non plus ne parlait car personne ne savait... Personne ne savait ou ne voulait savoir... comment tout cela était-il arrivé sans qu'[on n]'en sache rien... »

La mémoire de la résistance a été largement ravivée par un événement, le procès de Klaus Barbie en 1987. Et les lieux de tortures se sont transformés en musées – le musée de l'Histoire. Comme plus tard ici-même les prisons et Université.

Quels sont les liens entre la petite histoire et la grande ? Le collectif, la culture permettent-ils l'oubli ou bien favorisent-ils le ressouvenir ? Faut-il oublier pour se souvenir ? Comment les trajets intimes des refoulements des dénis et des remémorations s'appuient-ils sur le travail de la mémoire collective ? L'intimité de la cure analytique dont la vocation est de libérer des aliénations des traces sexuelles infantiles non encore remémorées, trouve tel un obstacle ou bien un allié dans cette mémoire collective si prompt à oublier les choses dernières : la mort et la sexualité. Quand on sait que le transfert est le seul lieu psychique opérant pour une transformation de la répétition en remémoration et perlaboration.

Souhaitons que les travaux de cette journée nous permettent d'avancer ; peut-être encore et toujours entre révolte et résistance ; mais n'en sommes-nous pas toujours là quand le monde confirme sans cesse la force de la répétition délétère avec la barbarie et la guerre ou avec les procédés sophistiqués et administratifs de négation de la vie psychique et de la subjectivité auxquels la psychanalyse et au-delà l'humanité de ses humains, sont confrontés.

Avant de donner la parole à Jacques André qui va diriger les discussions tout au long de la Journée et pour redire le plaisir que l'APF a à vous accueillir et le plaisir que les analystes de Lyon ont à recevoir leur Association, je voudrais remercier le comité local d'organisation Fafia Djardem, avec Claude Arlès, Hélène Hinze, Françoise Laurent et Isabelle Pays.

Introduction

Jacques André

Anna O., une nuit où elle veillait pleine d'angoisse son père malade, elle vit un serpent noir sortir du mur et s'approcher du malade pour le mordre... Lorsque le serpent eut disparu, elle voulut prier mais toute langue lui fit défaut, jusqu'à ce qu'elle trouve enfin une comptine anglaise et pût dès lors continuer à penser et parler dans cette langue.

Pendant 1 an et demi, Anna O. vivra dans l'oubli de sa langue maternelle, ne parlant plus qu'anglais, *sans le savoir*. Avec, de temps de temps, quelques excursions en français ou en italien mais jamais en allemand qu'elle ne comprenait plus quand on le lui parlait.

L'allemand revint aussi soudainement qu'il avait disparu, en même temps que la disparition d'autres symptômes hystériques. À cet oubli de la langue maternelle, on doit la première nomination du nouveau procédé thérapeutique, *talking cure*. Ironie de l'histoire, c'est dans un article écrit en français que Freud le nommera à son tour un peu plus tard : « psychoanalyse ».

Aharon Appelfeld a 8 ans quand la guerre l'emporte. D'abord le ghetto, ensuite le camp, enfin l'évasion et l'errance forestière, jusqu'à l'arrivée en Israël en 1946. « La faim, la soif, la peur de la mort, écrit-il, rendent les mots superflus. À vrai dire ils sont totalement inutiles. Dans le ghetto et dans le camp, seuls les gens devenus fous parlaient, expliquaient, tentaient de convaincre. Les gens sains d'esprit ne parlaient pas. » Une attaque contre la parole, l'humanité du langage, plus encore que contre la seule langue maternelle. « Ma langue maternelle était l'allemand. Ma mère aimait cette langue et la cultivait. Pas un allemand pur, mêlé de yiddish, de ruthène et de roumain. Aujourd'hui ces langues ne vivent plus en moi mais je sens encore leurs racines. » Il reste, écrit-il, que « tous mes efforts pour ranimer ma langue maternelle, en apprenant des mots et des phrases par cœur, ne firent qu'accélérer sa mort. » Cette douleur de perdre la langue maternelle, qui est aussi la langue des bourreaux, n'était cependant pas sans équivoque : « Ma mère avait été assassinée, au début de la guerre, j'avais conservé en moi son visage. Ma langue maternelle et ma mère ne faisaient qu'un. Avec l'extinction de la langue en moi, je sentais que ma mère mourait une seconde fois. » La suite est une vie de langage et d'écrivain. « Je poursuivis mes efforts pour adopter l'hébreu et le transformer en langue maternelle. » Une langue maternelle adoptive qu'il n'adoptera jamais complètement. La mère adoptive est toujours le lieu d'un manque irréductible. Le réconfort viendra plutôt de l'étude et de l'amour du yiddish, la langue des grands-parents, la langue des suppliciés, objet de dérision et de sarcasme en Israël. « Sa condition d'orpheline, écrit Appelfeld, résonnait avec mon statut d'orphelin. »

Anna O. et Aharon Appelfeld, dans les deux cas *un même oubli*, celui de la langue maternelle. Sauf que l'on mesure le grand écart qu'il faut faire subir au mot *oubli* pour réunir sous un même signe, deux expériences psychiques si éloignées l'une de l'autre. L'oubli hystérique d'Anna-Bertha est enfant du refoulement, celui d'une passion chargée de séduction et d'amours œdipiennes. Quand l'oubli chez Appelfeld, bien loin du symptôme provisoire, relève de la mutilation et de la destructivité. Pas seulement cependant, il reste la sensation des racines et le génie d'Éros à pourvoir faire sublimation et œuvre de la destructivité elle-même.

L'oubli tire la réflexion psychanalytique à hue et à dia, tant la simplicité du mot est inversement proportionnelle à la diversité et la complexité des processus qu'il recouvre. Évoquons d'abord le plus simple, le plus familier, celui qui fait rimer « oublié » et « refoulé ».

On lui doit les fresques du Jugement dernier dans la cathédrale d'Orvieto. « Comment s'appelle-t-il donc ? » Les chemins qui permettent à Freud de retrouver le nom oublié de Signorelli défient tout raisonnement et ne suivent que les modes primaires d'association caractéristiques de l'inconscient. Cela va de la traduction de l'italien *signore* en *Herr*, en passant par l'*Herzégovine* (lieu de l'oubli) et le titre de *Herr* (Monsieur, Seigneur) adressé à un médecin par un patient s'angoissant pour sa libido en berne : « Tu sais bien, Herr, si cela ne marche plus, alors la vie n'a plus de valeur. » Derrière « Signorelli » oublié et son « Jugement dernier », le refoulement du couple « mort et sexualité » dont « mon auto-exploration », précise Freud, confirmait alors l'insistance. Cet oubli-là est la mémoire de l'inconscient.

Étrangement, c'est parfois au cœur du souvenir que se loge l'oubli. La mémoire ordinaire retient l'important et efface l'indifférent. Il n'est pas rare que les souvenirs de la première enfance procèdent à l'inverse. Sigmund n'avait pas 3 ans, avec ses compagnons de jeu John et Pauline, ils cueillaient des fleurs dans la prairie et c'est Pauline qui avait réussi le plus beau bouquet. Belle occasion pour les deux garçons de sauter sur la fille et lui arracher ses fleurs. Quelle part le récit des adultes et sa propre reconstruction prennent à ce souvenir ? Difficile de le démêler mais une chose est sûre et même « trop claire » (*überdeutlich*), le *jaune* des fleurs. Pourquoi est-ce « précisément ce détail qui a échappé à l'oubli » ? Jamais oublié, ce souvenir reprend de la vigueur *après coup*, quand Sigmund a 17 ans et qu'il rencontre Gisela ; elle en a 15. Immédiatement amoureux et pris d'un « désir exalté », il se souvient « exactement combien la couleur *jaune* de la robe qu'elle portait » lui a fait de l'effet. Un effet durable et maintes fois déplacé : la vie en jaune.

L'écran du souvenir montre autant qu'il cache. Derrière le jaune éclatant, le fantasme « grossièrement sensuel » d'arracher ses fleurs à Pauline, ou celui du « jeune vaurien » de *déflorer* Gisela. « Ce qui est significatif est supprimé, ce qui est indifférent est conservé », écrit Freud. Deux forces psychiques s'affrontent, l'une veut se souvenir de l'expérience vécue, l'autre répugne à cette mise en relief. Telle est « l'énigme de l'amnésie infantile », qui conserve inconsciemment intact ce qui est manifestement oublié.

Deux oubliés, deux refoulés : une libido en berne dans le premier cas, une libido débordante dans le second. Jusque-là ça va, on est en pays de « connaissance de l'inconscient », quel que soit le paradoxe de la formule. Avec certains traumatismes précoces, enkystés, jamais traités-transformés par le refoulement, les choses déjà prennent un autre tour. Comme le souligne Freud, ils confrontent l'analyse à une situation paradoxale : l'attente « que soit "remémoré" quelque chose qui n'a jamais pu être "oublié", parce que cela n'avait jamais été remarqué ». L'espoir étant que *l'après-coup* du transfert donne sens à ce « vécu » non-vécu, éventuellement en lui permettant alors d'être « oublié ». Plus tard Winnicott et la crainte de l'effondrement donneront la suite que l'on sait à cet oubli qui n'en est pas un.

L'énigme augmente d'un cran lorsque l'on passe de la psyché individuelle à l'hypothétique « psyché collective ». Nous sommes le 21 janvier, qui se souvient que c'est la date anniversaire du régicide mis à part un noyau de royalistes qui prient en ce moment même comme chaque année à la chapelle Saint-Lazare ? Cet oublié est-il un refoulé ? C'est bien douteux, tant la mort du serrurier de Versailles n'eut jamais la valeur d'un meurtre fondateur. Le 28 juillet 1794, autrement appelé 10 thermidor an II, aurait-il une prétention plus légitime à relever d'un « inconscient collectif » ? Ce n'est pas exclu tant la mise à mort du groupe Robespierre marque la fin brutale de la seule période à proprement parler « totalitaire » de l'histoire de France : la pensée comme la République, Une et Indivisible. Et quand celui qui pense autrement perd la tête.

Parce que l'histoire ne donne pas de leçons ou si mal, on ne peut qu'interroger le statut psychique d'un certain nombre d'événements traumatiques, dont le *XX^e* siècle notamment n'a pas été avare. La compulsion à répéter le pire, dont le monde d'aujourd'hui ne porte que trop le témoignage, invite à se demander si le passé est vraiment *passé*. *Oubli*, le mot convient-il ?

Les 3 conférences d'aujourd'hui :

Bernard de la Gorce, « Ça, je l'ai toujours su »

Jacques André

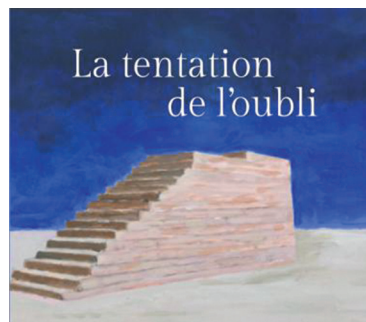
Isée Bernateau, « J’y pense et puis j’oublie... »

Serge Franco, « Risque mortifère, nécessité vitale, l’oubli »

Chacune à sa façon, montrera la complexité-diversité d’une notion au-delà de la simplicité de ce mot de tous les jours, et notamment cette difficulté pour la réflexion analytique à conjuguer l’individuel et le collectif.

Ça, je l'ai toujours su

Bernard de La Gorce



Quand, au cours d'une analyse, ce qui avait été écarté de la mémoire fait retour, sous forme d'impressions, de scènes, d'expériences vécues, lorsque le patient se souvient de ce qu'il avait ainsi « oublié », il manque rarement d'ajouter : « Ça, je l'ai à vrai dire toujours su ». Alors, écrit Freud¹, il se demande... « Pourquoi toutes ces choses ne voulaient-elles pas me venir à l'idée ? » Et il se questionne sur cette « désirance », – traduction de Laplanche –, cette « tentation » – nous dit-on aujourd'hui – bref, cette propension que nous avons à oublier, en utilisant pour cela de multiples stratagèmes : Oublier, en effet, ce n'est pas seulement chasser de notre esprit, c'est aussi bien mettre à contribution tous les moyens dont nous disposons pour masquer, déguiser, transformer... Autant de procédés qui nous permettent de faire obstacle à ce qui ne peut être accepté en l'état.

J'aborderai la question sous un angle qui peut sembler paradoxal mais qui ne l'est qu'en apparence : ne faut-il pas être capable d'oublier pour se souvenir ? Et se souvenir n'a-t-il pas d'autre but, en fin de compte, que de permettre d'oublier ?

Si la portée de telles questions dépasse largement le cadre de la cure psychanalytique, je crois cependant pouvoir dire qu'elles en dessinent, sous l'angle de la remémoration, les lignes de force.

Le comité ayant eu l'idée insolite d'illustrer, sur l'affiche, le thème de notre journée par un escalier, je vais me saisir de cette fantaisie pour descendre les marches de l'oubli,

- qui vont des tourments du *présent* aux *expériences passées*,
- puis de celles-ci aux *fantasmes*, dont nos *souvenirs* pourraient bien n'être que le *trompe-l'œil*,
- pour aller finalement de ces productions chimériques au *pulsionnel* qui les anime. Mais un pulsionnel dont on peut craindre parfois qu'il ne déborde les frontières de l'humain, jusqu'à mettre feu à l'édifice, et ne laisser subsister comme vestige du monde civilisé que quelques pierres, ainsi empilées, sur un terrain vague.

Avant de vous entraîner, si vous voulez bien me suivre dans ce parcours tourmenté, il me paraît difficile d'éluder la question qui surgit inévitablement à l'énoncé du thème de notre journée : S'agissant de psychanalyse, pourquoi parler d'oubli plutôt que du refoulement ?

1. S. Freud S. (1914g), « Remémoration, répétition et perlaboration », *OCF XII*, PUF, 2005, p. 188.

Alors je vais vous dire l'intérêt que personnellement j'y trouve. Le refoulement rapatrie l'oubli, sans équivoque possible, dans le champ de la métapsychologie dont il est le pilier théorique. Mais cela du même coup nous entraîne sur des chemins qui ont déjà été arpentés en tous sens. L'oubli couvre un champ beaucoup plus large que refoulement – qui n'en est que l'une des issues possibles – mais avec le risque, il est vrai, de nous ramener alors sur le terrain de la psychologie empirique, pré-analytique.

Notons cependant que l'oubli est omniprésent dans les textes freudiens. Mais le plus souvent il l'est en tant que symptôme, effet du refoulement. C'est par exemple : l'oubli des noms (Signorelli), l'oubli des rêves à travers lesquels « l'oublié » avait tenté de faire retour. C'est avant tout l'amnésie infantile, encore qu'il ne s'agisse pas vraiment d'un oubli mais plutôt d'un défaut de représentations. C'est d'un autre côté la part d'oubli qui intervient dans les actes manqués, dans les souvenirs écrans – lesquels tout à la fois cachent et révèlent ; c'est la part d'oubli, encore, dont se font complices nos *stories*, le roman familial ; ce sont aussi bien les symptômes hystériques ou phobiques, formes de réminiscences oubliées de ce qu'elles manifestent ; et c'est enfin le lourd cortège des répétitions agies, suppléant à l'absence de souvenirs. Sous ces différents et multiples aspects, l'oubli apparaît d'abord comme objet d'un constat dont le procès va être systématiquement instruit, en psychanalyse, à la lumière du refoulement, en lien avec tous les facteurs qui sont susceptibles de provoquer celui-ci. De ce point de vue, l'oubli ne serait somme toute que la manifestation phénoménologique du refoulement. Cette objectivation est favorisée par le fait que, s'agissant de l'oubli, nous disposons d'un seul et même mot pour désigner l'acte et ce qu'il produit. Mais si nous parlons de *tentation de l'oubli*², c'est bien de l'acte qu'il est question et de ce qui l'impulse.

Alors ce mot « fait sens » de façon bien différente : il nous interroge dans le langage de tout le monde et par là même de façon beaucoup plus directe et incisive que lorsque nous parlons du refoulement ; il nous déloge de nos positions savantes, pour nous rappeler que nous restons tous exposés à ces infidélités de la mémoire ou à ces pertes d'attention, à ces distractions du regard ou de l'écoute, à ces obtusités de l'esprit, ces mises à distance, ces déplacements, ces travestissements de la réalité que nous qualifions ingénument d'oubliés et que nous mettons sur le compte des facéties de notre mémoire dont nous serions victimes. [Je mets à part, bien sûr, tout ce qui relève de troubles organiques, ce n'est pas le sujet.]

Parler de tentation nous arrache à cette innocence. Ce mot questionne l'*intentionnalité* dont relèvent ces prétendues défaillances de notre mémoire et laisse entendre que, dans les *conflits* sous-jacents, une issue s'imposerait comme étant *a priori* la plus souhaitable : n'oublie pas ! Mais de quoi faudrait-il se souvenir, qu'importe-t-il de ne pas oublier et au nom de quoi ?

Oublierait-on, pour commencer, les vertus de l'oubli ? C'est Borges³ qui fait le portrait d'un personnage hyper-mnésique, se souvenant de tout et qui, saturé par là même de représentations imaginaires devient incapable de penser. Et comment ne pas reconnaître aussi à l'oubli le mérite de nous « détoxiquer ». Cette vertu est incarnée dans la mythologie grecque par la déesse *Léthé* qui nous tend une coupe – comme un verre de bon vin, autre élixir d'oubli – pour nous soustraire à l'influence d'un entourage maléfique : elle est fille d'*Eris*, la *Discorde* et sœur de personnages aussi sympathiques que la *Douleur*, la *Famine*, le *Labeur*, les *Batailles*, les *Meurtres*, les *Massacres*, les *Querelles*, les *Histoires*, les *Conflits*, les *Serments*, les *Mensonges*, l'*Anomie*, la *Ruine*, toute cette jolie famille que nous retrouvons le soir sur nos écrans... Quel merveilleux don de la nature que la capacité d'oublier ! Non ?

Eh bien non, peut-être pas tant que ça, car dans un espace plus intime, parler de l'oubli fait resurgir tout ce à quoi nous avons renoncé. Cette seule évocation réactive la confusion de nos sentiments vis-à-vis de bien des choses que nous avons exclues de notre espace vital, comme étant trop sensibles, jugées incompatibles avec

2. Y. Bonnefoy, « Tentation de l'oubli » titre d'une très belle conférence, *Baudelaire : la tentation de l'oubli*, Bibliothèque nationale de France, Paris, 2000.

3. J. L. Borges (1946/1951), « Funes ou la mémoire », *Fictions*, Gallimard.

d'autres aspirations, porteuses de rêves inaccessibles ou en rupture avec ce que nous sommes devenus. Le mot fait surgir en creux ce qu'il désigne ; il ravive, avec parfois avec une force de présence quasi hallucinatoire, des voix depuis longtemps éteintes et des visages à tout jamais perdus de vue. Évoquer l'oubli, c'est déjà faire acte de mémoire, c'est renouer des liens rompus, mais qui peuvent avoir gardé une force d'*attraction* telle que nous avons peur de nous retourner par crainte d'être immobilisés, transformés en statues de sel comme la femme de Loth aux bords de la mer Morte, sourde aux avertissements qui lui conseillaient de fuir pour sauver sa vie : « Ne regardez pas derrière vous, ne vous arrêtez pas n'importe où dans la plaine, fuyez vers les collines, de peur d'être emportés... »⁴

Oubli qui libère, oubli qui condamne. Les injonctions peuvent jouer dans des sens opposés sous des formes tout aussi véhémentes : fuir sans se retourner, oublier Palerme ! Mais qu'avons-nous laissé derrière nous ? Un engagement non tenu, un bébé dans la voiture sous le soleil... « Qu'as-tu oublié ? » Cela sonne comme un avertissement, comme une mise en demeure.

Et puis, pour d'autres, c'est plutôt l'impossibilité d'oublier qui rend la vie intenable. Je pense à l'écrit de Jean-Claude Rolland sur un frère dominicain engagé au Brésil dans la lutte révolutionnaire des années 60 et qui ne put jamais surmonter les tortures qui lui furent infligées : ses bourreaux ne l'avaient pas seulement détruit physiquement mais démembré intérieurement en l'attaquant dans ce qu'il avait de plus intime et de plus fragile à la fois. Si je me tais « *les pierres crieront* » avait écrit cet homme en forme de témoignage. On le retrouva pendu au-dessus d'une décharge publique⁵.

Enfin parler aujourd'hui de « tentation de l'oubli », évoque inéluctablement le « devoir de mémoire » : formule sacralisée dans les années 90, interrogeant les liens entre mémoire individuelle et prétendue mémoire collective, pour que jamais ne s'efface de nos esprits le souvenir de ce que l'humanité a su produire de plus abject à la génération qui nous précède... et qu'elle est toujours au bord de réitérer, tant il est vrai, comme disait Bertolt Brecht, que « *le ventre est encore fécond d'où a surgi la bête immonde* »⁶. Serait-ce à considérer comme hors champ de la psychanalyse ? Certainement pas. Ne retrouve-t-on pas en effet, chez tout un chacun, dans l'obscurité de l'âme humaine, la part de sauvagerie et de non-sens qui se déploie sur la scène du monde quand les fragiles barrières de la culture s'effondrent, ou se pervertissent ?

En vérité l'oubli couvre un champ d'une telle amplitude et sa charge émotionnelle peut être si intense, qu'après mon acceptation enthousiaste à intervenir sur ce sujet, je ne vous cacherai pas que dans un second temps j'ai craint de perdre pied.

Pour centrer mon propos et garder l'équilibre, je vais m'appuyer sur une fiction qui, sous forme allégorique, illustre de façon saisissante la dialectique entre le souvenir et l'oubli, aux différents niveaux que j'évoque. C'est le film d'Alain Resnais, *Hiroshima mon amour*, écrit par Marguerite Duras⁷, laquelle fait partie de ces « précieux alliés », comme Freud le dit de certains écrivains, « dont le témoignage mérite d'être placé bien haut, car les lois de l'inconscient se trouvent [...] incarnées dans leurs créations, sans qu'ils aient besoin de les énoncer, ni même de les connaître. »⁸

1959 : Une jeune actrice française est venue à Hiroshima pour le tournage d'un documentaire sur la paix, 14 ans après la frappe nucléaire⁹. Accablée par tout ce qu'elle découvre, elle s'effondre dans les bras d'un japonais – Rencontre éphémère et fortuite, comme hors du temps, entre deux inconnus.

4. Livre de la Genèse, 19:26.

5. J.-C. Rolland, « Un homme torturé », *L'amour de la haine*, n° 23, *Nouvelle revue de psychanalyse*, printemps 1986, pp. 223-234.

6. B. Brecht, *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*, dans la traduction française d'Armand Jacob en 1960.

7. M. Duras, *Duras, Romans, cinéma, théâtre, un parcours 1943-1993*, Gallimard, « Quarto », 1997, pp. 533-643. *Hiroshima mon amour*, film d'Alain Resnais, 1960.

8. S. Freud (1906f), « *Délire et rêves dans la Gradiva de W. Jensen* », *OCF VIII*, PUF, 2007, p. 44 et p. 123.

9. Je reprends librement les éléments du texte.

– J’ai vu... J’ai tout vu... lâche-t-elle, j’ai vu l’hôpital...

Il l’arrête :

– Tu n’as rien vu à Hiroshima, rien...

Le langage de la femme est brisé, elle scande : les photos, les fers ravagés, le fer brisé, devenu vulnérable comme la chair.

– J’ai vu des peaux humaines flottantes, survivantes, encore dans la fraîcheur de leurs souffrances...

– Tu n’as rien vu de tout cela, répond l’homme.

– J’ai vu des pierres. Des pierres brûlées, éclatées... Et j’ai vu les chevelures que les femmes d’Hiroshima retrouvaient tout entières, tombées le matin, au réveil.

Lui ne cesse de répéter d’une voix monocorde, de façon lancinante, exaspérante à la fin :

– Non, tu n’as rien vu à Hiroshima.

Qu’a-t-elle vu d’autre, en effet, que les éléments d’un mémorial : « monument du vide » selon les mots de Marguerite Duras. Comment pourrait-on prétendre avoir la mémoire de ce que l’on n’a pas soi-même vécu ? Dans le film les réponses du japonais ne cherchent pas tant à destituer cette actrice de la position de témoin dont elle se réclame, qu’à mettre en question ce qui, tout-à-la-fois, sonne vrai et sonne faux, dans ce qu’elle déverse auprès de lui.

– Écoute-moi, dit-elle. Comme toi j’ai lutté de toutes mes forces contre l’oubli. Comme toi, j’ai désiré avoir une inconsolable mémoire, une mémoire d’ombres et de pierres...

De quoi parle-t-elle ? Elle-même ne le sait plus. Et c’est bien ce qu’il lui renvoie par son silence à lui, car il ne dit rien... rien d’autre que d’opposer ce démenti : « Non, non, ça n’est pas ça », « ce n’est pas sur Hiroshima que tu pleures ».

Elle est allongée contre lui et voici que, tout à coup, son regard tombe sur la main de cet homme. Elle la voit s’ouvrir et se refermer, ce qui la ramène très loin, très loin en arrière, elle reconnaît cette main, ce geste de la main. Elle a alors 18 ans, dans sa ville natale, Nevers, dans la Nièvre. À la place du japonais, le corps d’un jeune homme, dans la même pause... mais mortuaire, sur le quai du fleuve, en plein soleil. Ses mains sont agitées de soubresauts. Elle est allongée sur son corps, les larmes qui coulent de ses yeux se mêlent au sang qui coule de sa bouche à lui. Il a les yeux fixes de l’agonie.

C’est au moment de la débâcle allemande. Un jeune soldat bavarois, blessé à la main était venu se faire soigner par le pharmacien qui s’était déchargé sur elle, sa fille, de refaire les pansements, il ne voulait pas s’occuper de l’ennemi. Elle évitait de croiser le regard du jeune homme. Mais lui, le soir, il l’attendait sous les arbres. Il lui disait que la guerre était finie, il allait partir le lendemain ; il voulait l’emmener avec lui. Amours clandestines, amours folles.

– On devait se retrouver à midi sur le quai de Loire. Quand je suis arrivée à midi... il n’était pas tout à fait mort... Quelqu’un avait tiré sur lui d’un jardin. Je suis restée près de son corps, toute la journée, et puis toute la nuit suivante. Son corps était devenu le mien [...] Il était devenu froid peu à peu, sous moi. [...] le moment de sa mort m’a échappé vraiment... vraiment puisque même à ce moment-là, et même après, oui, même après je peux dire que je n’arrivais pas à trouver la moindre différence entre ce corps mort et le mien, je ne pouvais trouver entre ce corps et le mien que des ressemblances.

Sonnent les cloches de la Libération. Peu après elle sera tondue sur la place publique par un jeune homme qui s’applique à bien faire, indifférent, comme elle-même est devenue indifférente à tout.

Et puis son père la fera enfermer dans la cave ; elle sera portée disparue pour cacher la honte.

Un jour les cloches de l'église sonnent à nouveau, la bombe a été larguée au Japon. Cette fois la guerre est bien finie. Elle, la petite « traînée », on l'a oubliée. Sa mère la fait sortir une nuit. Elle lui donne de l'argent et un vélo, pour aller vivre à Paris, pour ne plus jamais revenir à Nevers, jamais !

Mais voilà que soudain, 14 ans après, elle se met à parler à ce japonais comme s'il était cet amant d'un soir de l'année 45. Plus fort que la réalité, le souvenir se projette sur lui, dans un véritable transfert hallucinatoire.

– Te voilà, je t'ai attendu... Je me doutais bien qu'un jour tu me tomberais dessus. [...] Nous allons rester seuls... La nuit ne va pas finir. Le jour ne se lèvera plus sur personne. Jamais, jamais plus. Enfin...

Et-puis brutalement ses yeux se décillent et elle appelle :

– Me voici dans les bras d'un autre [...] Regarde comme je t'oublie... Regarde ! Je commence à moins bien me souvenir de toi. Je commence à t'oublier. Ce soir je me souviens... Mais un jour je ne m'en souviendrai plus. Du tout. De rien.

Ils n'arrivent pas à se quitter, jusqu'à ce qu'elle-même le chasse : « Va-t-en ! »

– Nevers que j'avais oubliée, murmure-t-elle, Je voudrais te revoir. Peupliers charmants de la Nièvre, je vous donne à l'oubli ce soir. Petite coureuse de Nevers qui croit au malheur d'aimer. Petite fille de rien. Morte d'amour à Nevers. Petite tonduée de Nevers, je te donne à l'oubli ce soir.

Et demain ce ne sera plus qu'une « Histoire de quatre sous »... De tout cela, demain, il ne me restera peut-être plus rien, rien qu'une chanson peut-être...

Le « non tu n'as pas vu cela », du japonais « tu ne te souviens pas de ça », prend une sonorité quasi intemporelle ; c'est comme la voix du chœur antique. C'est la voix du silence, comparable au silence de l'analyste, auquel on peut attribuer le même sens qui est de faire entendre : « Non... ce n'est pas ça, ce n'est pas de ça que tu parles. »

Sauf que l'analyste ne dit pas non. Il n'oppose pas un refus. Son silence n'est que le signe d'une attente, d'une ouverture à ce qui se cache derrière les apparences, une invitation à ne pas en rester là, à percevoir que nous parlons très souvent d'autre chose que de ce dont nous croyons parler. Mais de quoi alors ?

Dans le film ni lui, ni elle, n'en ont une idée... jusqu'à ce qu'un détail, un geste insignifiant, un *indice* à peine perceptible, les mouvements de la main de cet homme en l'occurrence, la fasse soudainement « revenir à elle ».

Lors d'une conversation avec Michel Gribinski qui m'avait un jour alpagué à propos d'un mot de travers que j'avais prononcé, il avait évoqué deux phrases de Shakespeare, dans Hamlet : C'est d'abord, à l'ouverture, le cri de Bernardo qui, voyant une ombre bouger s'exclame : « *Qui va-là ?* » – Qui va-là... L'autre phrase est celle-ci : « *Ce que je dis... est-ce est bien ce que je dis ?* »

Il arrive un moment où celui qui a entrepris une analyse en vient à se poser cette même question, c'est lorsqu'il a acquis une réflexivité telle qu'il se montre capable de passer, comme disait Jean-Luc Donnet, de la position de *patient* à celle d'*analysant*.

Dire tout ce qui vient sans faire le tri, relève de cette intentionnalité qui est d'oublier pour se souvenir, en l'occurrence oublier ce qui occupe la scène du présent, pour entendre ce qu'elle recouvre. Mais les choses ne sont quand-même pas tout à fait aussi simples : car c'est bien la rencontre avec Hiroshima qui permet que resurgisse le drame de Nevers, c'est bien dans l'actuel que l'inactuel fait surface. Ce qui signifie que les préoccupations du jour, qui prennent souvent une si grande place dans les séances, ne sont pas à traiter comme des faux fuyants, des diversions. Simplement elles disent plus, ou elles disent autre chose que ce qu'elles disent ; et c'est cela qu'il faut entendre. « *Qui va là ?* » C'est à travers elles que les revenants de la mémoire, les profils perdus, cherchent à se frayer un passage vers le jour. Il en est de même des symptômes dont le patient voudrait se débarrasser mais qui ne doivent « plus être pour lui quelque chose de méprisable » écrit Freud : à reconnaître plutôt comme « un morceau de son être (...) dont « quelque chose de précieux » peut être tiré. Enfin et par-dessus tout, c'est la reviviscence, comme fait « réel et actuel », de ce que l'analysant met en

actes transférentiellement, à défaut de pouvoir se le remémorer, c'est cela qui ouvrira ultérieurement la voie à une reconstitution du souvenir.

J'aime bien cette phrase de Maurice Blanchot : « Qui veut se souvenir, écrit-il, doit se confier à l'oubli, [...] et à ce beau hasard que devient alors le souvenir ». L'analyse s'offre à ce beau hasard sous l'effet d'un renoncement qui est de se départir d'une certaine forme de mémoire, de renoncer à la défense des souvenirs tenus pour vrais. La « règle fondamentale » peut s'entendre comme acceptation de l'oubli. Ouvrir ainsi la porte au hasard, c'est accepter le risque de la rencontre intime, qui emprunte la voie détournée de la rencontre avec l'autre qui écoute, c'est ouvrir la porte à l'étranger en soi-même, c'est libérer la mémoire en renonçant à l'histoire, c'est repartir au-devant de l'énigme – l'énigme du temps, de la perte, de la mort, et l'énigme du sexuel – d'autant plus inquiétante qu'elle a pu se présenter sous les visages les plus effrayants.

L'enjeu de cette entreprise paradoxale, qui tend à faire jaillir le souvenir de l'oubli, n'est pas d'exhumer des vérités cachées, c'est de les remettre en mouvement. En cela consiste la levée du refoulement car le refoulement n'est pas une forme particulière de mise en mémoire, il est *un certain rapport à l'expérience*. La levée du refoulement ne joue pas tant sur un élargissement du champ ou du contenu des souvenirs, que *sur la relation à ce vécu* et notamment, j'y reviens, aux traces laissées par les expériences les plus précoces.

L'efficacité des traces, quelle qu'en soit le niveau, l'origine, est moins du côté de l'empreinte, de la marque, de l'inscription figée, que du côté du *tracé* : ce que Freud désigne comme « voies de frayage » ; lesquelles viennent drainer les nouvelles expériences et en infléchir le sens comme sur le cours d'un fleuve depuis longtemps creusé.

La question du *tracé* a une portée qui dépasse de beaucoup celle de l'amnésie infantile. De façon générale, ce n'est pas le contenu des expériences qui est effacé mais c'est la *voie d'accès* qui est détournée ou fermée à la circulation. L'adolescente de Nevers – ce n'est, je le répète, qu'une allégorie – n'a pas disparu de la mémoire de l'actrice parisienne mais la voie de retour, les ponts ont été coupés. Freud emploie les mots de « barrage », de « flux entravé », de courant divisé ou rendu impraticable par des bancs de sable¹⁰. C'est en particulier dans les multiples formes de la névrose de contrainte que « *l'oublié se restreint la plupart du temps à la dissolution des corrélations* »¹¹.

Quels sont ces obstacles, qu'est-ce qui alimente ces résistances ? « Les mêmes forces, que celles qui ont, au moment du traumatisme, provoqué cet oubli » répond Freud. Mais, parmi celles-ci, il en est une dont la portée me paraît souvent minimisée, à savoir qu'oublier a aussi pour fonction de *conserver*, conserver dans l'intimité la plus secrète, ce sur quoi l'on semble avoir tiré un trait. Et c'est pourquoi la tentation de l'oubli reste si puissante, elle comporte souvent une dimension mélancolique.

Elle est, à tout le moins, chargée d'ambivalence. Attraction-répulsion. Le drame de Nevers, représente pour la jeune femme la chose la plus terrible, mais c'est en même temps l'expérience la plus captivante : « Tu comprends ? C'était mon premier amour... ». Jusque-là, seule la complicité du sommeil, trompant la vigilance du moi, lui permettait, dans ses rêves, de furtives incursions, des visites clandestines à ce qui ne fut pas seulement marqué par le meurtre sanglant, mais d'abord par la passion la plus incandescente : « Nevers, tu vois, dit la femme au japonais, c'est la chose du monde à laquelle je pense le moins. » Mais en même temps « c'est la ville du monde, et même c'est la chose du monde à laquelle, la nuit, je rêve le plus. »

Qu'est-ce que c'est que se souvenir en séance ? C'est supporter la réactivation des épreuves et des conflits qui s'étaient soldés par une mise à l'écart de ce qui venant du passé ne trouvait pas sa place dans un nouveau projet de vie : Quitter Nevers pour Paris et n'y jamais revenir. Nevers, un mot qui ne signifie « jamais », « *nevermore* », « jamais plus ». Se souvenir c'est accepter la perte. Mais c'est animé en même temps par un

10. S. Freud (1905e), « Fragments d'une analyse d'hystérie », *OCF VI*, PUF, 2006, p. 196.

11. S. Freud (1914g), « Remémoration, répétition et perlaboration », *OCF XII*, PUF, 2005, p. 189.

désir fou qui est d'en triompher. « Mort où est ta victoire ? ». À tel point que le souvenir sera parfois capable, comme l'écrit Freud, de « déployer une puissance, qui fait totalement défaut à l'événement lui-même ; il agira comme s'il était un événement actuel. Il y a pour ainsi dire action posthume d'un traumatisme. »¹²

Ce terme « *d'action posthume* » est très impressionnant. Peut-être que la « petite coureuse » n'a pas été seulement tondu mais décapitée sur la place de Nevers, peut-être qu'elle est morte ce jour-là pour laisser place à la jeune-fille rangée qu'elle avait oublié d'être et qu'elle est sans doute devenue dans sa vie ultérieure. Mais voilà que le souvenir l'*exhume*. Le souvenir, pour cette femme, dans les instants qu'elle partage avec le Japonais sur les ruines du monde, ne marque-t-il pas, finalement, la victoire d'*Éros* sur les aspects les plus délétères de son expérience.

Pourrait-on dire du souvenir qui émerge en séance, à la faveur du transfert et avec une puissance parfois supérieure à celle de l'événement rapporté, qu'il serait l'équivalent d'un deuxième temps du traumatisme mais avec cette particularité, cet avantage considérable qui est de pouvoir être traité sur les lieux mêmes de sa survenue ?

Tout n'est pas gagné, loin s'en faut, une fois le courant rétabli avec telle ou telle expérience oubliée. Combien de fois entendrons-nous les patients déclarer : « oui... bien sûr... Et alors ? » « *So what ?* ». C'est que la prise de possession du feu par la pensée et le langage est un travail de longue haleine : « Il faut laisser au malade le temps de se plonger dans la résistance qui lui était inconnue, de la perlaborer, de la surmonter ». Ladite perlaboration porte sur le « rétablissement corrélations » – le mot est important – qui réintroduit la chose dans un réseau de signifiants, passant de la production hallucinatoire à la pensée, ce qui permet au moi d'en désamorcer les pouvoirs. Lors d'un bref échange avec Patrick Merot à propos de la formule bien connue (Hégélienne, Foucauldienne) selon laquelle « le mot est le meurtre de la chose », nous nous disions que l'on pourrait avantageusement remplacer « meurtre » par « oubli ».

L'un des effets les plus marquants de l'oubli, en tant que brouillage des pistes, se traduit par des confusions dans la trame chronologique des événements. Freud dit que « c'est [...] toujours l'élément le plus vulnérable des souvenirs »¹³. En résulte « une défaillance narrative ». Ce qui, *a contrario*, souligne la fonction du récit lorsque le sujet reprend contact avec ce « toujours su » qu'il avait écarté de sa mémoire.

Se souvenir devient alors une façon d'oublier, d'archiver, dit Jacques Derrida¹⁴, mais avec un risque non négligeable qui est celui d'une nouvelle aliénation et dévitalisation du souvenir.

Marquons le pas. La référence appuyée que je viens de faire à une expérience traumatique ne risque-t-elle pas de nous maintenir sur les marches les mieux éclairées de la vie psychique au détriment des niveaux inférieurs ?

Comme chacun le sait la psychanalyse a pris naissance le jour où Freud, à la faveur de son autoanalyse, en est venu à mettre en balance, avec le poids des événements réels, celui des *fantasmes* qui investissent cette réalité et qui lui donnent un sens ou qui en modifient la portée. Des espèces de chimères, élaborées en notre for intérieur, peuvent se montrer aussi actives que des faits réels. Cela ne signifie pas que ces « *fictions mnésiques* », comme Freud les désigne, n'aient aucun lien avec ladite réalité factuelle mais une autre réalité venait de s'imposer à lui, la *réalité psychique*, qui se construit à partir de traces parfois indiscernables, d'événements insignifiants en leur occurrence mais dont l'investissement libidinal, le retraitement après-coup, le brassage à travers tous les événements qui marquent la vie d'un être humain, aboutit à des formations composées, à travers lesquelles le sujet construit sa propre vérité historique.

12. S. Freud (1896a), « L'hérédité et l'étiologie des névroses », *OCF III*, PUF, 1989, p. 118.

13. S. Freud (1905e/), « Fragments d'une analyse d'hystérie », *OCF VI*, PUF, 2006, p. 198.

14. J. Derrida, *Mal d'archive*, éd. Galilée, 1995. Il établit un lien logique entre l'archivage et l'oubli s'inspirant de la pulsion de mort. De son point de vue l'écriture de l'oubli commence dès que l'événement quitte la mémoire personnelle pour s'inscrire dans le savoir collectif, lequel barre l'accès au passé, à la chose en soi.

Ici la référence à l'histoire de Nevers peut ne plus apparaître significative. Des traumatismes aussi lourds, qui écrasent tout sur leur passage, ne semblent guère laisser de place aux questionnements concernant les fantasmes. En fait nous ne savons rien du passé de cette adolescente qui pourrait nous éclairer sur ce qui l'amène à passer outre les interdits et les règles de prudence les plus élémentaires. Mais quoi qu'il en soit, il y a un élément commun entre les fantasmagories les plus folles et cette passion pour un inconnu qui ne fut jamais que l'amant d'un soir, dans un moment d'exaltation. C'est l'absence de prise en compte de la réalité du monde et de la réalité des autres.

Si le fantasme, défie les jugements de réalité, c'est parce qu'il est l'expression d'un désir. Un désir assez puissant pour envoyer valdinguer ce qui lui fait obstacle. Lorsque la réalité reprend ses droits, les liens avec l'objet du fantasme sont-ils pour autant dénoués ? On a quelque raison de se demander – comme je l'ai évoqué – si, paradoxalement, l'oubli n'a pas plutôt pour effet de sauver cet objet de la perte en le mettant à l'abri de tout jugement critique, par la vertu du refoulement qui tient la conscience en respect. Il y a pour ainsi dire extradition, transfert en lieu sûr d'éléments qui ne peuvent s'accorder avec le moi. C'est bien cet asile qui est figuré par l'inconscient, territoire hors la loi dans lequel « n'existe, comme dit Freud, aucun indice de réalité, de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect »¹⁵. Et c'est pourquoi le retour du refoulé, le dévoilement de ces fantasmes, se heurte à de si fortes résistances.

La façon dont nous pouvons rester ainsi attachés à l'objet de nos rêves, truffés de passions secrètes, est en tout point comparable à ce que décrit l'adolescente de Nevers incapable de se séparer du corps de l'inconnu sur lequel elle avait projeté toutes ses attentes : un corps à l'agonie, emportant avec lui tout ce qu'elle lui avait donné, la part la plus vivante d'elle-même.

Peut-être y a-t-il quelque chose comme cela dans toute analyse. Pouvoir se détacher du mort. Mais comment y parvenir, comment se libérer de ces chaînes ? Il faut pouvoir aller à la source de nos tourments pour être en mesure de s'en affranchir. Cela peut sembler relativement facile quand ils paraissent liés à des accidents de la vie, à des événements repérables. Mais en bien des cas les faits ne sont qu'un alibi. Et plus ils sont de statut incertain, difficilement saisissables, fantasmatiques, et plus c'est difficile.

Derrière la complaisante *Léthé*, se profile son contraire, que la mythologie grecque désigne par le même mot mais avec un a privatif : l'*alètheia* souvent comprise comme recouvrant la vérité des choses ou la réalité. L'opposé de l'oubli n'est pourtant pas la vérité. C'est le souvenir ; et le souvenir n'a qu'un rapport des plus incertains à la réalité factuelle. En laissant ouverte la question du contraire de l'oubli, sans lui assigner de contenu, Hésiode semble avoir bien perçu que la vie psychique se fonde sur une « *relation d'inconnu* » pour reprendre les termes de Guy Rosolato. Tel est le sens d'*alètheia* ; et de l'aventure psychanalytique pour ceux qui s'y engagent. Là encore, en effet, c'est l'oubli de ce que nous savons qui peut nous faire accéder à ce que nous connaissons plus par oubli, négativement, que par souvenir.

Cela implique, autant que le patient, l'analyste lui-même, qui doit savoir lui aussi abandonner ses certitudes et auquel il revient en tout cas de créer des conditions telles que le patient puisse accepter de traverser le miroir de ses défenses narcissiques, lâcher ce à quoi il s'accroche jalousement pour justifier son malheur, voire comme faisant partie de son identité et s'écarter des chemins battus de la mémoire, depuis longtemps tracés, à l'abri de toute surprise, de toute rencontre imprévue.

Les termes employés par Freud, pour dire comment nous pouvons favoriser l'engagement et le développement d'un tel processus, évoluent à travers ses écrits, toujours marqués par le souci d'éviter la suggestion. C'est ainsi que l'accent sera mis sur l'*impassibilité* de l'analyste visant à ne pas influencer le patient, comme d'ailleurs à ne pas se laisser prendre lui-même, contre-transférentiellement, aux pièges qui lui sont tendus par l'amour ou la haine de transfert. De là à faire de cette réserve, et de la non réponse aux demandes, avec les frustrations qui bien sûr en découlent, le principal ressort du traitement, c'est une position parfois défendue mais qui pose question.

15. S. Freud, « Lettre 139 du 21 septembre 1897 », *Lettres à Wilhelm Fließ*, Édition complète, PUF, p. 335.

L'ambiguïté tient au statut que l'on accorde à la *frustration* dans la cure. S'agit-il d'un *effet* connexe ou faut-il en faire l'*agent* du travail analytique ? La traduction par Laplanche du mot *Versagung*, frustration, par « refusement » favorise cette deuxième hypothèse en faisant basculer la frustration du côté de l'acte. Mais lorsque Freud, parle du « maniement du transfert », il ouvre des perspectives bien différentes témoignant d'une liberté qui fait envie : L'accent ne porte plus sur le négatif, sur des comportements requis de l'analyste, comme ce « refusement » dont on pourrait craindre qu'il induise plutôt un transfert idéalisant et surmoïque, facteur d'inhibition. Il est question au contraire d'offrir au patient – je cite – « un lieu où s'ébattre », espace qualifié de « royaume intermédiaire entre la maladie et la vie [...], où il sera permis, à la répétition en actes, de se déployer dans une liberté presque totale »¹⁶. C'est de cette façon, poursuit-il, que « les impulsions pourront être retenues dans le domaine psychique et prendront une nouvelle signification transférentielle à partir de laquelle les actes seront transformés en motifs de remémoration ».

Le langage est l'outil de ce travail non seulement de perlaboration au fil du temps mais aussi de construction vis-à-vis de ce qui ne pouvait se formaliser en images et moins encore en mots mais n'en « sous-venait » pas moins, pour reprendre une autre expression de Michel Gribinski, ce qui « sous-vient »¹⁷, ce qui vient par en-dessous. Ne pourrait-on envisager de ce point de vue les constructions en analyse comme une procédure à la fois de mémoire et d'oubli ?

Il reste que tout ce qui anime la vie psychique ne se prête pas à ce genre de traitement, et nous avons une dernière marche à franchir vers les profondeurs de l'âme ou, pour dire les choses de façon moins emphatique, vers les composantes les plus rudimentaires de notre humanité, lesquelles sont capables de balayer tous les acquis lorsque la pulsionnalité primaire se déchaîne, qu'elle soit du côté de l'amour ou de la destructivité.

Voilà ce que représente « la petite salope » soustraite au regard des bons citoyens de Nevers. On la croit disparue et tant mieux, on peut oublier avec elle toute cette part de l'humain dans laquelle personne ne veut se reconnaître. Séquestrée en réalité dans une cave, elle est d'ailleurs réduite à n'être plus que ce qu'on lui reproche d'être. Elle a tué la réputation de son père et crache à la figure de sa mère, en proie à la furie destructrice en même temps qu'à la passion la plus folle qui serait de perpétrer un lien d'amour avec le cadavre ensanglanté, en s'arrachant les mains sur les murs. Cette adolescente perdue à laquelle les auteurs du film ne voulurent pas donner de nom, car ce qu'elle représente est universel, n'est en vérité rien d'autre, dans ce film, que le symbole incarné en une seule personne de la folie qui venait de déferler sur le monde.

Accueilli comme un chef-d'œuvre dans le milieu artistique, *Hiroshima* n'en heurta pas moins une partie du public. Tous n'étaient pas prêts à ce qu'Alain Resnais, qui deux ans plus tôt avait mis en scène *Nuit et brouillard*, en vienne ainsi à étaler au grand jour quelques-uns des aspects les plus sombres de la victoire, allant de la misérable vindicte contre des femmes fautives, dans une petite ville de province, à la frappe nucléaire réduisant deux métropoles japonaises en poussière. Beaucoup auraient préféré que de tels événements, encore si proches, fussent laissés dans l'ombre : devoir civique d'oubli, plutôt que de mémoire. Stigmatisant cette volonté de fermer les yeux les auteurs avaient d'ailleurs prévu initialement d'intituler le film « *Tu n'as rien vu* ».

Mais ce qui heurta, plus que tout, les esprits fut cette collusion entre une histoire d'amour et ces déferlements de violence. Mélange insoutenable des genres, parce qu'il met en relation immédiate les aspects les plus contrastés de notre humanité. C'est la superposition, sous leurs formes d'expression les plus extrêmes, de l'amour passion et de la destructivité : une étreinte entre l'amour et la mort comme elle apparaît au début du film où l'on voit deux corps entrelacés, sans visages, comme des corps mutilés – en proie soit à l'amour, soit à l'agonie – et recouverts successivement de cendres, de rosée, de brûlures et des sueurs de l'amour accompli.

16. S. Freud (1914g), « Remémoration, répétition et perlaboration », *OCF XII*, PUF, 2005, p. 194.

17. M. Gribinski, « La vie souvenue », à paraître dans *Le présent de la psychanalyse*, PUF.

Certains vivent dans la mise en scène de cette tension entre les extrêmes la manifestation d'une complaisance sadique, permettant de s'en démarquer. Mais ce qui nous est renvoyé là, comme dans un miroir, n'est-il pas une composante universelle ?

Qu'est-ce qui jette la petite écervelée de Nevers dans les bras d'un soldat allemand à l'heure de la débâcle ? « J'étais devenue la négation vivante de la raison, dira-t-elle. Et toutes les raisons qu'on aurait pu opposer à ce manque de raison, je les aurais balayées [...] comme justement des raisons purement imaginaires. Que ceux qui n'ont jamais connu d'être ainsi dépossédés d'eux-mêmes, me jettent la première pierre. »

On peut y reconnaître une Antigone bravant les interdits ; on est prêt à tout lui pardonner au nom de l'amour, au nom d'Éros, passant outre la folie guerrière ; mais elle partage avec celle-ci le fait d'être, comme elle-dit, « dépossédée d'elle-même » par la passion qui l'anime et qui ne pourra aboutir qu'à l'indifférenciation entre sa propre folie et celle du monde en guerre, comme entre son corps en feu et celui de l'agonisant. « Je ne pouvais plus voir entre son corps et le mien qu'une similitude hurlante. »

Plus de différence en effet, entre la mort de ce seul amour et les millions de morts entraînés par la guerre qui en est le théâtre et qui n'en est, pas moins que son aventure personnelle, « négation vivante de la raison », la guerre « balayant – pour reprendre ses termes – “toutes les raisons qu'on aurait pu opposer à ce manque de raison” ».

Qu'est-ce qui submerge alors les acquis sur lesquels se fonde notre humanité, pour autant qu'elle se dote d'une capacité réflexive ?

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Rien d'autre que ça... *Le « ça »*.

Le « ça » que Freud après Grodeck fit le choix de ne pas nommer autrement que par le geste qui le désigne : ça... Car « il y a très peu à dire », écrit-il, de « cette part obscure dont l'essentiel a un caractère négatif, ne se laissant décrire que comme opposé au moi : [...] chaos, chaudron plein d'excitations en ébullition »¹⁸, drainant à sa suite tous les débris de la mémoire.

Pour ce qui nous intéresse ici ce n'est tant la conception que l'on se fait de la source pulsionnelle qui importe ; c'est plutôt la question des directions et des freins qui lui sont imposés ou pas, en lien avec les autres instances qui se sont différenciées à partir d'elle au contact de la réalité.

La mise en échec de ces contrôles échappe, en son principe, à toute forme de psychopathologie, parce que cela se situe bien en deçà des organisations perverses, sado masochiques ou quoi que ce soit d'autre. De telles potentialités sont en vous comme elles sont en moi ; elles sont en moi en tout cas, ça je le sais, je l'ai toujours su.

Peut-on considérer l'adolescente de Nevers et ceux qui lui sont tombés dessus comme des malades ? Pas plus que les chevaliers d'apocalypse qui larguent leurs bombes sur les populations civiles, pas plus ni moins que les auteurs d'attentats.

Dans une interview récente Volodymyr Zelensky auquel on demandait s'il considérait Poutine comme un fou, s'était rabattu sur l'idée qu'à vrai dire ce n'était « qu'un homme ordinaire, mais disposant de pouvoirs extraordinaires ». Quoi de plus redoutable qu'un homme « comme tout le monde » quand les mécanismes de réaction sont mis hors service ? Aurait-on oublié ça ? Oubli du ça et de ses débordements quand la confrontation à la réalité du monde ou à celle des autres n'est plus efficiente. Alors l'état primitif peut un jour sortir de l'oubli, resurgir, écrit Freud, « comme si tous les développements ultérieurs avaient été annulés, défaits »¹⁹.

18. S. Freud (1933a), *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, « La décomposition de la personnalité psychique », *OCF XIX*, PUF, 1995, p. 156.

19. S. Freud (1915b), « Actuelles sur la guerre et la mort », *OCF XIII*, PUF, 1988, pp. 140-141.

La « dictature de la raison » à laquelle il en appelait dans sa correspondance avec Einstein pour enrayer ces forces destructrices quand elles se déploient à l'échelle du monde n'est qu'une incantation, l'expression d'un désespoir, la raison du plus fort étant toujours la meilleure.

Peut-être n'y a-t-il d'autre alternative alors, que d'oublier le futur pour vivre le présent, ne serait-ce qu'au regard de la précarité de nos existences, de l'oubli auquel nous-mêmes sommes voués.

L'oubli que nous serons est le titre d'un beau témoignage du romancier Hector Abad²⁰, à la mémoire de son père : un homme que l'on serait tenté de qualifier d'admirable mais qui ne fut peut-être simplement, lui aussi, qu'un homme ordinaire. Un homme ordinaire mais chez lequel la levée des inhibitions, face à la réalité hostile, libéra plutôt les forces d'Éros et de la générosité, que celles de Thanatos. Il fut sous la dictature colombienne un médecin amoureux de la vie, défenseur de la justice et de la liberté, ce qui lui valut d'être abattu dans la rue, sort auquel il se savait destiné. On trouva en effet dans sa poche quelques vers d'un poème de Borges qu'il avait recopiés : « *Nous voilà devenus l'oubli que nous serons/La poussière élémentaire qui nous ignore.* » Avec à la fin ces mots inattendus : « Je pense avec espoir à l'homme qui [jamais] ne saura ce que je fus[...] Sous le bleu indifférent du ciel, cette pensée me console. » Étrange retournement sur sa propre existence de cette « *tentation de l'oubli* » aujourd'hui livrée à notre réflexion. Mais ce fut peut-être la condition de son engagement : « Sous le bleu indifférent du ciel/Cette pensée me console. » Une autre façon de clamer : « *Mort, où est ta victoire ?* »

20. H. Abad, *L'oubli que nous serons*, trad. Albert Bensoussan, Gallimard, 2010.

Souviens-toi d'oublier

Serge Franco

J'hésitais aujourd'hui, pour introduire ma conférence, entre une prière chuchotée par les marranes à l'entrée des églises, prière qui implore le pardon divin de leur présence dans ce lieu et l'histoire juive que j'ai finalement décidé de vous raconter.

Un juif espagnol se convertit au catholicisme. Le prêtre après l'avoir instruit déclare : « oublie que tu t'appelais Moïse et que tu étais juif. Par ces trois gouttes d'eau, au nom du Père, du fils et du Saint Esprit, tu t'appelleras Pierre et tu seras chrétien. »

Pierre retourne à ses occupations. Quelques mois plus tard sa domestique prise de culpabilité confesse au même prêtre : « Pierre et sa femme judaïsent en cachette tous les vendredis soir, ils font le sabbat et mangent ensemble de la viande ».

Le prêtre décide alors de vérifier avant de saisir le tribunal de l'inquisition. Il s'invite sans prévenir chez le couple, un vendredi soir. Un beau poulet trône sur la table.

Le prêtre horrifié dit alors : « Pierre, mon fils, aurais-tu oublié que tu es chrétien ? Aurais-tu oublié qu'un bon chrétien mange du poisson le vendredi ? en mangeant ce poulet ce soir, tu entretiens le souvenir de Moïse, du judaïsme que tu m'avais juré d'abandonner et d'oublier ».

« Pas du tout » répond Pierre. « Vous n'avez pas compris, je vais vous expliquer : ce matin j'ai acheté ce poulet au marché puis je l'ai amené dans ma cuisine. Je l'ai installé sur la table face au crucifix et je lui ai solennellement déclaré : oublie que tu t'appelais poulet que et tu étais volaille, par ces trois gouttes d'eau, au nom du Père, du fils et du Saint Esprit, tu t'appelleras Colin et tu seras poisson ».

La question de la tentation de l'oubli, oubli du souvenir et en même temps souvenir de l'oubli, me paraît particulièrement bien illustrée par l'histoire des marranes.

Les marranes sont ces juifs Espagnols ou Portugais convertis, de gré ou de force au catholicisme, entre le XIII^e et le XV^e siècle et qui, de manière consciente ou inconsciente, entretenaient et transmettaient des rituels juifs.

Malgré l'injonction d'oublier, l'oubli et l'impossible oubli sont caractéristiques pour les deux communautés, catholiques et marranes.

L'impossible oubli s'illustre pour certains marranes qui, tout en se vivant parfaitement chrétiens, perpétuent des rituels juifs de manière secrète.

L'impossible oubli est aussi du côté des catholiques, qui désignent avec mépris ces nouveaux convertis « marranes », porcs en castillan. Pour eux, ces nouveaux chrétiens resteront toujours suspects. Les tribunaux de l'inquisition ont pour mission de surveiller, traquer et éventuellement condamner d'éventuels judaïsants.

L'impossible oubli est ainsi illustré par les lois « de pureté du sang », qui, jusqu'au XIX^e siècle, interdit l'accès d'un descendant de convertis, à des institutions prestigieuses, ce qui du coup a pour conséquence une limitation des mariages exogames et entretient leur singularité.

L'oubli plus ou moins partiel des origines et de leur histoire, se transmet chez ces nouveaux convertis, générations après générations. Le maintien de quelques rituels, comme allumer les bougies les vendredis soir, s'abstenir de manger de la viande de porc, peuvent se perpétuer, alors même que pour beaucoup d'entre eux, ils en ignorent le sens, l'origine et la raison.

Ils ne savent pas non plus pourquoi ils se cachent en perpétuant ces rites.

Enfin même s'ils sont appelés « les juifs » par leurs voisins et s'appellent eux-mêmes « juifs », ils ignorent complètement ce qu'est un juif...¹

En effet, ces convertis ont cessé de pouvoir disposer d'un texte de référence proprement juif quel qu'il soit. L'hébreu et le judéo-espagnol ou judéo-portugais sont bien sûr effacés de leur mémoire, leur existence dispersée. La majorité des convertis sera finalement complètement christianisée après quelques générations, d'autres conserveront le marranisme ou encore retourneront au judaïsme.

« Il en va de la déformation d'un texte comme d'un meurtre. Le difficile n'est pas d'exécuter l'acte mais d'en éliminer les traces »², nous dit Freud dans *L'homme Moïse*, en ce qui concerne les marranes, c'est bien du côté des traces que la mémoire se perpétue, alors même que l'oubli porte sur leur identité et leur histoire.

Il y aurait ainsi une histoire par les traces que sont ces rituels, sans pouvoir pour autant raconter l'histoire.

Le destin des marranes ouvre à la question de l'autre en soi, de l'illusion d'une identité, qu'elle ait été imposée, choisie ou même d'origine, et nous conduit vers celle de l'impossible oubli et du maintien du souvenir par les traces.

Il renvoie à la problématique de la construction de soi avec une histoire faite de remaniements.

« Aucune théorie psychologique n'a été capable de rendre compte du phénomène du souvenir et de l'oubli dans leur cohérence »³ écrit Freud en 1901 dans *Psychopathologie*. Il est vrai que oublis et souvenirs ne sont pas opposés mais s'entremêlent et entretiennent une relation complexe.

Le souvenir est entaché d'oublis et de mensonges et l'oubli n'est jamais absolu et illustre, comme nous dit Freud « un moi qui n'est pas maître dans sa maison ».

L'oubli échappe à notre volonté, nous le constatons dans les cliniques du traumatisme ; « je veux oublier, et pourtant j'y pense sans cesse », illustre cette clinique. L'injonction d'oublier est constitutive de l'impossible oubli. L'oubli ne se laisse pas enfermer par une définition selon laquelle il ne serait qu'une défaillance de la mémoire. En outre, il permettrait une réécriture de l'histoire.

Le marranisme en tant que maintien de pratiques secrètes, n'a pas été un élément résiduel et marginal dans l'histoire des juifs mais bien plutôt une de ses parties constitutives.

Il fait partie des possibles dans des situations extrêmes : par association, j'observe la tentation de marranisme chez certains collègues, dans les institutions, face aux attaques dont la psychanalyse fait l'objet.

Certains courants psychothérapeutiques ont aussi pour origine une « marranisation » de la psychanalyse.

Partie constitutive, disais-je, le marranisme s'est détaché du judaïsme ancestral pour se créer une nouvelle identité, conséquence de son apparition et sa pratique sous le sceau du mortifère.

Oublier, serait-ce tenter d'oublier que l'on va mourir et donc pouvoir vivre...

Approuver l'oubli et ne pas en faire une défaillance ne revient pas à dénigrer la mémoire et *a fortiori* le souvenir mais conduit à en entendre leur enchevêtrement.

La matière oubliée ou le souvenir sont faits de différents traitements internes, l'oubli quelle que soit son amplitude, est un des traitements du souvenir. On ne peut ni tout oublier ni se souvenir de tout. Souvenirs et oublis portent tous deux en eux des aspects mortifères ou au contraire vivants.

Mouvements vitaux et mortifères, souvenirs et oublis entretiendraient-ils un rapport d'intrication à l'instar des pulsions de vie et de mort ? « Me revoilà, je suis désolée. Vous vous rappelez de moi ? »

1. Y. Yirmiahu, *L'aventure marrane. Judaïsme et modernité*, Seuil, 2011.

2. S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Payot, p. 115.

3. S. Freud, « L'oubli d'impressions et de projets », *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Payot, 1901, p. 148.

Lila revient me voir quelques années après une tentative de traitement par le psychodrame. La toute première fois où elle m'avait été adressée, la collègue visiblement excédée ne pouvait plus continuer à travailler avec elle. La colère de cette collègue était palpable et je ne m'étais pas autorisé à l'interroger, pas plus que son adresse au psychodrame.

Lila elle, calme, obéissait à son analyste. Elle comprenait tout à fait sa réaction et espérait qu'un psychodrame serait une voie de dégageant possible. Je m'interrogeais sur cette soumission et ce calme.

Toutes les tentatives d'analyse et de psychothérapie, après quelques années dites « stériles », avaient été interrompues par les analystes eux-mêmes, soit du fait de leur décès, soit du fait d'un réadressage. Lila usait les analystes et l'entendait bien ainsi. « Je les comprends » me disait-elle « et je ne vois pas ce qu'ils auraient pu faire de mieux ? C'est moi le problème, ce n'est pas eux. »

« Le corps serait enfin mobilisé par le psychodrame » me disait-elle, ce corps qu'elle vivait comme un pantin désarticulé, ce corps qu'elle tentait d'oublier et de faire oublier à tous, tant il était sans attrait aucun, ce corps qu'elle ne savait pas habiller, toujours trop élégante ou trop négligée, ce corps qui la soumettait à de besoins sexuels et qu'elle tentait de dompter en le fournissant de temps à autre un partenaire éphémère.

Le psychodrame fit long feu et Lila interrompit après quelque mois le traitement. Malgré tout son désir de s'engager dans cette thérapie, ses propositions de scènes, son engagement apparent, le jeu lui était vite apparu à côté de la plaque, comme elle se sentait elle-même à côté de la plaque.

Alors qu'elle jouait remarquablement bien dans les scènes des autres patients, pour ce qui la concernait, c'était impossible. Elle interrompait rapidement le jeu par des adresses aux thérapeutes-acteurs, telles que « mais non, vous ne comprenez rien, ça ne s'est jamais passé comme ça » ou encore « mais pourquoi en voulez-vous autant à ma mère, etc. ».

Il y avait confusion entre les personnes et les personnages, l'impossibilité de supporter le moindre déplacement confirmant son sentiment d'être à côté.

Lila nous quitta donc, mon unique consolation était qu'il s'agissait de sa décision propre.

Deux années plus tard, elle revient. Elle veut tenter à nouveau une analyse, une dernière fois. Elle voudrait enfin exister, ne plus être fiiii, (elle faisait alors un bruit de vent accompagné d'un mouvement de l'index frotté au pouce) créer peut-être, juste un petit quelque chose qui la ferait se sentir...

« Féconde », pensais-je...

Elle craignait par ailleurs la mort de sa mère, soit elle n'aurait plus de raison de vivre, soit il pourrait être trop tard pour vivre enfin.

Ses crises de rage et d'enfermement sur elle-même la dévastaient, elles survenaient entre autres à la faveur de petits conflits sans intérêt avec son ami.

Leur relation était clandestine, insatisfaisante et devenait hélas amicale...

« Je n'ai fait qu'une chose dans ma vie c'est naître. Je n'ai aucun mérite. Naître dans une famille polyglotte m'a permis de faire ce métier. Le reste, c'est fiii. Du vent... Mon emploi...fiii... c'est précisément me faire oublier et même ça, j'ai peur d'échouer. Mes traductions en simultané sont mauvaises ou au mieux médiocres.

J'ai par ailleurs cessé toutes traductions écrites tant j'en avais honte. Je suis un pantin, doublée d'un masque de faussaire et tous mes efforts consistent à me cacher et me faire oublier... Quand je suis avec mon ami, il suffit d'un rien pour que je m'enferme et gâche tout. Il ne me reste alors qu'une chose, une image en tête, la photo... »

Elle ne dit rien de la photo, craignant, me dit-elle, que je m'en saisisse et que je veuille absolument m'appuyer sur un traumatisme familial pour tenter de tout psychologiser. « Malheureusement pour elle », se désolait-elle

« elle n'avait vécu aucun traumatisme, son enfance avait été tout à fait ordinaire et ses parents avaient fait tout ce qu'ils avaient pu. »

Chez Lila, rien ne faisait trace, y compris les séances, tout semblait oublié. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute, ses souvenirs et son histoire l'étaient aussi parce que banaux et sans intérêt.

Il est vrai que l'oubli, à la différence du souvenir, permet l'évitement de la question, du doute, voire la confrontation à du faux et donc à l'excitation qui en découlerait. L'oubli n'est pas un hasard et est un destin. Il est une tentative de solution économique, tentative qui échoue, compte tenu des efforts que supposent le refoulement et de la quantité d'énergie nécessaire au clivage. Le rapport de Lila à son histoire par son affirmation triomphante, « j'ai tout oublié, c'est tellement banal », révélait combien l'oubli, chez elle, n'était pas opposé aux souvenirs mais plutôt un des destins de ses souvenirs.

En revanche pour ses parents et ses aïeux, se tenait une saga familiale rocambolesque et passionnante. Lila n'exprimait aucun doute ni aucune question par rapport à cette histoire, qui en aucun cas ne pouvait se transformer en mythe.

Les générations précédentes se composaient de ces premiers juifs allemands embourgeoisés, voulant intégrer et se reconnaître dans la culture allemande, à l'initiative d'un judaïsme libéral et réformé ou pour certains, de conversions au protestantisme. La grand-mère maternelle de Lila, jeune responsable politique communiste, rompt avec sa famille et émigre en URSS par idéal politique.

À la fin de la guerre, elle rentre en RDA pour construire le communisme dans son pays. C'est là, que sa mère naîtra dans un pays dévasté, des amours, me dit-elle, de sa grand-mère et d'un magnifique officier soviétique. Le grand-père maternel est en fait inconnu.

Son père, juif hongrois communiste, avait obtenu un poste diplomatique en RDA et s'y était finalement établi par amour pour sa mère.

Le judaïsme était oublié, selon elle, il n'entrait pas dans l'équation de la dynamique familiale, le communisme y avait œuvré. « La religion est l'opium du peuple, Mr Franco et ne sert qu'à anesthésier l'intelligence... en même temps j'observe ces femmes juives péruquées, peut-être ont-elles raison. Il y a du sens à élever plusieurs enfants, si j'avais pu avoir un enfant, ma vie aurait servi à quelque chose »...

Elle attendait un enfant de l'analyse tout en affirmant que rien ni personne ne pouvait la féconder...

Je l'interprétais dans ce sens, elle associa : elle savait, par une recherche sur internet, que j'intervenais comme psychologue auprès de parents adoptant dans les pays de l'est. Elle trouvait ça « beau » mais, ajouta-t-elle « cela n'avait rien à voir avec sa présence aujourd'hui ».

Belle dénégation, pensais-je aussitôt.

Pendant plusieurs années, Lila, par des auto-reproches, me fit sentir combien son travail analytique restait stérile. Les séances relataient les crises avec son compagnon et son incompetence dans son métier d'interprète en simultané. Peu à peu, d'autres interprètes, qu'elle avait d'ailleurs formés, étaient choisis parce que plus jeunes, plus dynamiques et plus vivants qu'elle. Il était clair qu'on allait bientôt l'oublier après l'avoir chassée des instances où elle officiait, tant elle creusait sa propre tombe et brillait par son insuffisance.

Nous voyons ici combien en fait, il s'agissait de se faire remarquer par cette incompetence. « Un bon interprète se fait oublier », me disait-elle. Lila, visait en fait l'oubli absolu, mortifère par sa mise au ban et sa disparition de la profession d'interprète. Se faire remarquer et se souvenir d'elle pour qu'on l'oublie.

Je finis aussi enfin par comprendre le sens de ses crises de rage et de repli. Elles advenaient dès qu'elle surprenait son ami ou des très proches, ne pas l'écouter, c'est-à-dire dès qu'elle se sentait oubliée... Ces crises la ravageaient psychiquement et physiquement. Lila s'attaquait sans cesse, via un auto-sadisme empreint de haine. Tout était ravalé au rang d'inutilité. Tout en elle était méprisé. Rien de ce qu'elle faisait n'avait de sens. Toute velléité de création, une thèse notamment, était interrompue... dans l'œuf.

Lila restait prostrée et silencieuse pendant plusieurs séances. Son corps était tendu, les poings serrés et le visage crispé. Mes interprétations ou interventions étaient objets de sarcasmes. Je devais endurer en étant simplement là avec elle.

Elle m'avait d'ailleurs prévenu : un collègue homme, après plusieurs mois d'analyse sur le divan puis quelques séances en face à face, avait déclaré forfait et l'avait adressée à une collègue femme.

Celle-ci était décédée peu de temps après que Lila ait évoqué la possibilité d'une pause...

Elle s'était rendue à ses obsèques.

« Vous renvoyer ou mourir seraient donc les seules alternatives que vous me proposez ? »

« Bravo M. le grand psychanalyste... » puis plus bas « si seulement j'avais moi aussi quelques vrais traumatismes... »

Enfin, de rage, elle retournait à sa prostration. Répétition agie au lieu du souvenir. Je voyais Lila nourrisson. Son attitude en séance incarnait ce qu'elle me disait avoir oublié.

« Rien dans la vie psychique ne peut se perdre, rien ne disparaît de ce qui s'est formé, tout est conservé d'une façon quelconque et peut réapparaître dans certaines circonstances favorables par exemple au cours d'une régression suffisante »⁴ écrit Freud dans *Malaise dans la civilisation*. Peut-être est-ce cette phrase, illustration du refoulement et du retour du refoulé, à la faveur de la régression, qui m'a permis de tenir. Lila était frappée d'oubli, oubli de son enfance mais surtout oubli de l'enfant quelle retrouvait par son attitude d'enfermement et de prostration.

Face à ce surmoi tyrannique, ses auto-accusation, son sentiment de nullité, toutes mes interventions avaient pour but le maintien du cadre analytique et si possible d'une situation analysante.

Cependant, pris moi-même dans les mailles de ce surmoi tyrannique, j'étais incapable de prendre la moindre note, je n'en parlais jamais à un tiers, j'oubliais Lila dès qu'elle quittait mon cabinet, j'oubliais ses absences prévues, elles me soulageaient et enfin je redoutais ses retours.

En séance, je m'interdisais toute rêverie, j'étais paralysé tout en restant à l'affût.

Lors d'une séance, elle me rapportait qu'elle avait été mauvaise puis corrigée, devant une délégation française, lors d'une mission prestigieuse. Le mot « perplexité » ne lui venait pas, elle utilisa un synonyme, « embarras ». Un interprète rectifia la faute et lui sourit. Honteuse elle constatait une fois de plus son incompetence.

Elle revint à ses ruminations mélancoliformes puis tenta de me rassurer quant à des mouvements suicidaires. Sa mère ne s'en remettrait pas.

« Votre arrivée au monde aurait-elle été un embarras pour votre mère ? »

« Oh, encore bravo M. Franco » me dit-elle, puis « et au point où nous en sommes, bien sûr j'aurais été moi-même "perplexe" devant la dépression de ma mère... »

« C'est très juste », lui dis-je « vous vous en rappelez mais vous en avez perdu le souvenir ».

L'oubli de cet état antérieur de souffrance, faisait retour avec fracas, ce qu'elle refusait à toute force, préférant encore une fois incarner le bébé prostré et plein de rage.

Lila m'attaquait. Je ne comprenais décidément rien. Puis la stratégie face à ce retour du refoulé et à l'attaque, consistait à me démontrer encore et toujours qu'elle était une mauvaise patiente, autant déçue que décevante.

Et pourtant, je poursuivais : « Il s'agit de cracher à la figure la nourriture que nous fabriquons ensemble tout en me hurlant encore et toujours combien vous avez faim. »

4. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, 1930, PUF, 1971, p. 426.

Pour la première fois un silence, ni persécuté ni persécutant, s'installa. Je me sentais suffisamment tranquille pour reprendre « la dépression de votre mère ? »

Lila put alors enfin aborder un peu son histoire infantile, tout en me précisant bien qu'il n'allait pas s'agir encore d'en tirer encore des ficelles psychanalytiques. Cela fut abordé sur un ton désaffecté : son père imposa la décision de quitter la RDA, du fait de la naissance de son frère jumeau et d'elle-même mais surtout de la découverte d'une maladie génétique chez son frère.

Pendant les quelques années en RDA, sa grand-mère trahie autant que l'idéal communiste auquel elle s'identifiait, haïssait Lila. Elle était de trop.

Son enfance a d'abord été à l'ombre de sa mère et sa grand-mère, toutes deux déprimées à l'idée de se séparer, puis, en France, à l'ombre de parents toujours préoccupés et angoissés face à leur fils handicapé, douloureux, en butte aux rééducations et opérations chirurgicales.

On oublie d'autant plus qu'on a la nécessité absolue de se rappeler sans cesse : pour Lila, il fallait oublier son histoire infantile, qu'elle ne fasse surtout pas histoire, avec le besoin absolu de rappeler sans cesse l'enfant qui embarrasse et doit se faire oublier.

Telle était la voie du destin du surmoi chez cette patiente. Elle semblait avoir fait l'objet d'une fixation la conduisant à un auto-sadisme, quand bien même des remaniements œdipiens existaient par ailleurs. La désintérioration pulsionnelle de Lila fragilisait ces remaniements au profit d'une activation de la pulsion de destruction.

Lila se vivait comme un bébé oublié ou qui encombre. Elle n'avait jamais pu être « *his majesty the baby* »⁵. Elle se vengeait en quelque sorte en exerçant sa tyrannie négative contre elle-même et l'autre, avec toute l'énergie de la pulsion de mort du ça, conférée au surmoi. Dans les traumatismes précoces, les souffrances sont contenues par des clivages, permettant ainsi un règne tyrannique du surmoi⁶.

En prise avec la pulsion de mort, l'auto-sadisme peut conduire le moi à la mort. Pour Lila, le risque suicidaire s'exprimait par « je ne ferai pas ça à ma mère », en effet, l'objet devait être maintenu et les impulsions amoureuses se transformer en pulsions d'agression contre l'objet⁷.

Le surmoi peut ainsi se déchaîner contre un moi qu'il tient responsable des manifestations haineuses du ça, d'où ces mouvements d'auto-sadisme et d'attaque de l'objet, quand il peut être atteint. Mes interventions étaient des tentatives de faire face à ses actes de destructivité contre le processus. Je devenais moi-même un analyste tyran avec mes pulsions de vie qui tentaient de neutraliser le tyran en elle.

La recherche, à toute force des souvenirs oubliés, faisait partie de la demande de Lila, tout en étant aussi l'objet de sa résistance. Elle espérait que mes interprétations associées à la force du transfert dont elle avait une connaissance théorique, la mettraient sur une voie cathartique.

Mais je devenais très vite un objet décevant à haïr, ce qu'elle retournait et transformait aussitôt en devenant, elle, une patiente décevante à haïr.

Processus actif, l'oubli pour Lila, n'était qu'apparent et restait sa défense. Il s'agissait de déshabiller tout souvenir, de l'assécher. Le contenu refoulé pouvait ainsi « l'agir » en produisant angoisses et auto-sadisme.

Une séance m'interrogea tout particulièrement. J'avais dû m'absenter précipitamment pendant une semaine. À mon retour, elle aborda directement la séance en narrant une scène de Tolstoï dans *Guerre et Paix* : la jeune fille de la maison, Natacha, tente de consoler sa mère : Petra, son frère, est mort à la guerre. Natacha parle sans cesse : du printemps qui s'annonce, des arbres en fleurs et de la nature qui poursuit son travail après la désolation de l'hiver.

5. S. Freud (1914), « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, PUF, 1970.

6. G. Bayle, *Clivages, moi et défenses*, coll. « Le fil rouge », PUF, 2012.

7. S. Freud (1923), « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981.

Avait-elle compris que j'étais moi-même en deuil ? Lila me consolait-elle comme Natacha ? Je dus contenir mon émotion devant cette singulière présentation de condoléances. Je m'obligeais alors à rendre ce matériel tolstoïen à Lila.

Elle aussi, comme Natacha, avait dû tenter de consoler sa mère face à un frère handicapé, toujours susceptible de se briser voire de mourir.

Je me gardais bien d'interpréter ses vœux de mort sur ce frère et son désir d'être seule avec sa mère, mère que je représentais dans le transfert.

Elle poursuivit, elle me voyait la barbe et savait que c'était signe de deuil chez les « juifs pieux ». Je restais avec sa sollicitude bouleversante, pris à mon insu dans une relation emprunte d'éléments primaires.

Quelques mois plus tard...

Nous sommes un vendredi soir. Mes amis sont présents, la table est dressée, la cuisine dégage des odeurs d'épices quand, contre toute attente, j'entends l'interphone.

Je décroche et j'entends « bonsoir c'est Lila », quelques secondes de sidération avant que je ne comprenne que j'avais oublié de la prévenir. Je ne travaillais exceptionnellement pas ce soir-là.

Elle entend mon hésitation et me dit « Nous avons bien séance, n'est-ce pas ? »

« Oui bien sûr » et je lui ouvre la porte.

« Doit-elle repartir ? » Me dit-elle furieuse. « Elle comprend très bien que j'ai oublié de la prévenir, elle imagine qu'il y a là ma grande famille pour dîner, d'ailleurs, ça sent très bon, histoire probablement de lui en mettre plein la vue. Elle a vu des juifs religieux sortir de la synagogue à côté de chez elle, du coup elle comprend, ça doit être une fête juive, Roch Hachana, Kippour ou quelque chose comme ça. C'est ça, je lui impose ma belle et grande famille sépharade, inculte mais heureuse de vivre. Quelle chance ont-ils tous ! elle, elle est seule, sans enfants. Sa famille ? Elle a dû fêter Roch Hachana sous les balles des SS. Nous n'avons rien à voir l'un avec l'autre et j'ai dû la faire venir juste pour l'humilier » conclut-elle.

Devant une telle rage et ce glissement paranoïaque où on peut entendre le dépit amoureux. Je reste silencieux.

Je repense alors à nos séances précédentes et à certaines rêveries qui existaient depuis peu. Ces rêveries m'avaient conduit à être sensible à sa voix, sa féminité, son intelligence, bref sa séduction. Avait-elle changé ? Depuis peu, je sentais que nous avions quelque chose en commun. Qu'est-ce qui nous rapprochait ? Je songeais alors à sa délicatesse et à sa sollicitude quelque mois plus tôt. J'étais plongé dans ces pensées puis, je la vis se désespérer et se sentir persécutée par mon oubli et mon silence. Je lui dis alors : « Y aurait-il un oubli volontaire ? Vous ne pouvez qu'imaginer que j'ai voulu vous humilier en vous faisant venir ce soir, pas un instant vous ne pourriez penser que mon oubli pourrait être l'expression de mon désir inconscient de partager Roch Hachana avec vous ? Roch Hachana, nous avons, entre autres, ça en commun, vous et moi. »

Elle venait juste de me crier combien nous n'avons rien à voir l'un avec l'autre, j'entendais que nous avions à voir l'un avec l'autre tout en n'ayant rien à voir l'un avec l'autre.

Lila resta sidérée. Ce fut l'une des rares fois où elle ne me rabroua après une de mes interventions et du coup, sa sidération m'inquiétait.

« La photo que j'ai en tête et dont je ne vous ai jamais parlée, représente un groupe de femmes juives qui va se faire fusiller, la plus âgée entoure de ses bras les autres femmes de la famille, une petite fille regarde fixement l'objectif, on ne sait pas si elle est furieuse ou terrorisée. Suis-je cette petite fille ? On a oublié qu'on était juif depuis l'Allemagne avant-guerre ». À ce moment-là, Lila se mit à pleurer, avec une vraie tristesse, pour la première fois.

Souviens-toi d'oublier, cette phrase me revint comme en écho, elle s'imposait à moi devant ce matériel manifeste mais aussi devant les larmes, vraie remémoration et retour d'un refoulé. Cette phrase s'imposait à moi en boucle.

Souviens-toi d'oublier serait une injonction qui bien sûr fait écho à Bion.

Bion préconise une discipline qui consiste à renoncer à la mémoire dans l'écoute psychanalytique et fait de l'oubli, un outil de travail⁸.

Ainsi, la remémoration serait un obstacle au processus psychanalytique et le recours aux souvenirs empêcherait l'attention flottante. L'oubli deviendrait la condition nécessaire de l'analyse. L'incertitude qui en résulterait ouvrirait la voie à une authentique investigation psychanalytique quand la remémoration, elle, serait l'expression d'une volonté de réassurance et la crainte de l'étranger en soi.

« Souviens-toi que tu as été étranger en Égypte » nous dit à plusieurs reprises l'exode, serait l'écran de « oublie ce que tu crois être et accueille l'étranger en toi car tu seras toujours un étranger »⁹.

« Souviens-toi d'oublier », cette injonction dans le judaïsme est paradigmatique, illustrée, entre autres, par la récitation du kaddish et la brisure du verre lors d'un mariage.

Le kaddish est une prière réservée exclusivement aux endeuillés. Elle se lit à haute voix devant le reste de la communauté silencieuse. Cette prière ne fait aucunement référence à la mort, elle affirme de manière répétitive la magnificence de Dieu et de sa création. Elle est un véritable hymne à la vie.

La brisure du verre lors d'un mariage rappelle la disparition tragique d'une nation juive, l'exil et la destruction du temple de Jérusalem.

Le souvenir de la mort s'additionne avec l'obligation, l'injonction à vivre. Souviens-toi qu'il y a eu et qu'il y aura une fin et oublie le pour vivre. Ne t'oublie pas dans le souvenir.

Dans les totalitarismes, le « souviens-toi d'oublier » est une injonction paradoxale : « Tu es devenu catholique ou camarade communiste, je t'ordonne d'oublier que tu es juif mais je te le rappellerai toujours... »

L'oubli de l'enfant en elle l'amenait à incarner l'enfant oublié qui embarrasse, elle rejetait avec force toute sollicitude qui la ramenait à une imago maternelle défaillante mais elle, Lila, pouvait en revanche se montrer bienveillante devant l'objet blessé.

J'avais comme elle oublié l'enfant, il y avait une dimension agressive et anxieuse dans mon oubli dont le point d'orgue, exprimé sous forme d'identification projective, fut mon oubli de la séance ce fameux vendredi soir. Cet oubli lui appartenait aussi puisqu'il était une manifestation contre-transférentielle évidente, écran et révélateur de ce qui était fantasmé par un retournement en son contraire : mon oubli, supposé être signe de mon indifférence, voire de ma haine à son égard, faisait écran à mon « invitation », retournement du lien haineux de part et d'autre en lien empreint de tendresse familiale, voire amoureuse. L'oubli révélait là un clivage, un conflit d'ambivalence et une solution à ce conflit. Clivage dans l'expression d'un lien primaire, ambivalence dans celle d'un lien passionnel et enfin solution par mon acte.

À travers ces deux événements dans la cure (sollicitude et oubli), je pus repenser Lila autrement. Son impossibilité à se sentir vivante et possiblement créatrice s'exprimait par fiii : elle se pensait femme fumée, expression yiddish qui à la fois désigne les brûlés des fours crématoires qu'il faut oublier pour vivre mais aussi toute personne inintéressante et qu'on oublie. Ses symptômes principalement corporels étaient des tentatives de symbolisation des traces mnésiques et de leur non-élaboration.

8. W. R. Bion, « Note sur la mémoire et le désir », *RFP*, tome 3, n° 5, PUF, pp. 1449-1451.

9. E. Levinas, *Du sacré au saint. 5 nouvelles lectures talmudiques*, Édition de Minit, 1977.

De plus, le corps de Lila était tétanisé face à sa pulsionnalité. Le recours à des rencontres rapides permettait une décharge sans satisfaction réelle mais plutôt un soulagement à court terme. C'est un excellent moyen d'oublier la sexualité que de la réduire à une mécanique, de rabaisser le partenaire à un état d'objet partiel, de consommation rapide et de le rendre lui aussi fiii.

Cette pseudo-sexualité sous le règne du virtuel en guise de rencontre, de photos en guise de choix du partenaire signe la peur du trouble, du doute et de la rencontre. Il y a là une volonté d'oublier la sexualité féconde, amoureuse *via* un perversissement de celle-ci.

La relation clandestine avec son ami lui permettait aussi de cliver le courant tendre. Elle pouvait là aussi se faire oublier.

Après ces événements, bien plus tard dans la cure, je pus néanmoins me figurer que ces rencontres traduisaient aussi une façon de chercher le « bel officier soviétique », c'est-à-dire une image paternelle idéalisée, qu'elle pouvait faire apparaître et disparaître.

Lila devait à toute force s'absenter de son corps, ne pas le sentir exister, l'oublier pour ne jamais oublier son frère : sa mise en tension lors de ses crises était la réplique du corps handicapé de son frère, objet de toutes les attentions et inquiétudes des parents.

Se faire oublier, évite la mise en rivalité en lui laissant « À lui l'apanage du corps mais aussi de la tête », finit-elle par dire. Le métier d'interprète simultané est idéal puisqu'il s'agit de se faire oublier et ne laisser aucune trace, à la différence de l'architecte, métier qu'exerçait brillamment le frère de Lila.

Se faire oublier était aussi ce que le psychodrame lui avait fait vivre : confrontée à un patient mélancolique, elle avait rêvé de lui mais puisque cet homme allait si mal, elle devait se taire, s'effacer, se faire oublier et laisser sa place. Plus tard, elle put penser que la véritable crainte avait été qu'on l'oublie, tant cet homme réveillait le souvenir de son frère.

C'est à la faveur d'un cauchemar, quelque temps après cette séance, une eau sale, une course-poursuite, qu'elle associa avec un événement au cours duquel son frère adolescent l'avait invitée à se dénuder. L'eau sale du rêve pouvait représenter le liquide amniotique incestueux dans lequel ils baignaient.

L'excitation, en lien avec la scène incestueuse et la tétanisation qui s'ensuivit, pouvaient me faire penser à ma sidération à l'évocation de Tolstoï, à la tonalité incestuelle du soir de Roch Hachana et ce fameux quelque chose qui nous était commun et que je ne pouvais définir, une eau sale dans laquelle nous baignions tous les deux.

J'avais voulu l'inviter, comme le frère, tout cela était bien sale.

Le judaïsme, me dit-elle d'ailleurs, quelques mois plus tard, avait été un moyen bien perfide de tenter de la séduire.

Le judaïsme, tu dans la famille, avait évolué. Elle s'était souvenue en RDA, de sourires complices, de clins d'œil de son père et de sa mère alors qu'ils entendaient à la radio un récital de piano interprété par un pianiste au nom à consonance juive. Une scène primitive tendre pouvait advenir. Le judaïsme n'était pas que synonyme d'exils, de morts, de camps ou de shoah.

Mon oubli a permis la remémoration d'un savoir oublié par réactualisation d'affects oubliés et reliés à la représentation.

Le questionnement de l'enfant face à ce sourire complice des parents, a permis une scène primitive ou son accès plutôt que la réitération de scènes figées et froides entre deux parents blessés et meurtris, l'un par la chute du communisme l'autre par l'exil. Lila est rentrée ainsi en contact avec une pièce du puzzle, comme le définit Dominique Bourdin¹⁰ dans son travail sur l'oubli, pièce puzzle qui avait été mise à l'extérieur. Cette pièce était figée, isolée et momifiée hors de la conscience. Lila ne pouvait se l'approprier.

10. D. Bourdin, *De l'oubli*, Armand Colin, 2004.

Nous avons gagné une bataille mais pas la guerre.

Selon elle, la psychanalyse restait une science bourgeoise et ses préoccupations à elle, Lila, étaient risibles. Elle retrouvait ses défenses avec ces aspects du transfert à l'avant-plan dans une relation emprunte d'an-objectalité. La disqualification de la psychanalyse et de l'analyste était à nouveau retournée contre elle-même. Reste que cet aspect, auquel s'ajoutait sa bienveillance et sa sollicitude, alors qu'elle m'avait supposé en deuil, ont pu me faire penser au nourrisson savant tel qu'il a été développé et théorisé par Ferenczi¹¹ et ont probablement permis une voie de dégageant.

Lila, en tournant en dérision l'analyse, me montre sa supériorité comme une bien maigre compensation au désastre advenu, qu'elle ignore et recherche dans sa demande d'accéder à ses souvenirs.

Deux parties coexistent et s'ignorent, une partie sensible qui a été brutalement annihilée et une partie qui sait mais ne sent rien. La peur devant l'adulte déchaîné, pour Ferenczi mais aussi déprimé ou anéanti, image de la mère morte chez Green¹², impose à l'enfant d'adopter une position de soignant-sachant, pour se protéger de l'adulte hors contrôle psychiquement et donc terrorisant. Il y a oubli de l'affect par séparation interne d'avec lui. Le nourrisson savant se délecte de son savoir plutôt que de faire face à une terreur sans nom. La détresse trop tôt connue et finalement ignorée, a été remplacée par une perte de soi-même.

J'ai pu entendre ainsi que le « je n'ai fait que naître » de Lila, était le miroir de « je n'aurais jamais dû naître », au-delà d'un trauma définissable, illustre l'oubli traumatique d'elle-même, qu'il y ait ou non événement historique traumatique. Rester étranger à soi-même devenait son mode de vie désespérant, excepté lors des moments de rage, seule façon d'incarner son je et peut-être aussi, excepté lors de mouvements de sollicitude pour l'autre, à la condition bien sûr de ne pas la gratifier.

La haine de soi, des origines, de l'autre est une défense désespérée pour sortir de cet état d'oubli de soi. Elle donne un sentiment d'exister tout en alimentant l'angoisse d'exister. L'impossibilité d'une subjectivation, c'est-à-dire être un tant soit peu, sujet de son verbe, n'illustre pas tant l'oubli d'un traumatisme dans une tentative de survie que l'oubli d'une détresse première qui a conduit à un clivage d'être.

Le clivage, outre d'éviter la conflictualité psychique, protège des blessures narcissiques. Notre travail n'a pas eu pour but des retrouvailles avec des événements du passé enfoui mais plutôt une réorganisation de traces éparses et une remise en vie de moments, de souvenirs figés ou fétichisés. L'analyse a permis une construction fantasmatique pour soutenir et tolérer leur existence puis accéder à leurs conflictualités, prenant forme dans la relation transférentielle.

Cette découverte puis appropriation de l'oubli et du souvenir, a permis une déconstruction de ce qu'elle incarnait jusqu'alors.

Être soi pour Lila, n'avait été que dans une recherche désespérée de légitimité tout en s'inscrivant dans un déni du droit à la vie.

C'est entre autre l'accès à ces paradoxes internes qui a permis à Lila d'achever notre travail autrement que dans un sentiment d'échec ou de rejet.

Lors de notre dernière séance, elle m'apprit qu'en plus de son travail, elle faisait du bénévolat comme traductrice auprès des réfugiés ukrainiens. Deux enfants se battent violemment, elle les sépare, l'un d'eux est récupéré aussitôt par sa mère, l'autre est seul. Prostré, elle parle avec lui, il pleure. Elle le prend dans les bras, le console et lui chante une berceuse de son enfance. Il s'apaise et s'endort.

Elle me regarde, ce jour-là, j'ai fait un peu plus que naître ou mourir... comme la vieille femme de la photo.

11. S. Ferenczi, « Notes et fragments ». *Psychanalyse IV*, Payot, 1982.

12. A. Green (1980), « La mère morte », *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Éd. de minuit, 1983, pp. 222-253.

Nous nous séparons, elle me dit merci et je vois des larmes dans ses yeux.

« Toute la Tora est enseignée à l'embryon, Dès que l'enfant vient au monde l'ange s'approche de lui et lui donne un coup sur la bouche, ce qui lui fait oublier la Tora toute entière »¹³.

Naître suppose l'oubli pour pouvoir découvrir ensuite ce que l'on sait et qui a été enfoui. N'entendons-nous pas ici une allégorie du processus analytique ?

13. *Talmud de Babylone*, Traité de Nida, 16A, Chapitre 30B.

JOURNÉE EN HOMMAGE À DANIEL WIDLÖCHER

Daniel Widlöcher : une idée du changement

10 décembre 2022

Ouverture de la Journée « Daniel Widlöcher, une idée du changement »

Dominique Suchet

Il y a juste un an lorsque Daniel Widlöcher est décédé, notre Association et les analystes de l'APF ont réalisé sa disparition. Il s'était éloigné de la vie de l'Association, de la vie des échanges mondains mais c'est cette réalité-là qui a provoqué un changement et a fait percevoir, en même temps sa disparition et sa présence dans la vie, la culture, de notre Association. Et cela nous a, plus qu'obligé, cela nous a autorisé à souhaiter lui rendre un hommage à la hauteur de la personnalité qu'il était et de ce qu'il nous laissait en héritage, à sa pensée, à son œuvre et à sa présence dans notre Association et au-delà dans la communauté psychanalytique. Nous y voilà ; et c'est avec une certaine émotion que j'ouvre cette journée que nous avons intitulée *Daniel Widlöcher, une idée du changement*.

L'hommage que l'APF lui rend aujourd'hui n'est pas le premier depuis un an ; et je me rappelle particulièrement l'hommage à l'Académie de médecine, organisé par la Société Médico-Psychologique avec l'Association Psychothérapie et Psychanalyse et auquel l'APF participait en juin dernier, tant Daniel Widlöcher a marqué, voire a incarné la volonté de rencontres entre disciplines. Mais une rencontre qui ne fabrique pas de l'interdisciplinarité, une rencontre sans intégrationnisme, une rencontre qui renforce un attachement indéfectible à la métapsychologie freudienne. Il a promu une épistémologie exigeante fondée sur la confrontation de la clinique de la cure et de la théorie. Et c'est par fidélité à cet attachement transmis par nos fondateurs (et Daniel Widlöcher était l'un d'eux) que nous allons travailler aujourd'hui.

Nous avons retenu trois thèmes fondamentaux de sa pensée et qui traversent son œuvre pour engager, en trois temps de rencontre-discussion, une réflexion et un approfondissement. L'acte psychique, co-pensée et empathie, la construction dans la cure des destins de la sexualité infantile. La journée sera dense mais elle a une cohérence dans le choix de la succession des trois moments de discussion qui seront en écho et en approfondissement réciproques jusqu'à 18 heures 30.

Ce qui a marqué le travail de Daniel Widlöcher est la confrontation, la rencontre, avec la diversité des pensées. Aussi les dialogues d'aujourd'hui seront portés par des voix de différentes générations, par des intimités différentes avec l'œuvre de Widlöcher, de différentes proximités, voire désaccords avec ses avancées théoriques. N'est-ce pas la meilleure façon de lui rendre hommage que de continuer entre nous et en chacun de nous, les chantiers théorico-cliniques qu'il a ouverts ?

Avant de donner la parole à Marc Delorme qui va introduire les travaux de la Journée je voudrais remercier le groupe d'organisation de cette journée, Miguel de Azambuja, Marc Delorme, Antoine Périer et Martín Reça qui ont su mettre leur amitié pour Daniel Widlöcher, pour la plupart d'entre eux et leur souhait de transmission d'une conviction psychanalytique, au service de cette manifestation.

Et pour terminer vraiment je voudrais particulièrement remercier Hélène Trivouss Widlöcher pour sa présence tout au long de ce projet. Et son engagement puisqu'Hélène assurera la discussion d'une table ronde cet après-midi. Son attention nous a permis de proposer ce qui nous a semblé le plus proche de ce que Daniel Widlöcher a transmis ; elle nous a permis de pouvoir faire tenir ensemble un hommage où se rencontrent l'approfondissement métapsychologique des différents axes prépondérants de son œuvre et le témoignage des engagements personnels témoins de la rencontre avec une personne pudique, réservée, tournée vers le travail et engagée pour la cause de la psychanalyse.

Introduction à la journée en hommage à Daniel Widlöcher

Marc Delorme

L'APF rend aujourd'hui hommage à Daniel Widlöcher par une journée de travail, de réflexions et d'échanges, en référence à sa pensée et à son œuvre considérable. C'est avec une émotion partagée que je souhaite également rendre hommage à la personne qu'il était. Nous avons été nombreux à bénéficier de son enseignement, de son accueil chaleureux dans les séminaires qu'il animait (notamment avec Hélène Trivouss Widlöcher son épouse), où il se montrait accessible et simple, en maintenant à la fois une pensée rigoureuse, profonde et toujours soucieuse de son ouverture et de sa remise en question.

Il me paraît d'abord essentiel de rappeler la place institutionnelle particulière qui est la sienne à l'APF dont il fut l'un des fondateurs, en première ligne parmi ceux qu'on a appelés les « motionnaires » qui avaient pris parti contre Lacan au sein de la SFP, au début des années 1960.

Daniel Widlöcher raconte avec une grande sincérité dans son livre *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste*, ce moment décisif où la rupture devenue inévitable avec Lacan, était d'autant plus difficile à réaliser et à mettre en acte, que Lacan avait été son analyste, ainsi que celui de la plupart des motionnaires. Je cite Daniel Widlöcher : « *Mais c'était contre le Maître que nous nous rebellions, pas contre notre analyste* »¹, des mots qui donnent la mesure des enjeux de ce conflit. Même si ces événements sont bien connus, il me paraît utile de les rappeler lors de cette journée d'hommage, notamment pour les plus jeunes d'entre nous.

Les opposants à Lacan au sein de la SFP forment alors dans un premier temps un petit groupe d'étude soutenu par l'IPA avec qui Wladimir Granoff assure la liaison. La scission de la SFP entre les partisans de Lacan et les motionnaires qui lui sont opposés, aboutit finalement à sa dissolution, puis dans un deuxième temps à la constitution de l'Association psychanalytique de France, fondée officiellement par Daniel Widlöcher, Jean Laplanche et Jean-Claude Lavie.

L'APF (Association psychanalytique de France), fondée ainsi le 9 juin 1964, stipule dans l'article 3 de ses statuts qu'elle « a pour objet d'apporter sa contribution à la **découverte** freudienne et à la **recherche** en psychanalyse, et de **former des psychanalystes** selon les normes qui lui sont spécifiques. Elle est une société composante de *l'Association psychanalytique internationale* (API) ».

Évoquer Daniel Widlöcher, c'est donc parler de l'histoire de l'APF et de son origine auxquelles il a pris une part essentielle, ainsi que l'indique la page d'accueil du site de l'APF : « *Le geste fondateur de l'APF fut l'expression d'une prise de distance radicale vis-à-vis de ces formes d'inféodation qui pérennisent l'aliénation aux objets transférentiels. Cette rupture fut un acte de liberté particulièrement exigeant pour nombre des fondateurs de l'association dont Lacan avait été l'analyste.* »

Au cours des années suivantes, D.W. a enrichi son activité d'analyste par de multiples fonctions cliniques, universitaires et institutionnelles. D'abord pédopsychiatre de formation, il est ensuite Professeur de psychiatrie en service adulte à la Pitié-Salpêtrière. Il y a toujours défendu la psychopathologie comme une part essentielle de la prise en charge en psychiatrie, sans en méconnaître pour autant les autres dimensions, établissant ainsi un modèle pluridisciplinaire fécond. En tant qu'enseignant-chercheur il a créé et dirigé l'unité Inserm de

1. D. Widlöcher, *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste*, Odile Jacob, 2010, p. 55.

« Psychopathologie et pharmacologie des comportements », dont la dénomination même, apparemment paradoxale, illustre la volonté de dialogue interdisciplinaire qui était la sienne.

Il est également très présent dans les institutions psychanalytiques françaises et internationales. Il deviendra président de l'APF à deux reprises : en 1973-1975 et en 2006-2008. Il y a soutenu à mon sens deux positions majeures :

- Celle d'une exigence de la qualité des échanges scientifiques au sein même de l'association, comme garante de la vitalité de la réflexion psychanalytique ;
- Celle de la nécessité de repenser sans cesse la question de la formation des analystes et de la responsabilité confiée à la communauté des analystes chargés de cette formation et de la transmission de la psychanalyse.

Dans ce sens, il fait la proposition, en tant que Secrétaire scientifique sous la présidence de Pierre Fédida en 1990, d'instaurer le « Groupe d'accueil » destiné aux analystes en formation récemment admis, leur permettant ainsi de se réunir en présence de deux membres titulaires. Mais aussi, il crée en tant que président de l'APF en 2007 les « Ateliers de recherche clinique et conceptuelle », les « ARCC » qui restent aujourd'hui très investis. Il s'agit d'un dispositif proposant un thème de recherche animé par le travail conjoint de scientifiques d'horizons divers et d'analystes de formations différentes, une recherche destinée à la transmission sous la forme d'une journée annuelle de présentation d'un de ces projets.

Lors de chacun de ses rapports à la présidence de l'APF, il insistera sur la nécessité d'ouverture de notre association sur l'extérieur, sur les lieux de soins et d'enseignement comme sur les institutions psychanalytiques françaises et internationales.

Suivant cette conviction, il est lui-même très engagé dans les échanges internationaux, il devient président de la FEP en 1979, après en avoir été le secrétaire général en 1971. Les deux initiatives originales de sa présidence de la fédération européenne, sont en premier lieu l'organisation du séminaire des jeunes membres associés des sociétés européennes, les amenant à présenter trois séances d'un cas clinique en petits groupes, en présence de seniors formateurs et à se familiariser ainsi avec les échanges internationaux. Il s'agissait comme le dit Daniel Widlöcher, de « sensibiliser les jeunes membres à la psychanalyse des autres ». Sa deuxième initiative en tant que président de la FEP est d'organiser un colloque visant à créer un lieu de débats et de controverses sur une question précise : ce sera le premier symposium de la FEP à Marseille en 1984, réunissant des théoriciens européens de grande envergure sur la question de la pulsion de mort, parmi lesquels Hanna Segal, André Green et Jean Laplanche. Il regrettera que ces rencontres de controverses théoriques, qu'il estime nécessaires à la vitalité de la pensée psychanalytique, ne se soient pas davantage renouvelées par la suite.

Daniel Widlöcher est également très engagé au sein de l'IPA, d'abord comme secrétaire en 1973 auprès de Serge Lebovici qui en assure la présidence. Par la suite il sera élu à la présidence de l'IPA pendant la période 2001-2005. Il y œuvrera notamment pour faire reconnaître par l'IPA le principe d'une pluralité des méthodes de formation, où sera enfin reconnu après des années de discussions, le modèle français avec la place décisive de l'analyse personnelle à trois séances par semaine, sans ingérence de l'analyste dans une formation qui allie les supervisions et l'enseignement, à côté du modèle Eitingon et du modèle Uruguayen.

Daniel Widlöcher a été un ardent partisan du débat scientifique, qu'il soit interdisciplinaire ou au sein des différents corpus théoriques de la psychanalyse et de la psychopathologie. Il en a été l'infatigable acteur et auteur², comme en témoignent ses multiples écrits qui s'étendent sur plus de cinq décennies.

Son œuvre psychanalytique se caractérise en premier lieu par une fidélité à la métapsychologie freudienne, mais aussi par une mise en question permanente de celle-ci, dans le souci d'un approfondissement et du

2. D. Widlöcher et coll., *Les psychanalystes savent-ils débattre ?*, Odile Jacob, 2008.

maintien de la vitalité des conceptions théoriques. Je cite ici la première phrase de son ouvrage³ *Métapsychologie du sens*, paru en 1986, première phrase qui ouvre le livre en forme de question : « *La métapsychologie est-elle devenue une langue morte ?* » Pour lui en effet, la métapsychologie doit rendre compte d'un discours scientifique sur le fonctionnement mental et à ce titre, elle se démarque radicalement de la « *phénoménologie de l'expérience vécue* »⁴. Mais si l'on veut redonner à la métapsychologie le statut d'une langue vivante et permettre un approfondissement de ses concepts, comment le faire sans revenir à une « *psychologie du sujet* », ni céder à la tentation réductionniste ? Il entend par là la réduction du psychique au fonctionnement neurobiologique.

Daniel Widlöcher tentera, je crois, de répondre à ces questions à travers trois axes principaux de réflexion et de recherche qui constituent la trame des conférences et des discussions de la journée :

– 1 – La problématique du changement, tant dans l'évolution historique des concepts et des théories freudiennes que dans la réorganisation psychique du patient au cours de la cure, à travers l'analyse des résistances qui font obstacle au changement.

– 2 – La discussion majeure sur le concept de pulsion, où il récuse totalement la théorie classique de la pulsion comme mentalisation de l'excitation d'origine somatique.

Il conçoit en effet ce qu'il préfère nommer « *le pulsionnel* », comme un système de représentations d'actions, à partir des conceptions de la philosophie analytique et en s'appuyant sur la notion d'intentionnalité développée par Brentano. Le pulsionnel est ici conçu comme un acte psychique porteur d'une intentionnalité inconsciente.

Daniel Widlöcher présentera ce point de vue notamment en mai 1984 à l'APF au cours de la Journée ouverte *La pulsion pour quoi faire ?*, accompagné par les conférences et discussions soutenues de Didier Anzieu et Jean Laplanche. (Débats réédités l'an dernier dans notre revue *Le présent de la psychanalyse*.)

– 3 – La question de la sexualité infantile et de ses rapports respectifs entre les autoérotismes et les premiers objets d'attachement, qui a fait l'objet d'un débat sous forme d'articles contradictoires avec différents auteurs, sous la direction de Jacques André, ouvrage publié en décembre 2000 dans la Petite bibliothèque de psychanalyse⁵.

Ces recherches approfondies le conduisent à définir les modalités spécifiques de l'écoute psychanalytique et de ce qu'il va appeler la « *communication psychanalytique* », aussi bien entre l'analyste et son patient que dans l'échange psychanalytique entre collègues, ouvrant sur l'interprétation en séance, mais aussi sur la controverse et le débat entre psychanalystes.

Il élabore ainsi une « *Métapsychologie de l'écoute psychanalytique* »⁶ en proposant la notion de « *copensée* », définie comme « *l'effet d'induction de l'associativité du patient dans les associations de l'analyste* ». Daniel Widlöcher utilisait aussi à ce sujet la notion de « *co-associativité* » permettant de rendre compte du « *jeu mutuel de l'actualisation des pensées (...) entre les deux acteurs de la situation psychanalytique* »⁷.

Je cite quelques propositions de Daniel Widlöcher, qui savait formuler de façon claire et saisissante ses positions théoriques, tout en nous plongeant dans un abîme de questions complémentaires : « *Il faut pleinement assumer l'idée que l'objet de connaissance en psychanalyse résulte d'une interaction entre deux activités psychiques. L'objet est la communication psychanalytique avec ce qu'elle a de spécifique.* »⁸

3. D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, PUF, 1986.

4. *Ibid.*, p. 10.

5. D. Widlöcher et coll., *Sexualité infantile et attachement*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2000.

6. D. Widlöcher, « Pour une métapsychologie de l'écoute psychanalytique », *Rev. franç. Psychanal.*, 5/1995.

7. D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, PUF, 1986, p. 59.

8. D. Widlöcher, *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*, Odile Jacob, 1996, p. 174.

Ou encore : « *La psychanalyse, au même titre que toute forme d'observation clinique, se donne pour objet de connaissance des états intentionnels. La démarche clinique qui la caractérise diffère des autres par l'usage de l'interprétation qui, à partir des états intentionnels conscients, permet de construire des hypothèses sur les états intentionnels inconscients.* »⁹

Enfin, la conclusion du rapport moral en 2007 de sa présidence à l'APF me semble résonner comme un plaidoyer à l'ouverture critique et à la liberté de penser : « *Notre ouverture est d'abord d'échapper aux certitudes internes. Nous devons nous exposer au point de vue de l'autre. Allons voir ce qu'il peut observer de la place où il se situe. Se détourner des certitudes, c'est non pas se perdre dans la vague de l'incertain, mais se heurter aux résistances de l'inconnu. Il nous faut pour cela une certaine fermeté dans la pratique et une ouverture à la diversité. Nous devons en porter témoignage. N'oublions pas que la création de l'APF est issue d'un refus du dogmatisme. La lecture de l'un, fut-ce le plus prestigieux, n'est pas la seule. Toute lecture doit être critique. C'est cet esprit qui peut et doit être entendu aujourd'hui comme hier, c'est là le message de l'APF.* »

Je laisse maintenant la parole aux conférenciers, aux discutants et aux questions du public, afin de faire vivre le débat entre psychanalystes, comme l'aurait aimé Daniel.

9. D. Widlöcher, *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste*, Odile Jacob, 2010, p. 155.

L'acte psychique

Introduction à la première table ronde

Catherine Chabert

Je voudrais tout d'abord remercier les organisateurs de cette journée de m'avoir proposé d'y contribuer. C'est à la fois un grand honneur et une invitation très émouvante pour moi, sans compter l'immense intérêt d'introduire la discussion des conférences de Laurence Kahn et de Claude Barazer et le plaisir de travailler avec eux, puisque nous partageons, chacun à notre manière, ce que Daniel Widlöcher nous a transmis : une démarche métapsychologique au sens plein du terme, puisqu'elle propose, avec une clarté et une simplicité remarquables, une véritable articulation entre le fait clinique et la théorie dans une mise à l'épreuve constante de l'une par l'autre, au plus près de l'épistémologie freudienne. Freud, on le sait, n'a pas hésité à changer, à modifier les différents modèles métapsychologiques qui se sont construits tout au long de son œuvre. Daniel Widlöcher s'est engagé dans la même voie. On ne peut que souligner chez lui l'intensité d'une curiosité sans cesse renouvelée, le refus d'immobilisme, le rejet de tout impérialisme de pensée. De ces trois qualités, se dégage, c'est une évidence, l'axe qui traverse toute son œuvre, celui du changement, changements non seulement attendus dans les traitements psychiques, mais changements et échanges de points de vue, avec le goût de la confrontation dans ses aspects les plus ardues, sans complaisance séductrice, sans rigidité tout autant séductrice. Daniel Widlöcher aimait la contradiction et les débats, il n'aimait pas le consensus.

Je vous propose pour cette première table ronde d'écouter d'abord la conférence de Laurence Kahn, j'ouvrirai brièvement la discussion avec la salle. Puis nous écouterons Claude Barazer, en suivant la même démarche. Je donne donc la parole à Laurence sans tarder !

Quel moteur pour la vie psychique ?

Laurence Kahn

« La messe sans latin n'est plus la messe », écrit Daniel Widlöcher¹. Notre latin, c'est l'énergétique thermodynamique de Helmholtz sur laquelle s'est appuyée la conceptualisation freudienne de la métapsychologie. Widlöcher y voit un obstacle majeur à la confrontation de la psychanalyse avec les champs d'étude avoisinants. Certes, selon lui, ceux qui ne se soucient guère d'interdisciplinarité n'en sont pas gênés. « L'obscurité, écrit Widlöcher, de l'expression "concept-limite" entre le corps et la représentation leur convient »². Et de même, ils se satisfont de la déclaration selon laquelle la doctrine des pulsions est notre mythologie. De la mythologie à la spéculation, et de la spéculation au relativisme, il n'y a qu'un pas, allègrement franchi au nom de l'impossibilité de statuer sur le socle scientifique de la psychanalyse. Omettant que pour Freud la pulsion est le postulat temporaire d'un moteur biologique permettant d'expliquer le principe même de l'animation psychique, on s'apprête donc à « jeter le bébé avec l'eau du bain »³. Tel est à peu près la position à partir de laquelle Daniel Widlöcher repose la question de la métapsychologie : comment repenser le problème du moteur, en lâchant le latin, sans perdre le mouvement ?

C'est en ce point qu'il introduit sa conception de l'acte psychique et sa théorie de l'action. Pourquoi acte et action dans une association aussi étroite ? Parce que, écrit-il, « la notion d'acte psychique ne va pas de soi. Elle présuppose que l'activité mentale puisse être décrite en terme d'événements. Or, nous ne pouvons avoir qu'une connaissance indirecte de ces événements. En outre, (...) le découpage de l'activité ne peut se faire que de manière arbitraire, en soumettant les données matérielles observables à des critères de signification qui nécessitent que nous décrivions l'acte en termes d'actions. Ce qui fonde la notion d'acte psychique, c'est donc bien le langage de l'action qui peut lui être appliqué »⁴.

Mais alors et c'est Widlöcher qui pose la question, pourquoi parler de métapsychologie du sens plutôt que de métapsychologie de l'action ?⁵ Parce que, répond-il, une métapsychologie de l'action peut prêter à contresens, « le terme d'action étant aisément opposé à celui de pensée ». Par ailleurs, la métapsychologie de l'action risque d'évoquer trop directement un courant critique de la métapsychologie qui promet en réalité le retour à une psychologie du sujet.

Et de fait, à l'époque, l'offensive contre l'héritage freudien s'engage sur deux flancs. D'un côté, la philosophie analytique fait grand usage de la critique de Wittgenstein : Freud avait voulu transformer la métaphysique en métapsychologie ; on renvoie sa métapsychologie à la métaphysique. À quoi s'ajoute le mauvais procès selon lequel Freud aurait été un platonicien – les concepts généraux de la psychanalyse étant assimilés à des essences intangibles tournant au ciel des idées « comme des moules préformés ». Et de l'autre côté, on s'insurge contre l'immobilisme théorique et pratique auquel l'Ego Psychology a peu à peu condamné l'analyse, du fait de la place qu'elle accorde à l'analyse des résistances et à la défense de la stabilité d'un moi alimenté en énergie

1. D. Widlöcher, « La positivité de l'inconscient » in A. Périer (éd.), *Daniel Widlöcher, itinéraire d'une pensée psychanalytique originale*, In Press, 2015, p. 72.

2. *Ibid.*, p. 61, ainsi que D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, PUF, 1986, p. 53.

3. M. H. Klein, « Throwing Out the Baby with the Bathwater : A Historical Analysis of the Antimetapsychology Movement », *Psychoanalysis and Contemporary Thought*, vol. 12, 1989, pp. 565-598.

4. D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, *op. cit.*, p. 75.

5. *Ibid.*, pp. 12-13.

autonome. On ne comprend plus, dès lors, comment le changement thérapeutique pourrait advenir à partir d'universaux théoriques aussi figés. Hormis la catégorie très vague de créativité, issue de l'apport winnicottien, l'acte et l'action deviennent ainsi le fer de lance d'une nouvelle psychanalyse qui se demande : « La métapsychologie : qui en a besoin ? »⁶

Au moment où Widlöcher entre dans ce débat, il se déplace donc entre Charybde et Scylla : d'un côté, la rétraction ego-psychologiste sur le binôme moi-pulsion est l'objet des attaques aussi bien des herméneutes que des logiciens positivistes et des neurophysiologistes ; et, de l'autre côté, sous le couvert du « postmodern turn », la personne fait silencieusement retour sous la forme d'un sujet, d'un je, agent de ses actions et « historien de sa propre vie »⁷. C'est dans ce contexte que Widlöcher repose une distinction, fondamentale à ses yeux, celle qui différencie l'usage de la méthode grâce à laquelle on accède à l'intelligibilité de l'inconscient, et les théories explicatives de la structure psychique qui résultent de cette pratique. D'où, à ses yeux, la nécessité de détacher le pulsionnel, qui est la donnée clinique de la dynamique, de la pulsion qui est un outil de modélisation. Un outil dont Widlöcher souligne d'ailleurs le mérite⁸ : celui de maintenir l'ajointement du psychique avec la biologie somatique, par opposition à toutes les théories herméneutiques qui désolidarisent entièrement l'activité psychique de l'activité cérébrale. C'est ainsi qu'il inscrit sa théorie de l'intentionnalité à la charnière entre l'enracinement corporel de l'acte et l'accès à son sens, c'est-à-dire à ce que la sémantisation de l'action, que cherche à réaliser cet acte, permet d'en comprendre. Widlöcher maintient ainsi le double ancrage : l'acte psychique proprement dit – c'est-à-dire le rêve, l'hallucination, ou le geste, qu'il soit lapsus, acte manqué ou symptôme – demeure arrimé à la physiologie cérébrale, tandis que l'action peut être pensée dans les termes psychologiques des états intentionnels. Avec cette précision de taille : il veille constamment à ce que cette conception de l'intentionnalité ne doive rien à la volonté et aux intentions conscientes de l'individu. Selon lui, cette position rejoint une position centrale de Freud qui, « entre la compréhension du sens conscient et le système nerveux, interpose à la fois ce qui relève du sens (inconscient) et un modèle énergétique de la pensée »⁹.

Son interlocuteur principal et antagoniste est sur ce point Roy Schafer. Voyant dans les concepts théoriques de la psychanalyse non des principes mais simplement des « mythes explicatifs »¹⁰, Schafer refuse catégoriquement la mécanique et le biologisme de la théorie freudienne¹¹. Il propose à l'inverse une description du processus psychanalytique fondée sur les narrations successives qu'analyste et patient élaborent ensemble et qui varient dans le décours de la cure selon l'angle de vue subjectif en jeu. Grâce à cette activité narrative, le patient parviendrait à se réapproprier sa position de sujet actif – par opposition à la position de « victime passive » qu'induirait nécessairement la soumission aux instances inconscientes. Chaque agent individuel, chaque « personal agency » – et Schafer joue là sur le double sens de cet « intraduisible » qu'est agency qui signifie d'une manière générale la capacité d'action mais qui désigne précisément l'instance dans la traduction retenue par Strachey pour l'Instanz freudienne – chaque « personal agency », donc, doit redevenir l'agent actif de la construction de son identité, l'intentionnalité étant dès lors placée au service d'une réflexion sur la responsabilité de l'agent¹².

6. Voir la lecture critique de W. W. Meissner, « Metapsychology – Who Needs It ? », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, n° 29, 1981, pp. 921-938.

7. R. Schafer, « Action : Its Place in Psychoanalytic Interpretation and Theory », *The Annual of Psychoanalysis*, 1973, n° 1, pp. 159-195, ici p. 178 ; voir à propos du « projet narratif », *L'Attitude analytique*, PUF, (1983) 1988, p. 345.

8. D. Widlöcher, « Intentionnalité et psychopathologie », *Revue internationale de psychopathologie*, vol. 10, pp.193-223 ; ici p. 199.

9. *Ibid.*, p. 198.

10. R. Schafer, « Psychoanalysis without Psychodynamics », *International Journal of Psychoanalysis*, 1975, vol. 56, pp. 41-55.

11. La « machine » et la « bête » selon ses termes : la machine de l'énergétique renvoyant à une théorie des forces héritée de la physique newtonienne, tandis que le biologisme, héritage darwinien de Freud, renvoie à l'animalité de l'homme (R. Schafer, *L'Attitude analytique*, PUF, 1988, pp. 290-292).

12. R. Schafer, « Narration in the Psychoanalytic Dialogue », *Critical Inquiry*, Vol. 7/1, *On Narrative*, 1980, pp. 29-53 ; ici p. 42 ; ainsi que « Action and Narration in Psychoanalysis », *New Literary History*, Vol. 12/1, 1980, pp. 61-85 ; ici p. 70 et 75.

Même s'il acquiesce à la critique de la « chosification » des principes régulateurs de l'activité psychique, Daniel Widlöcher se démarque fortement du modèle de Schafer. Il écrit dans la *Métapsychologie du sens* : « Reprendre cette notion d'intentionnalité en termes d'intention de la personne, conçue comme agent volontaire de toutes les actions, [...] comme nous y invite Roy Schafer, c'est évidemment méconnaître le fondement même de la psychologie psychanalytique et abandonner la notion d'un appareil psychique au profit d'un retour à une psychologie du sujet¹³ ». Et effectivement, Schafer assied les levées de refoulement sur le remplacement d'actions reniées par l'individu (les « disclaimed actions ») par des actions revendiquées et subjectivement intégrées. La vie psychique inconsciente est ainsi constituée d'un ensemble d'actions demeurées à l'état « potentiel », « conditionnel », dont l'actualisation est neutralisée par des « contre-actions »¹⁴. En décrivant les conflits selon de telles « classes d'action », l'action-langage serait en mesure de faire la lumière sur la prétendue activité pulsionnelle.

Mais qu'est-ce qu'une action, demande Widlöcher, en relisant Donald Davidson ? Éternuer, est-ce une action ? Est-ce que se remémorer et agir sont des actions relevant du même processus ? En fait, les actions « conditionnelles » ne disent rien de l'écart entre l'acte et l'action. Écart à ses yeux essentiel quand il fait sien le problème posé par Wittgenstein¹⁵ : que reste-t-il de l'action de lever mon bras quand on soustrait le fait que mon bras se lève ? Il reste précisément l'intention de mon action, laquelle ne peut être énoncée qu'en tant que contenu propositionnel de l'action que mon acte vise. C'est ce que l'intentionnalité permet de concevoir, dans la mesure où l'état psychologique intentionnel est un état qui ou bien vise un objet (comme dans le cas des verbes transitifs tels que aimer, haïr, entendre, toucher, etc.), ou bien décrit une expérience subjective telle que « penser que », « désirer que », « croire que », « douter de ce que », etc. Dans ce cas, développé par Bertrand Russell avec les verbes « d'attitude propositionnelle »¹⁶, l'état psychologique est référé à un processus sous-jacent, doté d'un contenu propositionnel. C'est ce contenu propositionnel – c'est-à-dire la forme que l'action prend dans le langage – qu'analyste et patient ont à charge de mettre en lumière, en élucidant la finalité au bout du compte inconnue de l'acte, c'est-à-dire le but latent qu'il aspire à réaliser¹⁷.

Et effectivement, un acte réel, tel que lever le bras, peut répondre à la description de bien des actions : faire signe que l'on tourne, indiquer que l'on a reconnu celui qui vient, montrer que l'on prend la rue des Saints-Pères. Et inversement, « croire que la femme a un pénis n'est pas un acte, c'est une action qui peut s'exprimer dans une pluralité d'actes ». Autrement dit, nous découpons les actes en termes d'action¹⁸, mais l'action qui ne s'exprime que par le langage se situe au-delà de l'acte. Point capital car « ce que dit l'analysant de ses actions et de ses pensées n'est pas la description d'une réalité psychique mais sa transcription dans l'énoncé de la parole »¹⁹. Il faut par conséquent distinguer le contenu de l'énoncé et l'acte d'énonciation – cette distinction ordonnant, selon Widlöcher, la double position de la représentation telle que Freud en fait usage. D'une part, la représentation est un acte psychique, dans la mesure où elle surgit en tant que produit d'une activité, et, d'autre part, elle est mobilisée par une action intentionnelle qui constitue le contenu de la représentation. Cette distinction permet à Widlöcher d'insister sur le fait que l'intentionnalité n'ouvre la voie à aucun accès immédiat vers l'inconscient. En l'espèce, l'énonciation est commandée par l'intentionnalité inconsciente de l'adresse

13. D. Widlöcher, « Quel usage faisons-nous du concept de pulsion ? », *La pulsion pour quoi faire ?* Association psychanalytique de France éd., 1984, pp. 29-42 ; ici pp. 33-34.

14. Aussi, selon Schafer, le travail analytique doit-il avant tout refuser le déni de chacun de n'être pas l'auteur de ses actes : cf. R. Schafer, « Psychoanalysis without Psychodynamics », art. cit., ainsi que *L'Attitude analytique*, op. cit., p. 125 sq., 258 sq., et 327-328 ; sur ce point voir D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, op. cit., p. 74.

15. L. Wittgenstein, *Recherches Philosophiques*, § 621, Paris, Gallimard, 2004, p. 228.

16. Sur tous ces points je renvoie au livre de P. Jacob, *L'intentionnalité*, éd. Odile Jacob, 2004, passim ; ici, p. 132.

17. D. Widlöcher se réfère également aux travaux de John Searle : cf. *Métapsychologie du sens*, op. cit., p. 70.

18. *Ibid.*, p. 64.

19. D. Widlöcher, « La positivité de l'inconscient », in A. Périer (éd.), *Daniel Widlöcher, itinéraire d'une pensée psychanalytique originale*, Paris, In Press, 2015, p. 64.

transférentielle – l'action de la parole, dans sa dimension motrice, cherchant à incarner une scène fantasmatique, par exemple une scène de séduction. Et, parallèlement, l'énoncé manifeste est infiltré des dérivés du contenu refoulé que l'action inconsciente s'efforce d'accomplir. Cependant, cette action n'a pas d'auteur. Elle n'a qu'un agent. Tout comme on ne sait pas ce que l'acte psychique de l'énonciation cherche à présentifier. Ce qui n'est pas encore une représentation le deviendra avec la conquête d'un insight sur le scénario fantasmatique à l'œuvre.

Ceci nous amène au pas décisif que franchit Widlöcher : le moment où il s'appuie sur Brentano pour préciser la notion d'acte intentionnel. Pour Brentano, tout acte est intentionnel en ce qu'il est toujours « acte de... » – c'est-à-dire qu'il inclut de toute nécessité l'objet même de sa visée. Widlöcher, quant à lui, fait du sens intentionnel et de sa puissance logique le ressort même de la force qui impulse l'acte psychique. Non que l'intention renverrait à la volonté du sujet. Mais en tant que telle, elle est le produit du nouage entre la propriété dynamique de tout acte de tendre à se réaliser et la force du sens logée dans l'action qui a commandé cet acte. Le pas que franchit Widlöcher consiste donc à « prendre intention au sens économiquement fort »²⁰, et à articuler cette tension vers l'accomplissement avec la tendance de la vie inconsciente à réaliser hallucinatoirement la satisfaction du désir. Moyennant quoi l'énergie n'a plus à être considérée comme extérieure à l'acte. Le moteur interne de l'acte psychique est l'intentionnalité elle-même.

C'est ce que Widlöcher explore avec l'analyse grammaticale du verbe investir et la « décomposition » de sa dérive²¹. Au départ, écrit Widlöcher, l'usage de ce verbe besetzen, qui signifie à la fois occuper et investir, cherchait à répondre à la question : « Pourquoi tel acte de pensée inconscient s'actualise-t-il à cet instant ? » Autrement dit, quelle force fait s'imposer cet acte-là de pensée ? Sous cet angle, le verbe investir n'a qu'une valeur descriptive : il décrit un « état d'occupation »²² de l'activité mentale. Néanmoins, en sous-main, il invite à supposer une énergie extérieure, venue « investir » l'acte de pensée. On pourrait, certes, s'en tenir au fait que le sujet grammatical du verbe investir n'est autre que l'énergie pulsionnelle elle-même, et que l'objet de cet investissement est la représentation investie. Malheureusement, poursuit Widlöcher, la pulsion abandonne peu à peu cette fonction de sujet grammatical et la cède au sujet « psychologique ». C'est en ce point qu'on lâche la description d'un certain état de l'appareil psychique, au profit d'un sujet, agent de l'investissement. Davantage, on fait comme si cet agent avait visé en tant que sujet l'objet qu'est la représentation. Tout se passe donc comme si on avait affaire à un appareil mental inerte et à une excitation extérieure qui viendrait le mettre en mouvement, à l'instar de l'influx nerveux qui parcourt le neurone. En somme, la notion de pulsion voulait répondre au problème de la force motivante : quelle est la nature de la pression qui s'exerce sur l'activité mentale²³ ? Et au lieu de cela, on aboutit à un statut ontologique de la pulsion.

Pour déjouer cette essentialisation, il faut donc renverser la perspective logique et considérer que c'est l'acte lui-même qui est le sujet du verbe investir : non pas se demander qui ou quoi investit tel acte psychique ou tel acte de pensée ; mais plutôt se demander quel acte occupe le champ d'activité de la pensée, et pour accomplir quelle action. Le gain théorique de ce renversement est considérable. Car, même si l'acte inconscient, irrépréhensible sous le coup du refoulement, n'apparaît que sous forme de rejets très lointains ou sous la forme d'une lacune dans la chaîne associative, il participe au premier chef, en son absence même, au réseau des actes illocutoires, de nature hallucinatoire, qui trament la relation entre analyste et patient.

C'est sans doute en ce point que Widlöcher se tient à la fois au plus près de Freud et que, dans le même temps, il en renouvelle profondément la lecture. Que la visée soit au cœur de la réalisation inconsciente, la

20. *Métapsychologie du sens, op. cit.*, p. 57.

21. *Ibid.*, p. 44 sq.

22. D. Widlöcher « L'interprétation entre guillemets », *Nouvelle revue de psychanalyse*, vol. 23, 1981, pp. 263-278 ; ici p. 269.

23. *Métapsychologie du sens, op. cit.*, p. 53.

notion de but étroitement articulée à la définition freudienne de la pulsion le montre largement : le but pulsionnel est la satisfaction, et les occurrences de Zweck et d’Absicht abondent pour affirmer l’intentionnalité inconsciente d’un « faire » qui peut revendiquer un sens au même titre que les actes conscients. Dès « L’Interprétation du rêve », Freud avance avec l’étude des rêves de commodité que « le rêver se met à la place de l’agir »²⁴. Et quinze ans plus tard, dans « La dynamique du transfert » et « Remémorer, répéter, perlaborer », il place au cœur même de la cure le pouvoir de réalisation hallucinatoire de l’Agieren transférentiel – tout à la fois résistance et répétition agie de ce qui ne peut être pensé. Quand Daniel Widlöcher définit la réalité psychique comme « le caractère de réalité accomplie que prennent les pensées dans les rêves et dans les phénomènes hallucinatoires »²⁵, c’est bien à ce Freud-là qu’il se réfère. Une référence qui prend à la lettre la définition minimale de la pulsion : qu’elle est ein Stück Aktivität, un « morceau d’activité »²⁶ – ce qui s’actualise dans la cure avec l’Agierenwollen, le vouloir-agir transférentiel²⁷. En prenant l’intentionnalité brentanienne au sens économiquement fort, Widlöcher rejoint donc par une voie tout autre la corrélation entre le but pulsionnel et la réalisation de la satisfaction. « C’est le but de l’action qui est cause de l’accomplissement de l’acte, écrit-il. C’est l’objet du désir qui est cause du désir ».

À cet héritage de Brentano que l’on retrouve dans le « bestreben » freudien (la tendance à être également associée par Freud à la notion d’intentionnalité, ce qu’il a certainement hérité du même Brentano qui fut aussi son maître), à cet héritage donc, il faut sans doute ajouter un ingrédient : l’impact de la théorie aristotélicienne dans cette conception du moteur et du mouvement – et je rappelle que Brentano était un grand spécialiste d’Aristote. En bref, la dunamis tend vers l’energeia ; autrement dit, ce qui est « en puissance » tend à la réalisation « en acte » (en-ergon), la psychè étant la force d’action qui fait être ce qui aspire à être. De fait, dans le *De Anima* d’Aristote, la puissance de la forme et la puissance du sens ne font pratiquement qu’un, au point que disparaît parfois l’écart entre la réalisation de l’acte, l’accès à la forme et le logos. Le logos énonce la forme comme avènement de l’acte, et la puissance n’est que puissance de la tension vers l’intelligible, puissance du sens logique qui s’impose.

Ajoutons que cette idée d’aspiration à s’ancre chez le philosophe dans la théorie d’un attracteur du mouvement. L’acte est toujours un acte inachevé dans la mesure où le premier moteur, ce moteur immobile qui attire sans relâche vers la réalisation, ne peut jamais être totalement rejoint. Relançant sans cesse le mouvement, il demeure quant à lui inaccessible. Cette cause finale qu’est le principe divin, premier moteur et moteur immobile, est sous la plume d’Aristote cet acte parfaitement achevé qu’est le repos total. Le désirable est l’achevé, l’accomplissement enfin réalisé, et c’est le désir d’un tel achèvement – intelligibilité entière, sans reste en attente, pleine satisfaction du sens – c’est ce désir qui entraîne constamment la psychè vers la réalisation, dans une agitation qui reflète l’inachèvement humain. Cette « dynamique » au sens premier du terme détermine chez Aristote une théorie du changement. Et on mesure là l’énormité du contresens qui consiste à faire de Freud un platonicien.

Chez Freud, ce moteur a été rapatrié dans le champ biologique sous la forme de la pulsion. Et chez Widlöcher, ce moteur est logé dans la propriété même du langage. Les verbes « d’attitude propositionnelle » tels que Russell les conçoit permettent en effet de s’en tenir strictement à la forme que l’action prend dans le langage. Ou plus exactement dans la parole²⁸. Car la parole en analyse n’est pas une description de l’action. Elle est l’action elle-même. La fonction performative est ici au premier plan, raison pour laquelle l’attention de l’analyste, toujours menacée par la séduction qu’exerce le réel, doit veiller à se porter sur l’acte de représentation

24. S. Freud, « L’Interprétation du rêve », *OCF IV*, pp.158-159.

25. D. Widlöcher avec N. Delattre, *La psychanalyse en dialogue*, éd. Odile Jacob, 2003, pp. 109-111.

26. S. Freud, « Pulsions et destins de pulsions », *OCF XIII*, p. 167.

27. S. Freud, « Sur la dynamique du transfert », *OCF XI*, p. 116 ainsi que « Remémoration, répétition et perlaboration », *OCF XII*, pp. 187-196.

28. *Métapsychologie du sens*, p. 70.

et non sur l'objet représenté, afin de repérer ce que cet acte de parole cherche à lui faire ou à lui faire éprouver ou à lui faire faire.

On peut ainsi concevoir la visée de l'acte de parole indépendamment de toute désignation du performateur. Décrire le mobile de l'acte de parole par l'intention de l'acte de langage ouvre en effet la possibilité de sémantiser le sens de l'action auquel a obéi l'acte de parole en ne se référant qu'à la force illocutoire, sans recourir à la nomination de l'énonciateur²⁹. Il n'y a pas d'autre agent que le site où se réalise l'acte, en l'espèce l'instance inconsciente. Le performateur est simplement « ça » : « ça parle », et en parlant « ça fait », « ça réalise », « ça crée »³⁰ - « ça » étant façonné de l'omnipotence de la pensée primitive : penser, c'est faire ; désirer, c'est accomplir.

Cette conception de l'action inconsciente en tant que réalisation hallucinatoire d'un scénario fantasmatique demeure donc désolidarisée de toute notion de sujet, y compris d'un sujet de l'inconscient. Il y a là un point de désaccord fort avec Lacan qui selon Widlöcher « présuppose que la représentation inconsciente est une énonciation. Au lieu de parler d'un agent de la représentation, d'un appareil psychique producteur d'acte de pensée, [Lacan] recherche un sujet et pose, à travers le concept d'Autre [avec un grand A], un autre sujet »³¹. Pour Widlöcher, l'agent ne devient sujet que quand il se reconnaît consciemment comme agent³².

On le voit, pour Widlöcher, la pensée sur le mode de l'accompli, matière même de l'inconscient, n'est pas une figure de style³³. Héritière de la pensée magique, elle crée l'expérience d'une réalité psychique dont Freud a souligné l'emprise et les effets de contrainte sur la pensée consciente depuis Totem et Tabou jusqu'à L'Homme Moïse. Définies par Freud en 1915 comme des « représentations-choses », ces hallucinations d'action ne sont pas des pensées qui se réfèrent à autre chose qu'à elles-mêmes. Elles sont, comme dans les productions du rêve, « des expériences d'action qui ne s'accomplissent pas réellement mais sont éprouvées comme réelles. »³⁴ Sui-référentielles, elles représentent ce qu'elles font³⁵.

D'ailleurs, elles ne représentent pas même ; car « re-présenter, écrit Widlöcher, signifie qu'une réalité absente est rendue présente, pour le sujet, par sa copie. [Dans l'intention en action] l'illusion ou la dimension hallucinatoire est plus forte. Il ne s'agit pas d'une réalité absente mais d'une expérience présente (hallucinatoire).³⁶ » C'est pourquoi, plutôt que « représentation d'action », Widlöcher optera finalement pour « présentation d'action ».

La conception de la réalité psychique selon Widlöcher s'enracine ici. Ce que dit l'analysant de ses actions et de ses pensées n'est pas la description d'une réalité psychique qui leur serait extérieure. C'est la transcription de cette réalité en action dans l'énonciation parlée. En retour, si le dialogue analytique a quelque pouvoir d'action sur la répétition, cela ne tient pas seulement à l'interprétation, dans un acte de langage, du contenu latent de l'acte inconscient. C'est parce que cette énonciation, impliquée dans le transfert, « réduit l'accomplissement hallucinatoire du désir en le transformant en demande consciente »³⁷.

29. *Métapsychologie du sens*, pp. 31-32.

30. D. Widlöcher, « De l'imaginaire à la réalité psychique : les chemins de l'écoute », in Martin Reça (dir.), *La réalité psychique dans la pratique psychanalytique*, Éditions Campagne Première, 2017, pp. 15-23.

31. *Métapsychologie du sens*, p. 146.

32. D. Widlöcher, « Pour une métapsychologie de l'écoute psychanalytique », *Revue française de psychanalyse*, n° 59/5, pp. 1721-1786 ; ici pp. 1773-1775.

33. D. Widlöcher, « L'objet de la psychanalyse », Colloque de l'Évolution psychiatrique, 18-19 octobre 2003 ; http://freud-lacan.com/freud/Champs_specialises/Psychanalyse_psychiatrie/L_objet_de_la_psychanalyse

34. D. Widlöcher, « Temps pour entendre, temps pour interpréter, temps pour comprendre », conférence prononcée lors du dixième Congrès de la Fédération Européenne de Psychanalyse, Vienne, 1-4 avril 1993, *Bulletin de la FEP* n° 40, 1993, pp. 21-32.

35. *Métapsychologie du sens*, p. 99.

36. « Pour une métapsychologie de l'écoute psychanalytique », art. cit., p. 1777.

37. *Métapsychologie du sens*, p. 147.

Au terme de cette lecture, un point demeure néanmoins obscur à mes yeux. Quand Widlöcher rapatrie dans le champ du langage le moteur aristotélicien ou l'attracteur de l'aspiration, quelle est la teneur de ce moteur ou de cet attracteur ? Cette question, il ne l'esquive pas. Il sait la part téléologique sur laquelle repose sa conception de l'intentionnalité. Mais comment répond-il de ce sous-sol téléologique ? Quelle est la configuration de ce soutènement indispensable à l'ensemble de l'édifice ? Indispensable car c'est de ce télos, de cette destination, c'est du principe même de cette cause finale, que dépend toute la dynamique psychique. Autrement dit, pour être tout à fait claire, quel est ce soutènement grâce auquel les deux plans de l'acte et de l'action entrent en concordance, de sorte que l'action inscrite à la fois dans le champ hallucinatoire du faire et dans la réalisation du dire est mue par la même appétence et réalise la même visée d'accomplissement que l'acte ? Formulé autrement, quel est ce soutènement grâce auquel l'énoncé du contenu intentionnel de l'action a le pouvoir de rejoindre l'acte et d'en réduire l'accomplissement hallucinatoire ?

Or, le pouvoir de ce télos, de cette finalité, semble reposer sur un postulat deux fois formulé dans la Métapsychologie du sens : le langage de l'homme « s'est construit pour représenter l'action », et tout est dans le pour. « Il est vraisemblable qu'avant de décrire les choses, écrit Widlöcher, la pratique du langage a eu pour fin primaire de décrire l'action »³⁸. Cette finalité langagière serait donc implantée dès l'origine. Elle serait même à l'origine du langage. Est-ce par le biais de cette aspiration originaire du langage à accomplir la description de l'action que le sens logique qu'il délivre se voit doté d'une force intrinsèque ?

Il y a peut-être beaucoup plus dans la proposition de Widlöcher d'une « économie de l'intention prise au sens fort » que ce que Brentano avançait avec l'intentionnalité conçue comme « acte de... », justement parce que cette destination primaire du langage permet soudain de conjointre les deux registres hétérogènes que sont l'acte et l'action. Cette hypothèse ne pose-t-elle pas à la base de l'édifice métapsychologique le pouvoir croisé d'un agir, d'un désir et d'un parler originairement conjoints, dont l'énergétique va irriguer l'ensemble de la vie psychique ? Certes, ce n'est pas la pulsion. Mais sommes-nous si sûrs d'en avoir complètement fini avec la métaphysique ?

38. *Métapsychologie du sens*, p. 66 et 147.

Discussion de la conférence de Laurence Kahn

Catherine Chabert

Chère Laurence,

Je voudrais avant tout te remercier pour ton exposé si clair, si rigoureux, si fidèle à la pensée de Daniel Widlöcher avec cette qualité qui caractérise ta manière de lire et de transmettre par une analyse profonde, les idées d'un auteur et le mouvement qui les anime. En choisissant dans l'œuvre de Daniel l'un de ses objets de recherche parmi les plus complexes (ce qui ne m'étonne pas de toi !), tu mets cette qualité au service de ceux qui te lisent et qui t'écoutent et de cet immense travail, je te suis personnellement très reconnaissante.

Je vais essayer de dégager quelques questions à partir de ta conférence.

« La métapsychologie freudienne est-elle devenue une langue morte ? »¹ écrit Daniel Widlöcher et tu commences ton exposé par une autre citation, une affirmation cette fois, et peut-être une réponse à la question précédente, « La messe sans latin n'est plus la messe ! » Ces deux phrases restent énigmatiques pour moi surtout si je pense à ce qu'il a développé un peu plus tard au sujet de la croyance en l'inconscient qui relève pour lui d'une formulation ambiguë du fait de sa parenté avec la croyance religieuse : cela peut apparaître comme une hérésie si on pense que Freud n'a cessé de dénoncer cette illusion, en insistant régulièrement sur le renversement entre la pensée religieuse collective et le travail individuel de l'inconscient. C'est à dessein que Daniel Widlöcher utilise dialectiquement les deux mots, conviction et croyance : il les oppose parfois – « La conviction de l'existence de l'inconscient ruine la croyance religieuse »², écrit-il et deux lignes plus loin : « Croire dans l'inconscient c'est remettre à sa vraie place la croyance mythologique »³. Finalement, il s'agit de « déconstruire une fausse croyance et de s'affranchir du scénario religieux en assumant la haine, la culpabilité, l'idéalisation, qui constituent les connaissances et les forces obscures de l'inconscient, dont l'irréductibilité doit être admise »⁴.

Tu t'es attachée à l'analyse de sa démarche épistémologique si fidèle à celle de Freud : la conception dialectique d'une science qui part de l'observation (au sens large, bien sûr, donc incluant la cure elle-même), permettant la description de phénomènes qui sont ensuite (je cite Freud) « rassemblés, ordonnés et insérés dans des relations ». Mais, ajoute-t-il, déjà dans la description, « on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites que l'on puise ici et là et certainement pas dans l'expérience actuelle. »⁵

L'œuvre de Daniel Widlöcher montre la puissance de sa pensée métapsychologique et le surplomb qu'elle assure à la mesure de la profondeur et des qualités sensibles de son expérience analytique : il n'y a pas de psychanalyse sans questionnements épistémologiques c'est-à-dire sans interrogations à la fois théoriques et cliniques, à entendre dans le sens qu'il leur confère. Lorsque tu analyses ce que « action et actes psychiques » signifient, tu soulignes que « nous découpons les actes en termes d'action » mais aussi que « l'action qui ne s'exprime que par le langage se situe au-delà de l'acte ». Point capital, poursuis-tu en citant Daniel

1. D. Widlöcher (1986), *Métapsychologie du sens*, PUF, 1995, p. 7.

2. D. Widlöcher, « Croire en l'inconscient », *NRP*, n° 48, Automne 1993, pp. 97-115.

3. *Ibid.*

4. S. Freud (1915), « Pulsions et destins des pulsions », *Métapsychologie*, *OCP*, XIII, PUF, 1988, p. 165.

5. *Ibid.*, p. 165.

Widlöcher, « ce que dit l'analysant de ses actions et de ses pensées n'est pas la description d'une réalité psychique mais sa transcription dans l'énoncé de la parole. »

À partir de là, on peut insister sur l'importance que Daniel Widlöcher accorde à la clinique sans doute mais surtout à la méthode, dans leur mise à l'épreuve voire leur mise en cause réciproques avec la théorie, une articulation sans cesse interrogée qui constitue l'un des moteurs de sa recherche. L'exemple en est offert dans de très nombreux travaux et en particulier dans *Les logiques de la dépression*⁶. Il y affirme que « lorsqu'il s'agit de soigner un déprimé, la clinique demeure irremplaçable »⁷ et le sommaire de l'ouvrage illustre remarquablement sa démarche : observation du « syndrome dépressif » presque en termes de contenus manifestes et détour vers la recherche d'autre chose, plus essentielle, au-delà de ce contenu manifeste qui déclare haut et fort que le patient n'a plus de goût à rien ou qu'il n'aime plus les siens, une position psychique qui montre que l'attachement « aux choses et aux gens subsiste » même s'il n'en tire aucune joie : « En réalité, le sujet confesse qu'il continue de s'intéresser à ses activités habituelles, aux êtres et aux valeurs qui le mobilisent en temps normal. On pourrait dire que l'appétit lui manque, non le goût des choses. »

Penses-tu, Laurence, que dans cette interprétation l'appétit reviendrait à l'action et tout ce qui précède aux actes psychiques en termes d'intentionnalité et d'investissement ?

Car ce que Daniel Widlöcher nous montre, c'est l'appel vers la recherche du sens qui s'oppose au constat, à la description phénoménologique, ou encore au dogmatisme terroriste, source d'immobilisme et de redondance. Mais ce qu'il montre aussi, c'est comment la recherche métapsychologique elle-même relève d'actes psychiques qui sont autant d'effets de l'action qui les ordonne : est-ce à dire qu'il s'interroge sur ce que la théorie *fait* à l'analyse et plus précisément sur ce que la théorie *fait faire* à l'analyste ?

Cela donne à penser – c'est mon hypothèse – que la métapsychologie ne se construit pas seulement à partir d'une ou de plusieurs théories visant une modélisation abstraite mais qu'elle concerne tout autant la méthode analytique (et donc le transfert) dans une interaction constante, *action* à entendre, justement, au sens que lui assigne Daniel Widlöcher et dont tu as dégagé à la fois la genèse, la construction et les développements. Ce qui voudrait dire qu'elle ne s'élabore pas seulement en référence à des abstractions conceptuelles mais aussi en constant appui sur la méthode qu'elle transcende.

En 1984, à la journée scientifique organisée par l'APF – *La pulsion pourquoi faire ?*⁸ –, Daniel Widlöcher propose une théorie du fonctionnement psychique *sans* le concept de pulsion dont il interroge l'utilité et l'application à la théorie de la cure. Partant des exigences de la pratique, il définit l'investissement comme l'intensité d'une représentation de l'action qui occupe préférentiellement l'activité mentale à tel ou tel moment. La dérive chez Freud, dit-il, c'est que la pulsion se substitue à la représentation – j'avoue que j'ai du mal à comprendre car que deviennent les deux représentants de la pulsion ? Pour Daniel Widlöcher, le point de vue économique ne nécessite pas l'hypothèse d'une énergie indépendante de l'acte de représentation ni celle, corrélative, d'un appareil psychique inerte par nature. La situation analytique offre une condition que ne vient animer aucune stimulation externe – est-ce si sûr ? – et l'activité mentale, dégagée de toute tâche autre que la règle fondamentale, se mobilise en fonction du principe de plaisir. Fantômes, relations d'objet s'inscrivent dans ce continuum dont la libido est l'organisateur : sa valeur reste métaphorique et il n'est pas nécessaire de lui en accorder une autre, le sens plutôt que la force, ou plutôt la force du sens !

En effet, la théorie des pulsions, poursuit Daniel Widlöcher, est inutile si nous admettons que tout acte, y compris tout acte de pensée, se définit comme tendance à sa réalisation : dire de tout acte qu'il est intentionnel ne veut pas dire seulement qu'on peut le décrire comme appliqué à un objet mais qu'il contient la tension qui le porte à se réaliser, c'est dire qu'il porte en lui son intention et non qu'il correspond à la volonté d'un agent.

6. D. Widlöcher (1983), *Les logiques de la dépression*, Fayard, 1993.

7. *Op. cit.*, p. 31.

8. D. Widlöcher (1984), « La pulsion pour quoi faire ? », *La pulsion, vie et destin, Le présent de la psychanalyse*, PUF, 2022, pp. 99-189.

Au modèle de la pulsion qui repose sur l'idée que l'appareil psychique est mis en mouvement par une force qui s'exerce sur lui, Daniel Widlöcher préfère l'intentionnalité de l'action, tu l'as beaucoup souligné : ce qui importe, finalement, c'est moins l'acte de pensée que l'action qui est investie à travers lui et qui est accessible grâce à sa transcription dans l'acte de parole.

À ce propos, je me demande si *actes psychiques* ou *actes de pensée* relèvent des mêmes conduites, d'une part et d'autre part, si *actes* et *agirs* relèvent eux aussi de ces mêmes conduites psychiques : il y a là, pour moi à la fois un paradoxe et une énigme que tu pourras peut-être résoudre.

Une remarque : les trois textes de référence se situent au cours de la même période, *Logiques de la dépression* en 1983, « Quel usage faisons-nous du concept de pulsion » en 1984 et *Métapsychologie du sens* en 1986.

Un dernier point : à la question initialement posée dans *Métapsychologie du sens*, justement à propos de l'énigme de la psychanalyse, Daniel Widlöcher répond doublement. D'une part, dans l'idée majeure selon laquelle la vivacité de la métapsychologie s'entretient par la prise en compte essentielle du sens : ce que le psychanalyste fait, c'est donner le sens, à partir de l'expérience analytique certes ; mais d'autre part, la métapsychologie du sens est un discours théorique qui marque une prise de distance radicale vis-à-vis des faits cliniques. Il s'agit de décrire non pas ce que l'inconscient *veut dire*, car ce serait lui donner une valeur de référence qu'il n'a pas, mais ce qu'il *veut faire*, c'est-à-dire le sens de ses actes.

... et ma question – car à vrai dire, j'y perds un peu mon latin : finalement, y a-t-il pour Daniel Widlöcher, une différence entre *dire* et *faire* ?

Si je devais donner un titre à mon exposé...

Claude Barazer

Si je devais donner un titre à mon exposé d'aujourd'hui, je l'emprunterais volontiers à Daniel Widlöcher lui-même : il intitula avec humour un article qu'il écrivit en 1990 : « La difficulté d'être autrui ». Difficulté sous-entendant que nous pourrions désirer l'être – autrui – là où le sens commun, dont on nous rebat les oreilles, affirme haut et fort que l'être humain ne chercherait qu'à affirmer sa singularité.

J'aurais aimé demander à Daniel Widlöcher d'où lui venait son intérêt pour les phénomènes d'imitation. Ces étranges jeux de miroir qui débute, paraît-il quelques heures après la naissance du bébé humain et qui perdurent tout au long de l'existence. Le sourire de la mère fait sourire le bébé et vice versa. Ce que l'autre me fait faire mais aussi bien ce que je fais faire à l'autre, écrit Daniel Widlöcher. Capture et séduction réciproque par l'image du semblable, par sa parole, par ses gestes, ses actes aussi bien. Obscur désir d'être l'autre qui a donc mobilisé la réflexion de Daniel Widlöcher tout au long de son parcours théorique et clinique, à travers son interprétation très personnelle et originale des notions d'identifications primaires et secondaires, de co-pensée, d'empathie, de fantasmes et d'autres questions.

Chacun des textes qu'il a consacrés au problème de l'identification débute par cette référence à l'imitation, il se demande avec un brin d'ironie si ce terme utilisé sans précaution par les psychanalystes, ne serait pas souvent une façon pseudo-savante de parler de l'imitation. Pas toujours et pas seulement bien entendu. Mais enfin on reconnaît bien là un Widlöcher qui porte un regard critique et sans concession sur nos manières de parler, notre façon d'utiliser des termes d'allure savante ou métaphorique à titre d'explication. Qu'est-ce à dire par exemple que « l'ombre de l'objet est tombé sur le moi » ou encore que le sujet fait entrer l'objet dans son moi, qu'il l'incorpore, l'introjecte ? Illusion d'espaces psychiques entre lesquels circulent des objets, des représentations de soi et de l'autre, façons de dire qui peuvent avoir une valeur au titre de leur résonance fantasmatique mais pas forcément de leur pertinence métapsychologique. Notons que la notion d'identification se prête particulièrement au recours à ces métaphores anthropomorphiques et autres (prendre en soi, faire sien, se mettre à la place de, se mettre dans la peau de, etc.).

Faute de pouvoir poser la question à l'intéressé, j'imagine que cette interrogation sur les possibles fondements inconscients du rapport mimétique, s'est constitué lors de sa pratique thérapeutique avec les enfants, dans sa rencontre avec les jumeaux de Zazzo, le miroir de Wallon et celui de Lacan : le premier Lacan celui de l'imaginaire, du stade du miroir, du transactivisme, de l'identification spéculaire primordiale. Il est d'ailleurs troublant de constater combien Lacan, par son style, a pu susciter d'identification mimétique chez nombre de ses élèves et analysants. Ce qui n'était pas le cas pour Widlöcher. En revanche la conception lacanienne du désir comme désir de l'autre, l'autre avec un petit et un grand A, qui fait donc du concept d'identification une question centrale, a constitué pour Widlöcher un point essentiel du débat avec Lacan. Quel autre vise l'identification telle qu'elle s'offre à la pratique de l'analyse ? L'autre imaginaire ou l'autre symbolique ? Sans avoir forcément à choisir. Widlöcher s'est toujours efforcé de dépasser certaines dichotomies imposées par la binarité de nos modes de pensée.

Donc étrange désir d'être l'autre et illusoire fantasme d'y parvenir. Mais pourquoi et à quelles fins ? Ce terme d'identification recouvre-t-il des réalités psychiques très différentes et hétérogènes qu'il s'agirait de distinguer davantage que d'amalgamer ? Comment les penser métapsychologiquement, en partant du principe que ce qui intéresse la psychanalyse est avant tout le processus inconscient, qui a pour effet de fabriquer du même avec de l'autre et de mettre en scène cette fusion sur le mode de l'accompli.

Daniel Widlöcher a consacré, en 1970, son enseignement universitaire aux processus identificatoires. La même année où il écrit son travail sur « Les processus de changement en psychanalyse ».

On trouve en ligne dans un bulletin de psychologie de l'époque un document très complet à propos de ce cours sur l'identification. Il commence ainsi : « *S'identifier à autrui c'est se rendre semblable à lui par un trait singulier ou par un ensemble de signes communs. Le terme d'identification sera donc pris ici en référence avec la forme réfléchie du verbe* ».

Quinze ans plus tard il consacre le dernier chapitre de son livre *Métapsychologie du sens* au même sujet. Le chapitre s'intitule alors « *Identifier, s'identifier* ». Donc encore le verbe plutôt que le substantif, Daniel préfère les verbes d'action aux substantifs mais cette fois le verbe décliné selon deux de ses trois formes possibles et non plus seulement la forme réflexive, qui est celle qui correspond à l'acception freudienne mais en plus la forme active transitive qui ouvre une autre perspective, plus large. Ce changement n'est pas un détail.

L'identification, entendue au sens transitif, ce pourrait être alors ce processus inconscient qui fusionne deux ou plusieurs groupes de représentation d'action en une seule, fusion qui accomplit hallucinatoirement un ou plusieurs scénarios de désir. L'inconscient ne connaît pas la ressemblance, la similitude, l'équivalence, la comparaison, il ne connaît que l'identité mais une identité très particulière, puisque les deux termes de l'équation fusionnent pour n'en faire plus qu'un seul. Quelque chose de difficilement pensable dans les coordonnées des logiques secondaires.

Un exemple clinique cher à Freud, autant qu'à Widlöcher, peut illustrer ce que je viens de résumer de façon trop abstraite : la première fois que Freud utilise le terme d'identification dans ses échanges avec Fliess c'est en 1896 à propos de deux de ses patientes phobiques, l'une n'ose plus sortir de chez elle et l'autre n'ose plus s'approcher de sa fenêtre. Les associations de pensée amènent Freud à conclure que pour l'une, le fantasme et de « faire le trottoir » et pour l'autre, de « faire de la fenêtre », expression que Freud tient de Maupassant pour désigner la prostitution pratiquée depuis chez soi. Ces patientes s'identifient donc à des prostituées mais comme elles sont névrosées cela va se manifester par une formation de compromis, une phobie, qui combine le désir inavouable avec les défenses du moi.

Pour Daniel Widlöcher deux représentations d'action fusionnent dans l'inconscient, grâce au jeu sur le sens littéral et figuré des expressions : l'une anodine mettant en scène la patiente marchant dans la rue ou se mettant à sa fenêtre, l'autre mettant en scène une prostituée « faisant le trottoir » ou « faisant de la fenêtre ». L'identification définit ici la fusion de ces deux représentations d'action au service de l'accomplissement hallucinatoire. L'identification porte avant tout sur des actions.

Le même processus est à l'œuvre dans la conversion hystérique, dans le travail de condensation du rêve, dans l'identification narcissique.

Ce dernier chapitre de métapsychologie du sens s'avère d'une lecture difficile. Il est complexe et très dense. Reconnaissons que l'écriture de Daniel est parfois difficile, déroutante, de quoi en perdre son latin. Il met en question notre usage de substantifs qui nous sont chers : pulsion, libido, voire inconscient. Il leur substitue une autre façon de concevoir la réalité psychique inconsciente : il écrit : « *Le sujet psychologique et non plus grammatical, c'est-à-dire la personne, apparaît donc comme un lieu unique ou s'exerce un ensemble d'actions et comme la somme des actions disponibles qui peuvent se réaliser en ce lieu* ». On trouve une définition quasiment identique concernant la notion d'inconscient dans son texte de 1970 et il précise ce qu'elle doit à Daniel Lagache.

Ces choix grammaticaux sont donc congruents à une certaine conception de la vie psychique.

En nous se conjuguent, s'articulent et s'opposent des scénarios d'action impersonnels dont l'exemple type pourrait être « un enfant est battu » scénarios issus de l'histoire infantile et qui sont autant de potentialités qui ne demandent qu'à s'actualiser, en fonction des circonstances de la vie et selon les logiques de

l'accomplissement hallucinatoires qui commandent les processus primaires. L'essentiel réside dans le verbe « un enfant est battu », on bat un enfant. Les actants sont variables et irréductibles au sujet psychologique. Et comme vient de nous le dire Laurence, ces scénarios disposent de leur propre force d'actualisation dans la réalisation de leur intentionnalité. « Ça parle » disait Lacan, Widlöcher lui répond « ça agit » et ça agit en parlant dans la cure. Ça exige de s'accomplir hallucinatoirement et ce que à quoi nous sommes confrontés dans notre pratique, ce sont les multiples expressions cliniques, compromis témoignant de la façon dont le moi transige avec ce pulsionnel sans la pulsion, selon qu'il opère dans le cadre structurel de la névrose, de la psychose ou de la perversion.

L'écriture de Daniel est donc souvent très dense, suivie par d'autres moments où il fait l'effort de déplier son propos. Son écriture avec ses ellipses, ses condensations, ses jaillissements, ses complexités sans complaisance et ses obscurités, m'a toujours donné le sentiment de constituer une transcription fidèle de sa manière de penser.

Mais fort heureusement, il s'appuie constamment sur des illustrations cliniques tirées du texte freudien. C'est frappant de constater que tout au long de son parcours théorique sur l'identification, Daniel Widlöcher s'est appuyé préférentiellement sur un petit nombre de références cliniques puisées chez Freud, comme autant de sources d'inspirations métapsychologiques : essentiellement le rêve de la spirituelle patiente (et non pas la belle bouchère) le rêve de l'injection faite à Irma, la phobie d'Emma, les patientes phobiques de Freud qui s'identifient à une prostituée. Mais lorsqu'il s'agit d'aborder la question de l'identification dans le deuil normal ou pathologique, il se tourne volontiers vers la littérature.

Dans son texte de 1970 il cite un long passage de *À la recherche du temps perdu*. L'auteur décrit les transformations qu'il a constatées chez sa mère, après le décès de sa propre mère : Proust énumère les traits que sa mère, sans s'en rendre compte, a fait siens en miroir après la disparition. Et Widlöcher, outre le fait d'illustrer par cette citation la question de l'identification narcissique dans le deuil, ajoute une remarque tirée du texte de Proust et qui me paraît tout à fait importante : ce que dit Proust n'est pas seulement que sa mère va adopter de traits à sa propre mère une fois celle-ci décédée mais que cette identification était déjà là en puissance, comme une potentialité dissimulée derrière la personnalité propre à sa mère et que la disparition de cette dernière rend possible l'actualisation de cette identification. Je trouve que cette hypothèse ouvre des perspectives intéressantes, en particulier pour penser les identifications narcissiques dans certains deuils pathologiques.

Le texte tiré de son enseignement de l'année 70 montre clairement que dans sa démarche, Widlöcher s'inscrit dans le cadre et le prolongement des perspectives et des distinctions freudiennes sur ce sujet : identifications dans l'hystérie et le travail du rêve, identification comme forme du lien social à propos de psychologie des foules, identification narcissique à propos de la mélancolie et de la construction des instances psychiques. Distinctions entre identifications primaires et secondaires. Daniel Widlöcher débat avec Freud mais aussi avec Lacan.

Il serait absurde de prétendre rendre compte, en quelques minutes, de la complexité de ce dernier chapitre de *Métapsychologie du sens*. Je vais me contenter de vous faire partager quelques une de mes interrogations.

Tout d'abord constater que ce texte est ponctué par une question qui revient à plusieurs reprises : peut-on parler d'un désir d'identification ? L'identification peut-elle être désirée pour elle-même ?

Freud nous a décrit, à propos du rêve et du symptôme hystéro-phobique, l'identification avant tout comme un procédé : le travail du rêve condense et produit des images composites, scène et personnages composites, l'hystérique emprunte à l'autre de quoi formuler son désir et de quoi exprimer son irréductible insatisfaction : un autre qui est peut-être le rival, l'objet aimé, ou un tiers indifférent. Par exemple Freud raconte à Fliess l'histoire d'un jeune homme qui s'est mis soudainement à boiter. Il a emprunté ce symptôme à un de ses parents mort des complications neurologiques de la syphilis : le symptôme commun, la boiterie, met en scène un autre point commun, qui lui reste refoulé, celui de pratiques sexuelles coupables en lien avec des désirs

incestueux. Cette capacité de l'hystérique à faire sien les traits des autres est bien connue : Dora tousse et en toussant met en scène, grâce à cet unique symptôme, la complexité des liens affectifs qui la relie aussi bien à son père, à M. K, qu'à Mme K. Et l'on peut décrire tout ce réseau dans les termes du langage d'action comme précédemment à propos des patientes agoraphobes. Mais l'identification dans ce contexte n'est-il qu'un procédé qui permet aux désirs inconscients de se présenter en contournant les contraintes de la censure ? Ou bien, s'interroge Daniel Widlöcher, peut-on concevoir un désir d'identification en lui-même ? Un désir d'être l'autre ? L'identification au service d'un désir d'être l'autre qui ne serait pas secondaire mais primaire. Secondaire signifiant ici secondaire à un investissement objectal. Par exemple dans le fameux rêve de la spirituelle patiente, le rêve met en scène, sous couvert d'un désir insatisfait, donner un dîner, un désir satisfait, celui de ne pas engraisser sa rivale. Mais il y a aussi une autre dimension au rêve, c'est qu'elle se met dans le rêve à la place de sa rivale auprès de son mari. La complication dans ce rêve tient au fait que le trait qui l'identifie à sa rivale est précisément un désir de désir refusé. Dans la vie comme dans le rêve la patiente se fabrique des souhaits avec le désir paradoxal qu'il ne soit pas satisfait, modèle du désir hystérique selon Lacan mais qu'ici constitue le trait par lequel la patiente s'identifie à sa rivale. Freud semble avoir voulu avec une seule figure, celle de l'insatisfaction combiner deux dimensions dans lesquelles sont impliquées l'identification, la déformation et la singularité du désir de l'hystérique. Pour cette femme, selon Daniel Widlöcher, l'acte d'identification dans le rêve et dans la vie *via* le symptôme accomplit l'élimination de sa rivale.

L'autre référence clinique que Daniel Widlöcher emprunte à Freud est cette séquence du rêve de l'injection faite à Irma que Freud formule ainsi : « *Je l'amène devant la fenêtre, elle manifeste une résistance comme les femmes qui ont de fausses dents, je me dis elle n'en a pourtant pas besoin* » : chacun des éléments de cette énoncé renvoie Freud à d'autres scènes et à d'autres personnages, l'amie, la gouvernante, sa femme, etc., chacune engagée dans des actions qui sont condensées dans la séquence du contenu manifeste que je viens de rappeler. Cette condensation s'avère permettre à des désirs de nature différentes, voire contradictoires, de se présenter simultanément. Et l'identification joue un rôle parmi les procédés qui travaillent à fabriquer le rêve. Mais est-ce plus qu'un procédé s'interroge Daniel Widlöcher ? L'identification pourrait-elle être recherchée pour elle-même ? Répondre à un désir d'identification qui ne serait pas second mais primaire ? Être l'autre ? Cette question rejoint celle que soulève Lacan à propos de l'identification à l'origine du désir de l'hystérique. En s'identifiant au désir de l'autre, celui de l'être aimé ou du rival ou du tiers ou du phallus que poursuit l'hystérique ? Pouvoir répondre à sa question : qu'est-ce qu'être une femme ? Si Daniel Widlöcher reconnaît un lien essentiel entre désir et identification, il objecte que Lacan fait de l'identification au désir de l'autre une tentative illusoire pour répondre à une question, qui suis-je homme ou femme ? Qu'est-ce qu'être une femme pour Dora, en négligeant ce que l'identification par elle-même accomplit hallucinatoirement ?

En suivant un chemin parallèle à celui de Freud Daniel Widlöcher, dans ce même texte, est conduit à essayer de penser l'identification narcissique, autre forme d'identification secondaire, dans les coordonnées du langage d'action.

À ce sujet il porte un jugement assez catégorique sur le lexique métaphorique dont on use pour parler des identifications narcissiques. Langage hérité de Freud combinant les apports de l'économie libidinale associée à la notion de narcissisme et de la seconde topique.

Qu'est-ce qui caractérise le discours mélancolique ? Celui qui parle, le sujet de l'énonciation tient un discours de haine à l'encontre du sujet de l'énoncé qui est apparemment le « je » mais un « je » que Freud a su reconnaître comme concernant non la personne du locuteur mais en réalité l'objet disparu ou abandonné. On peut traduire ce drame en termes d'instances, conformément aux coordonnées de la seconde topique mais Daniel Widlöcher ne se satisfait pas de cette solution anthropomorphique. La régression narcissique accomplit un déplacement : le drame qui se jouait initialement sur le scène intersubjective, le rapport ambivalent à l'objet, représentation combinant amour et haine se trouve déplacé, transféré dans la sphère intrapsychique. Les scénarios d'amour et de haine persistent, seuls changent les protagonistes. C'est vrai aussi pour le deuil normal.

Mais dans la mélancolie ces actions haineuses vont s'accomplir grâce aux propriétés illocutoires de ce discours trompeusement autocentré : je suis nul, je ne vauds rien, je mérite la mort. Dire c'est faire, c'est réaliser le scénario fantasmatique par la seule magie de l'énonciation.

La mélancolie c'est avant tout un discours : un dialogue interjectif comme le dit Daniel Widlöcher et il ajoute qu'il est, je le cite : « *La manifestation de la transformation dans une structure d'énonciation de ce qui dans l'inconscient demeure une structure d'accomplissement représentatif de l'action* ». Face au discours mélancolique il y a donc à s'interroger sur ce qu'il accomplit.

Ce qui amène Daniel Widlöcher à conclure : « *Nous retrouverions le même débat (qu'avec la mélancolie) à propos de la structure de l'appareil psychique, effet direct des processus d'identification s'il nous est apparu extrêmement stimulant de renoncer à concevoir les instances psychiques comme des lieux de décision qui remplacerait la théorie ontique du sujet par un mécanisme abstrait. Il n'y a pas d'instances mais des modes d'activité mentale qui peuvent être décrits comme des actions intériorisées et des oppositions de système de pensée.* Exit donc les instances, Daniel Widlöcher n'y va pas par quatre chemins.

Je laissais entendre au début de mon intervention que l'intérêt porté par Daniel Widlöcher aux questions d'imitation, de mimesis, témoignait chez lui d'un questionnement sur ces formes d'identifications dites primaires. Cette question est présente dans *Métapsychologie du sens* mais difficile à préciser, tant elle se trouve combinée de façon complexe avec la question des identifications secondaires. Malgré tout, deux points semblent se dégager : d'une part une prise de distance certaine avec le modèle implicite de l'oralité primaire cannibalique que Freud et Abraham définissent comme le prototype pulsionnel des processus d'identification, d'autre part avec l'hypothèse que les identifications secondaires constitueraient une forme de régression vers l'identification primaire dans le contexte d'une perte, d'un renoncement, d'un abandon. Daniel Widlöcher a cherché indiscutablement à proposer un modèle métapsychologique distinct pour définir l'identification primaire et secondaire.

Au fil de ses contributions successives, Daniel Widlöcher a précisé sa pensée à propos de cette identification primaire et son articulation, avec le narcissisme primaire et avec les processus de co-pensée dans la cure. Je pense en particulier à deux textes : celui de 1990 que j'ai cité au début : « La difficulté d'être autrui », publié dans un numéro de la *Revue française de psychanalyse*, consacré aux cas difficiles et un travail intitulé « Narcissisme et identification » publié en 2005 dans le numéro 11 de *Libres cahiers pour la psychanalyse*. Daniel Widlöcher revient sur le terrain des identifications primaires et secondaires en les articulant avec les notions de narcissisme primaire et secondaire. Ces deux articles sont eux aussi bien trop complexes dans leur développement pour prétendre les résumer en quelques lignes. Je me contenterai de quelques remarques.

Le texte de 2005 débute ainsi : « *À une problématique de l'avoir, modèle de l'introjection et du premier stade de la sexualisée infantile, s'ajoute une problématique de l'être. Désirer avoir passe par l'amour de l'objet, désirer être passe par l'amour de soi au travers de l'autre comme image de soi.* »

Primarité et co-pensée : dans le texte de 1990 Daniel Widlöcher développe l'idée que l'identification primaire joue un rôle majeur dans l'établissement du régime de co-pensée propre au processus analytique. Lequel implique un jeu d'influence réciproque, parole de l'analysant et interprétation en retour de l'analyste. Une forme d'échange et de mise en commun, voire de fusion qui tend vers la constitution d'une sorte d'espace psychique transitionnel. Ceci a pu être théorisé de différentes façons (chimère par exemple). C'est selon Daniel Widlöcher les identifications primaires qui sont à l'origine de cette forme très particulière de confusion.

Mais il considère que ce processus se heurte dans certaines cures à des résistances particulières dans certains contextes structuraux tels que les états limites ou les pathologies narcissiques. Il distingue des résistances de nature paranoïde. Ou à l'inverse des contextes dans lequel ce jeu des identifications primaires s'établit sans difficulté mais s'installe une forme d'exercice qui tourne à vide. Donc pas seulement difficulté d'être autrui mais aussi risque d'être autrui. Daniel Widlöcher rappelle et partage à ce sujet l'hypothèse de Lacan selon laquelle se reconnaître dans la dualité de la relation en miroir avec autrui est la matrice de la paranoïa.

J'espère vous avoir donné un aperçu pas trop infidèle de la façon dont vient s'insérer le problème des identifications dans les constructions métapsychologiques widlocheriennes, sans avoir malgré tout accordé suffisamment de place à l'articulation entre identification primaire et narcissisme primaire.

Pour conclure je vais vous donner deux citations, l'une provient de *Métapsychologie du sens* : il écrit vers la fin du livre : *Ce qui demeure le plus solide, le plus constant, de la théorie freudienne, c'est l'instauration d'un dualisme fondamental, dès l'origine, entre une désir de s'identifier à l'objet et celui d'entrer en relation avec lui, entre l'identification primaire et la relation d'objet.*

Puis dans le texte de 1990 : *« S'il existe une véritable identification primaire, dans les sens que lui donne Freud, aussi bien dans l'homme aux loups que dans le moi et le ça, on doit l'opposer radicalement à la relation libidinale d'objet. Il y aurait là l'expression d'un dualisme fondamental, tout aussi fondamental que l'opposition entre Éros et Thanatos, qui opposerait deux modes de relation à autrui. L'un objectal, l'autre identificatoire... »*

Voilà qui est clair.

Pour finir par une note plus personnelle : le Daniel Widlöcher que j'ai connu à La Salpêtrière n'était pas un chef de service distant au mauvais sens du terme mais c'était quelqu'un dont on constatait qu'il ne se départissait jamais d'une certaine retenue avec ses collaborateurs, ce qui n'était pas sans susciter quelques déceptions, voire amertume, auprès de ceux qui le fréquentaient quotidiennement et auraient espéré un maître plus accessible. Cet aspect de sa personnalité s'éclaire peut-être à la lecture de tout ce qu'il a pu écrire sur la tentation inhérente à l'être humain et le risque qui l'accompagne de se confondre voire de « se perdre » selon sa propre expression, de se « perdre » dans autrui.

Discussion de la conférence de Claude Barazer

Catherine Chabert

Mon cher Claude,

Lorsque tu m'as dit, il y a quelques mois, que tu allais te centrer sur les identifications aujourd'hui, je m'en suis beaucoup réjouie et c'est avec un très grand plaisir que je t'ai lu puis écouté. Je dois mon intérêt pour cette problématique à Daniel Widlöcher : j'étais son étudiante lorsqu'il a donné le cours auquel tu fais référence et il a eu et a toujours un profond impact sur moi. J'avais eu l'impression de tout comprendre à l'époque, évidemment, par la suite j'ai pris conscience de mon illusion ! Je tiens aussi à dire que ton exposé s'enchaîne remarquablement avec celui de Laurence puisque dans les identifications, l'action et les actes psychiques occupent une place et une fonction majeures.

Tu as le grand mérite de traverser tous les travaux de Daniel sur l'identification de 1970 à 2005 en en dégageant les éléments les plus compliqués et parmi eux, les identifications primaires : tu ne te contentes pas de les traiter par rapport aux identifications secondaires, tu t'attaches tout autant à leur différenciation beaucoup moins évidente avec les identifications narcissiques. Mais tu reprends aussi tout ce qu'il a écrit à partir des patientes hystériques de Freud et de leurs rêves : le rêve, voie royale pour l'analyse des identifications !

Une chose est sûre : l'identification au singulier considérée comme une opération psychique fondamentale constitue le premier lien à l'autre avant tout choix d'objet. J'ai été surprise par l'émergence du mot « autrui ». Je reprends ta citation *S'identifier à autrui, c'est se rendre semblable à lui par un trait singulier ou par un ensemble de signes communs*. Autrui, l'autre, l'objet se réfèrent-ils pour Daniel à la même entité ? Le problème du statut de l'objet sous-tend ma question bien sûr !

Tu as noté la présence constante de l'imitation et je me suis demandé quelle part elle pouvait prendre dans l'identification. Évidemment, ce sont les perceptions et leurs premières traces qui semblent constituer cet ancrage : des traces sensorielles qui resteront totalement inconscientes ou en tout cas non reconnaissables par celui ou celle qui en sont porteurs. La voix, les intonations, les expressions (les mimiques), une manière de rire ou de sourire, des gestes qui appartiennent à l'autre et que le sujet s'est approprié à son insu. Au-delà de ces « ressemblances » perceptibles par les autres, l'imitation constitue probablement un mode originaire d'identification qui perdure. Tu soulignes très justement les deux composantes de cet « obscur désir d'être l'autre » : la *capture* et la *séduction* par l'image du semblable, par sa parole, par ses gestes, ses actes aussi bien. Les deux mots, capture et séduction me retiennent car pour moi – et j'aimerais savoir ce que tu en penses – ils conjuguent ou plutôt condensent des modalités identificatoires et relationnelles (inconscientes) primaires et hystériques. En 1921, Freud, rassemblant ses hypothèses antérieures, revient aux deux modèles de l'hystérie d'abord, dans la reprise des mécanismes de la *suggestion* et de la *contagion*, de la mélancolie et de la manie ensuite en se centrant sur les identifications narcissiques qui les sous-tendent. Les identifications secondaires s'entendent davantage lorsque que l'objet est différencié, c'est-à-dire qu'il est représenté. À mon avis, le passage de la perception à la représentation tel que Freud l'analyse dans le texte sur la négation¹ permet de saisir les écarts entre identifications primaires et secondaires. « Oui ou non », « je prends ou je crache », l'accès à la représentation implique que l'objet ait été perdu, un objet qui jadis avait apporté une satisfaction réelle. Mais Daniel Widlöcher va plus loin : d'abord, fidèle à Freud, il différencie l'identification narcissique et l'identification hystérique, la première mobilisée pour *la conservation de l'objet en soi*, la seconde au service

1. S. Freud (1925), La négation, *OCP, XVII*, PUF, 2006, pp. 165-173.

d'Éros et de la jouissance. Encore une question à propos de l'hystérie : identification au désir de l'autre ou identification à l'objet de son désir ?

Au-delà ou en deçà, tu soulignes son interrogation récurrente : « Qu'en est-il du désir *primaire* d'identification, ce qui pousse le jeune enfant à être comme l'autre ? »² et sa réponse : « le sujet tend à s'identifier parce qu'il y a un désir d'identification. »³ Finalement, l'identification primaire constitue le sol de la construction du sujet – du sujet, pas du moi – et produira des formes différentes d'identifications – cette fois au pluriel.

Ce désir « primaire », tu l'identifies dans le fantasme « On bat un enfant » qui m'apparaît comme un exemple paradigmatique de la condensation et de la mobilité des identifications. Une dynamique superbe qui fait passer l'auteur du fantasme d'une place à l'autre tout en les rassemblant dans l'énoncé de chaque phase du fantasme. Mais son émergence, « On bat un enfant », s'inscrit d'abord dans une version *impersonnelle* : serait-ce là l'action qui déterminera les actes psychiques dans les scènes plurielles de ce fantasme ?

J'ai quand même besoin de revenir même brièvement à Freud pour y retrouver mes sources. Dans « Deuil et mélancolie »⁴, il distingue les identifications narcissiques et les identifications hystériques : les premières, originaires et antérieures au choix d'objet, témoignent du remplacement de l'amour d'objet par la régression en allant « d'un type de choix d'objet au narcissisme originel »⁵. L'identification hystérique, elle, permet le maintien de l'investissement d'objet. Les deux sont toujours mobilisées, l'une plus que l'autre selon les moments et les individus : l'identification narcissique constitue donc le soubassement de toute identification.

Dans *Psychologie des foules et analyse du moi*⁶, les identifications mélancoliques et les identifications maniaques rendent compte de l'emprise inaltérable du narcissisme, sans relais, sauf ténus et précieux, par les identifications hystériques qui, elles, traduiraient le maintien minimal de l'investissement d'objet. L'identification mélancolique, elle, consiste dans l'identification au mort, non plus seulement à l'objet disparu mais au mort comme état de l'inanimé ; au contraire, l'identification maniaque s'emporte dans le mouvement et l'agitation confondus avec le vivant, grâce au déni qui la soutient. Le renversement de l'enfermement autarcique de la mélancolie produit l'amour maniaque, l'amour pour tous, sans différenciation, dans la même identification indéfinie que la mélancolie.

Ma question serait la suivante : les identifications mélancoliques et maniaques sont-elles des identifications primaires ou sont-elles déterminées par un retour à cette qualité, par régression ? Il me semble que c'est ce mouvement que tu dégages dans l'hypothèse de Daniel Widlöcher selon laquelle les identifications secondaires s'engageraient dans une forme de régression vers l'identification primaire dans le contexte d'une perte, d'un renoncement, d'un abandon.

Et là, je retrouve Freud bien sûr, puisque les identifications constitutives du moi sont des identifications *aux objets perdus ou abandonnés*, objets perdus dans le deuil, objets abandonnés dans la mélancolie du fait de la déception démesurée qu'ils génèrent. Si toute identification repose sur ce double substrat, narcissique et hystérique, aucune ne peut donc se soustraire à la part d'idéal qui lui sert de souche. Et cette part demeure inaccessible puisqu'elle ne s'actualise pas dans des conduites ou des traits repérables et reconnaissables.

Dans le transfert, elles font le ciment des identifications du côté de l'analysant et du côté de l'analyste : les figures qui en dérivent par décondensation prennent alors valeur de formes attractives de sens. En de telles situations où l'idéalisation colonise l'analyse, le danger pour l'analyste serait d'occuper totalement la place de

2. D. Widlöcher (1986), *Métapsychologie du sens*, Fayard, 1995, p. 131.

3. *Ibid.*, p. 135.

4. S. Freud (1915), « Deuil et mélancolie », *OCP*, XIII, 1914-1915, PUF, 1994.

5. *Ibid.*, p. 270.

6. *Opus cité*.

l'objet d'amour (et de haine) et de se confondre avec les imagos, en se défaisant des embarras de la déformation, de l'écart et de l'ambiguïté.

Une dernière remarque : il y a un mot qui revient régulièrement dans ta conférence et qui m'intrigue, c'est le mot « fusion », et plus précisément « fusion de représentations d'action ». Pourrais-tu nous expliquer ce que cela veut dire ? Pour ma part, je reste très attachée au mot de Freud, « condensation », que tu utilises aussi d'ailleurs. Est-ce que fusion et condensation définissent les mêmes opérations ? Dirais-tu que la fusion caractériserait les identifications primaires et la condensation les identifications secondaires ?

Co-pensée et empathie

Transfert et co-pensée

Solange Carton

Je remercie les organisateurs du colloque de m'avoir invitée à travailler sur la co-pensée, notamment parce que je n'en avais pas, jusqu'à ce jour, pris la mesure.

A priori le concept est aisément appréhendable et désigne, pour paraphraser Freud, ce que font ces deux personnes ensemble en séance : elles pensent ensemble. Et la thématique la plus manifeste en est la co-associativité, qui a pu être déployée sous d'autres formes par d'autres auteurs. Mais toute l'interrogation de Daniel Widlöcher s'est portée sur les mécanismes qui la trament.

Partant de la « mystérieuse » communication d'inconscient à inconscient à propos de laquelle Freud et Ferenczi ont échangé en secret, il s'est agi pour Daniel Widlöcher d'en poursuivre l'éclaircissement des présupposés magiques et d'investiguer la communication particulière dans la situation analytique, développant une *métapsychologie de l'écoute psychanalytique*, nouée par la co-pensée. À la suite de Granoff et Rey, il remet l'accent sur le phénomène d'*induction* de pensée dégagé par Freud dans son article sur la télépathie¹. Mais ce qui est le véritable cœur et la matière de la co-pensée n'est pas une induction d'un *contenu* de pensée mais l'induction du courant associatif lui-même, un transfert du processus associatif². L'analyste devenant, je le cite, le « *siège* [du] *processus associatif* induit par celui du patient »³. La co-pensée est posée comme le « véhicule » de la communication d'inconscient à inconscient⁴.

Elle repose sur ce qu'il appelle une *métacommunication*.

Quelques jalons pour y parvenir :

- Premier jalon : La règle fondamentale exerce une prescription négative sur deux modes de communication, qu'il appelle communication informative et communication interactive⁵. Cette dernière tente de mettre en place un dialogue et appelle une réponse de la part du psychanalyste, ouvrant sur une interaction imaginaire, que l'analyste y réponde ou pas. Insistons sur le fait que la situation de transfert favorise le caractère dramatique de cette scène⁶.

C'est l'absence de réponse et surtout l'interprétation, qui confèrent un sens à l'acte de parole, et le transforment en *action intentionnelle*.

Car, je le cite, « Dans la communication que cherchent à promouvoir le cadre analytique et la règle fondamentale, l'attention de l'analyste et de l'analysant doit se porter sur *l'acte* de représentation et non sur l'objet représenté »⁷.

1. S. Freud (1921), « Psychanalyse et télépathie », *OCF-P*, XVI, PUF, 1991, pp. 99-118. Où D. Widlöcher souligne qu'à la fin de l'essai, Freud note : « Vous voyez que tout mon matériel ne traite que le seul point de l'induction de pensée ; de tous les autres miracles que proclame l'occultisme, je n'ai rien à dire », in D. Widlöcher, « Empathie et co-pensée », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 2/3, 2013, pp. 39-44.

2. D. Widlöcher, « Le tiers dans la pensée », *L'inactuel*, n° 6, 2001, p. 53.

3. D. Widlöcher, « La personne du psychanalyste et les processus d'empathie et de co-pensée », in P. Attigui et A. Cukier, *Les paradoxes de l'empathie*, CNRS Éditions, 2019, pp. 137-146.

4. D. Widlöcher, « Empathie et co-pensée », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 2/3, 2013, pp. 39-44.

5. D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, 1^{re} édition « Quadrige », 2011, 1986, p. 37.

6. *Ibid*, p. 39.

7. *Ibid*, p. 38.

Ceci aux fins d'induire une *métacommunication*, qu'il appelle aussi plus tard « communication d'*insight* »⁸, c'est-à-dire une communication de pensées qui cible l'*intentionnalité* de l'acte même d'énonciation ou de l'interaction recherchée. Parfois, face à l'absence de réponse de l'analyste, l'analysant lui-même opère spontanément cette auto-observation qui le conduit à dégager cette intentionnalité ; parfois c'est l'interprétation de l'analyste qui lui montre la voie. En première approche, appuyons-nous sur l'exemple qu'il en donne : « En me disant cela vous cherchiez à me faire part de votre désir de... »⁹

Ainsi s'établit progressivement une alliance de travail grâce à laquelle se développe chez l'analysant un mode de fonctionnement mental qui se modèle sur celui de l'analyste.

Je souhaite ici souligner que ce qui est particulièrement important pour Daniel Widlöcher dans la nécessité de l'interprétation, dans ce qu'elle transmet à l'analysant, c'est qu'elle donne à la réalité psychique, au fantasme, une authenticité et qu'elle la reconnaît.

• Deuxième jalon : Le découpage en deux temps auquel procède Daniel Widlöcher à la fois dans le processus de re-présentation d'action, celui de sa communication et celui de sa « compréhension ».

La théorie de la co-pensée, je le cite, « pose l'analysant comme la source initiale de cette pensée, et [...] décrit la manière dont l'analyste est *pénétré, transformé* par elle et comment le travail interprétatif résulte d'un long et complexe processus de transformation et d'assimilation de l'entendu »¹⁰. Qui conduit à ce que la pensée de l'un *travaille* dans l'autre.

Je souhaite insister sur la nécessaire *passivité* qui me semble marquer ces premiers temps, à la fois chez l'analysant et l'analyste.

Dans l'accomplissement hallucinatoire, l'analysant est « possédé » par la scène¹¹ ; et par la scène d'une interaction, il se laisse « passivement occuper »¹².

En termes économiques, le 1^{er} temps est l'investissement d'une activité de pensée sur le mode primaire. Et s'il pense qu'il est important que le mode associatif s'en rapproche le plus, c'est, je le souligne, « pour rendre *plus sensible* la *pression* des actes dispositionnels inconscients, c'est-à-dire des fantasmes et des opérations défensives. »¹³ Enfin la compréhension et l'écoute de l'analyste opèrent également en deux temps, procédant toujours d'un travail d'après-coup : la passivité me semble également à l'œuvre dans ce premier temps où, je le cite, l'analyste est « plein des pensées du patient [...] *occupé*, à son insu même, par les *effets* de ces pensées sur les siennes propres »¹⁴.

• Troisième jalon : Celui de ces effets en lui, conduisant dans le deuxième temps à un *travail* inférentiel : constitué d'inférences premières, sur lesquelles l'analyste opère un travail critique, produisant des inférences secondes et développant une *métacognition*, qui se fait à partir de l'attention flottante. Ces inférences et leur rôle dans l'empathie, dans lesquelles la conférence de Martín Reca nous permettra d'entrer, sont diverses dans leurs origines et leurs formes, soulignons juste pour le moment qu'en portant leur attention sur la *forme* du discours, elles prennent en compte sa « prise » par le jeu de forces conflictuelles, questionnent son intentionnalité consciente *et inconsciente*, et aussi résultent d'une forme d'identification à l'analysant qui lui permet de se *projeter* dans le monde d'autrui et d'avoir une « connaissance empathique de la pensée de l'analysant »¹⁵.

8. D. Widlöcher, « Pour une métapsychologie de l'écoute psychanalytique », *Revue française de psychanalyse*, n° 58, 1995, p. 1762.

9. D. Widlöcher (1986), *Métapsychologie du sens*, 1^{re} édition « Quadrige », 2011, p. 44.

10. D. Widlöcher, « Pour une métapsychologie de l'écoute psychanalytique », *Revue française de psychanalyse*, n° 58, 1995, p. 1783.

11. Notes séminaire.

12. D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, 1986, p. 41.

13. *Ibid.*, p. 80.

14. D. Widlöcher, « Pour une métapsychologie de l'écoute psychanalytique », *Revue française de psychanalyse*, n° 58, 1995, p. 1771.

15. D. Widlöcher, « Quand les mots viennent à manquer. L'analyse cognitive du silence en psychanalyse », *Revue Internationale de psychopathologie*, 1994, n° 13, p. 518.

Ce qui ouvre à l'usage que Daniel Widlöcher fait du concept d'empathie *en psychanalyse*, qui ne ressort pas là d'une sympathie/compassion ou de la simple saisie de la qualité d'un affect conscient. J'insiste sur le fait que la co-pensée qui provient d'un large réseau associatif et inférentiel n'est pas réductible à l'empathie¹⁶ et que l'empathie n'éclaire qu'un *moment* seulement du travail de co-pensée. Et que ni l'empathie ni la co-pensée ne relèvent chez Daniel Widlöcher d'une lisibilité directe de l'expérience subjective de l'un par l'expérience subjective de l'autre, et reposent sur des éléments préconscients *et inconscients*. Raisons pour lesquelles il a préféré le terme de co-pensée à celui d'intersubjectivité, sujet à dérives interpersonnelles.

Je me centrerai là sur le débat intéressant de Daniel Widlöcher sur l'empathie, issu de la façon dont on a considéré l'attention également flottante : à un bout, une « attention égale » qui place le psychanalyste en position d'observateur, à l'autre « l'attention flottante », qui implique la participation de l'analyste¹⁷.

Ainsi, on pourrait dire, dans ces termes, qu'à certains moments, l'intentionnalité de l'action (des pensées et de la parole) de l'analysant en séance est d'induire chez l'analyste une « attention égale », plutôt que « également flottante », visant à égaliser/neutraliser son écoute, par exemple en *s'en tenant* à une communication informative¹⁸.

Par ailleurs, il arrive qu'une séance qui nous a « excité » soit suivie d'une séance qui nous ennue. Ou encore lorsqu'on trouve une séance ennuyante et que s'en suit au contraire une prise de notes riche et associative. Mais la séance qui nous ennue est-elle forcément celle où la co-pensée est le moins à l'œuvre ? J'entends ici l'ennuyant comme « contrariant », manifestant le contre-investissement de représentations, ou, en termes économiques, l'effort d'apaiser la tension d'excitation. Et ce sont bien les enchaînements associatifs de la co-pensée qui nous permettent de percevoir d'abord la pression de la motion pulsionnelle, et après-coup de lui donner son sens lorsque, je cite Daniel Widlöcher, elle « entre en activité sous la forme d'un acte psychique¹⁹ [actualisant un] désir inconscient, ou, en d'autres termes, des fantasmes inconscients. »²⁰

On en arrive à la question de déterminer s'il est un point particulier, un moment, à partir duquel on peut parler de co-pensée. Je retiens sa description dans « Le tiers dans la pensée » comme un cheminement de deux réseaux associatifs qui se chevauchent plus ou moins, donnant naissance à des points de capiton²¹. Selon que l'on retient le cheminement – ce que je fais ou le point de capiton, la perspective variera²².

Et, c'est vers la « contrariété » procurée par *un trop de corps en présence* que j'ai envie de poursuivre.

Il y a peu de développement, au sein de ses écrits sur la co-pensée, de la place que Daniel Widlöcher accorde au corps. Pour autant, j'en entends sa présence en filigrane. Mais quel corps ? Pas celui de la *personne* de

16. « [...] le processus associatif de co-pensée permet de réaliser un effet d'empathie », c'est moi qui souligne, D. Widlöcher, « Affect et empathie », *Revue française de psychanalyse*, tome LXIII, 1999, p. 183.

17. D. Widlöcher, « Empathie et co-pensée », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 2/3, 2013, p. 41.

18. Qui n'est pas *a priori* « ennuyeuse » et a pour effets de faire connaître à l'analyste « son monde personnel de représentation », « Pour une métapsychologie de l'écoute psychanalytique », *Revue française de psychanalyse*, n° 58, 1995, p. 1761.

19. Où, dans la métapsychologie de Daniel Widlöcher, cette énergie, cette force de la motion pulsionnelle n'est trouvée nulle part ailleurs que dans l'acte psychique.

20. D. Widlöcher, « Affect et empathie », *Revue française de psychanalyse*, 1999, p. 178. Activant, dans tout le champ associatif de l'analysant comme dans celui de l'analysant, une représentation, et un affect qualifié, parmi tout le réseau de représentations et d'affects *potentiels* qui y sont présents (*ibid.*). Pour ce qui concerne la nécessité pour Daniel Widlöcher de conserver la définition métapsychologique de l'affect et sa notion de « charges affectives latentes », voir la discussion de L. Kahn, « L'action de la forme », *Revue française de psychanalyse*, 2001, notamment pp. 1047-1049 ; et *L'écoute de l'analyste. De l'acte à la forme* (2012), PUF, « Le fil rouge », pp. 200-205.

21. D. Widlöcher, « Le tiers dans la pensée », *L'inactuel*, n° 6, 2001, p. 53.

22. Il faut préciser également qu'elle ne se déploie pas de façon identique avec tous les patients, d'une part en raison de ses sources pulsionnelles et transférentielles, d'autre part parce qu'il ne s'agit pas d'obéir à une prescription de méthode de penser, d'autre part parce que cette variation tient aussi à l'organisation singulière de la vie psychique. Et je repense ici à Daniel Widlöcher discutant un texte de Joyce McDougall et parlant de relation a-transférentielle dans une illusion de totale co-pensée : qui serait donc, pour moi mais il ne l'a pas dit, une totale a-co-pensée. Mais c'est peut-être là reflet de ma difficulté à séparer transfert et co-pensée.

l'analyste, quoi qu'il faille bien qu'il soit présent dans la réalité pour que l'analyse se fasse, pour qu'il y ait deux « co-pensants ». Mais ce qui m'a interrogée, c'est la place qu'il lui accorde dans la présence de la scène actualisée. Il y en a quelques traces dans son débat avec Laplanche et Anzieu en 1984. Corps érogène bien sûr et aussi corps réel, qui a été d'abord « le *véhicule* primaire par lequel s'expriment les actions [...], source primaire de l'action, avant que cette dernière se transforme en représentation. »²³ Et je repense à la co-pensée comme « *véhicule* de la communication d'inconscient à inconscient ». Y a-t-il eu transfert de pensées, du corps à la pensée ? Dans les deux cas, ils nous véhiculent, nous déplacent, nous mobilisent²⁴.

Et, *in extremis* pour cette conférence, je relis sa préface au *Silence des émotions* (2011) que j'ai co-dirigée avec Catherine Chabert et Maurice Corcos, où je retrouve le corps : « un corps en action », évidemment, qui « *véhicule* l'intention qui donne sens, [mobilisant] la scène qui se met en jeu. »

Alors un détour : Pour me replonger dans la co-pensée, j'ai d'abord réouvert mes cartons contenant mes notes de ses séminaires et conférences à La Salpêtrière, ainsi que celles issues de la supervision collective de psychothérapie. Certes, il serait abusif de parler de co-pensée dans les séminaires et conférences puisqu'il ne s'agissait pas de communication dans la situation psychanalytique.

Mais pour la travailler, il me semble que j'ai dû accomplir des inférences à partir du souvenir de l'écoute de Daniel Widlöcher en séminaires et supervision, de son actualisation, voire de son accomplissement hallucinatoire de désir dans ce qui se re-présente : évidemment pris dans les rais du transfert et de la reconstruction. Hélène Widlöcher me demandait ce que ces *retrouvailles* m'avaient fait ? Elles ont transformé mes cartons en boîtes à trésors privés.

Je me rendais compte qu'il nous adressait sa pensée au travail qu'il publiait par ailleurs, et que je ne lisais pas ou peu, en tout cas qui me restait à la lecture, étrangère et indifférente. En contraste, ce qui m'est revenu d'abord, c'est le plaisir à le comprendre – c'était son art d'orateur d'induire cet effet partagé entre tous, et pas seulement dû à ses qualités didactiques.

Plaisir de comprendre, mais d'abord plaisir *d'entendre*, et dans cet entendre je suis tentée de mettre du sensoriel : pourquoi me revient, tout au long de ce travail, l'idée de sensorialité à partir de la co-pensée de Daniel Widlöcher et de m'y fourvoyer, au sens *d'y entendre ce qui n'y est pas*... Et je re-découvre que cette obstination ne date pas d'hier, en me souvenant d'un travail que j'avais dû effectuer en séminaire, sur la pragmatique de la communication de Sperber et Wilson. De leur texte j'ai tout oublié ; quant au mien, celui-là je ne l'ai pas retrouvé dans mes cartons... Et la seule chose qui me revient dans cette « scène du passé », c'est qu'à la fin de mon intervention j'avais, très timidement, tenté une mise en lien avec le travail de Julia Kristeva sur la sensation et le langage, sur l'ancrage sensoriel du fantasme et surtout chez les femmes.

Des séminaires et conférences, ce dont je me souviens, c'est du contexte, de l'ambiance, de l'amphi Charcot ou de la salle Chaslin, et de sa présence, sa situation en ces lieux.

De la supervision, j'ai la mémoire vive de la *scène*, de la place où j'étais assise, de la sienne, de celle des autres participants, la mémoire de sa posture, de ses mouvements et de sa voix.

Alors, je relis ces notes prises lors d'une Journée du *Centre d'études du Vivant* en mars 96, où précisément, il s'attache à démêler la part sensorielle et la part psychique de l'hallucination délirante d'un côté, de l'hallucination onirique de l'autre : primauté pour l'hallucination délirante d'une sensorialité auditive, mais *qui vient du psychique* : caractérisée par « une *voix qui s'exprime par une pensée* à l'intérieur du sujet ». (Primauté d'une sensorialité visuelle dans l'hallucination onirique.) Sur son chemin qui nous mène à l'accomplissement

23. D. Widlöcher, « Réponses à Jean Laplanche » (1984), *La pulsion, vie et destin* (2022), *Le présent de la psychanalyse*, p. 154.

24. Également dans D. Widlöcher, « Affect et empathie », *Revue française de psychanalyse*, 1999, p. 175 : « [...] l'analyste est "mû" par la pensée de l'analysant (mis en mouvement et ému) par la pensée de l'analysant. »

hallucinatoire du désir, je perds de vue la sensorialité. Alors, dans mon débat intérieur avec Daniel Widlöcher, je le questionne sur l'ancrage sensoriel des mots eux-mêmes dans l'expérience *présentifiée* de la scène.

Et, de toutes les traces motrices, je choisis celle de la voix et je lui propose que l'hallucinatoire de la présentation d'action en séance retrouve, d'abord, cette voix, pour s'en *gaver*. À la fois attraction première et propulsion vers le sens, vers sa valeur représentative et qualitative. Et la co-pensée *fabrique*, après-coup, le psychique – sexuel – de la voix. Y a-t-il dans ce que décrit la co-pensée renoncement à cette [jouissance de la] voix ? Je ne le crois pas. Ou plutôt je ne le *sens* pas.

Daniel Widlöcher trouve dans la nouvelle d'Edgard Poe, *Double assassinat dans la rue Morgue*, une illustration du travail de co-pensée dans le silence et la coïncidence des inférences des deux interlocuteurs, conduisant au « devinement » de la pensée de l'un par l'autre²⁵.

« En poussant le paradoxe, écrit-il, on pourrait dire que la séance idéale pourrait être ce double silence » de Dupin et de Poe. Mais qu'il nous faut communiquer notre propre travail inférentiel, « *au risque de rompre le charme d'une illusion de la co-pensée qui s'accommoderait si bien du silence* »²⁶. Dans cette illusion de co-pensée idéale, je ferais bien agir le fantasme narcissique primaire, susceptible d'être partagé un moment entre analysant et analyste. Daniel Widlöcher a été de ceux qui ont fait valoir sa nature fantasmatique, et ce qu'il me semble c'est que précisément tout son effort a été de faire parler le silence. Et c'est dans la surprise qu'il trouvait le plaisir de la co-pensée²⁷, celle de la découverte de la non-coïncidence des pensées, à la source d'un travail d'analyse et d'interprétation le plus productif. Je le cite : « [...] ce qui retient notre attention [...], c'est ce que nous attendons et qui ne vient pas » ; le manque à penser, en nous et en l'autre, le vide ou le remplissage de substitution, « qui font suspecter l'évènement inattendu. »²⁸

Une dernière route qui ramasse les chemins parcourus, je le cite, « [...] comment [l'analyste] peut interpréter dans une finalité "autistique" », c'est-à-dire dans une production de pensée sans aucune intention communicative, à la manière du rêve (Widlöcher, 1991)²⁹ et pourtant dans la relation interactive du transfert. »³⁰

À l'interlocuteur qui lui demande si la co-pensée relève de ce qu'on appelle la relation de transfert, il répond : « Non, je ne pense pas que ce soit à proprement parler le transfert ».

Ou encore : « Le contre-transfert [...] passe dans la co-pensée [...] mais il n'y a pas que le transférentiel dans la co-pensée. »³¹

Mais aussi, ailleurs on lit que « Sont évidemment indissociables les opérations mentales et les forces pulsionnelles qui les animent. »³²

Retenons : le transfert et le contre-transfert comme sources et animation de la co-pensée, qui est elle-même « quelque chose en plus ».

25. D. Widlöcher, « Quand les mots viennent à manquer. L'analyse cognitive du silence en psychanalyse », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 13, 1994, p. 521. Là aussi, j'ai pensé que, quand Daniel Widlöcher évoque l'exemple des inférences coïncidentes de Poe et Dupin, il ne s'attarde pas sur tous les indices corporels et de mouvements à partir desquels Dupin « devine » les pensées du narrateur : à savoir, le narrateur a buté sur une pierre, s'est retourné pour regarder un taxi, il a surveillé les ornières dans les pavés, il a murmuré un mot, tourné ses yeux vers le ciel, marché courbé puis s'est redressé, etc. Le silence, dans la séance, ne dispose pas des mêmes indices, même s'il peut également être doté de qualités sensorielles par les mouvements ou l'immobilité du corps, déliés ou contenus, son souffle sa respiration...

26. *Ibid.*

27. Notes d'un séminaire sur le plaisir dans/de la pensée, 27/11/1997.

28. D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, 1986, p. 76.

29. « L'autisme du rêve », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 3, 1991, pp. 31-49.

30. D. Widlöcher, « Analyse cognitive du silence en psychanalyse », *Revue internationale de psychopathologie*, 1994. Pensée qui est issue pour D. Widlöcher de la distance à laquelle doit se tenir l'interprétation de l'acte de parole du patient : distance à la fois du pur registre économique et dynamique, du côté du jeu de la pulsion et distance du pur registre illocutoire dans le cadre d'une théorie de la parole.

31. D. Widlöcher, *La psyché carrefour*, Éditions Eshel, 1997, p. 48 et 52.

32. D. Widlöcher, « Dissection de l'empathie », *Revue française de psychanalyse*, n° 68/3, 2004, p. 990.

C'est dans son texte « Le tiers dans la pensée »³³ qu'on trouve son travail le plus engagé à éclaircir le lien entre transfert de pensée et transfert pulsionnel qui est, suivant ses mots, « si étroit dans la cure »³⁴. Je le cite un peu longuement : « Si l'on considère que toute activité de pensée dans le champ d'une analyse est un effet de transfert ou de contre-transfert, il est clair que les deux concepts se recouvrent complètement. À la réserve près que le transfert se réfère à la dynamique pulsionnelle et la co-pensée à la forme de la représentation, les deux faces des mêmes actes mentaux. »³⁵

Voici un fragment clinique dont j'ai déjà parlé ailleurs et sur lequel mon interrogation sur la co-pensée et le transfert me donne envie de revenir. Un analysant que je rencontre depuis peu me dit qu'en marchant vers mon cabinet, les travaux sur la route qu'il rencontre lui ont fait penser à ce qu'il se passe en séance : des tranchées qui s'ouvrent, d'autres qui se comblent, des intersections, des bifurcations nouvelles...

« Je » suis mobilisée dans ces chemins et bifurcations et je lui dis rapidement « Oui » de façon appuyée, ce que je me reproche quasi instantanément, pensant que je lui dis souvent « oui » de cette manière suite à ses métaphores qui me séduisent, y répondant par ma propre séduction. Il parle ensuite « *d'habiter la tranchée* », dans son nouvel appartement qu'il investit enfin. Peu de temps après, il me transmet une autre métaphore : il a une membrane extérieure qui bouge mais la forme au-dedans reste la même, à peu près, la membrane bouge mais elle est plus élastique, contre la pression extérieure. Me vient la pensée du pare-excitation mais aussi celle de la pression intérieure, celle de la vie pulsionnelle, de l'objet interne et du fantasme et je pense dire quelque chose comme : « Seulement extérieure ? » Cette fois-ci je me retiens. S'ensuit un long silence, que je sens déçu et frustré, où il grommelle un « humm bon ».

Je pense d'abord que je n'ai rien dit parce que c'est un savoir théorique qui m'est venu, peut-être ce tiers psychique interne dont parle Daniel Widlöcher, dans sa part surmoïque. Plus fondamentalement, je me dis que ma pensée théorique venait en réaction à mon identification à la pression et que ne pas répondre équivalait à ne pas l'agir : où ma pensée du pare-excitation et de son « corps en action » à lui, me prévient fantasmatiquement dans ce premier temps de penser *le mien*, dans le transfert et dans ses effets en lui. Des éléments de séances passées me reviennent, relatifs à la *pression*, de sa mère maltraitante/battante, celle des gens qui répétitivement franchissent les limites avec lui, et aussi qu'ici c'était un espace qu'il contrôlait suffisamment, pour ne pas s'effondrer complètement. Alors aussi, je pense qu'en ne répondant pas, je ne fragilisais pas la membrane, je ne le faisais pas « *dérailer de sa tranchée* ».

Et enfin, je me dis qu'il a pensé que ma non-réponse était signe que cette fois, je ne partageais pas sa pensée et que sa représentation ne me causait pas de plaisir.

Après ce long silence, il dit que pour son anniversaire, il s'était offert un test ADN. Les résultats avaient montré qu'il avait 15 % de gènes issus d'Afrique. Il avait été troublé par leur coïncidence avec ce que lui avait dit sa grand-mère, qu'il était un « Octavo », c'est-à-dire avec 1/8^e de sang noir : « *elle était arrivée*, dit-il, par ses méthodes propres, au même résultat ».

Je repense alors à une autre séance, où il avait cherché sur internet des arbres généalogiques, me disant que ça avait été l'*effet* de la séance précédente : il avait trouvé des « Carton » dans sa généalogie. Ce qui était venu « *se mêler* » en moi à cet homme de Madagascar, dont il m'avait parlé au premier entretien, époux de sa mère, qui le violentait.

33. D. Widlöcher, « Le tiers dans la pensée », *L'inactuel*, n° 6, 2001, pp. 49-58.

34. *Ibid.*, p. 55.

35. *Ibid.*, p. 53. C'est une proposition qui mériterait à elle seule qu'on lui porte toute son attention. Et plus loin : « Les effets de co-pensée (ou de transfert de pensée) ne prennent sens que pour autant que l'analyste s'en dégage pour en mesurer le poids et en donner le sens » (p. 54), par son auto-analyse du processus associatif. Ceci *via* l'adresse à un tiers psychique interne.

J'ai voulu montrer comment me devenaient palpables les effets de ses associations en moi, activant à la fois des éléments des séances précédentes, des inférences sur ce qu'il me fait en parlant, et sur ce que je lui fais, et la façon dont je suis touchée, intimement, en ce point des mêmes origines. Aux prises avec mon contre-transfert mais aussi mon transfert, ce qui me fait privilégier la représentation de « deux faces » des mêmes processus. Dans le travail d'après-coup auquel je procède à présent, je peux penser que ma non-réponse a induit en lui dans son silence des pensées sur la *différence* – des pensées, des affects, des représentations, des sexes et des générations. Et qui ensuite, accomplissent dans l'acte de parole, le désir du même, d'une communauté d'origine entre lui et moi, *métis* comme l'est le fantasme d'adoucir en façade le danger pulsionnel mais trahissant son origine dans l'Inconscient. Point de capiton des cheminements qui, par des voies différentes « *arrivent au même résultat* », où j'entends aussi dans le transfert que, quand il me parle, il parle de – et à sa grand-mère, qu'il avait une autre fois qualifiée de *sorcière*, comme toutes les femmes du pays où il avait grandi...

Pour conclure, Daniel Widlöcher restait sceptique sur l'idée d'une résolution du transfert, « le transfert pulsionnel écrit-il, qui a été si longtemps la source des opérations de co-pensée doit se redéployer dans le rapport au monde » ; conservant une réserve énigmatique, dont l'inconnu ne « recevra aucune élucidation », aucun éclaircissement, apte à d'autres transferts³⁶ – de pensée.³⁷

Alors pour finir, je ne résiste pas à recourir à un jeu de langage, facilement j'en conviens, pour dire que Daniel Widlöcher a « redonné du corps » à la pensée, et que, ce faisant, il a remis de la voix, celle du pulsionnel sans sa source somatique, dans le langage.

36. C'est moi qui introduis le tiret.

37. D. Widlöcher, « Le tiers dans la pensée », *L'inactuel*, n° 6, 2001, p. 58.

Co-pensée et empathie : leurs liens avec le transfert

Martín Reca

Je suis heureux, reconnaissant et ému d'avoir la possibilité de prendre la parole dans cette Journée d'hommage à Daniel Widlöcher organisée par son Association, l'Association psychanalytique de France, pour exposer à mon tour un aspect de son œuvre. Et de le faire avec vous, avec Solange Carton et aux côtés particulièrement d'Hélène Trivouss Widlöcher, sous son égide.

J'ai toujours eu pour Daniel Widlöcher une profonde admiration pour ses qualités de psychanalyste et ses qualités humaines.

Je l'ai beaucoup fréquenté, d'abord pour son enseignement, à La Salpêtrière et aussi lors de ma formation à l'APF, ensuite dans des rencontres très régulières aux motifs divers – seulement interrompues par sa disparition physique – rencontres dans lesquelles on finissait toujours par parler de clinique. C'est la raison pour laquelle, pour poursuivre la discussion sur la co-pensée et l'empathie j'ai opté pour illustrer ces complexes questions de m'appuyer sur une situation clinique.¹

Sous une apparence de relative simplicité la « co-pensée » – en tant que concept mettant l'accent sur la dimension communicationnelle des activités psychiques existant entre analyste et analysant – comporte quelques difficultés de compréhension. Elle soulève en effet des questions complexes, dès lors qu'on l'inscrit dans l'ensemble de la théorie analytique établie et elle peut même aller jusqu'à nous surprendre. L'empathie, une des conditions techniques pour donner cours à la dynamique de la co-pensée peut, à elle seule, inspirer un vif débat.

Daniel Widlöcher, orateur généreux et interlocuteur très empathique, se souciait dans ses écrits d'explicitement logiquement les fondements cliniques et théoriques de la notion de co-pensée et il le faisait dans un langage devant servir à l'échange avec des psychanalystes de tous horizons, certes mais aussi avec des cliniciens et chercheurs d'autres disciplines de la psychopathologie et des sciences de l'esprit. D'ailleurs, en fin connaisseur des écoles de pensée dans ce domaine de par le monde il a toujours cherché à positionner ses vues dans ce débat d'idées de portée internationale. Ses textes atteignent vite ainsi un haut niveau conceptuel ce qui, malgré son intention générale de clarté, les rendent souvent difficiles d'accès.

Novateur, fondateur, fils de la génération de la « parole pleine », Daniel Widlöcher construisait ses propres idées et ses propres mots pour les dire, nourri des idées des autres, certes mais en ne cédant rien de son intuition d'excellent clinicien et de chercheur éminent. Pour lui, l'étude du phénomène psychique que seule la psychanalyse met au jour gagne cependant toujours à être examinée de manière pluridisciplinaire. Ainsi, le phénomène psychique psychanalytique apparaît-il étudié, tantôt sous l'angle des médicaments psychotropes, tantôt sous celui de la pragmatique du langage, tantôt encore selon une approche cognitive ou mis à l'épreuve des épistèmes de la psychologie expérimentale. Ces ouvertures n'altéraient jamais la place à partir de laquelle il les opérait, à savoir son engagement convaincu et convaincant pour la méthode psychanalytique, mieux, en faveur de la spécificité freudienne de sa pratique et de son écoute.

Daniel Widlöcher a cherché avec rigueur et vigueur à rendre à la métapsychologie freudienne une langue plus que jamais vivante. Ce renouveau prend parfois un caractère vertigineux : le pulsionnel sans la pulsion ; le

1. Cette situation clinique présentée oralement lors de la journée ouverte du 10 décembre ne pourra pas être reproduite ici. Pour garder le caractère éminemment pratique de ma conférence, je vais m'y référer cependant autant que je le pourrai comme guide de mon propos.

transfert et le contre-transfert bien sûr mais entendus comment ? l'objet oui mais pas celui-là ; la sexualité infantile toujours... mais née de quel désir ? l'inconscient, d'accord mais... parlons-en !

Ce renouveau, qui ne néglige aucun aspect de l'œuvre freudienne, tient compte des développements ultérieurs (ceux de l'*Ego-psychology*, ceux de Lacan, du kleinisme anglais et latino-américain, du narrativisme américain, de l'intersubjectivisme... pour ne les citer que trop rapidement). Il y reconnaissait une vitalité de science. La co-pensée doit beaucoup aux théories de la communication et aux théorisations intersubjectives. Mais plutôt que de s'en inspirer Daniel Widlöcher a surtout cherché à mesurer les différences de ses propres conceptualisations à l'aune de ces mouvements qui, *in fine*, ne les résument pas.

Je vais essayer d'aborder deux aspects seulement de la co-pensée et de l'empathie (thème de notre table ronde) en tant qu'elles portent l'idée de changement dans la cure (thème de la journée) :

1 – leur lien complexe avec le transfert (et le contre-transfert) ;

2 – la fonction tierce que cette *métapsychologie de l'écoute* promet (ses voies d'ouvertures).

Je livre auparavant, dans les suites des « jalons conceptuels » posés par Solange Carton, une définition de la co-pensée en citant des extraits choisis de son auteur : « Le terme de co-pensée ne désigne pas quelque artifice nouveau mais vise à décrire un processus de développement réciproque de l'activité associative. Les mots, et ce qui est signifié entre eux, leurs associations, les mots omis, censurés, etc., venus de la parole de l'un entrent dans la pensée de l'autre, devenant ses propres objets de pensée. »²

« La co-pensée peut être considérée comme le véhicule de la communication d'inconscient à inconscient. D'un point de vue dynamique, le jeu transféro-contre-transférentiel s'inscrit dans le contenu et la dynamique associative de la co-pensée. » « Les réseaux associatifs produits chez l'analyste doivent être entendus comme l'expression de la réalité psychique de l'analysant. »³ « Celle-ci n'est pas accessible à la conscience. [Elle se présente accomplie sur le mode hallucinatoire] et ne peut être que « reconstruite »⁴.

« Les effets de co-pensée ne prennent sens que pour autant que le psychanalyste s'en dégage pour en mesurer le poids et donner le sens. » « Ce travail « critique » d'auto-analyse doit fonder sa validité dans la référence au tiers »⁵.

L'empathie est consubstantielle aux processus de co-pensée, « elle résulte de l'activité psychique d'un esprit isolé qui tente de se représenter celle de l'autre. L'inspiration kantienne de Freud ne lui permettait guère de se départir de ce point de vue. Freud était, certes, plus enclin à s'interroger sur le transfert de pensée que sur une pensée intersubjective proprement dite. »⁶

La co-pensée en pratique clinique

En recevant un patient, une patiente, il arrive que l'on soit sollicité d'emblée sur un mode interactif dont on perçoit tout aussi rapidement la richesse du matériel dans son contenu projectif-transférentiel. En l'écoutant, l'analyste peut être vraiment impacté par ces énoncés, par la force illocutoire dont ils sont investis et il essaiera, parfois laborieusement, d'accueillir des pensées-indices aussi bien dans le déploiement connotatif que ces propos éveillent en son écoute que dans des traces mnésiques que leur présentation actualise. L'analyste

2. D. Widlöcher, « Empathie et co-pensée », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, vol. 3, n° 23, PUF, 2013, p. 39.

3. D. Widlöcher, « La conscience du point de vue de la psychanalyse », *Psychologie & Neuropsychiatrie du vieillissement*, vol. 5, n° 3, John Libbey, 2007.

4. D. Widlöcher, « Inconscient et théorie de l'action », *Actualité des modèles freudiens, langage, image, pensée*, Colloque de la *Revue internationale de psychopathologie*, PUF, 1995.

5. D. Widlöcher, « Le tiers dans la pensée », *L'inactuel*, n° 6, *En lisant Wladimir Granoff*, Calmann-Lévy, 2001, pp. 49-58.

6. D. Widlöcher, « De l'empathie à la co-pensée », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 30, Érès, 1998.

convoquera à l'esprit les éléments les plus rapprochés ayant précédé cette rencontre, d'autres traces mnésiques seront également mobilisées, il explorera les mouvements de résistances qui de part et d'autre peuvent être en train de se déployer, des idées incidentes émergeront également, par effets inférentiels dans notre esprit soumis à l'attention également flottante. On accueillera également, dans ce travail d'écoute des actes de parole et de langage du patient, de la patiente, les signes appartenant à des mouvements contre-transférentiels et la manière dont ils tendent à organiser l'écoute. D'autant plus que, à maintenir cette modalité interactive de communication, le patient, la patiente cherche à l'évidence à ce que l'analyste prenne une certaine position dite de complémentarité dans la relation (aussi bien interpersonnelle que, bien entendu, fantasmatique). Cette dynamique transféro-contre-transférentielle peut beaucoup affecter émotionnellement l'analyste et la « neutralité » de son travail d'écoute. Le maniement de ce mouvement transférentiel – nous le savons – engage aussi bien la compréhension des enjeux fantasmatiques, leurs logiques conflictuelles mêlant aux vœux fantasmatiques les défenses, les résistances... dans le cadre du plus strict refusant bienveillant celui qui décourage ces modalités communicationnelles (informatives et interactives comme les appelait Daniel Widlöcher à la suite de L. Prieto⁷, autant qu'il permet et qu'il promeut le travail de parole chez l'analysant. Le cœur de la pratique analytique s'y retrouve.

La co-pensée, elle, n'est pas absente de ce travail d'écoute propre à la tâche « ordinaire » du psychanalyste, elle est en revanche prise dans l'*agieren* du transfert. D'autant plus « prise » que l'on peut observer – ce qui est typique des mouvements projectifs si intenses – que le patient, la patiente, se « débarrasse » non seulement du matériel ainsi exposé mais aussi de toute responsabilité dans la présentation de celui-ci voire qu'il, elle, se débarrasse de sa propre capacité de penser. La règle fondamentale de l'association libre est, elle aussi, « prise » dans l'*agieren* transférentiel. Or la co-pensée en tant que processus de transformation à charge dans l'esprit de l'analyste est homologue à celui qui opère dans l'esprit du patient dès lors qu'il suit l'association libre. À ce titre la co-pensée est – et Widlöcher le rappelle régulièrement – l'analogue de la règle fondamentale. Par ce lien de dépendance, les conditions de fonctionnement de la co-pensée dépendront de l'évaluation que l'analyste fera de la libre-association chez son patient à ces moments d'une cure.

Penser le transfert est cependant une forme de co-penser. Certes mais ce n'est pas la spécificité de la notion de Widlöcher, me semble-t-il. On pense le transfert déjà pour essayer de le reconnaître dans ces formes de l'agir. Puis, pour le comprendre et pour penser au meilleur maniement possible en faveur de l'évolution du processus de la cure. Le silence à ces moments-là s'impose souvent techniquement. Cependant, parfois, plutôt que d'inviter le patient, la patiente, à la réflexion et à sa propre écoute (à une *introversion* de l'acte d'interaction pulsionnelle) le silence de l'analyste risque de l'inciter à conserver voire à accentuer cette disposition transférentielle, plutôt « interactive » (« Vous ne dites rien parce que... »). C'est pourquoi, malgré la « prise » mutuelle des deux protagonistes de la situation transférentielle, l'analyste peut être amené à décider d'intervenir pour signaler un aspect de ce que s'y passe sur un mode interrogatif. Cela peut modifier la force projective du transfert ; mais parfois, cela ne réussit pas. La tension de l'atmosphère peut atteindre son acmé. L'opportunité d'interpréter relève de l'analyse technique de ces circonstances. Daniel Widlöcher proposait aussi de nommer, d'indiquer à l'analysant, cette dimension « interactive » recherchée par lui en même temps qu'on l'invitait explicitement « à penser la situation ». Un niveau, peut-être le plus apparemment ordinaire, de surface, du co-penser : « Je pourrais vous répondre comme vous semblez le vouloir concernant telle chose, mais j'essaie de penser en tant qu'analyste ; d'ailleurs, je vous invite à penser, vous aussi, à vos questions, à profiter de votre séance pour penser ce qui s'y passe ». Widlöcher rappelait que la règle fondamentale pour le patient ne se réduit pas à dire tout ce qui se présente à son esprit mais qu'elle l'invite aussi à *observer* cette présentation (par métaréflexion). Si, malgré ce maniement, la modalité interactive se poursuit, l'interprétation de la « ré-alisation » du fantasme introduit souvent un changement dans la tonalité de la séance et une meilleure écoute

7. D. Widlöcher, « Pour une métapsychologie de l'écoute psychanalytique », *Revue française de psychanalyse*, tome LIX, numéro spécial congrès, 1995, p. 1760.

chez le patient, la patiente. Chez l'analyste aussi. Un silence partagé s'ensuit. Les conditions se prêtent davantage pour instaurer une communication d'*insight* (qui n'est pas à confondre point pour point avec l'*insight* ; l'acte d'*insight*). La communication d'*insight* est une sorte de métacommunication, dans laquelle l'objet de référence n'est plus l'objet visé par l'énoncé mais l'acte d'énonciation lui-même.

C'est dans ces conditions-là que l'analyste – non dégagé mais moins « engourdi » par les effets directs de la prise transféro-contretansférentielle – peut chercher activement à adopter une attitude d'esprit empathique dans le sens bien spécifique de renouer avec l'ignorance quant à l'objet ou aux objets explorés dans la situation présente avec l'autre : Être empathique avec ce quelque chose qui convoque les deux protagonistes, qui s'y « présente », alors que leur deux « moi » en ignorent tout. Empathique avec ce que le patient réussit à identifier/exprimer par présentation sans forcément le savoir⁸. Daniel Widlöcher insiste de manière originale, me semble-t-il, sur combien la communication d'*insight* peut aussi à son tour susciter de l'empathie. Les conditions de cette modalité communicationnelle (qui reste toujours mobilisée dans sa dynamique par le transfert ! – nous y reviendrons –) permettent l'empathie. Autrement dit, le mouvement du transfert dans sa forme expressive interactive, agissante (sans les conditions donc de la communication d'*insight*), prend le couple analyste-analysant dans la scène du transfert et empêche l'empathie, celle qui, ici, nous intéresse, l'empathie non défensive. Une empathie, d'ailleurs, qui n'est plus seulement portée sur le sujet (attitude banale disait Widlöcher) mais sur l'objet inconnu qui l'occupe.

Ces conditions de l'empathie ne sont pas dénuées de conflictualité transféro-contre-transférentielle auxquelles l'analyste doit absolument et constamment veiller. C'est aussi en ce sens que l'empathie dont parle Daniel Widlöcher se distingue des propositions d'autres auteurs. Le passage à une modalité communicationnelle autre (communication d'*insight*) du transfert ayant suscité en l'analysant une ré-introjection (à la fois des contenus de pensées et de sa propre capacité de penser en vue d'une élaboration) n'empêche pas le pulsionnel de poursuivre subrepticement son vœu transférentiel et sa conflictualité notamment avec le surmoi au service donc de ce besoin ou de ce désir inconscient. Le pulsionnel, dans une « logique pulsionnelle complémentaire » (dixit Daniel Widlöcher) cherchera toujours à donner satisfaction au fantasme déployé dans la relation avec l'analyste pris, ici, comme objet-but de la pulsion, et ce, malgré le fait de l'avoir, par co-écoute de l'interprétation, suffisamment identifié. (Nous le savons, le fantasme pulsionnel ne renonce pas si facilement à la recherche de sa satisfaction). Considérer l'évolution du matériel suivre toujours ce cours peut amener l'analyste à intervenir à nouveau, à la recherche de l'écoute conjointe des mouvements associatifs de pensée et des affects en renforçant leur caractère de libre association et de ce qui est le propre de la métacommunication.

Dans ce contexte, de plus grande libre-associativité, l'écoute également flottante récupère aussi sa « liberté » et des pensées incidentes surgiront dans l'esprit de l'analyste dont il faudra critiquer le degré de subjectivité contre-transférentielle ou, plutôt, le degré de tissage avec les associations de l'analysant, celles communiquées oralement et celles qui ne le sont pas. L'empathie ici consisterait à récupérer la capacité d'écouter ses propres pensées à soi investies comme des rejets issus de la rencontre avec le patient, la patiente ; laissant venir à l'esprit d'autres éléments contextuels potentiels – c'est-à-dire ayant pu échapper au moi de l'un comme de l'autre – éléments plus ou moins incidentels et inférentiels. L'empathie (dit Daniel Widlöcher) est la recherche critique (auto-analytique) de l'identification momentanée au patient pour interroger avec lui son objet, y compris, voire surtout, l'objet absent.

Je reprends ici une part de la situation clinique présentée devant le public (et non publiable) le fait que, suite au récit d'un rêve, l'analysante essaie avec effort de le compléter car elle constate qu'elle oublie ce dont un des personnages du rêve pense dans la scène rêvée et qu'elle avait pourtant bien « entendu » et retenu au réveil. L'analysante s'y évertue avec une gestuelle et une mimique du visage si expressives que cela induit, chez l'analyste, une idée qu'elle pouvait être en proie à une identification à ce moment-là et au personnage

8. D. Widlöcher, « L'autisme du rêve », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 3, PUF, 1991, p. 154.

en question et à son rôle dans le rêve. L'analyste l'interroge sur l'événement « en creux » au cœur de son propre récit du rêve : « Mais pourquoi, d'après-vous, vous ne récupérez pas la pensée que vous dites avoir eue intra-rêve ? ». L'analysante dit, intéressée, « je ne sais pas ». Puis, elle réalise l'identification avec son personnage et peut connecter avec l'affect qui l'envahit alors en se remémorant des parties oubliées du rêve. Ces actions confortent l'établissement d'une communication d'*insight* (comme dit Daniel Widlöcher) découragent le mode interactif directement pulsionnel (l'analyste pris comme objet-but de la décharge) et permettent l'avènement des *insights* non seulement des affects sous-jacents attachés à l'objet refoulé mais aussi attachés à ce qui se présente et se « représente » dans l'*ici est maintenant* du transfert. L'objet de l'action fantasmatique (la scène partiellement refoulée) et l'objet du fantasme en train de se représenter (l'acte qui le matérialise).

Daniel Widlöcher défend souvent l'idée que la « co-pensée » par empathie avec la complexité des mouvements psychiques permet de mettre en lumière la réalité psychique qui occupe le patient, la patiente, à son insu dans l'*ici et maintenant* de la séance.

La sémiologie du corps participe de ce déchiffrement (Solange Carton s'y réfère à très juste raison, je trouve). Mais aussi les signes de l'énonciation (dans l'exemple, le silence et la « lacune » associative) lesquels s'identifient aux racines inconscientes de l'énoncé.

Il est à noter que, la communication d'*insight* (et parfois l'*insight* lui-même ou les *insights* qu'elle promet) renforce l'association libre, en atténuant la barrière de la première censure Cs-Pcs en favorisant ainsi la communication et la mise en représentation des fantasmes plus proches d'une certaine primarité du processus associatif. L'émergence de formations de l'inconscient avec la force du *Witz* est favorisée. Car, rappelle Daniel Widlöcher, en opposant la réalité factuelle à la réalité psychique on risque d'oublier que la réalité introspective ou psychologique peut aussi lui être opposée⁹. En adoptant la communication d'*insight* le récit introspectif devient, pour le patient lui-même, plus « associatif », témoignant ainsi de la plus grande attention que celui-ci accorde à l'acte même de l'énonciation. Le travail de parole du patient est ainsi plus une énonciation qui cherche à présent à figurer un souvenir dans l'*ici et maintenant* du transfert plutôt que le récit introspectif désignant un souvenir déjà pris dans une construction intellectuelle (à quelques égards, cela évoque ce que Widlöcher suivant Politzer et Lagache appelle le « concret » des rencontres, ici dans un sens encore plus régressif).

Dans ce contexte transféro-contre transférentiel, les idées « intuitives » (Reik, Bion) surgies par co-pensée dans l'esprit de l'analyste, induites par l'analysant, trouvent leur « homologon » dans les dires du patient voire ou surtout dans ses omissions. Widlöcher appuie sa réflexion sur *un autre transfert*, le transfert de pensée freudien (*Gedankeübertragung*) – qui établit une « homologie » des processus associatifs entre l'analyste et l'analysant non résultative en soi mais pouvant aboutir à des *co-incidences* – plutôt que sur l'acte de « deviner » (Freud, Reik) ou sur les modèles issus de la relation d'objet dont ceux de l'intersubjectivité^{10, 11}.

À ce moment-là, le matériel de la séance paraît autant s'inscrire dans des mouvements transférentiels érotiques qu'identificatoires. Nous aurons à y revenir.

À d'autres moments l'analyste peut être « distrait » – nous dit Daniel Widlöcher –, être « ailleurs ». Ces « distractions » ne sont pas inintéressantes comme on le sait.

Mouvements « néguempathiques » les aurait appelés Daniel Widlöcher. Il n'aurait pas manqué de voir qu'ils apparaissent au moment où le transfert érotique et identificatoire cherche à nouveau à « happer » la figure de l'analyste (en tant qu'objet-but) mais à l'appeler comme ça – « néguempathie » et pas seulement contre-transfert

9. D. Widlöcher, « De l'imaginaire à la réalité psychique : les chemins de l'écoute », in Reça M. (dir.) *La réalité psychique dans la pratique psychanalytique*, Campagne Première, 2017.

10. D. Widlöcher, « Contre-transfert et co-pensée dans l'écoute analytique », in Reça M. (dir.) *Heinrich/Enrique Racker Vous avez dit contre-transfert ?*, L'Harmattan, 2013.

11. D. Widlöcher, « De l'empathie à la co-pensée », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 30, Érès, 1998 et M. Reça, « Inconscient et réalité psychique », in Périer A. (dir.), *Daniel Widlöcher. Itinéraire d'une pensée psychanalytique originale*, Éditions In Press, 2015.

négatif ou défensif – je pense que Widlöcher mettrait ainsi davantage l'accent sur la discontinuité au niveau de l'articulation de la co-pensée analyste-analysant dont, finalement, la seule conséquence regrettable se posera dès lors que l'on fera intervenir dans ce contexte une certaine logique de l'interprétation. En effet, toute pensée issue d'un mouvement néguempathique chez l'analyste, pour intéressante qu'elle puisse être, non seulement restera une pensée isolée, mais elle est contre-transférentielle dans le sens le plus restreint de ce terme : elle est moins induite qu'elle n'est *provoquée* par la pensée de l'autre, et de ce fait elle ne rencontre pas de trame psychique dans l'esprit du patient en cas de nécessité d'être communiquée à des fins interprétatives. Ne manquant jamais de signification transféro-contretransférentielle, dans une logique explicative (qui resterait fidèle à « l'équation fondamentale » de la répétition), cette pensée néguempathique manquerait en revanche, dans une logique de co-pensée, de la condition d'empathie pour participer de l'acte de représentation et pour construire du « sens » (dans un mouvement d'*insight*, d'ailleurs, suffisamment partagé entre analyste et analysant pour que l'observation conjointe de cette saisie invoque la figure tierce de la réalité psychique)¹². La co-pensée se rapproche ici du *Squiggle* winnicottien, autant dans l'aspect technique que dans son fondement théorique. « Le travail interprétatif prenant ses racines dans la co-pensée s'applique à celle-ci et non au seul esprit du patient »¹³.

On voit bien que la co-pensée empathique ne s'oppose pas au transfert ni au contre-transfert libidinaux (elle en dépend ou elle en est compromise) mais la co-pensée en élargit la compréhension de la complexité de la situation transférentielle. Le transfert et le contre-transfert ne relèvent pas seulement ici des courants sexuels infantiles. Le transfert et le contretransfert s'élargissent aussi à des mouvements identificatoires, aux aspects identitaires¹⁴ de ces mêmes courants pulsionnels. Toutes composantes des *repräsentanz* de la réalité psychique émanant du ça... en quête de (re)présentation psychique parce qu'actualisés¹⁵.

Si la co-pensée empathique élargit l'écoute de l'analyste, sans trahir le transfert pulsionnel (érotique ou destructeur), il n'est pas moins vrai que celui-ci se voit « rétréci » dans sa force signifiante. La métapsychologie de l'écoute – telle que Widlöcher la préconise – semble accorder une moindre force d'attraction exclusive à la pulsionnalité narcissique ou objectale dès lors qu'il s'agit d'identifier les actions et l'acte de la réalité psychique en train de se représenter dans l'inconscient par l'actualisation de la situation transférentielle.

Autrement dit, la métapsychologie de l'écoute, élaborée à partir de la co-pensée empathique dans le lien transféro-contre-transférentiel, laisse davantage ouverte la place sexuée, avec ses intentions de désir, qui revient, par assignation transférentielle, aux protagonistes de la relation analytique. Ces « places » – probablement les deux, voire les trois (de la triangulation œdipienne – sont interchangeable pour l'acte inconscient en train de s'accomplir dès lors qu'on veut faire parler – de cette même tendance – la complexe structure inconsciente de la réalité psychique, en quête maintenant de toutes les représentations qui s'y rapportent¹⁶. Daniel Widlöcher insiste à ce propos sur l'intérêt d'observer surtout ensemble, analyste et analysant, l'acte qui réussit à représenter celles-ci tout en manquant le noyau de la structure inconsciente, son « ombilic ». Accomplissement hallucinatoire *de* désir plutôt que *du* désir.

Pour conclure, je reviens sur les deux aspects que cet incomplet développement pratique aspire à illustrer et je m'explique encore un peu, en me servant de ce que j'ai retenu de l'enseignement de Daniel Widlöcher.

12. D. Widlöcher, « Le tiers dans la pensée », *L'inactuel*, n° 6, *En lisant Wladimir Granoff*, Calmann-Lévy, 2001, pp. 49-58.

13. D. Widlöcher, « Pour une métapsychologie de l'écoute psychanalytique », *Revue française de psychanalyse*, tome LIX, numéro spécial congrès, 1995, p. 169.

14. Aspects identitaires du fantasme même dans le sens de résistance essentielle au changement.

15. M. Reça, « Inconscient et réalité psychique », in Périer A. (dir.), *Daniel Widlöcher. Itinéraire d'une pensée psychanalytique originale*, Éd. In Press, 2015.

16. D. Widlöcher, « L'objet du fantasme », *L'évolution psychiatrique*, n° 70, Elsevier, 2005, pp. 19-29.

Le transfert présente l'actualisation de la réalité psychique sous deux logiques : l'une, dans le passage à l'acte ou dans les formes plus subtiles de l'*agieren*, impliquant l'analyste comme objet-but du jeu pulsionnel. La pulsion ici cherche dans cette dramatisation la satisfaction. L'autre logique de la présentation pulsionnelle est celle, à l'instar du rêve, qu'agit la représentation inconsciente visant l'accomplissement hallucinatoire du désir. Daniel Widlöcher précise : « dans une logique « autistique » – autoréférentielle et qui ne cherche pas à communiquer ! –¹⁷. Freud aurait plus volontiers dit, je crois, narcissique. Ici, l'analyste est transférentiellement pris comme figure qui aide à matérialiser cette « réalisation ».

Première et deuxième logiques qui sont, pour le matériel de la séance, les deux faces de la même monnaie¹⁸. Deux faces plutôt d'un ruban, dans le long processus de la cure.

La première logique peut être vue comme une mise en acte d'un des fantasmes constituant de la réalité psychique composite qui s'actualise (au sens de la deuxième logique). La première logique peut même prendre parfois une fonction de résistance en cachant la deuxième.

La co-pensée et l'empathie, prises dans le transfert, sont des outils pour réussir à pénétrer dans la deuxième logique (et approcher davantage de la primarité de la réalité psychique). Widlöcher, sans rien négliger de l'écoute et du maniement de la première logique, donne à cette deuxième logique une place toute particulière au regard de l'avancement de la cure et du changement qu'elle doit permettre. D'un point de vue clinique il préférerait indiscutablement cette voie.

Pour interpréter la première logique – « complémentaire », interactive –, Daniel Widlöcher pense que « nous recourons au modèle de l'identification hystérique ». Il propose de recourir en revanche au modèle de l'identification narcissique afin de faire percevoir à l'analysant comment il est possédé, par ce qu'accomplit la figure qui le possède et dont il assure (avec l'analyste) la mise en acte dans le fantasme. (Acte et action *en soi* et non *de soi*)^{19, 20}.

Ces opérations sont deux des principales voies d'ouverture pour le changement.

Une troisième voie, à la lecture de Daniel Widlöcher, pourrait résulter de ce que l'espace (d'observation d'*insight*) ouvre comme perspective. Le « feu qui avait pris dans la salle » est maintenant visible sur la scène. Je crois que Widlöcher doit surtout à Lagache cette attention portée au travail de la conscience mise au service de la capacité par le patient à observer et à penser la réalité psychique tout en échappant à la fascination exercée par le moi constitué.

Tiercéisation qui s'approfondit du fait de la réalisation par le sujet du caractère « impersonnel » de la réalité psychique qui agit et rêve en lui. Le fameux « *ça pense en nous dans un autre lieu* ».

L'apport de Daniel Widlöcher, à travers le concept de « co-pensée », j'en suis persuadé, nous aide grandement à tendre vers cette « double écoute » de soi à partir de l'expérience d'un autre en soi. De cela en particulier je le remercie.

17. D. Widlöcher, « L'autisme du rêve », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 3, PUF, 1991.

18. D. Widlöcher, « Le tiers dans la pensée », *L'inactuel*, n° 6, *En lisant Wladimir Granoff*, Calmann-Lévy, 2001, pp. 49-58

19. D. Widlöcher, « La personne du psychanalyste et les processus d'empathie et de co-pensée », *Psychanalyse en Europe, Bulletin FEP*, n° 57, 2003.

20. D. Widlöcher, *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*, Odile Jacob, 1996.

Discussion

*Hélène Trivouss Widlöcher*¹

Avec Solange et Martin on a travaillé ensemble et on s'était dit que je ne reviendrai pas en détail sur chacun des exposés mais que je me mettrai dans une situation d'inter-associativité et donc que j'allais associer sur ce que vous ont dit, l'un et l'autre, en espérant que dans la salle sera repris chacun des éléments que vous avez évoqués.

Donc, Solange, vous mettez en évidence votre très longue connaissance du travail, de l'œuvre de Daniel. Qu'est-ce que j'ai retenu ? Beaucoup de choses, ce qui m'a frappé c'est que vous évoquez son talent d'orateur. Théoricien, tout le monde le sait, orateur aussi mais je voulais surtout mettre en relief qu'orateur ça ressemble aussi à quelque chose de l'ordre du comédien et Daniel avait voulu être comédien quand il était petit et ça lui est resté, tout au long de sa vie, en particulier dans les fables de La Fontaine, dans Molière ou Racine. Il aurait sûrement eu une belle carrière ! Et donc c'était quelque chose de très présent dans ses conférences, même si on ne se rendait pas directement compte. De vrais talents d'orateur et j'ajouterai donc de comédien... de tragédien aussi, il était très bon en tragédie.

Vous explorez le champ de sa métacommunication de l'écoute, de la communication d'*insight*, on en a parlé, on continuera et on reviendra sur ce que vous avez évoqué de la métacommunication, la place du corps, la sensorialité, qui effectivement sont des aspects de son œuvre qui ne sont pas tellement connus, sauf par des experts comme vous êtes.

Vous revenez sur quelque chose dont on a parlé ensemble tous les trois qui est la communication d'inconscient à inconscient, à l'œuvre chez Daniel. Il l'évoque beaucoup, en particulier dans l'histoire de la co-pensée, *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*, *Le tiers dans la pensée*, la correspondance Freud-Ferenczi, celle avec Fliess. Il avait une oreille du côté de ce sujet qui m'a toujours surprise. Du coup ce qu'on a évoqué ensemble je le mets en relation avec un moment extraordinaire de visite dans un musée et de discussions avec Laurence Apfelbaum, Jean-Yves Tamet, ici présents et Bernadette Ferrero, qui n'a pas pu venir aujourd'hui. Dans ce musée, brusquement, j'ai eu une espèce de fantaisie personnelle, une bizarrerie parce que j'étais très fatiguée ; je me suis assise, (on visitait l'exposition de Rosa Bonheur à Orsay) devant le tableau d'une tête de cheval, je suis restée un bon moment et il m'est venu une fantaisie à propos de la co-pensée. Ma fantaisie est la suivante : j'ai toujours été intéressée par la question de comment l'esprit vient aux femmes, aux hommes et qu'est-ce qu'on peut en dire, comment naissent les idées ? Pourquoi la co-pensée plutôt qu'autre chose ? Et là, peut-être à propos de la nouvelle à laquelle Daniel se référait souvent, *Le double assassinat dans la rue Morgue*, j'ai pensé à ce moment-là au texte dont il parle dans son autobiographie, *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste*. Il est bizarre comme titre d'ailleurs et il vient directement disait-il, d'Anna Freud : il lui aurait demandé qu'est-ce qu'un psychanalyste ? et elle lui a répondu : « *quelqu'un qui le reste* ». C'était un clin d'œil dans son titre. L'autre clin d'œil c'est que *Le double assassinat dans la rue Morgue* m'évoque la *Double rencontre dans la rue de Lille*, c'est le chemin vers la tête de cheval, vous allez voir ! Donc *Double rencontre rue de Lille*, est le titre du premier chapitre de son autobiographie. Il l'a écrit lui-même bien sûr mais il nous avait demandé de l'interviewer pour commencer et ceci se passait à Saint-Remy-de-Provence avec

1. Il s'agit de la transcription de l'enregistrement orale de l'intervention d'Hélène Trivouss Widlöcher. Nous avons voulu garder, justement, le caractère oral.

Emmanuelle, Sylvain Missonnier et moi-même. Donc Daniel avait commencé à nous raconter ce qu'il appelle la première rencontre rue de Lille, il pensait à des éléments de son analyse avec Lacan et en particulier à quelque chose dont il avait déjà parlé à diverses reprises. Il disait : « tout est parti pour moi du conflit avec Lacan et particulièrement de l'histoire du cheval de Véronèse ». Il est en séance chez Lacan, c'est l'époque du séminaire du petit Hans et il est très intéressé par ce que dit Lacan, puis il retourne en séance peu de temps après, le lendemain ou le surlendemain et il dit à Lacan qu'il l'avait entendu dire que ce qui terrorisait le petit Hans c'était surtout le regard du cheval. Alors Daniel a une idée qu'il propose à Lacan et il fait une allusion très érudite au peintre Véronèse : le peintre montre sur son tableau Vénus et Mars surpris par Vulcain mais à la place de Vulcain on voit une tête de cheval. Je chemine donc de la scène du musée d'Orsay à ce souvenir de Daniel concernant l'histoire de Véronèse ; Daniel attend une réponse qui ne vient pas. Par contre il a une énorme surprise : au séminaire suivant, Lacan dit à son auditoire que personne dans ce public ne connaît probablement le tableau de Véronèse mais que néanmoins ce qu'il avait évoqué la fois précédente était tout à fait lié au tableau, Vénus et Mars et il parle de Vulcain et de la tête de cheval, etc. Et donc Daniel s'attend à quelque chose qui ne vient pas, il est sidéré mais surtout mécontent. En discutant je lui avais dit que je n'aurais pas été si mécontente après tout si mon analyste avait dit ça en lien avec ma propre analyse. Mais lui il était extrêmement furieux. Et donc il y a quelque chose qui se passe dans sa vie analytique. Quelque chose de terrible est arrivé. À ce moment-là, on revient à l'écriture de son autobiographie, Sylvain Missonnier commence à l'interroger. Daniel venait de dire qu'il avait fait une analyse intéressante avec Lacan, avec beaucoup de problèmes mais que Lacan l'avait introduit à un travail d'auto-associativité particulièrement riche. Donc Sylvain Missonnier intervient et dit « Auto-associativité et pourquoi vous ne dites pas libre associativité ? ». Réponse de Daniel : « Parce que c'était une libre association avec soi-même et non pas avec un tiers qui écoute, sans interpréter. Il dit, j'ai développé cette libre association moi-même, sur moi-même, dans le cadre du transfert et dans un courant auto-associatif ». À quoi Sylvain Missonnier dit : « Cette auto-associativité ne va-t-elle pas à l'encontre de la co-pensée ou bien se conjuguent-elles ? » Réponse de Daniel : « Il y a un peu de co-pensée explicite mais le silence interprétatif me renvoyait à une critique implicite ». Il ajoute tout de suite après : « J'ai quitté le lacanisme et me suis traité en me dégageant ». Question de Sylvain Missonnier : « J'insiste, l'épisode Véronèse n'était-il pas un épisode de co-pensée chez Lacan ? ». Réponse de Daniel : « Non. C'est moi qui co-pensais avec lui sur quelque chose qu'il a dû voir, en parlant du cheval du petit Hans ». Question de Missonnier : « Mais lorsqu'il reprend Véronèse lors d'un séminaire, pourquoi ne pas y voir un élément de co-pensée ? » Réponse de Daniel : « Du fait du style qu'il a adopté là ». En ce qui me concerne je ne développerai pas, cela veut dire que Lacan avait pris ses pensées, vous lirez la suite dans le livre. Daniel dira un peu plus loin dans le texte que la réponse de Lacan était plutôt une réponse de maître que d'analyste et il s'est confronté à cette situation-là. On sait qu'il se sépare de Lacan sept ans plus tard, en 1964, au moment de la création de l'APF.

Dans un chapitre ultérieur Sylvain Missonnier va revenir sur le thème, c'est vers la fin du livre. Il lui propose une similitude entre suggestion réciproque et co-association. Et Daniel à ce moment-là dit : « c'est vrai, j'emploie volontiers le mot. Je suis parti de la co-association, la co-associativité, finalement la co-pensée est le mot qui en résultait, parce que cela permettait de s'éloigner de l'intersubjectivité, de l'empathie, en fait de faire un concept personnel, mais c'est un mot qui s'est imposé, celui de la co-pensée, et maintenant je ne suis plus le maître ». Voilà, c'est la question que je voulais poser, on peut penser que l'épisode qu'il raconte, un épisode de son analyse personnelle, Ferenczi l'a fait, Reik le faisait aussi à propos de Freud, et Freud à propos de Ferenczi. Là Daniel ne s'en cache pas, il le raconte en détail, donc je me suis demandée si ce n'était pas au fond le moment clé où quelque chose d'une interprétation qui ne vient pas engendre finalement la création d'un concept qui restera probablement marqué à l'histoire de Daniel et dont il dit d'ailleurs que cela lui a déjà échappé. Voilà ! Ce sont les premières choses qui me sont venues à l'esprit après vous avoir entendu tous les deux, Martín et Solange et pour honorer vos textes.

*Destins de la sexualité infantile :
leur construction dans la cure*

Introduction à la table ronde

André Beetschen

Cette dernière table ronde devrait contraindre à un retour sur la grande découverte freudienne engagée avec les « Trois essais sur la théorie sexuelle » : une exploration que Freud invite, dans les préfaces successives de ce traité, à mener, depuis l'expérience de la cure, jusqu'aux années les plus précoces de la vie psychique.

L'apport de Daniel Widlöcher est ici à la fois décisif et polémique en mettant en cause le concept et l'usage clinique de la pulsion mais en recherchant les conditions, l'origine et les sources du plaisir sexuel et en observant le maintien du sexuel infantile jusque dans la vie adulte. Le débat sera engagé avec les tenants de l'attachement et de l'amour primaire, tout en se distinguant de Jean Laplanche et de sa théorie de la séduction.

La mise au premier plan de l'auto-érotisme et de sa dimension hallucinatoire va s'inscrire pour Daniel Widlöcher dans la suite de ses propositions sur la nature de l'inconscient et de la réalité psychique, telles que la cure analytique les met pour lui en évidence.

Sexualité infantile, autoérotisme et amour primaire¹

Antoine Périer

Daniel Widlöcher ne s'est jamais privé de rappeler que, selon lui, « *la grande découverte de la psychanalyse est peut-être moins l'existence de la sexualité infantile que sa présence dans la vie psychique inconsciente de l'adulte* ». Questionner les modèles de la sexualité infantile, définir sa caractérisation, ses fondements, son destin et son développement, cela à l'aune des propositions de Balint concernant l'amour primaire d'objet, en contre point des positions pour partie divergentes de l'école de Vienne et de celle de Londres mais toutes deux dans la continuité du modèle pulsionnel freudien de la libido, c'est ce à quoi il va s'attacher dans son article, je crois le plus important sur cette question de la sexualité infantile : « *Amour Primaire et sexualité infantile : un débat de toujours* ».

Sa réflexion s'origine dans quelques préludes et pour n'en citer que deux – son travail clinique avec les enfants au début de sa carrière dans le service de Jenny Aubry, à propos duquel le plaisir était visible lorsqu'il en évoquait les souvenirs – et plus en rapport direct avec mon propos et son article de 2000 – un texte dans le cadre du colloque imaginaire de R. Zazzo², en 1974, issu de la diffusion en France des travaux de Bowlby sur l'attachement. Face aux propos un peu tranchants de Zazzo, il développa un argumentaire épistémologiquement fondamental pour notre discipline dont voici quelques extraits marquants bien connus de nombre d'entre vous : « *La théorie dont se réclame la psychanalyse se dégage d'une expérience clinique ténue. Repérer les convergences et les équivalences qui donnent sens à des conduites en apparence absurdes ou insignifiantes nécessite que l'on affronte les résistances et les méconnaissances : celles d'autrui, mais aussi les siennes propres, dans cette tâche toujours à recommencer, à réinventer, pour saisir le particulier qui sans cesse renouvelle ses modes d'occultation. La théorie freudienne aide sans doute à l'élaboration d'une psychologie générale, mais elle soutient chez le praticien, l'effort qu'il doit sans cesse faire pour garder cette qualité d'écoute propre au travail psychanalytique. L'attachement à la théorie n'est donc pas nécessairement dogmatisme d'école, mais souci de protéger l'instrument d'analyse.* »

À la fin de son article, il rajoute : « *La théorie psychanalytique rassemble des données hétérogènes. Les unes relèvent de l'observation clinique (la « théorie de la sexualité »), d'autres constituent des hypothèses descriptives qui permettent de rendre compte de ces données dans un modèle personnel cohérent (la théorie de l'inconscient), d'autres enfin sont des hypothèses explicatives qui cherchent à déterminer la nature ou l'origine de certains processus (la théorie des pulsions)* ».

Il insistera, dans son texte, sur la différence entre le dépassement de la théorie explicative de la libido, à laquelle invitent les travaux sur l'attachement (qui font voir, souligne-t-il, de façon différente la réalité biologique du développement libidinal) et le point de vue descriptif du libidinal concernant l'appréhension de la situation clinique. Étant entendu pour lui que les premières considérations, qui ne sont pas « scientifiquement sans importance », n'ont que peu, voir aucune incidence sur l'expérience clinique du psychanalyste.

1. Sexualité infantile et attachement, PUF, 2000, pp. 1-55.

2. R. Zazzo, *L'attachement*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1974.

Je voudrais donc partir de la clinique pour tenter de saisir et vous proposer quelques-unes des hypothèses fortes qui me semblent défendues par Widlöcher dans ce texte, concernant les rapports entre amour primaire et sexualité infantile.

Éden a 17 ans et est né Justine. Depuis quatre ans être fille est insupportable et Éden se dit en transition. Il vit seul avec son père, avec qui la relation a longtemps été apaisée et le lien affectif fort mais la relation est plus compliquée depuis trois ans. Ses parents se sont séparés lorsqu'il avait 4 ans et sa mère a quitté Paris pour l'étranger où elle a reconstruit sa vie rapidement et a eu deux enfants, un garçon et une fille. Pendant plusieurs années, Éden n'a eu aucun contact et aucune nouvelle de sa mère. Depuis quatre ans, le contact s'est rétabli et Éden revoit sa mère quelques weekends par an et quelques jours durant les vacances scolaires. Les trois dernières années ont donné lieu à plusieurs hospitalisations et de nombreux passages à l'acte, fugues, TS, scarifications... Je reçois Éden depuis deux ans. Les séances sont difficiles, Éden attaque beaucoup, le cadre, l'analyste, il associe peu, est très accroché à la réalité qu'il rapporte et déploie sur un mode sensitif. Il montre un fonctionnement limite de la personnalité. Depuis quelques mois, les séances sont plus riches, il exprime et se montre plus curieux de son monde interne, de son imaginaire. Lors d'une séance qui démarre par son questionnement sur la possibilité d'une intervention chirurgicale (torsoplastie masculinisante) il évoque des souvenirs d'enfance et parle de sa mère. À un moment de la séance, j'interviens, « mais dis-moi, tu me parles de tes interrogations concernant ta transition, tu évoquais en début de séance ta mère et des souvenirs d'enfance ; je me demandais, lorsque tu étais plus jeune si tu t'étais déjà dit... », je n'ai pas le temps de terminer, sa réponse fuse en complétant ma question « est-ce que ma mère serait partie si j'avais été un garçon ? Oh oui ! bien sûr que je me le suis souvent demandé ! » Dans la foulée il amène un rêve. C'est la première fois.

Éden : *« Ça me fait penser à un rêve : un garçon et une fille grimpent sur une falaise et la fille tombe. Elle tombe dans l'eau. D'abord elle se fracasse sur les rochers puis je la vois descendre sous l'eau sur le dos et disparaître. On aurait dit qu'elle souriait. Le garçon, je crois que c'était moi. Puis j'étais sur une sorte de route entourée de montagnes. C'était beau, je regardais les sentiers qui montaient... je crois que mon père était plus loin derrière, dans la voiture. Un garçon arrive, enfin de loin on dirait une fille mais c'est un garçon, avec un sac à dos, habillé trop cool, top, un look d'enfer. Il est avec son sac à dos, perdu avec une carte et un texte dans les mains. C'est écrit dans une langue étrangère et je ne la connais pas mais c'est bizarre, je la comprends... on rit à s'étouffer... Derrière, le type à travers le pare-brise je voyais qu'il ne me quittait pas du regard mais tranquille, posé tranquille sur son siège ! »*

Daniel Widlöcher, dans son article, nous invite à différencier plusieurs lectures, non alternatives mais complémentaires, même si elles engagent des partis pris théoriques différents.

Son projet, dans ce texte dense, est de reconsidérer le principe d'une fusion entre amour primaire et sexualité infantile, en posant dans cette dernière la place pour lui fondamentale de l'autoérotisme.

Si pour Jean Laplanche³ ou pour Peter Fonagy⁴, qui développeront leur point de vue dans l'ouvrage, il n'y a qu'une ligne de développement (l'un restant fidèle à la première théorie des pulsions et au modèle de l'étayage, l'autre ancrant le développement de la sexualité sur la relation d'objet), Daniel Widlöcher va quant à lui défendre l'hypothèse de deux lignes de développement. Pour lui, la sexualité infantile ne peut être confondue ou réduite à l'amour primaire. L'amour primaire résulte de programmes innés, c'est-à-dire de patterns relationnels entrant en interaction avec l'environnement social, comme Bowlby et ses successeurs l'ont montré, mettant de fait à mal le modèle de la pulsion dans son ancrage biologique.

3. J. Laplanche, « Sexualité et attachement dans la métapsychologie », *Sexualité infantile et attachement*, PUF, 2000.

4. P. Fonagy, « L'origine de la sexualité infantile », *Sexualité infantile et attachement*, PUF, 2000.

C'est, selon lui, cette distinction entre deux lignes de développement qui permet de soutenir et comprendre la persistance de la sexualité infantile dans la vie psychique inconsciente de l'adulte et son absence de dilution dans la sexualité génitale.

Comment concevoir l'évolution des relations entre l'amour dirigé vers les personnes réelles de l'entourage (en particulier la mère) et les fantasmes sexuels liés à l'activité autoérotique de l'enfant ?

Widlöcher reprend et détaille deux points de vue opposés.

Tout d'abord le point de vue de Freud : la pulsion sexuelle est primaire et narcissique, tirant son origine de l'excitation des zones érogènes. Le processus de découverte de l'objet commence à partir de la naissance, dans une indifférenciation initiale, puis la construction de l'objet partiel (stade oral, « proto objet », le sein), le processus de découverte de l'objet « total » s'achevant à la puberté. Pas de place, dans ce modèle, pour un amour d'objet primaire indépendant des besoins d'autoconservation. La fonction de l'autoérotisme est ici, nous dit-il, une conséquence du narcissisme primaire de la libido. La ligne développementale se déploie de l'objet partiel internalisé vers l'investissement de l'objet externe concret.

Le deuxième point de vue se retrouve chez Balint, Bowlby et Fairbairn : l'amour d'objet est primaire et repose sur une pulsion d'attachement. L'attachement en tant qu'expression d'une relation à la mère réelle, est la source de fantasmes sexuels et entraîne secondairement l'intériorisation de l'objet. Widlöcher va lui défendre une autre position. Pour lui, la sexualité infantile relèverait de la pure subjectivité propre à l'activité fantasmatique, activité fantasmatique qui traite dans l'après-coup les expériences vécues qui ont accompagné les conduites d'attachement... Elle reprend, selon lui, je le cite, « *sur le mode imaginaire, ce qui a dépendu des patterns relationnels et des conduites de l'entourage et traite ces scènes sur le mode de l'illusion, expérience qui revêt, lorsque la scène fantasmatique s'inscrit dans le registre inconscient, un caractère proprement hallucinatoire (hallucination d'action), alors que dans le registre préconscient, l'illusion s'inscrit dans cette situation ambiguë que constitue la rêverie, état composite, participant à la fois de la croyance et du désir.* »

Cette expérience consciente ou inconsciente (fantasme inconscient ou fantaisie), l'enfant la crée dans l'après-coup de l'expérience initiale concrète. Il cherche à reproduire cette dernière en la transformant en une situation imaginaire dépouillée de tout contexte et dont il devient le sujet. L'enfant est à la fois créateur et acteur de cette reprise dans l'imaginaire qui définit la nature érotique de l'expérience qui trouve son issue dans une satisfaction autoérotique.

Contrairement à l'hypothèse freudienne, souligne Widlöcher, « *l'hallucination n'est pas antérieure à l'expérience réelle, elle s'étaye sur elle en lui conférant un sens nouveau* » (et c'est en cela qu'elle relève de l'après-coup).

L'autoérotisme pour Widlöcher est donc un effet de l'imaginaire, il n'en n'est pas la cause et le fantasme construit la sexualité infantile, il n'en n'est pas le produit. Ces traces mnésiques recomposées dans l'imaginaire, constituent une source de désirs qui font pression pour se réaliser dans le réel et c'est cette source de désir secondaire qu'il nomme sexualité infantile ; « *Ce que l'on nomme relation d'objet décrit la structure de ce fantasme, elle contribue à créer la sexualité infantile plus qu'elle ne l'exprime* ».

Pour résumer les axes de sa conception de la sexualité infantile :

1 – **la sexualité infantile n'est pas une sexualité prématurée** (la sexualité infantile se maintient aux côtés de la sexualité génitale chez l'adulte comme source permanente de désirs et d'activités créatrices). Elle n'est pas un préalable dans la construction d'une sexualité générale, ébauche incomplète d'une sexualité que la puberté conduirait à maturité – ce serait s'en tenir à une explication purement biologique ou plutôt

physiologique, qui masquerait la dynamique des opérations mentales en jeu, dans la sexualité infantile et l'autoérotisme et qui fondent sa persistance dans la vie sexuelle adulte.⁵

2 – la pulsion sexuelle n'est pas un instinct

La sexualité infantile n'est pas la première étape de l'instinct sexuel et le destin de la sexualité infantile ne se résout pas avec la puberté, son destin est de demeurer active dans le rêve et l'inconscient. Widlöcher ne nie pas que la sexualité infantile puisse recouvrir le plaisir lié à l'excitation de zones érogènes mais pour lui là n'est pas l'essentiel de la sexualité infantile, qui va surtout s'exprimer dans le plaisir de l'accomplissement hallucinatoire dans l'autoérotisme psychique. La sexualité infantile n'est pas qu'un « sexuel-présexuel » selon l'expression de Freud, sa « nature » est autre, c'est dans le processus même du plaisir hallucinatoire de l'autoérotisme qu'elle s'exprime.

Si selon l'expression de Widlöcher, *la sexualité génitale reprend son bien à l'adolescence*, la sexualité infantile conserve son pouvoir dans la dynamique de l'inconscient (il s'agit d'un lieu de création secrètement protégé – cf. Freud, Conférences introductives – la productivité de l'inconscient témoignant de cette vitalité de la sexualité infantile). Le terme d'autoérotisme décrit cette créativité psychique précoce en lien avec une forme de plaisir. Une question pourrait ici lui être posée : si la sexualité infantile demeure active dans l'inconscient adulte et en temps qu'un sexuel différent du sexuel génital, Laplanche n'a-t-il pas raison d'introduire le terme de « sexuel » pour marquer terminologiquement la différence, dans le champ du sexuel, entre une sexualité élargie qui, partant de l'infantile, marque l'inconscient de l'adulte et une sexualité génitale qu'inaugure la puberté ?

La cure

Considérant la question de la cure, la satisfaction autoérotique dans la cure ne relève pas seulement d'une rêverie consciente autorisée à se déployer dans le cadre analytique (fantaisie) ni, évoquant Ferenczi, *comme des décharges symptomatiques comprises comme des équivalents masturbatoires*, elle tient plus au processus de construction psychique, qui assure la réalité de l'expérience (dans la réalité psychique-hallucination d'action), qu'au contenu. Elle tient plus au processus psychique qu'au contenu !

Comme pour le mot d'esprit, sa psychogenèse tient à un effet de la technique (« prime d'incitation » et effet de déliaison-recombinaison liée au travail associatif et à l'interprétation).

Ce processus peut être considéré comme identique à celui du rêve (ce qui ne veut pas dire que la séance d'analyse soit comparable à un état de rêve mais qu'à certains moments de la séance, le travail associatif est identique à celui du rêve et il y a production d'un plaisir psychique que l'on peut comprendre comme une jouissance sexuelle infantile).

Le contenu des fantasmes inconscients et leurs dérivés Pcs et Cs impliqueraient à la fois des activations liées à la relation transféro-contre-transférentielle (séduction liée au cadre et à la présence du psychanalyste) et au cadre lui-même.

5. Pour Ferenczi (Confusion des langues entre enfants et adultes : tendresse vs passion), c'est de manière ludique que la sexualité infantile s'inscrit dans la vie psychique de l'enfant. Dans le jeu avec la mère, l'enfant a des fantasmes ludiques teintés d'un érotisme qui ne se départit pas de la tendresse (mais ce fantasme exprimerait une identification sexuelle à la mère, à l'adulte. C'est par ce processus que l'enfant serait en mesure d'éprouver un amour objectal. Mais il se passe un clivage entre le fantasme sexuel infantile (dans lequel l'enfant prend la place du parent de sexe opposé et l'amour tendre qu'il ressent pour le parent). Dans la confusion des langues, ce que l'adulte pris dans sa sexualité génitale ne comprend pas, nous dit Widlöcher, c'est la tendresse de l'érotisme infantile (et sa dimension ludique – jouer à s'identifier). La conception Freudienne résulte d'une double préoccupation : défendre la nature sexuelle de l'auto-érotisme et soutenir son effet sur la vie sexuelle de l'adulte – pour ce faire il souligne la continuité de ces deux sexualités. À ce titre, le projet de Daniel Widlöcher est bien de reconsidérer le principe de la fusion entre amour et sexualité qui caractériserait la sexualité adulte et son clivage dans l'enfance. Encore faut-il expliquer comment naît l'excitation sexuelle et les conditions de la jouissance érotique si l'on récuse la continuité et l'explication en terme « d'excitation-décharge : c'est-à-dire assimiler la jouissance autoérotique au modèle de l'orgasme génital ».

Mais surtout, le mécanisme de production de la satisfaction autoérotique psychique est en partie stimulé par la présence et la pensée du psychanalyste. Effet de l'écoute, de son activité associative et de ses interprétations qui ouvrent la pensée de l'analysant à ces processus de liaison-déliaison qui permettent le développement d'une activité autoérotique liée aux conflits intrapsychiques du sujet.

Sans doute, en suivant cette voie, au fils des séances avec Édén, écoute, associativité, éclaircissements, interprétations ont ouvert la possibilité de retrouver une dynamique d'autoérotisme qui s'exprime et se vit en lui par le rêve, dans lequel se développent les conflits narcissiques-identitaires et le lien aux objets primaires, portés par les transferts (transfert, contre-transfert).

Au père aimant mais représentant désormais une menace incestueuse se substitue, dans l'imaginaire, la figure du thérapeute portée par le transfert, « attentif et tranquille » dans son fauteuil. Un père/mère ajusté, qui a résisté aux attaques ! À une certaine distance, mais présent, comme dégagé de l'ambivalence pulsionnelle et permettant, toujours dans l'imaginaire inconscient et préconscient, le déploiement d'expériences identificatoires narcissiques, le jeu des transactions incarnées entre le soi et ses doubles. Fille, garçon, garçon-fille, les personnages se déploient sur la scène psychique tels les personnages de Pirandello.

On peut alors penser que dans la séance, ce moment de co-associativité dans le transfert (« Dis-moi, t'es-tu déjà demandé plus jeune si... / *si j'avais été un garçon, est-ce que ma mère serait partie ? Oh oui !...*), ouvre à la possibilité pour Édén de revivre dans la séance cette jouissance sexuelle infantile dans l'évocation du rêve dont la dimension de plaisir s'exprime dans un cadre qui fait penser à cette aire intermédiaire décrite par Winnicott, permettant « *d'être seul en présence de la mère* ».

Cette participation à une co-associativité qui ouvre la voie à l'autoérotisme de l'analysant est, selon Daniel Widlöcher, la tâche majeure de l'analyste. Elle constitue pour lui une forme d'activité sublimatoire. Ce qui veut dire qu'il doit rester indifférent (ce qui ne veut pas dire neutre !) à la réalité psychique du fantasme comme source de jouissance. « *Ce qui est partagé, c'est le processus de créativité psychique (la technique) mais pas le fantasme lui-même (la tendance)* ».

En fait, nous dit-il, le modèle de l'amour primaire et des relations d'objet et le modèle de la sexualité infantile et de l'autoérotisme sont deux modèles qui, dans le champ de la clinique, s'appliquent aux mêmes processus et l'on peut comprendre ce dernier dans un registre ou dans l'autre. Ce serait une erreur de récuser l'un au profit de l'autre. Savoir quel choix de modèle opérer, les combiner ? les alterner ?... C'est la question qu'il pose sans y répondre... « *La référence à la sexualité infantile (autoérotisme) garde toute sa richesse même si on l'articule, au bon moment, avec les rapports réels avec la personne d'autrui, fut ce dans la répétition transférentielle.* »

Au couple constitué par l'analyse du ça et celle des résistances, il conviendrait donc d'ajouter celui qui prend en compte l'analyse de la réalité d'attachement (la recherche de l'objet – *object seeking* – au sens de Fairbairn) et celle des fantasmes sexuels infantiles (la recherche du plaisir autoérotique – *pleasure seeking* – pour Fairbairn).

Daniel Widlöcher va consacrer une partie de son texte à des considérations psychopathologiques, précisant notamment dans les pathologies limites, qu'« *une activité autoérotique précoce excessive peut être l'effet d'une privation d'amour et on pourra observer ultérieurement une agitation non constructive, une incapacité à jouer (souvent considérées comme un défaut de mentalisation) que l'on pourra comprendre comme la conséquence d'une perte de l'autoérotisme psychique* ».

Interpréter ce comportement comme l'expression d'un conflit reste, selon lui, souvent inefficace. Le thérapeute a plus de chance d'accéder à la vie mentale de l'enfant en utilisant la séduction du transfert pour faciliter la « sexualisation infantile de l'expérience » aidant l'enfant (ou l'adolescent) à créer son propre fantasme. Absence de mentalisation et difficulté d'accès à une activité symbolique sont liées à une pauvreté de la créativité qui, pour lui, dépend directement de la sexualité infantile.

Antoine Périèr

Comment comprendre en termes de processus ces défaillances de l'usage créatif de la sexualité infantile ? Pour Daniel Widlöcher, c'est du côté du moi que se trouve l'explication, dans un défaut de construction de la fonction de rappel des expériences de satisfaction afin qu'elles puissent être intégrées dans des activités psychiques autoérotiques inconscientes ou pré-conscientes sources de créativité psychique consciente.

Discussion du texte d'Antoine Perier

André Beetschen

Votre exposé témoigne avec justesse de votre familiarité avec l'œuvre de Daniel Widlöcher et vous suivez le fil, depuis « Amour primaire et sexualité infantile », de sa proposition : « La sexualité infantile ne persiste pas chez l'adulte comme un résidu mal assimilé mais comme source de désirs et d'activités créatrices permanentes ». Les questions que j'aimerais vous poser s'adressent évidemment autant à vous qu'à celui dont vous exposez fidèlement la pensée. Permettez-moi de laisser de côté le cas Éden, malgré l'intérêt qu'il suscite.

Questions cliniques d'abord, à partir des données de la cure, sur le mode de persistance du sexuel infantile, dès lors qu'on se passe de la notion ou de l'usage de pulsion pour la saisie même du transfert (c'est un débat que je n'ouvre pas ici). Cette persistance peut-elle se traduire néanmoins, dans ses manifestations, par la seule activité fantasmatique ? Certes, la sexualité infantile n'est pas la sexualité de l'enfant mais qu'en est-il de son développement au travers de ses étapes successives et des transactions nouées avec les objets ? Qu'en est-il aussi des symptômes et de l'excès, des phénomènes de répétition, et de la conception que l'on se fait alors du transfert et de son maniement ?

Mais les propositions de Daniel Widlöcher concernent à la fois l'origine et la permanence de la sexualité infantile. Du côté de l'origine, si l'interrogation vise la capacité de prendre du plaisir quand l'appareil psychique est vectorisé par le principe de plaisir, comment naît l'excitation ? En affirmant l'existence de deux lignes de développement, Daniel Widlöcher soutient que la sexualité infantile ne peut être confondue ou simplement issue de l'amour primaire. Mais est-elle d'emblée séparée ou se détache-t-elle, comme en témoigne le fantasme ? Ne pensez-vous pas, alors, que Daniel Widlöcher maintient une certaine ambiguïté par rapport à l'étayage ? Certes, celui-ci n'est pas celui que critique Laplanche (un surgissement par rapport à l'autoconservation première) mais je me demande comment il retient de Freud cet « effet marginal » par lequel il spécifie le sexuel ?

Quand Daniel Widlöcher interroge (comme Laplanche) la source du sexuel infantile, l'auto-érotisme vient donc au premier plan : intériorisation et reprise d'une expérience antécédente avec l'objet. Mais une expérience de jouissance (ou transformée en jouissance) plus que de détresse, ce qui écarterait l'hypothèse d'une hallucination primitive. La remémoration hallucinée succède à la perception. L'enfant, écrit Daniel Widlöcher, s'auto-séduit.

J'ai cependant une question quant au processus avancé de cette auto-séduction, à propos du principe d'avant-plaisir (*Vorlustprinzip*). L'emprunt au mécanisme du trait d'esprit pour des stades précoces de la libido, ce qui est proposé comme renforcement et facilitation du plaisir par épargne d'une satisfaction immédiate, me font me demander quel est l'agent de l'épargne ? S'agit-il d'un renoncement précoce ou d'une nécessité d'inscription imposée par le travail du moi ? Est-on proche, plutôt, d'une sublimation à l'origine, pour reprendre ici la proposition de Laplanche ?

La nécessité demeure de définir la satisfaction auto-érotique gagnée par le fantasme dans le détachement des zones érogènes. Dans la phrase de Daniel Widlöcher que vous citez, où il précise que l'activité fantasmatique traite dans l'après-coup les expériences vécues qui ont accompagné les conduites d'attachement, ne pensez-vous pas que les termes « après-coup », « reprise sur le mode imaginaire » ou « traitement des scènes sur le mode de l'illusions » soulèvent chacun des questions ? Certes, affirme Daniel Widlöcher, le fantasme n'est pas le produit de la sexualité infantile, il la construit. Mais la référence à l'après-coup est-elle pertinente quand celui-ci, essentiellement inaugural, s'avère en fait contemporain de l'émergence ? Émergence dont Daniel Widlöcher écrit, dans « Entre possession et saisissement » – un beau dialogue avec Michel de M'Uzan : « Je

tiens à l'auto-érotisme comme une forme de création hallucinée qui émerge dans la psyché, saisie par la force de présentification, quasi onirique, des objets-choses (scènes dramatiques de la réalité psychique)¹.

Daniel Widlöcher propose, en tout cas, en mettant l'accent sur la fonction auto-érotique, ludique, hédonique, traumatolytique de la sexualité infantile (ce que Jacques André a bien mis en évidence²) la capacité de celle-ci de métaboliser les failles de l'amour primaire, en particulier dans l'abord des pathologies-limites et des traumatismes. Mais la prime de plaisir règle-t-elle la question de l'insatisfaction ou l'énigme des formes d'accomplissement ? Ou encore celle de la négativité dans psyché ? Autrement dit, celle des entraves, des empêchements de l'auto-érotisme, des déliaisons et du masochisme. Et je remarque l'attention insistante que Daniel Widlöcher a portée dans plusieurs de ses textes à « On bat un enfant ».

Il faudrait, me semble-t-il, creuser davantage le rapport de la sexualité infantile auto-érotique avec le refoulement et les représentations-choses inconscientes. Ce que dit Daniel Widlöcher de la « réserve » que constitue cette sexualité auto-érotique m'a fait penser à ce qu'écrivait Freud dans « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose » avec l'évitement du morceau de réalité déplaisant : « Remplacer la réalité non souhaitée par une réalité plus conforme au souhait. La possibilité en est donnée par l'existence d'un monde de la fantaisie, d'un domaine qui *jadis*, lors de l'instauration du principe de réalité, fut mis à part du monde extérieur réel et qui est depuis lors, à la manière d'une « réserve », maintenu libre à l'égard des nécessités de la vie, et qui n'est pas inaccessible au moi mais n'y est rattaché que de manière lâche ».³

Ouverture et disponibilité de la réserve de sexualité infantile auto-érotique : c'est le changement attendu de la cure qui, pour Daniel Widlöcher et comme vous l'avez proposé à votre tour, conjoint créativité et plaisir psychique.

Associer en présence de l'autre et non seulement pour l'autre : « Auto-érotisme du transfert » a écrit Pierre Fedida.

1. D. Widlöcher, « Entre possession et saisissement », *Michel de M'Uzan ou le saisissement créateur*, Champ Vallon, 2012, pp. 21-28.

2. J. André, « Corps étranger, corps étrange », *La pulsion, vie et destin, Le présent de la psychanalyse*, PUF, 2022.

3. S. Freud, « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », *OCF-XVII*, 1992, p. 41.

Destins de la sexualité infantile : leur construction dans la cure

Éric Flame

Étrange moment que celui de clôturer ce colloque alors que j'avance à tâtons, pas à pas, dans l'œuvre et la pensée de Daniel Widlöcher. Quand une idée s'éclaire, je crains qu'elle ne s'éteigne. Il sera donc question d'objet, d'hallucination motrice, des destins de l'auto-érotisme et de la sexualité infantile.¹

Jean Allouch, dans la recension du livre de Daniel Kupermann *Pourquoi Ferenczi ? le style empathique dans la clinique psychanalytique*, emploie le beau substantif d'hospitalité.

Hospitalité du Comité d'organisation dans son invitation mais aussi hospitalité de Daniel Widlöcher dont les positions et les propos sollicitent, voire disent le débat. L'hospitalité d'une pensée faite d'hypothèses et de constructions, qui requiert l'esprit critique et suscite l'écoute des effets qu'elle produit. C'est la hardiesse des conceptions théoriques qui provoque des zones de frottement et oblige l'autre, si désaccord il y a, à tenir sur ses positions pour les partager. La négociation n'est pas le consensus mais la recherche d'articulations possibles, entre des modèles divergents, à condition de sortir du « *flou sémantique* »². Ainsi va le débat ouvert avec les neurosciences au nom d'un contre naturalisme dans les théories de l'action.

Pour revenir à Ferenczi, dont Widlöcher dit sa filiation et sa divergence, « *je n'irai pas cependant jusqu'à l'analyse mutuelle selon Ferenczi* », l'utilisation conjointe du terme d'empathie vient signifier la concordance et la différence des occurrences.

Là l'empathie est de ressentir avec l'autre ; ici elle sera un au-delà du tact, la tentative pour l'analyste de penser avec la logique langagière du patient afin d'être au plus près de l'acte de penser.

Il y a un implicite Ferenczi, qui parcourt la transmission de la psychanalyse et met en avant l'écoute de l'analyste à la fois comme étayage du transfert mais aussi comme révélatrice des ratés de sa propre analyse, émergence de résistances. « *Il n'y a de résistances que de l'analyste* » disait Lacan dont Widlöcher fut un élève.

Il y eut de la part des frères fondateurs de l'APF fronde avec Lacan puis fronde à Lacan mais surtout il y eut la lecture de Freud avec Lacan, puis la lecture de Lacan avec Freud relu par Lacan... et quelques autres³, qui fut le fondement de débats qui se réfèrent à un langage qui « *ne s'interpose pas inutilement entre notre dire et notre métapsychologie* ».

Comme le hasard tombe parfois juste, le libellé de Jean Allouch me conduit à l'article de Lacan sur les « variantes de la cure type »⁴. Lacan évoque « *l'école d'authenticité* » de Ferenczi à propos de Balint. Et c'est dans ce même texte de Lacan que nous pouvons lire dans le chapitre sous-titré « *Ce que le psychanalyste doit savoir : ignorer ce qu'il sait* » : « *Nul concept pourtant ne donne le sens de la parole, pas même le concept du concept car elle n'est pas le sens du sens. Mais elle donne au sens son support dans le symbole qu'elle incarne par son acte* ».

1. D. Widlöcher, « Amour primaire et sexualité infantile : Un débat de toujours », *Sexualité infantile et attachement*, PUF, 2000, pp. 1-55.

2. D. Widlöcher, « Inconscient et théorie de l'action », *Actualité des modèles freudiens*, PUF, 2021, p. 120.

3. Daniel Widlöcher invite à cette « relecture de pulsions et destin des pulsions » dans son article « Quel usage faisons-nous du concept de pulsion ? », *La pulsion vie et destin, Le présent de la psychanalyse*, PUF, 2022, pp. 129-145.

4. J. Lacan, « Variantes de la cure type », *Écrits*, Seuil.

Ici aussi il nous fait entendre la filiation et ce qui en est repris dans les écrits de Widlöcher. Ici aussi nous ne pouvons que constater le pas de côté effectué. Pas de côté qui est à la fois être de côté et pas de côté ce qui crée une autre dimension de l'écoute. La marge est irréductible, structurante et définit la position de l'analyste dans la cure.

Son rejet des concepts nous semble celui d'une intellectualisation qui ne se laisse pas détruire par la clinique pour paraphraser Ferenczi à propos de Jung. Ainsi il se rapproche de Freud qui écrit dans *Métapsychologie* : « Notre tâche consiste seulement à traduire les résultats de l'observation en théorie et nous ne nous sentons pas obligés d'arriver du premier coup à une théorie bien polie et qui se recommande par sa simplicité. Nous prenons la défense des complications de la théorie tant qu'elles se montrent adéquates à l'observation »⁵.

Mais le concept n'est pas qu'un refus du concret, c'est aussi un essai de formalisation des idées. Ainsi ce qui se nomme art conceptuel, un art dépourvu de significations manifestes, pousse le regard à s'extraire de la vision afin de percer le mystère de l'acte de créer dans la recherche d'une adéquation illusoire avec le geste de l'artiste. L'art conceptuel est perceptuel. Ce qui a pour effet de modifier notre plaisir de regarder des œuvres plus anciennes, plus figuratives et donc censément plus réaliste. Mais le réalisme peut aller jusqu'à la caricature du réalisme socialiste qui ne créait que l'illusion de ce qui s'accomplissait. Décidément la réalité n'est pas ce qu'on croit.

Bien que pensant sur le mode de l'illusion, l'inconscient n'est pas plus le socialisme réel que dieu et n'est pas qu'une croyance. L'inconscient croit parce qu'il est, impose cette croyance et crée ce qu'il produit, un principe d'incertitude qui tend vers la vérité et trouve dans la vérité historique une conviction qui a la force d'une hallucination.

Un des enjeux du débat est de savoir de quels mécanismes inconscients l'objet est-il la résultante puisque l'objet est à la croisée des hypothèses théoriques de l'attachement, du narcissisme primaire et de l'étayage ; et Daniel Widlöcher de les poser ainsi : « Dans un cas, la perspective de Freud la fonction de l'autoérotisme est une conséquence du narcissisme primaire de la libido. Dans l'autre selon Balint, l'attachement, en tant qu'expression d'une relation à la mère réelle, est la source des fantasmes sexuels et entraîne secondairement l'intériorisation de l'objet. »⁶

Il conclut à l'incompatibilité des deux perspectives et opte non pour une voie de compromis mais de prendre l'objet comme point d'étayage de la sexualité infantile et de penser son devenir et sa permanence dans la sexualité génitale adulte.

L'amour, ça exige et ça demande des actes.

Actes qui s'inscrivent dans un espace libre d'une chaîne associative dans laquelle un fragment de mémoire procédurale (savoir-faire) s'inscrit dans la structure de la mémoire propositionnelle (savoir que). Ce à quoi l'analyste a accès est donc l'enchaînement des actes là où s'observe « la régulation de l'action où un acte succède à un autre ou devient son équivalent »⁷.

L'analogie avec la formule de Lacan selon laquelle un signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant, ne lui a pas échappé et c'est pourquoi il réfute les équivalences entre déplacement et métonymie, condensation et métaphore. Ce que Widlöcher reproche à Lacan est que, selon ce dernier, tout acte a vocation à se réaliser dans son signifiant. Or la chose représentée s'identifie dans l'hallucination à elle-même, l'identification fonde cette identité. Alors « comme représentation hallucinatoire de désir la chose ne se réfère pas à autre chose qu'elle-même. Elle est sui référentielle »⁸. C'est dans ce processus primaire que se retrouvent

5. S. Freud (1915), *Métapsychologie*, Gallimard, 1968, p. 102.

6. D. Widlöcher, « Amour primaire et sexualité infantile », *Sexualité infantile et attachement*, PUF, 2000, p. 21.

7. D. Widlöcher, « La positivité de l'inconscient », *Daniel Widlöcher. Itinéraire d'une pensée psychanalytique originale*, In Press, coll. « Un psychanalyste, une œuvre », 2015, p. 70.

8. *Ibid.*

les mécanismes d'auto-conservation. Mais ce processus n'est pas rattaché à l'hypothèse du narcissisme primaire et donc à l'hypothèse d'une origine monadique de la vie sexuelle.

La chose en soi, à moins qu'elle se présente dans une activité procédurale, ne peut s'imaginer, ne laisse pas de traces dans la réalité psychique dont elle fait néanmoins partie, n'a pas accès à l'imaginaire et donc à l'après coup générateur d'une activité auto érotique, c'est-à-dire à la sexualité infantile.

C'est ici qu'intervient la place de l'objet comme agent d'émergence de l'imaginaire. Encore une fois nous ferons un détour par Lacan et ce qu'il considérerait comme son invention l'objet A. Objet cause du désir et non objet de désir qui marque l'inscription du manque dans l'Autre. Objet sans image spéculaire qui n'est repérable que par l'angoisse qui est situé par Lacan entre le symbolique et l'imaginaire. L'objet A circule comme en apesanteur, rattrapé dans le réel par la pesanteur de l'angoisse, qui inscrit dans l'objet la trace de son origine dont il ne sait rien.

C'est dans cet écart entre l'origine du désir et sa source que se situe la naissance du processus analytique quand Daniel Widlöcher invite à « *recourir à une théorie de la force pulsionnelle qui ne doit plus rien à celle pseudo-naturaliste que constitue la théorie de la pulsion et de dégager l'explication du processus primaire de toute référence à une mystérieuse énergie psychique* »⁹.

Dans l'article paru dans *L'Annuel de l'APF* : « *l'objet : entre le lieu et la figure* » il précise à propos de Lacan qu'il « *fait passer l'objet de la catégorie du réel à celle de l'imaginaire et répond à un questionnement critique à l'égard d'une visée par trop naturaliste de l'objet.* »¹⁰

Par l'objet il réintroduit le concept de pulsion qui définit l'objet à la fois comme lieu pour atteindre son but et son but ce qui ne simplifie pas la tâche de le situer dans la réalisation du désir. Et s'il fait appel à Lacan, ce n'est pas pour évoquer l'objet A mais un objet imaginaire qui ne serait pas dans l'imitation d'un objet réel. Mais pas question pour lui de substituer le symbolique à l'imaginaire dans le rapport à l'objet et encore moins le manque à être à l'hallucinatoire. L'objet vient masquer le manque du désir et non le manque à être : « *La figure du fantasme, c'est l'objet-but mais saisi non comme un objet inerte mais comme une puissance imaginaire qui, par sa présence, accomplit le fantasme dont elle assure la mise en scène. Elle est une figure présente et agissante* ».

L'objet en action entre dans l'enchaînement des actes et témoigne de l'activité des processus secondaires. L'acte contient son intentionnalité en dehors de tout agent et se réalise dans les actions qui sont génératrices d'acte. Il existe un langage performatif de l'action qui situe l'acte comme vérité de l'intention qu'il contient. Le performatif pousse *via* l'écoute à l'intuition de la présence de cette intention et l'interprétation vise alors à créer un écart, à détacher l'intention de l'acte et non à dire le contenu de cette intention qui reste non connaissable. Ce qui crée un effet de leurre chez le patient, que d'autres perceptions sont possibles et que celles-ci se modifient par la mobilité de ses représentations. L'interprétation non seulement met en exergue le primat de la réalité psychique sur la réalité matérielle. Elle ne renvoie pas à une historicité mais à la productivité de l'inconscient, que « *ça pense* » dans un autre lieu¹¹. Et c'est sur la chaîne de production qu'intervient l'analyste. Ce qui ne dit pas grand-chose de la source d'énergie de l'outil de production une fois la pulsion dénaturalisée puisque c'est sur ce point que se centre la critique : « *sur le fait que le concept au lieu d'être entendu comme constituant d'une théorie de l'action (prenant en compte les catégories de l'objet, du but et de la source) était hypostasié comme une force somatique venant mobiliser un appareil psychique, producteur de représentations en soi inerte.* »¹²

9. D. Widlöcher, « Inconscient et théorie de l'action », *op. cit.*, p. 112.

10. D. Widlöcher, « L'objet : entre le lieu et la figure », *L'Annuel de l'APF*, 2008, PUF, pp. 45-63.

11. D. Widlöcher, A. Périer, N. Georgieff, *Conversations psychanalytiques avec Daniel Widlöcher*, Odile Jacob, 2017, p. 29.

12. D. Widlöcher, « Inconscient et théorie de l'action », *op. cit.*, p. 108.

Et c'est le mouvement des actions qui génère la dynamique motrice de l'inconscient.

Ça exige, ça hallucine, ça ne te regarde pas et ce qui se présente est rendue invisible comme dans un jeu d'apparaître/disparaître sauf que pour qu'il y ait jeu il faut que du sexuel se meuve dans la réalité hors de l'hallucination mais pas encore dans la réalité matérielle. Le jeu est aux confins des mondes, c'est un jeu avec les marges qui dit qu'ailleurs ça hallucine et qu'il existe un désir qui a vocation à s'accomplir. Même à jouer à se faire peur, le jeu est un jeu avec l'angoisse et avec la castration dont témoigne le plaisir du travestissement et la jouissance de ne pas être reconnu puis de dévoiler, de se dévoiler, son identité. Ça tourne autour de l'objet de satisfaction et c'est animé par le fantasme. Quand l'empêchement atteint la capacité de jouer et de rêver, l'hallucination occupe le terrain et est le dernier rempart avant l'effondrement.

L'hallucination et en particulier l'hallucination motrice, celle qui part à la recherche de la satisfaction – mais chacun sait que chercher n'est pas trouver – est au cœur de l'action, qu'elle s'exprime sur le mode de l'hallucination ou de l'hallucinatoire. La différenciation des deux occurrences hallucination et hallucinatoire mérite de s'y arrêter.

Ilan se rue sur les crayons et les feutres qui sont posés au centre de la table. Sans un mot, avec à peine un regard au moment où il dit un bonjour, à peine articulé et commence à dessiner. Le trait est d'une sûreté quasi absolue, Ilan ne se sert que très rarement de la gomme, il ne fait pas d'esquisse pas de crayonnage pas d'activité auto-érotique, il n'y a pas d'à peu près, il y a le dessin qui parle pour lui-même et c'est d'ailleurs ainsi qu'Ilan nous le présente. Il nous demande « qu'est-ce que raconte le dessin ? » Il y a chez lui l'assimilation instinctive de ce qui a été appelé la ligne claire en bande dessinée mais aussi un style retrouvé dans les graffs et dont Keith Haring fut un des précurseurs. Pas de phylactères, des personnages, rarement plus de deux, l'histoire obéit à un processus narratif de rétroaction, l'histoire s'écrit en se créant. Ilan ne pense pas à un scénario avant de dessiner mais a en mémoire ce qu'il a dessiné antérieurement. Ici point de traces de désir mais un gain de plaisir celui de la mise en image d'une inscription mnésique.

Son dessin est le point de rencontre des traces mnésiques vectorisées par un mouvement né d'une hallucination, qui n'est pas passé par un remaniement imaginaire. La ségrégation, en cases régulières de l'évolution de l'histoire et de la mise en jeu des personnages, témoigne du frayage effectué par ses traces pour se présenter. Sa capacité de mise à distance passe par l'ironie qui, ici, n'est pas assimilable à un trait d'esprit mais permet dans la réalité psychique le maintien d'une articulation entre une proposition excitante (délirante ?) et l'activité motrice.

Ilan n'est pas totalement dupe, à la fois de ce qui le meut et du regard que nous portons sur lui. Ce qui vient s'actualiser dans le dessin et paradoxalement dans sa régularité, sa netteté, signe une hallucination à laquelle Ilan ne peut se soustraire. Elle apparaît comme une chose qui n'est définie que par sa motricité, une forme hallucinatoire motrice (F. Duparc)¹³. La netteté et l'ironie du trait signe le clivage et la mise à l'écart d'un sexuel infantile déstructuré. Ilan a la mémoire de ses dessins mais les regarder ne provoque aucun affect ni aucune remémoration. Il dessine comme ça se présente. L'hallucination motrice a une analogie avec la sublimation.

Dominique Scarfone et Marie Leclaire dans leur article « Épreuve de réalité et jeu »¹⁴ citent ces phrases de Freud dans *Totem et tabou* : « Pour l'enfant... qui sur le plan moteur n'est pas encore capable d'agir, nous avons soutenu ailleurs l'hypothèse qu'il satisfait d'abord ses souhaits de façon hallucinatoire en faisant en sorte que s'instaure la situation satisfaisante au moyen d'excitations centrifuges de ses organes sensoriels. Pour le primitif adulte se dégage une autre voie. À son souhait est attachée une impulsion motrice, la volonté

13. C'est-à-dire une forme « aux confins de l'irreprésentable – cela implique que la forme peut parfaitement se prêter, elle aussi, à la fixation dans des comportements répétitifs qui traduisent la carence d'élaboration, ou la fixation traumatique ».

14. M. Leclaire, D. Scarfone, « Épreuve de réalité et jeu », *RFP*, vol. 68, 2004/1, PUF, pp. 19-37.

est maintenant utilisée à présenter la satisfaction, de telle façon qu'on puisse, pour ainsi dire, la vivre au moyen d'hallucinations motrices ».

Il est évidemment tout à fait étonnant qu'il puisse exister une hallucination qui ne renvoie pas à un fonctionnement psychotique, c'est-à-dire quand la représentation vient en lieu et place de la perception. Ici il s'agit de reproduire pas même une représentation de chose mais plutôt les traces du reste de l'expérience sensorielle vécue de la satisfaction. Si nous empruntons à la physique quantique le principe de superpositions, nous avons une modélisation possible de l'hallucination motrice. L'expérience sensorielle se divise en traces, en particulier une trace kinesthésique du mouvement ayant abouti à la satisfaction et la trace de cette satisfaction détachée de son objet. Et d'ailleurs, rien ne dit que les traces qui vont s'additionner aient le même objet sensoriel. Il existe dans l'inconscient ce qui peut être qualifié de synchronie dissonante qui se traduit dans le langage par la parataxe, mode de construction par *juxtaposition de phrases ou de mots dans lequel aucun mot de liaison n'explique les rapports syntaxiques* dont Suzanne Liandrat Guigues a parlé lors du colloque sur *La folie profonde de l'image*, à propos de Marguerite Duras et du film *Les mains négatives*.

La jonction des traces produit une énergie, hallucination motrice, qui va chercher/créer l'objet de satisfaction au prix d'un surinvestissement du moi, d'une expansion narcissique qui aboutit à l'abandon des investissements secondaires du moi et d'une mise à l'écart du jugement qui est issu de la capacité du moi à créer une « *dissemblance entre l'investissement empreint de désir et un investissement perceptuel qui lui ressemble* »¹⁵ et c'est cette hallucination motrice qui transporte le fantasme sur la scène psychique prémisses de l'accomplissement hallucinatoire du désir.

Mains négatives, mains positives, mains coloniales, mains immigrées, nous ne savons rien de la réalité psychique, des actes de pensées et de paroles des femmes/hommes préhistoriques qui ont apposé l'image de leurs mains sur les parois pas plus que pour les travailleurs de l'aube qui éveillent Paris. La seule certitude est qu'il y eut un acte moteur, l'actualisation d'un inconscient en acte. Pour l'évoquer nous avons l'image mouvement le décalage entre la parole et la motricité de la caméra.

Marguerite Duras nous donne à la fois les images de l'hallucinatoire et leur récit. L'écart, le décalage deviennent alors patents. En même temps que nous regardons les images, notre écoute entend des signifiants générateurs (ou pas) d'autres images d'un autre plaisir hallucinatoire. En séance se pose le dilemme qui n'est pas que technique mais relève d'une théorie de la séance en cours de traduire/interpréter la résonance des mots et des images que le récit provoque chez l'analyste. La consonance de la dissonance, quand l'action de deux entités se conjoignent pour en créer une troisième, fait émerger une autre langue, l'acte de parole, qui représente le langage de l'action celui qui impose d'entendre l'image et que la stylistique nomme hypotypose dont Dominique Suchet décrit ainsi le mécanisme : « *L'hypothèse d'une double hypotypose pour figurer le trajet des pensées régressives et progrédientes dans la situation de la séance permet de percevoir comment le langage, ainsi, laisse entendre en lui la caractéristique essentielle qu'il introduit dans la vie psychique : la discontinuité* ».¹⁶

C'est une tentative succincte de différencier l'hallucination de l'hallucinatoire à travers une trace kinesthésique qui peut être commune et dont le destin dépend de la mémoire qu'elle porte. Celle de la satisfaction ou celle d'une excitation sans fin qui ne peut se tarir que dans son annulation, son effacement de la scène représentative. Quand une excitation vient réanimer l'empreinte, c'est un organe privé de son érogénéité, privé de la possibilité de la voie auto-érotique qui hallucine.

15. S. Freud (1895), « Esquisse d'une psychologie scientifique », *Naissance de la psychanalyse*, PUF, p. 344.

16. D. Suchet, « Pour entendre, voir ce qui est dit (hypothèse d'une double hypotypose) », *Revue française de psychanalyse*, vol. 71, n° 5, *La cure de parole*, 2007, pp. 1737-1744.

L'accomplissement hallucinatoire de sa satisfaction est barré. Mais la réalité psychique ne manque pas de complexité et comme nous l'avons vu, l'hallucination motrice favorise les articulations entre les divers phénomènes d'hallucination/hallucinatoire que l'autoérotisme vient lier.

« *L'autisme est à peu près la même chose que ce que Freud appelle autoérotisme sans l'Éros* » écrit Bleuler en évoquant la schizophrénie et se démarque de Freud qui n'abandonne pas sa théorie de la libido avec les psychoses.

Pour Widlöcher, la sexualité infantile avec l'auto-érotisme qui lui est conjoint n'est pas une forme régressive de la sexualité adulte. Pour lui, « *le plaisir dans l'auto-érotisme de la sexualité infantile serait initial et non terminal. En d'autres termes l'émergence du désir coïnciderait avec le plaisir* ». Comme souvent en psychanalyse, c'est par le versant pathologique que nous parvenons à une conception de celle-ci.

Pour Freud, le plaisir que prend l'enfant non seulement à sucer son pouce mais ultérieurement à montrer ses organes sexuels et à être regardé met la pulsion scopique au cœur de l'auto-érotisme. Lacan fera un pas de côté en ajoutant la transitivité et en mettant l'accent sur l'action en ajoutant le « se faire », se faire voir, se faire regarder.

Mais alors que devient la libido dans des stades pré-spéculaires et en particulier dans l'autisme ?

Classiquement, il existe une circularité du regard. Le trajet du regard est celui de se regarder dans le miroir puis d'imaginer, et c'est important, que l'image regarde le sujet.

Rien de tel chez les autistes. Leur regard ne se trouve pas là où est l'origine de la vision. Comme pour les autres sens, il y a diffraction entre l'organe et le sens : l'ouïe n'est pas dans l'oreille, le toucher pas sur la peau. Ce qui diffère du soi/non soi puisque le soi est hors soi ou plutôt éparpillé façon puzzle dont il nous faut/leur faut non seulement retrouver les morceaux mais également les assembler. Tenter de regarder un enfant autiste, c'est être traversé par l'invisible. Il apparaît comme un paradoxe que les autistes mais évidemment ceci dépend du niveau d'autisme, n'arrivent à effectuer une tâche que lorsqu'ils sont coupés de leur sensorialité. Ils n'habitent ni n'habitent pas leur corps.

Cette forteresse vide, ce trou noir, cette béance sans bords pour reprendre certaines des représentations les plus archaïques du corps des autistes rend caduque la réactualisation chez l'analyste d'un fantasme d'auto-engendrement primaire dont la valence varie selon que nous nous situons dans le narcissisme primaire, ou que ce fantasme est compromis par le sexuel adulte ou qu'il est le produit de l'hallucination de la chose par elle-même.

Dans l'autisme, le morcellement du fantasme rend pour le moins délicat le repérage de l'objet mais quand un autiste s'empare d'un objet externe (ce peut être un jouet mais aussi des plans de métro ou le nom des joueurs de foot) ou interne (en particulier dans les cas d'auto-mutilation, dans l'articulation/mastication/phonation), c'est pour y reconnaître une part réelle de son corps. Le plaisir qu'il peut y prendre témoigne d'une énergie libidinale qui cherche/trouve son organe source. L'auto-érotisme viendra éventuellement de surcroît.

Il en va différemment chez Ilan, qui peut apparaître aux observateurs que nous sommes, comme replié du monde, les dessins initient la présence de regards tiers qui incarnent une spécularisation partielle et font fonction d'objet miroir. L'ironie qui dans le processus de rétroaction de la chose vers elle-même est le signe du retournement possible vers un hors psychique *via* l'hallucination motrice, par la tiercéisation externe des regards prend l'aspect d'un trait d'esprit et d'une érotisation du retournement. Le schème d'actions peut alors être le suivant : Hallucination de la chose – métamorphose en image hallucinatoire – ironie – hallucination motrice – retournement vers le monde extérieur – actes de dessin – regard des tiers – trait d'esprit – retournement – plaisir – excitation de la chose...

Le problème est de savoir si nous pouvons parler d'auto-érotisme alors que nous observons une action motrice et que le seul acte repérable est l'acte de dessin mais ne semble pas correspondre à une activité fantasmatique or « *le fantasme n'est pas le produit de la sexualité infantile, il la produit* ».

Chez l'enfant le trait d'esprit est le signe du retournement de la séduction dont le trajet va alors de l'enfant vers l'adulte. Poursuivant les réflexions de Freud sur *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Widlöcher met en exergue le « *Vor-lust* », l'avant plaisir délie le plaisir de l'orgasme¹⁷.

L'ironie qui, à l'adolescence, prend le pas sur le trait d'esprit, avatar du sexuel infantile, impose la radicalité de l'acte du langage sous des formes diverses de provocation ou selon la formule de Winnicott de conduites antisociales. Il faut éconduire toute actualisation d'une scène de séduction. La vérité de l'acte rend l'illusion du jeu caduque. Ce sont bien les stigmates d'une sexualité infantile qui se heurtent à la métamorphose d'un corps adolescent en quête d'identification, qui ne cesse de souhaiter de façon ambivalente d'échapper aux regards qu'il suscite. Les destins du sexuel s'étaient alors sur un fantasme d'auto-engendrement secondarisé. Fantasme qui non seulement autorise l'identité avec ses pairs mais tient à distance les fantasmes de scènes primitives, incestueuses et la castration. Faire d'un corps en mutation un hors soi, un objet monstrueux qui s'érotise *via* l'hallucinoire puis sera réintroduit en soi par l'auto-érotisme et pourra être investi comme une composante du moi. Le surplus d'énergie, l'impossibilité d'échapper à un corps mutant à l'adolescence abolit le jeu du sexuel au profit du surinvestissement de l'acte.

Ainsi selon Widlöcher : « *À la différence de l'amour de l'objet, la sexualité infantile se construit à partir d'une exigence interne et obtient sa satisfaction dans une activité auto-érotique psychique et/ou physique. L'objet représente ici seulement l'acteur appelé à tenir un rôle dans le scénario imaginaire* ».

Dans ce scénario la sexualité infantile joue à qui perd gagne : perte de l'objet et gain de plaisir obtenu par la fonction hallucinoire du fantasme qui maintient la présence de l'objet en son absence. Et celle-ci favorise les jeux intra transférentiels de déplacement, déformation, condensation et figuration dont dépendent les destins différenciés de l'enchaînement des actes et des actions de la vie sexuelle inconsciente.

La permanence du sexuel infantile chez l'adulte, même compromis par les métamorphoses de l'adolescence, pousse à la mise en jeu de l'acte.

L'acte se réfère davantage à une sexualité génitale et vise la décharge et l'orgasme. Alors que le jeu vise à rebattre les cartes, à refaire la partie, à revenir à la table. Le coup est toujours un après-coup de l'acte qui a initié le jeu et enclenché le souhait imaginaire de recommencer et l'enfant devient « *le sujet à la fois créateur et acteur... il y a bien un mécanisme d'après-coup inscrit dans la quotidienneté de l'expérience subjective* »¹⁸.

Ainsi la sexualité infantile, comme une séance d'analyse, se déploie entre avant-plaisir et après-coup et, comme tout jeu, se déroule sur le registre de l'illusion et « *revêt dans l'inconscient un caractère proprement hallucinoire et devient alors une hallucination d'action* »¹⁹.

Si l'inconscient pense sur le mode de l'illusion et que, selon Winnicott, l'espace intermédiaire est littéralement métaphore d'échanges et que les échanges précoces se produisent sur le mode de l'illusion, alors nous pouvons considérer l'espace transférentiel comme un tiers lieu dans lequel une autre pensée est possible, l'objet scène sur laquelle les auteurs déroulent leurs textes.

Plusieurs voies sont alors possibles :

17. D. Widlöcher, « Amour primaire et sexualité infantile : Un débat de toujours », *Sexualité infantile et attachement*, PUF, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », « *Se semble approprié pour décrire le mécanisme qui assure la satisfaction de la tendance par l'épargne psychique due à la technique* », 2001, p. 24.

18. D. Widlöcher, *Amour primaire et sexualité infantile*, op. cit., p. 12.

19. *Ibid.*, p. 31.

– Une aporétique, celle de l’autoconservation d’une pensée qui tourne sur elle-même sans autre objet que de produire des actes de pensée à la chaîne.

– L’autre est celle de l’auto-érotisme qui va agir dans deux directions.

Pousser à la réalisation hallucinatoire du désir.

Une fois cette réalisation obtenue, lier la fonction hallucinatoire à un nouvel objet issu de la co-pensée de l’analyste et permettre de réintégrer la fonction hallucinatoire dans la psyché du patient et lui fournir l’énergie apte à délier les représentations. Mais les jeux transférentiels sont des jeux dangereux qui vont jusqu’à autoriser les interdits. Ça rend malade la maladie de transferts quand les chimères prennent possession de psyché jusqu’à venir s’échouer dans les rêves de l’analyste pour faire retour dans le lieu des transferts.

Le lieu des transferts n’est pas qu’un espace d’échange mais l’objet d’amour primaire en jeu dans la cure et enjeu de la cure.

Jeux de dupes évidemment puisque l’analyste entend, dans le double sens d’écouter et de l’entendement mais c’est bien ici le leurre, puisque l’analyste entend ce que l’analysant n’a jamais dit. Dans ce jeu de bonneteau, le patient montre le recto de la carte mais c’est le verso qui doit être trouvé donc il ne peut s’approprier la vérité. Sauf qu’ici il ne s’agit pas de trouver la bonne carte puisque c’est l’acte de retourner la carte qui initie le changement, l’instant où l’angoisse est un jeu avec la mort vivante.

L’analyste est supposé le savoir et ainsi pouvoir s’offrir aux effets des transferts.

Puisqu’il est temps de conclure, je voudrais citer une phrase de Freud issue de sa correspondance avec Jung : *« Je dois dire que je tiens pour une forme très respectable d’économie une sorte de communisme intellectuel, dans lequel on ne contrôle pas anxieusement ce qu’on a donné et ce qu’on a reçu²⁰ »*.

C’est à une véritable esthétique de l’écoute que nous convie Daniel Widlöcher.

20. S. Freud, « Lettre 18F » du 07/04/07, *Correspondance S. Freud-C. G. Jung*, tome I.

Discussion du texte d'Éric Flame

André Beetschen

Oui, c'est une bonne idée que de clôturer cette journée d'hommage à Daniel Widlöcher par une évocation de l'hospitalité. Celle de la pensée qui, dans le débat, accueille l'étranger mais affirme aussi la hardiesse de ses convictions. À la subtilité et l'associativité de votre propre pensée, je ne suis pas sûr que je saurai rendre justice... mais vous m'avez fait travailler !

Un fil, en tout cas, trame votre exposé : celui des filiations et parmi celles-ci, la continuité du dialogue maintenu de Daniel Widlöcher avec Lacan, dont vous êtes un lecteur avisé et dont vous citez les écrits ou concepts-phares : « variantes de la cure-type », « objet a », etc. Vous indiquez à la fois le rapprochement et l'éloignement des deux psychanalystes mais en vous maintenant dans une perspective où l'acte de parole s'impose au champ de la conceptualisation. Car vous suivez Daniel Widlöcher dans sa critique d'une excessive intellectualisation. Il m'a semblé que de la sexualité infantile (l'objet de notre table ronde) vous ne parliez jamais de face (je veux dire dans son développement, ses manifestations... bref dans tout ce que nous apportent *Les Trois Essais sur la théorie sexuelle*) mais plutôt tangentiellement et dans une perspective originaire, en cela fidèle sans doute à la pensée de Daniel Widlöcher.

Ainsi mon premier questionnement, à vous lire, porte sur l'écart entre la chose et l'objet. La chose en soi qui, pour Daniel Widlöcher, se présente comme « sui-référentielle dans sa dimension de représentation hallucinatoire du désir » et par ailleurs « l'objet, agent d'émergence de l'imaginaire ». Diriez-vous alors que l'objet est quand même agent de l'émergence de l'auto-érotisme ? Et cet objet imaginaire « entre lieu et figure » (je reprends l'article de Daniel Widlöcher du même nom¹), objet-but animant souterrainement l'accomplissement du fantasme, comment en préciser la construction et la fonction ? Daniel Widlöcher écrit : « À la différence de l'amour de l'objet, la sexualité infantile se construit à partir d'une exigence interne et obtient sa satisfaction dans une activité auto-érotique psychique et/ou physique. L'objet représente ici seulement l'acteur appelé à tenir un rôle dans le scénario imaginaire ».

Mais à la fois l'acteur et l'exigence interne ne demandent-ils pas à être précisés ? Et n'y a-t-il pas une certaine ambiguïté quant à l'usage de « la figure », quand figurer est proche du représenter alors que le ça, lui, hallucine ? J'ai la même perplexité devant l'usage que fait Daniel Widlöcher de l'imaginaire ou de l'illusion, tout en entendant aussi que son souci est aussi de dégager une explicitation du processus primaire.

C'est là que votre reprise de l'hallucination est intéressante, avec ce que vous cherchez à distinguer entre hallucination et hallucinatoire, en mettant en évidence les aléas du processus hallucinatoire ou ses ratés. Comment continuer de penser, en effet, en terme de sexualité infantile auto-érotique dans les limites cliniques que dessinent vos exemples (enfant psychotique, autiste) ? Votre proposition d'hallucination motrice dans le cas d'Ilan (avec l'observation de son activité de dessin, vous rejoignez d'ailleurs ce qui fut l'une des premières expériences cliniques de Daniel Widlöcher...), cette recherche agie vers la satisfaction actualisée dans l'acte de « dessiner comme ça se présente », vous fait retrouver la seule mention de l'hallucination motrice dans le texte freudien, là où se relie l'enfant et l'homme primitif, dans « Animisme, magie, toute-puissance des pensées » de *Totem et tabou*.

1. D. Widlöcher, « L'objet : entre le lieu et la figure », *L'objet, la réalité, APF, Annuel 2008*, PUF, pp. 45-63.

Vous voyez dans la jonction dissonante (ou la discontinuité, qui n'est pas la déliaison) des traces des premières expériences sensorielles (saisissante évocation par vous des « mains négatives », traces d'actes moteurs), ce qui anime ou impose une hallucination motrice qui va chercher/créer l'objet de satisfaction. Diriez-vous alors qu'il s'agirait d'une ébauche d'auto-érotisme, au sens où le propose Daniel Widlöcher ? À l'inverse, la place que vous donnez à l'ironie par rapport au trait d'esprit manifesterait-elle un échec ou un au-delà du principe d'avant-plaisir ?

Et quand vous rapprochez l'hallucination du fonctionnement psychotique, je pense à cette phrase de Freud dans « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose » : « S'instaure pour la psychose la tâche de se procurer des perceptions telles qu'elles correspondent à la nouvelle réalité (psychique). Ce qui est atteint de la façon la plus fondamentale par la voie de l'hallucination »².

Différencier hallucinatoire et hallucination serait-ce alors examiner la condition et la fabrication du fantasme, différencier aussi autisme et auto-érotisme et donc se demander ce qu'il en est de la libido dans les stades pré-spéculaires (en sollicitant un retour à Lacan, avec son schéma optique, le trajet de la pulsion scopique et la question du regard) ?

Si dans l'autisme le morcellement du fantasme rend délicat le repérage de l'objet, je me suis demandé ce que vous appeliez « fantasme d'auto-engendrement primaire » : notamment dans votre passage convaincant sur l'adolescence, lorsque vous dites, alors que les stigmates d'une sexualité infantile se heurtent à la métamorphose d'un corps adolescent en quête d'identification, que les destins du sexuel s'étaient sur un fantasme d'auto-engendrement secondarisé.

Enfin, j'ai aimé votre jolie proposition : la sexualité infantile, qui se déploie entre avant-plaisir et après-coup, jouerait à qui perd gagne ! Si la perte de l'objet risque de dessiner la pente mélancolique, le gain de plaisir, lui, obtenu par la fonction hallucinatoire du fantasme, ne maintiendrait-il pas la vie de l'objet ?

2. S. Freud, « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », *OCF-XVII*, 1992, pp. 38-40.

*Groupe d'étude sur le Covid et ses effets
sur la pratique analytique*

Quelques considérations sur le travail du groupe d'étude (juin 2020-octobre 2022)

Jean-Yves Tamet

Durant le conseil de Claude Barazer (2019-2021), un groupe d'étude sur la situation provoquée par la pandémie fut créé en juin 2020, dont l'animation fut confiée à Pascale Totain alors Secrétaire scientifique. Cette idée de groupe avait été initialement suggérée par Évelyne Sechaud ; Catherine Chabert, Nicole Mesplé Soms, Alexandre Morel, Frédéric de Mont-Marin, Pascale Totain, Claire Trémoulet, Évelyne Sechaud et moi-même composons ce groupe d'étude dont l'activité fut prolongée par le conseil de Dominique Suchet.

Lors de nos rencontres, une dizaine environ, par Skype d'abord, puis en présence, nous avons échangé associativement sur la situation ; ensuite nous avons fait circuler divers textes autour des modes de communication, téléphone et visio, comme autour de la pandémie ; après chacun d'entre nous a écrit un commentaire sur cette situation, texte brut le plus souvent, sans forcément de recul, ceci afin de conserver la dimension vivante et inachevée d'un témoignage. Début 2022, trois d'entre nous ont rencontré le Conseil actuel pour discuter d'une forme de restitution du travail effectué ; cette journée est le produit de cette discussion.

J'emprunte dans ce propos des citations qui, puisées aux textes écrits par chacun, rendent compte du travail collectif. Le présent écrit, première contribution à ce projet de restitution, sera complété par des témoignages de certains d'entre nous. Commencées en pleine pandémie, nos rencontres se sont achevées d'une manière arbitraire deux ans plus tard, au sortir d'une crise sanitaire qui nous impose de prendre « Le temps de réfléchir sur ce que nous avons vécu » titre d'une tribune libre du philosophe Abdenour Bidar qui, dans Le Monde du 17 juin 2022, s'étonnait de l'amnésie qui s'est progressivement installée.

4 février 1916. Freud écrit à Ferenczi « *La grippe m'a passablement abattu. Souvent, des semaines passent sans que rien ne me vienne. Mais la plupart du temps mes pensées ne sont pas au travail analytique. Je lis en revanche quatre journaux par jour...* »¹.

Cet abattement initial chacun a pu le connaître au printemps 2020. Comment continuer la pratique avec ces nouvelles conditions de vie a été la question essentielle avec ses corollaires, sous quelle forme, avec quels aménagements, incluant la décision d'imprimer un arrêt à celle-ci. Inventer a été nécessaire, accompagné d'une exaltation ou d'une morosité, voire les deux alternativement ; des discussions avec de proches collègues, des amis ont pu contribuer à supporter les effets de l'inconnu d'autant que les diverses institutions analytiques, prises elles aussi au dépourvu, avaient souvent laissé toute latitude d'organisation à chacun. Telle fut l'attitude de l'APF.

Mon propos envisage une série de thèmes abordés lors de nos échanges ; ils sont présentés de manière impressionniste plus que méthodique, illustrant bien en cela notre manière de travailler. À l'issue de notre ultime rencontre, l'une d'entre nous remarque que « *le travail en groupe nous a permis de faire ce dont nos collègues étaient privés, à savoir discuter* ».

1. La pandémie de grippe dite « espagnole » (premier pays à reconnaître cette grippe) a atteint la moitié de la population mondiale, du printemps 1918 à la fin de l'hiver 1919. La maladie, apparue de façon simultanée en Amérique du Nord, en Europe et en Asie, s'est diffusée en trois vagues successives et a fait plus de morts que la guerre, dont Guillaume Apollinaire, Egon Schiele, Edmond Rostand et Max Weber.

1 – **L'inédit.** Les possibilités techniques contemporaines ont permis à nombre d'analystes de se lancer dans des pratiques inédites avec l'usage du téléphone² comme celui de la transmission vidéo ; nous avons vu alors apparaître des mots inhabituels, comme confinement ou mesure-barrière, des mots désincarnés, comme « distanciel » ou « présentiel » qui se sont inscrits (malheureusement...) dans le vocabulaire post-covid³. En ce printemps 2020, nous avons largement parlé dans ce groupe de nos propres pratiques, constatant alors la variété des attitudes et des positions singulières de chacun, incluant l'évaluation de considérations économiques dans les choix. En somme, chacun a établi un compromis entre ses attentes et celles des patients, entre ses exigences matérielles et les possibilités de son exercice comme entre sa pratique et les idées évoluant entre idéaux et résistances. Si on s'en tient à la pratique au téléphone, la nouvelle intimité ainsi créée a favorisé pour certains patients « *une association libidinale et sexuelle très vive* » (Catherine Chabert) mais parfois la difficulté à écouter en associant sur les propos du patient sans le point d'appui de la présence du corps fut un obstacle. Deux ans plus tard, discutant sur le même thème, certains ont mesuré, non sans surprise et avec humour, que leurs opinions sur les possibilités et les indications de la pratique à distance avaient nettement évolué.

2 – **Des thèmes insistent.** La disparition, les menaces de destruction, l'évocation de la mort (incluant celle de l'analyste) se sont invitées dans les cures ; parfois les thèmes n'ont pas paru changer, tout au plus ont-ils été colorés par des angoisses « *De quelles angoisses de séparation la pandémie et ses effets viennent nous parler en analyse ?* » remarque Catherine Chabert. Durant la première guerre mondiale, la correspondance entre Freud et Ferenczi ou Abraham concerne souvent les aspects matériels, comme le rationnement alimentaire ou les changements d'affectation des fils Freud : cette trivialité, la table et les enfants, est la marque la plus tangible du choc ressenti plus que des réflexions sur les horreurs ou les douleurs de la situation. Dans cette lettre à Abraham le 22 septembre 1914, Freud écrit « *Mon petit-fils (Ernst) est un petit gars adorable, qui sait si bien vous conquérir par son rire dès qu'on s'occupe de lui, quelqu'un de bien élevé, de civilisé, ce qui, en notre époque de bestialité sans frein, est doublement estimable... Mon gendre a, de temps en temps, à faire le portrait d'un héros qui part à la guerre et à agrandir celui d'un héros mort au champ d'honneur* ». Par ailleurs, Freud a maintenu son travail durant ces années, avec « *Deuil et mélancolie* » (1915) et « *Considérations actuelles sur la guerre et la mort* ».

3 – **Comment faire l'histoire au présent ?** Cette question a jailli dans cette période où, pris dans la quête et l'invention de nécessaires aménagements, chacun tente de tenir des exigences pour maintenir ses conditions d'exercice « le plus analytiquement possibles ». Souvenons-nous que des espaces de dialogue furent proposés aux analystes de l'APF tant sur le site⁴, que lors d'échanges vidéo. Si le succès d'estime fut relatif, ils avaient l'avantage de maintenir des liens. Dans notre groupe, les échanges, effectués sur le mode du tour de table oral ou de l'échange par écrit *via* des *e-mails*, montrent la présence intense de l'actuel. « *Chaque analyste témoignait dans sa chair d'une réaction moïque éminemment personnelle et subjective vis-à-vis de la (sa) mort comme si celle-ci frappait désormais à nos portes.* » (Frédéric de Mont-Marin) « *La pandémie... nous a confronté à beaucoup d'inconnu mais aussi, si besoin était, à notre condition de mortel* » (Nicole Mesplé Sompis). Autant de remarques qui soulignent la force palpable de l'angoisse qui circulait au présent. Le démarrage du groupe nous a surpris comme si nous étions déjà en état d'aborder un après-coup qui nous semblait alors lointain et comme hors de portée.

2. Aby Warburg inquiet que la civilisation ait aboli les distances pensait que « *le télégramme et le téléphone détruisent le cosmos* » !

3. Avec confinement, masque, geste-barrière, pass-sanitaire... notre vocabulaire s'est enrichi.

4. La proposition d'échanges sous forme de bloc-notes (en anglais « *blog* ») avait été suggérée par Jacques André quelque temps auparavant sans succès ; il a fallu l'événement de la pandémie et l'angoisse qui va avec, pour que, durant quelques mois, cette proposition soit suivie d'effets.

4 – **Des effets sur la théorie, son usage comme son maniement.** Mais une autre question, nouvelle, intrigante et difficilement appréciable, est venue concernant des effets possibles sur le travail théorique. Est-ce que la métapsychologie se serait modifiée ? ou plutôt en quoi la situation d'exception mettrait en lumière, ou installerait au premier plan certains concepts ? « *J'étais touchée surtout par la mise à l'écart du fantasme œdipien pivot de la mise en place transférentielle qui laisse planer la possibilité d'enfreindre un double interdit, de meurtre et d'inceste* » (Pascale Totain). « *La question de nature de l'angoisse ouvre un vrai champ de réflexion clinique et théorique* » (Catherine Chabert). Évelyne Sechaud apporte un complément plus nuancé : « *Les conditions imposées par les modifications de la réalité extérieure n'ont pas, à mon sens, un effet direct sur la pensée analytique mais un effet indirect par les atteintes du cadre analytique.* » On se souvient que le monde s'est trouvé divisé rapidement entre un monde d'avant et un monde d'après, frontière vite établie comme si, en marquant un temps d'après-coup, percevoir l'espoir revenait *ipso facto*⁵ : s'impose alors le modèle de la guerre⁶ avec la scansion de ses étapes : la déclaration, le conflit puis l'armistice, voire la paix. Une position de recul est attendue comme si enfin on allait pouvoir regarder de loin l'événement. C'est le sens de la remarque d'Alexandre Morel : « *Il me semble que l'environnement s'est installé comme une préoccupation majeure... pour Bruno Latour le virus est présenté comme un répétiteur exigeant qui nous met au travail et nous contraint à apprendre de lui.* »

5 – **L'analyste mis à l'épreuve.** L'analyste sort transformé par cette période aux effets inconnus qui, dans l'intime de sa pratique, convoquent des sentiments et des conduites inhabituelles. « *Je suis frustrée et découvre une désagréable période de solitude psychique. Le transfert sur les patients n'était pas en vacances, pas en sommeil, il était toujours vif et actif* » écrit Claire Trémoulet. Certains ont lu l'ouvrage *Psychanalyse et vie covidienne* paru en février 2021 qui insistait alors sur la détresse collective. Cet ouvrage se positionnait comme si on était déjà « après », comme si un regard d'évaluation pouvait être réalisé ; mais la réalité au moment où j'écris ces lignes (juin 2022) montre que nous n'en sommes pas vraiment là. Les journaux titrent encore « Forte hausse du Covid » : du coup le mérite de cet ouvrage réside dans le fait de dater l'état des esprits à un moment donné.

6 – **Le corps, la sensorialité, la douleur.** La place du corps a souvent été soulignée sous l'angle d'effets où « *la séparation entre la parole et la présence transforme radicalement l'interdit œdipien et celui du meurtre* » (Nicole Mesplé Soms). Situation qui fut reprise également sous l'angle de la rencontre avec l'importance du visage tel que le souligne Jean Starobinski⁷ dans un article « *Toute rencontre est rencontre d'un visage* ». Mais le corps c'est aussi le corps, présent ou absent, avec les informations sensorielles⁸ qu'il véhicule comme aussi les menaces de contamination et de douleur associées. En présence, le corps montre un potentiel danger : apprécier ses contraintes qui évoluent constamment est du domaine de l'analyse du transfert.

7 – **Construire.** Ce point spécifique est développé par Catherine Chabert qui relie la situation analytique durant la pandémie et la manière dont l'entend alors l'analyste dans la cure. Je la cite longuement parlant de sa patiente : « *Ses associations la mènent, au cours de ses premières séances pendant le confinement à la tragédie d'Électre, et à la femme Narsès, la nourrice : je retiens cette représentation dans toute sa signification transférentielle, après que la jeune femme ait parlé d'Électre, une héroïne matricide. Et je retiens aussi l'assignation transférentielle à laquelle je suis soumise dans cette analyse : je suis la nourrice, celle qui reste vivante, la*

5. Durant la Grande Guerre des communes ont ainsi érigé, dès 1916, des monuments, hommage aux morts, alors même que la guerre était encore en cours.

6. Durant cette période il y eut, comme en 14, des « planqués » qui avaient fui les zones de combat !

7. J. Starobinski, *Le Corps et ses raisons*, Seuil.

8. Ce thème donnera lieu à une série de conférences particulièrement suivies en 2021-2022.

femme Narsès, toujours là, au-delà du cataclysme. En tout cas, jusqu'ici, elle ne pouvait à aucun moment être identifiée à sa mère. Est-ce du fait de notre éloignement physique que cette jeune femme peut parler du meurtre de la mère, qu'elle peut condenser la tragédie d'un amour si intense pour le père qu'il conduit à tuer la mère ?... Bien sûr elle le fait par le détour du mythe et de la littérature... sans savoir, de quoi, de qui elle parle ! »

Depuis l'éloignement sensoriel apparaît une autre scène, celle d'avant où analyste et patiente étaient proches l'une de l'autre dans un rapport qui, brutalement devenu distant, devient teinté d'une ombre de nostalgie, à l'instar du regard porté sur l'enfance. « Être la nourrice » rappelle le regard d'observateur attentif de Freud sur son petit-fils jouant, alors que sa mère s'était éloignée. Quel statut occupe alors cette autre scène, rappel des temps calmes, éloignés de l'agitation anxieuse qui a vu les liens se maintenir certes mais aussi a vu se modifier le souvenir de la relation ancienne. Alors un rapport diphasé au temps s'installe comme sur une scène théâtrale, avec des lieux séparés qui accueillent des moments psychiques différents. En ce sens le modèle de Freud regardant son petit-fils campe un thérapeute qui, une fois la mère partie, écoute la manière avec laquelle l'enfant réinstalle la présence maternelle ou lutte contre son absence : son attitude nous renseigne sur sa relation à l'objet en la construisant devant et avec nous une fois que l'objet disparu n'est plus présent autrement que dans un souvenir. Ce modèle fut étonnement présent quand le temps d'avant eut disparu.

Le changement est perceptible dans ce que disent à leur manière les néologismes créés à partir de distance et présence. Une dramatisation est inscrite désormais dans la langue⁹, « permettant à la parole de se souvenir de ce qu'il lui est arrivé » comme l'écrit Pierre Fédida¹⁰. Brutalement sous l'effet de ces modifications il y eut dans les cures un temps d'avant et un temps d'après et désormais le printemps 2020 s'est inscrit dans le socius au même titre que d'autres événements collectifs tels « la grippe espagnole », « la collaboration », « la guerre d'Algérie », « mai 68 » ou « les gilets jaunes ». Il va sans dire qu'au sein même de notre vie associative nous en mesurons actuellement les effets sur les réunions¹¹ et sur les échanges ; mais dans le déroulement de la formation comme des échanges nous ne sommes pas en mesure d'apprécier vraiment les traces des évolutions.

8 – Interpréter. Un autre aspect qui concerne l'interprétation est apparu depuis la remarque de Catherine Chabert : « Évidemment, le passage de la projection à l'intériorisation nous intéresse : de quelles manières, le virus – danger du dehors – peut être réintégré ou non à la dynamique des représentations et des objets internes ? ».

En effet, la covid doit-elle être considérée comme un reste diurne avec lequel le rêve se construit ou doit-elle être placée au centre de l'interprétation comme s'impose un événement traumatique. En somme bien que de survenue soudaine et à ce titre effractante, tout ramener à elle, n'est-ce pas lui donner une place centrale et à ce titre traumatique. Or avec une autre patiente, Catherine Chabert remarque : « Elle ne comprend pas ce qui l'a empêchée d'accepter les séances à distance, elle n'en avait pas envie, à la limite, ça la soulageait de suspendre, elle trouvait ses séances lourdes et encombrantes. Je dis : "Vous m'avez laissée tomber alors !" Elle se tait, réfléchit puis murmure "C'est moi que j'ai laissée tomber en vous laissant tomber." »

La survenue de cet hôte étranger appelle une attention aux variations spatiales, celles-là même au cœur du texte « Constructions en analyse », texte tardif de 1937, écrit à Londres qui relègue « le temps viennois » dans l'avant du « temps londonien ». Je crois important de noter ce temps d'avant qu'instaure tout traumatisme en soulignant qu'avec la covid cette épreuve brutale a instauré une césure durable à l'intérieur de chaque cure.

9. R. Cazals, *Les mots de 14-18*, Presses du Mirail, Toulouse.

10. P. Fédida, *Crises et contre-transfert*, PUF, p. 111.

11. Mesurons l'écart d'attitude entre certaines sociétés analytiques qui se sont mises au goût du jour en basculant sur Zoom leurs réunions et la discrétion dont fait preuve l'APF en ce domaine...

Dans ce texte Freud propose une analogie avec le travail de l'archéologue entre interpréter et construire. L'arrivée de variations du cadre impose de devoir construire, c'est-à-dire apprécier en quoi les changements altèrent la possibilité d'interpréter. Il s'agit de s'appuyer « sur le cadre interne acquis par l'analyste au cours de son analyse personnelle ». (Évelyne Sechaud)¹²

Maintenant je vais laisser place à certains d'entre nous pour d'autres commentaires mais auparavant je veux conclure sur deux points : le premier concerne une remarque d'Évelyne Sechaud qui, en juillet dernier, nous écrit en constatant le fait suivant « *Je me suis rendu compte qu'à la suite du confinement, je n'avais pas très envie d'aller au cinéma ; par contre, j'ai vu plusieurs pièces de théâtre avec un plaisir identique au retour des séances en présence.* »

Le second emprunte à Paul Valéry, dans *L'Idée fixe*¹³ où je découvre un dialogue qui évoque certaines conséquences inattendues de la découverte de l'Amérique :

– *L'amour a bien souffert de l'invention du gouvernail.*

– *Vous êtes intelligent, dit le Docteur. L'Amérique aussitôt nous expédie un petit personnage pâle...*

– *De qui la descendance a fait merveille parmi nous. Il paraît que nous en sommes tous un peu hantés, et que bien des grandes choses sans lui n'auraient même pas été rêvées...*

– *Vous avez cent fois raison dit le Docteur. Croyez bien que l'introduction de la syphilis en Europe est un fait plus important que le traité d'Utrecht.*

– *J'en ai peur !*

– *Et ils n'en soufflent mot... Les Tréponèmes débarqués en Europe ont eu plus de conséquences pour l'Humanité que tous les plénipotentiaires...*

Qu'en sera-t-il plus tard du souvenir des vagues répétées du covid subies par notre humanité¹⁴ ? Qu'en sera-t-il des transformations insensibles des activités et des coutumes, dont celles qui touchent de près l'analyse ?

Bibliographie chronologique restreinte

Dossier « L'analyse par téléphone », *Aperçus IPA*, volume 12, juin 2003.

G. Gensel « L'analyse à distance » ; L. Bleger « À propos de l'analyse à distance », Journée des membres APF, 2016, *Documents et Débats*, n° 94, 2017.

E. Karlin, « Avec le Covid 19 la psychanalyse fait sa révolution », *Le Monde* du 30 août 2020.

« Chroniques du confinement » in *Carnet Psy* juillet/août 2020, n° 236, pp. 28-51.

Psychanalyse et vie covidienne, (sous la direction d'A. de Staal et H. Levine), éditions Ithaque, 2021.

C. Chabert, « Le temps de l'angoisse » conférence à Istanbul septembre 2021, *Revue française de psychanalyse*, LXXXV, 2, *Dossier le confinement*, 2021, pp. 415-463.

M. Girard, *La séparation du monde*, éditions Excès, 2022 ; « Un extrait », *Le Présent de la psychanalyse*, n° 7, 2022.

Incertitudes en psychanalyse (sous la direction de J.-Y. Tamet), éditions Fario, 2022, Articles de L. Bleger, É. Sechaud, L. Bonnefon-Tort et M.-C. Lancôt Bellanger.

De nombreuses lectures « adjacentes » ont été évoquées : D. Anzieu (« Sur le transfert paradoxal et le double interdit de toucher »), M. Moscovici (« Il est arrivé quelque chose »), J. Starobinski (*Toute rencontre est rencontre d'un visage*), G. Favez...

12. É. Sechaud, « Figures libres et figures imposées », *Incertitudes en psychanalyse*, Fario, 2021, p. 89.

13. P. Valéry, *L'idée fixe*, Gallimard.

14. Pas de monuments aux morts pour les victimes de la grippe espagnole !

Le temps de l'angoisse

Catherine Chabert

Depuis le début de la pandémie, de très nombreux travaux et débats se sont développés sur les enjeux de la contamination dans différentes disciplines de Sciences humaines. Du côté de la psychanalyse, ces débats ont porté sur la méthode et sur les effets de cette menace collective sur le travail analytique aussi bien clinique que théorique. Mais ce sont surtout les discussions sur les modifications du cadre qui ont prévalu, dans un premier temps, bien sûr, lorsque l'urgence du confinement a contraint les analystes à suspendre les séances en présence, puis dans son après-coup relatif, puisque les alternances de confinement et de déconfinement, de couvre-feu et de sa levée, ont scandé la vie collective et individuelle depuis mars 2020. Une grande excitation semble s'être emparée des analystes, tout à coup séduits ou au contraire réfractaires à ce qu'il est convenu d'appeler les aménagements du cadre. Cette fois, dans des conditions très particulières : en effet, il ne s'agissait pas de modifier les modalités dites classiques du traitement psychique du fait de la singularité des troubles et de la psychopathologie, il ne s'agissait pas non plus de composer avec les nécessités imposées par la distance et le désir de formation, ces deux situations relèvent de positions et de problématiques individuelles... Non, ici, la contrainte concernait tout le monde, les analystes et leurs patients, certes mais aussi tous les métiers impliquant des contacts, désormais considérés comme dangereux et au-delà, les relations sociales, amicales, voire familiales.

Chacun d'entre nous s'est trouvé confronté à une double exigence qui a pu prendre parfois la forme d'injonctions paradoxales : il fallait à la fois poursuivre les traitements et en même temps respecter les conditions de travail exigées par les mesures sanitaires. Pas de contact direct donc... Jusqu'ici, je n'avais guère pratiqué les séances à distance sauf dans des situations particulières – pendant les grossesses de mes patientes lorsque « rester allongées » leur était prescrit ; pour de rares cures, de celles qu'on appelle « navette-analyses » qui concernent souvent des analystes qui vivent loin de Paris. Je n'avais pas vraiment réfléchi à ces modalités de travail dont l'expérience n'était pour moi ni familière ni convaincante. C'est donc avec une grande prudence et notamment en respectant leur décision pour la suite, que j'ai proposé à mes patients des séances par téléphone (la visio ne me convenait pas, pour moi, elle représentait en analyse le risque de simulacre et comme la majorité de mes patients sont allongés, la question ne s'est pas vraiment posée). J'ai pris la décision, depuis le début de la pandémie, de m'adosser aux prescriptions sanitaires gouvernementales comme à un tiers, porteur de règles sinon de lois et je m'en suis servie très vite, à propos des serremments de mains, de l'éloignement entre les fauteuils et entre le fauteuil et le divan dès janvier 2020. Cela me permettait d'instaurer l'idée d'une continuité concernant la référence aux principes de l'analyse. Ce n'est pas moi qui les ai découverts ou inventés, c'est Freud (!) mais je les respecte car ce sont eux qui fondent l'éthique de ma pratique, fidèle à l'esprit de la méthode analytique à la fois au sens le plus étroit et le plus large : au sens étroit, les cures classiques – même si je pense qu'elles ne concernent plus seulement les névrosés, loin de là, il arrive bien souvent que l'expérience du divan et le rythme de séances qu'elle implique se révèlent formidablement fructueux et bénéfiques pour des fonctionnements limites – donc les cures dites classiques mais aussi au sens large, les dispositifs thérapeutiques exigeant, au-delà des modalités d'intervention et d'interprétation de l'analyste, des aménagements du cadre beaucoup plus importants. J'ai donc maintenu strictement les horaires et bien sûr la durée des séances, cela me paraissait l'équivalent d'un minimum vital pour l'analyse, une manière de conserver du même, du stable, en dépit des bouleversements et des aléas de la période que nous traversons tous. Ma contribution à cette présentation va donc s'appuyer sur les données de l'expérience analytique pendant la Covid : je ne prétends pas que mes hypothèses et mes interprétations concernent tout le monde mais j'utilise la cadre de

l'analyse comme un « laboratoire central » – selon l'expression de J.-B. Pontalis – au lieu même de ma pratique et de mes recherches.

Ce que les variations du cadre ont déterminé, au-delà des réflexions qu'elles suscitent sur le cadre justement, ce sont aussi des émergences particulières dans les contenus associatifs et cela m'intéresse fondamentalement. Pour dire les choses un peu vite, il m'a semblé que l'intimité créée par le téléphone, intimité paradoxale par la proximité de la voix et l'éloignement des corps, que cette intimité donc, favorisait une associativité libidinale et sexuelle très vive, comme si, en effet, être séparés, être loin, constituait une censure suffisante pour que la liberté de dire devienne tout à coup plus aisée. Je précise que cela ne s'est pas passé avec tous les patients, certains traitant au contraire la situation sur un mode très défensif, colonisé par une banalisation extrême et un surinvestissement de la réalité matérielle. Pour d'autres, le plus souvent, souvenirs d'enfance, rêves, fantasmes originaires sont arrivés là, avec une fréquence suffisante pour attirer mon attention : au premier confinement, la sexualité d'abord, toujours et encore, voilà ce qui s'imposait comme un objet de travail et de pensée pour les patients et pour moi. Secrètement, je me réjouissais de ce phénomène, attestant du bien-fondé de la psychanalyse dans son ancrage à la sexualité infantile !

La suite et le second confinement ont mobilisé des contenus différents, cette fois très centrés sur la mort, les menaces de destruction et d'anéantissement, la peur de ma disparition constituant un axe transférentiel majeur, apparu – ce n'est pas un hasard – au moment de la campagne de vaccination : au moment où ils pouvaient penser que j'étais peut-être protégée, ce sont les craintes me concernant, parfois violentes, parfois ténues – présentes sans doute au moins inconsciemment dès les débuts de la pandémie – que mes patients ont exprimées avec une ampleur remarquable. Entre vœux de mort et peur de rétorsion, entre formation réactionnelle et authentique désir de protection, le matériel des séances a aussi mis à jour des angoisses dont les variations se déclinent et se conjuguent de manières suffisamment différentes pour que la question de la nature de l'angoisse ouvre un vrai champ de réflexion clinique et théorique.

Voici donc ma proposition : il faut d'abord rappeler les apports de la psychanalyse quant à la compréhension de l'angoisse au niveau du fonctionnement psychique individuel. À la dimension collective de la problématique, il m'est difficile de répondre de ma place d'analyste. En revanche, je souhaite revenir aux sources, c'est-à-dire aux théories analytiques de l'angoisse afin de les mettre à l'épreuve de la clinique dans cette période si particulière que nous traversons ensemble. La question sous-jacente est claire cependant : dans quelle mesure, les manifestations de l'angoisse sont-elles susceptibles d'être comprises et élaborées en référence aux travaux de Freud d'abord mais aussi de Melanie Klein et de D. W. Winnicott.

À la fin de sa vie, Freud revient encore sur l'angoisse et offre un nouvel exemple de sa démarche, son acharnement, son surplomb et son tranchant. Dans sa 32^e Conférence, « Angoisse et vie pulsionnelle »¹, Freud démontre le caractère naturel, fondamentalement humain et banal de cet « état d'affect ». L'énigme en est sans cesse renouvelée car les solutions pour la résoudre ne sont jamais définitives : nous pouvons conserver l'espoir de parvenir à en défaire un certain nombre de nouages serrés et apparemment impossibles à démêler. Freud propose une reprise extrêmement claire de ses points de vue anciens et l'avancée de nouvelles idées grâce à la reconnaissance d'éventuelles erreurs. Pour lui, se tromper, loin de constituer une faute ou un manquement, ouvre une autre voie, plus audacieuse, plus ferme aussi, chargée de convaincre un auditoire fortement sollicité dans l'adresse qui le convoque. Freud résume d'abord les éléments essentiels de ses conceptions antérieures : la distinction – finalement relative – entre angoisse devant le réel et angoisse névrotique, la répétition d'un événement traumatique ancien par la trace d'affect et son précipité, d'abord. Et aussi les écarts entre l'angoisse d'attente, flottante et les phobies, celles-là davantage circonscrites. Il ne s'attarde pas, il s'engage très vite

1. S. Freud (1933), « XXXII^e Leçon : Angoisse et vie pulsionnelle », *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, Œuvres complètes*, XIX, PUF, 2004, pp. 164-194.

dans ce qui change son point de vue : que l'angoisse ait partie liée avec la vie pulsionnelle et notamment la libido, voilà une observation et une interprétation sur lesquelles il ne cède pas ; que le refoulement soit immanquablement pris dans l'affaire, il n'y renonce pas davantage. Mais deux éléments nouveaux modifient la conception initiale selon laquelle c'est le refoulement qui crée l'angoisse : d'une part, la seconde topique (ça/moi/surmoi) établit la correspondance entre les trois sortes principales d'angoisse, l'angoisse réelle, l'angoisse névrotique et l'angoisse morale et les trois relations de dépendance du moi, au monde extérieur, au ça et au surmoi. D'autre part, le retour sur le complexe d'Œdipe et sur son déclin auquel contraint l'angoisse de castration, attribue au refoulement qui le caractérise, une valeur paradigmatique.

Nous aurions dû trouver, dit Freud, « que c'est l'investissement libidinal de l'objet maternel qui, par suite du refoulement, se métamorphose en angoisse et apparaît dans l'expression symptomatique comme rattaché au substitut du père »². Eh bien, il n'en est rien, la surprise est bien là dans le constat d'une réaction contraire : « Ce n'est pas le refoulement qui crée l'angoisse, c'est l'angoisse qui est là la première, c'est l'angoisse qui fait le refoulement !... l'angoisse devant un danger réel menaçant »³.

Évidemment, l'angoisse devant un danger réel surgit avec une ampleur inédite dans la situation de menace collective de pandémie. C'est l'angoisse qui crée le refoulement mais de quelles représentations, de quels fantasmes plus précisément convoqués aujourd'hui ? Formidable condensation de cette angoisse réelle et de l'angoisse névrotique, la croyance dans le châtement de la castration est le moteur le plus puissant du refoulement : non pas tant le danger réel mais la croyance dans la réalisation de cette menace. De quoi sommes-nous punis par la Covid ? De quelles transgressions sommes-nous coupables ?

Freud souligne la part essentielle de l'économique dans son articulation avec le point de vue dynamique (les différentes représentations associées à l'angoisse) et avec le point de vue topique, lorsque l'angoisse devant le surmoi s'inscrit dans la castration. Cela veut dire sans doute que le sens ne suffit pas et que sans la force, il ne trouvera pas de voie de résolution. La prise en compte de l'économie est décisive et pour saisir plus précisément la nature de l'angoisse, il faut aller chercher la solution dans les quantités relatives : la démesure de l'excitation peut donner à une simple impression sa valeur traumatique, la transforme en situation de danger et paralyse ainsi le principe de plaisir.

C'est sous forme de légende que Freud décline les différentes formes de l'angoisse, chacune attachée à une phase de la sexualité infantile. Cette fois encore, il ne s'attarde pas et préfère porter son attention sur ce qu'il appelle les problèmes plus généraux de la vie pulsionnelle : après avoir renversé l'articulation entre refoulement et angoisse, il s'engage dans le détroit dangereux de la seconde théorie des pulsions, aux prises avec la seconde topique et avec le surmoi, la mélancolie et la douleur.

Dès lors, le mot même « angoisse » disparaît comme si les autres, pulsions d'agression, besoin de punition, sentiment de culpabilité inconscient venaient occuper cette place forte avec une énergie renforcée. Freud sait bien quelles résistances, quelles réserves provoquent ces nouveautés, il reprend l'ensemble de ses arguments : ceux qui sont présentés dans « Au-delà du principe de plaisir »⁴ et dans « Le problème économique du masochisme »⁵ et non plus ses textes antérieurs consacrés à l'angoisse. La guerre est déclarée, la vie pulsionnelle ne se réduit pas à la libido, la pulsion d'agression est tout aussi vive et ne peut être récusée au nom d'une conscience morale bien-pensante. Le sadisme et le masochisme en témoignent avec une force inouïe, non seulement dans la vie amoureuse mais tout autant dans l'ensemble des relations humaines.

Enfin, la pulsion d'agression et de destruction, abandonnant ses liaisons libidinales, peut se retourner violemment contre le moi lui-même et constituer un front anti-narcissique dévastateur : les mélanges pulsionnels

2. *Ibid.*, p. 169.

3. *Ibid.*, p. 172.

4. S. Freud (1920), « Au-delà du principe de plaisir », *Œuvres complètes*, X, PUF, 2002, pp. 273-338.

5. S. Freud (1924), « Le problème économique du masochisme », *Œuvres complètes*, XVIII, PUF, pp. 9-23.

« peuvent aussi se désagréger et on peut attendre de telles démixions des pulsions, les plus graves conséquences pour la fonction »⁶. Le retour de l'angoisse fomenté par la pulsion de mort infiltre alors le cours de l'analyse et du transfert : angoisse liée à la menace de réalisation de désir et à la culpabilité qu'elle entraîne, angoisse liée aux incertitudes érotiques du masochisme ou de la mélancolie. Elle peut prendre alors la forme et l'intensité de la douleur morale dans l'inflation concomitante du sentiment de culpabilité et du besoin de punition. Jusqu'où peut-on tenir la distinction entre angoisse et douleur, en spécifiant l'une par son attachement à l'objet et à sa perte et l'autre par sa radicalité narcissique ?

Nous savons bien pourtant que lorsqu'elle surgit, l'angoisse peut prendre les formes les plus exquises de la douleur, corporelle et psychique, dans cette équivalence énigmatique que Freud confère à l'angoisse morale, l'angoisse de mort et l'angoisse de castration : une part d'effroi voire d'effroyable face à l'inconnu, qu'il se terre dans les replis de la réalité psychique ou se cache dans les déformations de la réalité matérielle.

Comme le développe André Beestchen, « l'inquiétant » recèle lui aussi des significations à la fois ambiguës et éclairantes au regard de l'angoisse dans la mesure où il témoigne de la rencontre de l'enfant avec l'étrangeté du monde sexuel des adultes : « inquiétante est la chambre parentale et ses mystères, inquiétante la façon dont la pulsion peut hanter la maison du corps (et l'inquiétant n'est-il pas l'une des formes les plus régulières de l'angoisse adolescente, devant ce qui pousse secrètement à l'intérieur du corps), inquiétante la vie sexuelle de la mère qui s'absente pour un plaisir inconnu... »⁷. Mais l'inquiétant, c'est aussi l'inquiétude devant le sexe de la femme et devant le retour à « l'ancien pays natal », le sexe de la mère, l'inquiétude d'une attirance dangereuse et sa répétition, une « énigmatique attirance où la pénétration dans ce qui ne se voit pas est menace d'engloutissement. » Ce qui surgit alors découvre l'angoisse devant un danger effroyable, celui de la non-séparation et du risque d'engloutissement ou d'enfermement qu'elle entraîne, liant la jouissance et la mort dans un entremêlement parfois difficile à défaire.

N'est-ce pas ce qu'il s'est passé parfois dans les angoisses liées à la contamination ? Le risque de pénétration et d'envahissement par un virus omniprésent et tout-puissant à l'instar d'une figure maternelle archaïque dangereuse ou d'un père tyrannique et cruel, l'un et l'autre porteurs d'un surmoi vengeur et sans bienveillance ?

Nous pouvons donc trouver, chez Freud, des résonances évidentes avec ce que j'ai évoqué précédemment à propos des contenus associatifs privilégiés pendant la période du Covid 19 : l'excitation pulsionnelle dans sa double valence libidinale et agressive semble avoir exacerbé les problématiques fondamentales liées à la sexualité et à la mort en leur donnant une forme d'actualité favorisée, au-delà du transfert, par les événements de la réalité externe.

Pour exemple, deux rêves de Caroline, une femme d'une quarantaine d'années : « Je suis dans un parking souterrain, je conduis ma voiture et ma fille est avec moi. Nous nous dirigeons vers la sortie et je m'aperçois qu'il n'y a pas de porte, elle est bouchée. Je cherche une autre issue et cette fois encore, c'est l'impasse. Je recommence et je m'affole car chaque fois, je me heurte à un mur. Je ne vais pas pouvoir sortir. »

Et trois jours plus tard : « Je suis dans une petite voiture blanche, conduite par un chauffeur, je parle avec une amie, à l'arrière. Il y a un embouteillage monstrueux, le chauffeur se fâche, s'énerve, sort de la voiture et la ferme à clé. Je dis à mon amie que c'est terrible, on va mourir asphyxiées et je crie : c'est une voiture anglaise, la conduite est à droite ».

Rêves en écho, bien sûr avec le virus (et même avec le variant anglais, à peine arrivé) mais qui montrent bien l'émergence d'angoisses de mort-asphyxie ou étouffement par des objets envahissants et mortifères. Et le

6. S. Freud (1933), *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 188.

7. A. Beetschen, « Rencontre avec l'inquiétant », 2015, conférence non publiée.

transfert est là, présent dans l'habitacle de la voiture, relations entre mère et fille, relations entre femmes mises en danger mortel lorsque le chauffeur se fâche et s'en va !

Ses associations la mènent, au cours de ses premières séances pendant le confinement à l'opéra, elle a vu *Elektra*, quelques semaines avant : elle pense à la présence constante d'une femme auprès d'elle, sans doute sa nourrice. Une héroïne matricide.

Est-ce du fait de notre éloignement physique que Caroline peut parler du meurtre de la mère, qu'elle peut condenser la tragédie d'un amour si intense pour le père qu'il conduit à tuer la mère ? Comment peut-elle convoquer une mère adultère et meurtrière, comment peut-elle dire la haine qu'elle engendre ? Bien sûr par le détour du mythe et de la littérature, bien sûr sans savoir, de quoi, de qui elle parle !

L'essentiel, pourtant revient à autre chose à mon avis, très précisément à la situation analytique elle-même : la présence effective de l'analyste et l'adresse qui s'organise dans les formes initiales et massives du transfert permettent ce mouvement. À l'instar de la présence de Freud qui permet à l'enfant d'envoyer très loin sa bobine et de jubiler à sa disparition au moins autant qu'à son retour, la présence de l'analyste près du patient permet de s'assurer de la survivance de la représentation de l'objet. En de telles occurrences, c'est la perception de la présence de l'analyste et de sa constance qui offre l'opportunité de « tout dire » sans excès de risque. Et pourtant, le matériel associatif que je viens d'évoquer a pu apparaître lorsque nos présences respectives, celles de ma patiente et la mienne, n'étaient assurées que par la régularité des séances et la constance de mon écoute : cela a été possible dans la mesure où son analyse, commencée depuis déjà quelque temps, avait instauré un transfert de base suffisamment solide et fiable pour que ses fantasmes de mort puissent surgir et se dire. Mais je me demande quand même si ma présence à distance – paradoxalement près et loin en même temps – n'en a pas favorisé l'expression.

Un autre aspect peut être développé : à cette même séance, ma patiente avait évoqué son rêve de la nuit, plutôt un cauchemar : elle montre à sa mère qui regarde ailleurs une plaie béante ouverte juste au-dessous du sein. Elle allait donc mourir, sous les yeux d'une mère indifférente. J'entends ce rêve dans la suite du fantasme du meurtre de la mère, dans le contexte œdipien soutenu par la tragédie d'Électre, comme une mesure de rétorsion, une punition mortelle de ses désirs incestueux et matricides. Mais je l'entends aussi comme la reviviscence d'une menace de mort qui plane, dès lors que le transfert s'engage, d'une menace de mort liée au déplacement d'investissements en masse sur l'analyste et à la trahison, à l'arrachement aux objets d'amour originaires que ce déplacement implique : la séparation d'avec les premiers objets au risque de leur vengeance et de leur perte. Cette fois, pour Caroline, c'est à la faveur de notre éloignement que le transfert prend sa forme d'investissement massif et la menace de mort s'incarne tout à coup de manière extrêmement violente du fait même de la réalité meurtrière de l'épidémie.

Cela s'impose comme une évidence, la consubstantialité de l'angoisse et de la séparation apparaît dans toutes ses formes : la castration appelle un double renoncement – à la bisexualité et à la réalisation des désirs œdipiens –, la perte d'amour convoque l'absence voire la disparition de l'objet aimé, l'anéantissement sombre dans la jouissance ou l'évanouissement du sentiment d'exister. Il s'agit, chaque fois, de se séparer : de la croyance en une toute-puissance illusoire, de ses premiers objets d'amour, de soi-même et même de la vie.

De quelles angoisses de séparation, la pandémie et ses effets viennent nous parler en analyse ? Partir, se séparer, rompre, s'éloigner, disparaître, mourir... Voilà qui est susceptible d'engager des systèmes de représentations parfois absurdes à l'aune de l'objectivité événementielle. Entre la dramatisation et le déni, les variantes se déclinent dans un mouvement qui les dialectise ou les radicalise brutalement : les modes de traitement de l'angoisse de séparation varient, sans entretenir de lien toujours compréhensible avec les événements.

Curieusement, la contamination pourrait se faire l'agent convaincant de la séparation, de l'éloignement et peut aussi – cela s'est révélé fréquent – réveiller des angoisses persécutives que nous pouvons penser en référence à Melanie Klein, bien sûr ! Pour Melanie Klein cependant, ce sont les événements internes qui doivent davantage

être pris en compte, ses travaux⁸ en témoignent largement : la position dépressive et son élaboration permettent la coexistence, au sein d'une même entité du bon et du mauvais, de la bonne et de la mauvaise mère, de l'enfant bon et mauvais. Entre ces deux-là, la séparation peut s'instaurer, parce qu'ils sont désormais distincts, dans l'ambivalence de l'amour et de la haine.

Mais autre chose me retient dans la théorie kleinienne, qui relève davantage des deux opérations psychiques que constituent la projection et l'intériorisation. Il faut alors se centrer plutôt sur l'articulation, l'emboîtement de la position paranoïde-schizoïde et de la position dépressive : il s'agit bien, en effet, de positions et non de stades de développement, l'une ne disparaît pas quand l'autre s'établit, l'une et l'autre sont susceptibles d'être réactivées tout au long de la vie à la faveur de situations singulières. Et surtout, l'une peut basculer dans l'autre et même, elles peuvent coexister dans un équilibre plus ou moins stable, du fait de la force de la projection qui ne désarme jamais vraiment : la projection de la haine touche l'autre et le transforme en mauvais objet mais lorsqu'elle se retourne et s'acharne contre le moi, elle prend la forme d'angoisses de séparation persécutantes : ne plus jamais être aimé, être quitté ou abandonné pour toujours. Évidemment, le passage de la projection à l'intériorisation nous intéresse : de quelles manières, le virus – danger du dehors – peut être réintégré ou non à la dynamique des représentations et des objets internes, c'est-à-dire incarner les dangers du dedans quand le corps devient malade et provoque des angoisses taraudantes.

Hortense est en analyse depuis environ 3 ans. Elle est venue me voir sans trop savoir pourquoi mais l'idée s'est imposée à elle. Hortense est absolument convaincue qu'elle n'a pas été désirée et que sa mère ne l'a jamais aimée, une croyance inébranlable à laquelle elle est très attachée. Au début du confinement de mars 2020, elle refuse ma proposition de séances à distance, elle se débrouillera, dit-elle. Le confinement dure plus que prévu, en avril je réitère ma proposition, elle ne répond pas puis finalement se manifeste : elle est dans un état dépressif profond qu'elle reconnaît pour la première fois... précédemment, elle ne pouvait se permettre d'identifier son mal-être. Elle ne comprend pas ce qui l'a empêchée d'accepter les séances à distance, elle n'en avait pas envie, à la limite, ça la soulageait de suspendre, elle trouvait ses séances lourdes et encombrantes. Je dis : « Vous m'avez laissée tomber alors ! » Elle se tait, réfléchit puis murmure : « C'est moi que j'ai laissée tomber en vous laissant tomber ! »

Étrange écho de Winnicott qui souligne l'intérêt, à certains moments de cure, des défaillances de l'analyste, répétant au lieu même du transfert les défaillances antérieures de l'environnement. Sauf qu'ici, l'environnement ne se réduit pas à la mère, il englobe le monde... Pour Hortense, l'idéalisation transférentielle faisait de moi une figure maternelle intouchable, toujours présente, jamais défaillante. C'est la menace de la pandémie qui a permis que se revive l'abandon par la mère bien sûr mais, plus intéressant encore, son abandon d'elle-même, c'est-à-dire l'atteinte majeure de l'investissement narcissique dans un mouvement mélancolique délétère.

Au-delà, cependant, on peut s'interroger sur la place majeure des angoisses de perte d'objet, clairement associées à la peur du virus et à la contamination des proches, plus particulièrement (c'est une évidence !) des parents qui sont officiellement et répétitivement considérés comme « personnes à risques ». Mais qu'implique la perte de l'objet d'amour ? Et pourquoi cette reviviscence si forte pendant la crise sanitaire ? De quel travail psychique relève-t-elle ?

Si le travail du deuil – l'expérience d'avoir définitivement perdu un objet aimé consciemment identifié – relève d'un apprivoisement progressif de cette disparition par l'acceptation et la soumission à la perte, c'est bien la passivité qui en permet l'accès. Le déni, le désinvestissement progressif – détail par détail – de l'objet aimé, perdu constituent les étapes indispensables de cette acceptation. Ces différents mécanismes se sont retrouvés incroyablement activés par rapport à la menace pandémique : acceptation ou déni ont jalonné les réactions par rapport à cet objet porteur de mort que représente le virus. Ce qui est intéressant, c'est comment cette menace

8. M. Klein (1921-1945), *Essais de psychanalyse*, Payot, 1993.

a mobilisé les angoisses d'abandon et de mort sur un mode mélancolique, puisque l'attaque pouvait en même temps détruire le sujet et l'objet.

Un dernier exemple : j'écoute Amélie : « Je me souviens de longues vacances avec ma grand-mère, loin de mes parents. J'avais l'impression qu'il faisait froid et qu'il pleuvait tout le temps. Le temps ne passait pas, ils étaient ailleurs, je les imaginais tous les deux au soleil. Le jour de leur retour, nous sommes allés à leur rencontre, sur la route, j'étais sûre qu'ils n'arriveraient jamais et tout à coup, j'ai été prise d'une angoisse folle, ils étaient morts, oui, c'était sûr, ils étaient morts, je ne les reverrai jamais. Et puis j'ai reconnu la voiture, j'ai couru vers eux, je me suis jetée dans leurs bras et j'ai pleuré, pleuré, tellement pleuré. Ils n'ont pas compris pourquoi ».

Elle se tait, puis : « J'ai fait un rêve cette nuit, j'étais en voyage d'affaires avec mon père et ma mère à Londres. Nous étions dans le hall de l'hôtel, bondé. Nous devions prendre un autobus pour aller à nos chambres et là, je me rends compte que je me suis trompée, que je suis avec mon père dans un car qui nous éloigne de la ville. C'est bizarre parce que c'est comme si nous étions emportés et en même temps comme si c'était moi qui avais pris le mauvais virage. Je demande au chauffeur de nous arrêter et je cherche un taxi pour revenir à l'hôtel. Mon père est fatigué, il est âgé et j'ai peur pour lui, la chaleur est terrible. Tous les taxis sont pris, je fais du stop et finalement, nous montons dans une sorte de tracteur à remorque. Je ne donne pas l'adresse de l'hôtel au conducteur car je crains qu'il ne s'offusque, c'est un hôtel de luxe. La scène suivante, je suis à l'hôtel avec ma mère. Elle veut que nous prenions le petit-déjeuner ensemble, elle ne veut pas que nous nous quittions, elle veut rester avec moi et je suis ennuyée car je n'ai pas envie que mes collègues me voient avec elle. C'est bizarre, dans ce rêve, je suis soit avec mon père, soit avec ma mère... Un jour, je devais avoir 4 ou 5 ans, mon père m'a emmenée avec lui pour un de ses voyages d'affaires. Il fallait se lever très tôt, il faisait nuit encore. J'étais très excitée, la veille, il avait dit "Tu verras le petit matin !" et en effet, à un moment, le jour s'est levé, c'était très beau, je jubilais, mon père avait tenu sa promesse : le petit matin était arrivé et il était rose... » Elle se tait, longtemps puis déclare : « Je n'ai aucun souvenir de ma mère pendant ce voyage, je ne la vois pas et pourtant c'est impossible, elle devait être là ! »

Je dis que c'est comme dans le rêve à Londres, elle les sépare, elle sépare son père et sa mère. Elle dit que nous aussi nous sommes séparées, elle et moi, qu'elle ne sait pas où je suis, chez moi à Paris, ou ailleurs à l'abri ? Elle ne sait pas si nous nous reverrons un jour !

La mère d'Amélie est décédée quelque temps après le début de l'analyse, au moment même où elle commençait à parler d'elle et à s'en plaindre. Amélie avait accompagné sa mère pendant toute sa maladie avec un dévouement et une tendresse remarquables, trouvant dans les soins qu'elle lui apportait un soulagement et un plaisir à la mesure de sa conviction de l'avoir enfin rencontrée et d'avoir été reconnue par elle. Mais avec la mort, la mère d'Amélie disparaît de son analyse. C'est pendant le premier confinement, et à la faveur de rêves et d'associations clairement référés à la scène primitive et à la sexualité infantile mais qui donnaient à sa mère une place de femme à part entière, que je remarquai, incidemment, qu'Amélie avait cessé de me parler d'elle très vite après sa mort et qu'en particulier, elle ne m'avait jamais parlé de sa mère comme femme. « C'est que, dit-elle, ma mère était une femme austère et sévère, pas très féminine justement (Amélie l'est beaucoup), quand mon père est mort, elle était encore jeune mais nous n'avons jamais pu imaginer qu'elle puisse se remarier... Et d'ailleurs, ajoute-t-elle, je me demande comment mon père a pu être attiré par elle. C'était un très bel homme, séduisant et très charmant, le contraire d'elle... c'est vrai que quand mon petit frère est né – pour ma sœur cadette je ne m'en souviens pas – je me suis vraiment demandé comment ça se faisait... Il était si beau, si élégant et elle, si terne, si peu attirante... Je ne peux pas les imaginer... de toute façon, je n'ai jamais vu ma mère nue, sauf quand elle est morte. »

Quelques semaines plus tard, à la reprise des séances en présence, elle évoque un rêve, son père et sa mère, ensemble, assis sur une balancelle... Elle dit que ses parents sont enterrés séparément, à 1 000 km l'un de

l'autre, chacun de son côté, chacun avec sa famille originaire. Et que cette nuit, après son rêve, elle a eu l'idée de les rassembler, de faire venir sa mère près de son père, là-bas, au bord de la mer. Elle a été horriblement choquée, traumatisée même par tous les documents médiatiques, toutes les informations centrées sur les deuils et les enterrements pendant la période terrible du printemps 2020. Je dis que, après les avoir séparés, voilà qu'elle les rassemble.

Un dernier rêve d'Amélie quelques mois plus tard : « Je suis en voyage avec mon père. Le train s'arrête et je descends un moment, je ne sais pas pourquoi et puis je m'aperçois que le train part sans moi, mon père est dans le wagon et aussi tous mes bagages. Je reste seule sur le quai. Je m'inquiète, je m'affole, puis tout à coup, une joie violente m'envahit, la suite du rêve, je ne m'en souviens pas, seulement un paysage qui s'étend devant moi, et une route qui continue vers l'infini ». Deux courants associatifs, non exclusifs, peuvent être évoqués à partir de ce rêve : le renoncement à l'objet d'amour œdipien, le père, se découvre au niveau le plus manifeste avec une variété des affects extrêmement intéressante : l'inquiétude, l'affolement... puis la joie soudaine ; mais le renoncement à cet objet d'amour se double de l'abandon de l'objet mort, défaisant peut-être les liens identificatoires qui jusqu'ici attachaient mélancoliquement Amélie aux figures parentales. Les réunir d'abord pour pouvoir enfin se séparer d'eux, voilà le mouvement qui nous a occupées pendant toute la période d'analyse du confinement et du déconfinement. Un hasard, peut-être, une conquête de liberté, sûrement !

Et soudain, la Covid vint...

Frédéric de Mont-Marin

Et alors ?

En quoi imposerait-elle un changement de nature de la psychanalyse, de sa théorie et de sa pratique ?

Tant qu'il s'est agi d'une épidémie virale comme l'humanité en a connu de nombreuses, en quoi le principe de l'écoute du fantasme en égal suspend aurait-il dû se trouver menacé dans la mesure où nous conservions la possibilité de recevoir nos patients « en chair et en os » sur notre divan ?

Mais, cette situation collective, apparemment inédite dans les temps modernes, semblait devoir changer le cours des choses et des cures. Avions-nous oublié que nous sommes mortels ? Les psychanalystes seraient-ils censés ignorer la mort ? Celle-ci devenait-elle plus « réelle » au prétexte de l'épidémie ?

Il m'a semblé que soudain, dans cette crise inattendue, chaque analyste témoignait, dans sa chair, d'une réaction moïque éminemment personnelle et subjective, vis-à-vis de la (sa) mort, comme si celle-ci frappait désormais à nos portes avec la ferme intention de s'inviter dans nos vies jusque-là épargnées. Les témoignages, entendus ici ou là, extraordinairement variés, en attestent. Un curieux mélange de doutes mais bien souvent de certitudes, sans qu'il soit aisé de distinguer pour chacun, ce qui relevait d'une élaboration ou d'une attitude défensive. J'eus l'étrange impression, que ce qui pouvait faire consensus dans l'éthique de nos implicites analytiques, menaçait de voler en éclats, au profit d'une prise en compte majeure de la réalité.

Pour ce qui concerne « ma réalité », je trouvais les chiffres somme toute plutôt rassurants (même si le rapport aux chiffres n'échappe pas, lui non plus, à une certaine subjectivité). Cette pandémie, avant l'apparition de nouveaux variants, n'était pas si contagieuse et ne se révélait mortelle que dans un très petit nombre de cas, centrés sur des terrains particuliers (obésité, diabète, âge avancé...). Une rationalisation susceptible de préserver mon auto-conservation. Mais surtout, renseignements pris auprès d'un ami infectiologue, j'eus l'assurance qu'en respectant les mesures-barrière, le risque de contagion demeurerait extrêmement faible. Au serrement de mains et au masque près (ce qui n'est certes pas tout à fait anodin dans notre pratique), le cadre analytique me semblait donc pouvoir être préservé, ainsi que l'écoute de ce que ce nouvel objet – La Covid 19 – pouvait engendrer de fantasmes et de craintes, avant tout en lien avec l'histoire individuelle de chacun.

Mes connaissances médicales participaient à ma position « de supposé savoir », gage à mes yeux d'une garantie de la sécurité du cadre et de l'asymétrie, tous deux nécessaires à la situation analysante. Il se pourrait qu'une atteinte personnelle par une pathologie cancéreuse, maintenant ancienne et guérie, m'ait laissé les traces d'un dialogue avec la mort, dialogue susceptible d'apaiser ma confrontation à son irruption virale et pandémique.

Pas de panique ni de bouleversements majeurs dans ma pratique, donc. Avec la satisfaction de maintenir l'extraterritorialité de la cure chère à l'APF.

En ce temps-là, j'étais bien plus inquiet par l'attitude du gouvernement, plus particulièrement de son porte-parole, qui se montra à la télévision dans l'incapacité pratique de mettre un masque. Quelle défaillance du chef en temps de « guerre », quelle perte symbolique du père !

Il était urgent d'attendre et d'entendre...

Mais c'est avant tout l'obligation brutale, du jour au lendemain, d'un confinement strict en mars 2020, qui est venu interpeller chaque analyste dans les conceptions et les fondements qui fondent sa pratique.

Là fut le choc traumatique auquel il était impossible de se soustraire. Un événement extérieur, inévitable, venait brutaliser le cadre analytique établi par chacun dans l'intime de son cabinet. Chose rarissime en temps de paix. Fallait-il y voir une attaque en règle de LA psychanalyse, une menace ? Rien d'institutionnel – en tout cas à l'APF – n'est venu nous dicter une conduite à tenir, laquelle aurait risqué de faire jurisprudence dans un aménagement pérenne du cadre. Dès lors, chacun de nous s'est retrouvé aux prises avec ses propres conceptions, son propre surmoi, ses propres angoisses quant à la poursuite du traitement et de sa forme.

À situation exceptionnelle, réponse exceptionnelle ! En dépit de la variabilité des réactions déjà évoquée, tout le corps analytique ou presque s'est aventuré comme un seul homme dans la pratique d'une « psychanalyse à distance », c'est-à-dire dans une transgression massive d'un précepte jusque-là tenu comme indiscutable : la présence corporelle effective des deux protagonistes lors d'une séance d'analyse. Il faudra sans doute bien des après-coups pour mesurer l'impact d'un tel acte collectif.

Mais quelle aurait été l'alternative ? Suspendre le traitement ? Fallait-il se résoudre à ce que l'État et la pandémie puissent s'immiscer ainsi dans notre pratique et avoir raison de la poursuite de nos cures ? Je me formulais également qu'une telle décision, celle de suspendre purement et simplement le traitement, ne constituait pas moins un passage à l'acte que la décision de le poursuivre « à distance ». Je me demandais si LA psychanalyse devait être sacralisée comme un totem immuable ne supportant aucune entorse, quelles que soient les conditions imposées par la réalité externe ? Dans tous les cas, l'analyste, par sa décision, quelle qu'elle soit, était contraint à une mise en acte qui l'obligeait à révéler quelque chose de sa personne. En soi, déjà, une entorse à la relation transféro-contre-transférentielle « classique ».

La question devint pour moi : en quoi, dans ce contexte si particulier et *a priori* **transitoire**, la pratique à distance devait être considérée comme plus « anti-analytique » que le « rien » ?

L'inconscient, comme la chose transférentielle allaient-ils se dissoudre dans la parole à distance ? Je convoquais le souvenir des « coups » de téléphone de mon adolescence. Certains demeuraient importants et actifs dans ma mémoire, possédant ce caractère mutatif qui n'est pas sans rapport avec l'effet de certaines séances d'analyse. Ces « coups » de fil étaient furieusement habités, non exempts de sensorialité. Bien évidemment, ils se nourrissaient d'une forte relation préexistante bien établie, « en présence ». Après tout, me disais-je, n'était-ce pas le cas avec mes patients ?

Il ne s'agit en aucune façon de soutenir que la séance à distance serait équivalente à celle *in praesentia*. Les différences sont et demeurent criantes, peut-être même hurlantes. Ça n'est pas le propos de ce texte d'examiner ces différences, objet de nombreux articles. Comment pourrait-on affirmer sans dommages que la cure analytique ne perdrait pas grand-chose dans une pratique à distance ? La cause me paraît entendue si l'on conçoit la pratique analytique autour d'une névrose de transfert reproduisant les aléas du développement psychosexuel infantile. Comment imaginer cette répétition infantile à distance, alors que ce qui se répète s'est précisément constitué dans une proximité corporelle et psychique majeure ? Quelle existence pour le sein, pour l'amour et la haine, pour le surmoi au téléphone ? Ce qu'il s'agit ici de considérer c'est que peut-être, l'écoute téléphonique, **transitoire**, non imposée par l'analyste mais dictée par la loi, n'allait pas nécessairement briser un processus **déjà en cours** mais serait plutôt susceptible de le maintenir dans cette adversité du réel sanitaire.

Tout autre serait le questionnement d'un début d'analyse dans ce dispositif, sans aucune rencontre « en présence » des corps et des âmes.

J'estimais que, pour quelques semaines, dans mon fauteuil, à mon cabinet, l'écoute téléphonique au travers d'écouteurs intra-auriculaires (et non pas au travers d'un écran interposé qui confirme l'éloignement) conservait suffisamment de mobilisation transféro-contre-transférentielle. Je n'étais pas totalement éloigné de ma position habituelle où régulièrement je ferme les yeux. Le flottement de mon attention paraissait pouvoir se maintenir, de même que les possibilités d'interprétation d'émergences, d'incidences et de silences.

À la levée du confinement, je constatais que la dérive de cette écoute téléphonique n'avait pas entraîné implicitement une dérive majeure du cadre dans l'esprit de mes patients. Un indice parmi d'autres : dès qu'il fut possible de retrouver le divan, tous revinrent. Et ceux de mes patients qui s'absentent parfois ne m'ont pratiquement jamais demandé que leurs séances se (re)fassent par téléphone. Lorsque cela a pu arriver, cela ne s'est jamais instauré comme un acquis. Ils savaient, autant que moi, que leur analyse ne pouvait que souffrir d'arrangements ou de commodités qui nous éloignent physiquement et donc psychiquement.

Au-delà de ces réflexions sur le cadre, plus de deux ans après l'instauration du premier confinement, le regard porté après-coup sur ma décision me fait apparaître une évidence. Si angoisse de mort il y avait, c'était pour moi avant tout celle de la mort de mon « être analytique ». Dans un contexte où le monde extérieur se retrouvait figé et stupéfait, dans un contexte où les rues désertes de Paris ressemblaient à un monde post nucléaire, le pire était d'envisager d'être privé de l'exercice de la psychanalyse, un exercice qui me fait vivre, dans tous les sens du terme. Une perte sèche et néantisante, dont Freud affirme qu'elle doit « être conçue comme un analogon de l'angoisse de castration »¹. Comment admettre en effet qu'un simple brin d'ADN viral m'impose la perte des rencontres, la perte du sein nourricier que constitue ma pratique, la perte des plaisirs qu'elle me procure ?

Si, comme analystes, nous sommes censés devoir composer, supporter, dépasser, sublimer l'angoisse de castration, étions-nous censés supporter sa mise en acte, son accomplissement dans notre pratique, par le principe d'une réalité qui, en l'espèce, pouvait supporter un aménagement transitoire ?

1. S. Freud (1926), « Inhibition, symptôme et angoisse », *OCF XVII*, PUF, p. 246.

Confinement et décroissance dans la psychanalyse

Alexandre Morel

Les premiers temps d'une reprise de cure peu après le premier confinement. Après plusieurs semaines de séances au téléphone, le patient s'allonge et dit : « Je lis un livre génial sur l'environnement et l'urgence climatique et c'est intéressant parce que l'auteur y détaille deux propositions urgentes : faire pipi dans la douche pour économiser l'eau. Et arrêter les séances chez le psy pour arrêter de se prendre la tête et agir pour la planète ».

J'étais pourtant content de retrouver le patient avec le poids de sa présence physique. Lui apparaissait donc plus ambivalent. À moins que ces séances au téléphone n'aient été comme une psychanalyse « au pipi », menacée dans sa propre consistance et pertinence.

Je sentais en tout cas le retour du et des corps avec cette image d'urinoir. Je nous sentais à nouveau en présence l'un de l'autre. Ne faut-il pas tout de même une consistance corporelle de présence au *nebenmensch* pour être suffisamment « neben », à côté ? Je me suis senti loin pendant ce confinement.

Lorsque l'analysant n'est plus qu'une voix dans le téléphone ou qu'un visage apparaissant en même temps que le mien, engoncés dans le plan américain de l'écran, je n'écoute plus. Je n'y arrive plus. Comme si l'afflux de sensations qui précipitent les images à l'intérieur de moi n'était pas assez puissant. L'excitation, liée au poids de chair de l'autre, n'est pas suffisante. Dans cette économie de la présence, manquante, il me semble que je ne suis plus assez tenu par l'autre au bout du fil. De la même manière que je ne comprends pas pourquoi mes enfants peuvent rester des heures à envoyer des messages électroniques à leurs amis sans les voir « irl », « *in real life* », je sens que ce qui réduit l'étendue de cette surface d'excitation des corps en présence, réduit la possibilité même de l'expérience analytique. Alors je parle. Plus qu'en présence. Pour sentir, pour palper avec mes mots et ne pas perdre le patient, pour ne pas me perdre non plus. Une voix causante qui veut fabriquer de la présence. Est-ce que je lui parle plus ? Est-ce que je me parle plus ? La voix prouverait la présence là où la distance l'efface.

Parfois cette distance me donne même une licence dans la parole. Il me semble que je parle plus ou que je prends donc ce risque de parler plus car je sens, dans cette distance, une moindre responsabilité attachée à ma parole. Pas vu, pas pris. Je prétends être plus proche du patient en lui parlant plus. Mais dans le même temps, comme négligent, je le laisse tomber car à distance. Et dans cette absence, je sens une responsabilité moindre de mes paroles et de leur éventuel impact. Leur effet sur le patient ne me parviendra-t-il que de manière très édulcorée dans la mesure où il n'est pas là et où je ne suis pas là non plus ? Si l'absence compte tant en psychanalyse, les séances à distance créent pour moi un *carrefour d'absence*. C'est une expression employée à la poétique pour parler de la littérature comme un carrefour d'absence : l'auteur écrit en l'absence du lecteur qui lui-même n'est pas présent à l'auteur lorsqu'il lit. Et les personnages n'ont qu'une existence de papier...

Quand je repense à ce moment dans lequel je ne me sentais pas « tenu » par une quantité suffisante d'excitation liée à la présence du patient, je me rends compte que ce qui me tenait alors, c'était la nature. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs des séances pendant le premier confinement, comme si analysant et analyste se trouvaient pris dans une sorte de stase, une salle d'attente pour l'analyse. En revanche, mes souvenirs de la présence de la nature sont très vifs. Ce qui me tient, c'est ce que je regarde par la fenêtre de la maison dans laquelle je me suis rendu pour le confinement. Il y a un jardin, de toutes parts le printemps pousse de ses salves stupéfiantes qui se succèdent au fil des semaines. Nombres d'oiseaux vont et viennent dans les bosquets. Me voilà donc tenu par le spectacle de la nature et de sa renaissance printanière ?

Tenu ? Lorsque je repense à cette attente du « monde d'après », il me semble que l'environnement s'est à présent installé comme une préoccupation majeure. La « nature », « l'environnement » ou encore le « nouveau régime climatique », suivant la manière de les nommer, me semblent être devenus des voix surmoïques très fortes. Un surmoi culturel qui fabrique des injonctions selon une temporalité précise, celle de l'urgence. Pour Bruno Latour¹, le virus de la covid est présenté comme un « répétiteur exigeant ». Il nous met au travail et nous contraint à apprendre de lui : dans une pédagogie forcée, générée par le virus lui-même, nous sommes poussés à changer nos manières de penser et plus encore de faire. Entendu à la radio pendant ce confinement, le sociologue des sciences Bruno Latour insiste sur le fait que le COVID est « chez lui », qu'il n'est pas un corps étranger qui vient nous déranger mais bien plutôt que c'est nous qui habitons, au contraire, chez lui, dans un environnement susceptible de générer à tout moment ce genre de phénomène, qui nous fait nous sentir de peu de poids, éventuellement balayables, bons pour les eaux usées. Changement de perspective. Et il y a urgence. Celle de pisser dans la douche et d'y balancer son analyste.

Le patient deviendrait-il un agent de ce surmoi quand il me dit : « il ne se passe rien en séance, vous ne dites rien, vous ne faites rien, qu'est-ce que vous faites ? Il faut me dire quoi faire, il faut me guider » ? L'infantile est bien content de monter dans le train en marche de ce nouveau régime covido-climatique qui fait proliférer les prophètes, grenouiller les influenceurs. Et il porte une demande, celle d'agir. Le surmoi culturel a un boulevard pour venir dans la séance : nous sommes en « guerre » et le destin commun nous donne un surmoi commun qui chevauche la peur. Je ne sais d'ailleurs pas très bien si c'est la peur qui fomenté ainsi le surmoi ou si c'est le surmoi qui fabrique de la peur.

Le covid nous fait régresser à un certain état de détresse, ce qui sans doute laisse de la place au surmoi. Ce n'est plus le dispositif en lui-même de la cure qui provoque cette régression mais bien une source extérieure. Comme le dit Évelyne Sechaud, ce surmoi culturel aménage tout à coup nos cadres matériels dans la séance. Sur des bases parfois complètement irrationnelles et dans des variations très subjectives et très relatives de nos théories sur l'hygiène. Ce surmoi commun nous contraint-il à écouter du semblable (notre « communauté de destin ») et de la réalité (celle du péril) plus que du singulier et de la réalité psychique ? Avec ce surmoi, une forme de raison pourrait l'emporter, là où la déraison, comme le dit Laurence Kahn, doit soutenir le flottement de notre écoute.

La raison c'est celle qui dit qu'il nous faut agir. Dans les propos de mon patient, la psychanalyse ne serait d'ailleurs pas très écologique mais au contraire une espèce de pollution, celle de « se prendre la tête », un exercice auto-érotique qui congédierait l'objet et ne donnerait pas assez de place à l'action. Avant d'évoquer ce congédiement de l'objet, un mot sur « l'action ». Les particularités de la lenteur de l'analyse, la temporalité de l'analyse, la manière dont elle suspend le temps de l'action pour celui de la rêverie mise en parole, condamneraient-elles à nouveau son dispositif aux eaux usées ? En effet, l'analyse ne *fait* rien, elle est un dispositif qui donne à éprouver, la guérison qu'elle véhicule vient de surcroît, elle n'a guère d'ambitions productivistes, son impact carbone est d'ailleurs probablement fort bas... Le patient, comme l'analyste doivent toujours apprendre, selon la métaphore digestive proposée par Laurence Kahn, la « lente reptation de la matière » psychique. Comment faire alors qu'il y a urgence ?

En ce qui concerne une forme de congédiement de l'objet, dans le solipsisme de la « prise de tête » décrite par le patient, je me demande si ce dernier ne rentre pas dans une brèche qui aurait été ouverte par diverses mises à distance liées au confinement.

D'abord nous avons perdu une bonne moitié des visages avec les masques. Ensuite, par le « distanciel », une forme de virtualité de l'autre n'a-t-elle pas cessé de prendre plus de place ? Un estompement de l'objet externe, de l'objet « autre sujet » (Roussillon) mais aussi un effacement des contraintes et compromis liés au commerce avec lui. La sociologue Annie Martin défend même l'idée que nous avons intérêt, pendant ce confinement, à

1. B. Latour, *Où suis-je. Leçons du confinement à l'usage des terrestres*, Les empêcheurs de penser en rond, La Découverte, 2021.

faire attention à ne pas perdre l'habitude du commerce avec l'altérité, à ne pas laisser la paresse s'installer face à ce que coûte le rapport à l'autre dans une co-présence, des corps et des psychismes. Entre ceux qui n'ont plus supporté la ville pour aller vivre définitivement à la campagne et ceux dont j'ai pu entendre le très prosaïque mais pas moins vertigineux : « En fait, c'est chiant les autres, je m'en rends compte après le confinement », beaucoup ont dit pendant cette période qu'ils se passaient très bien des autres et des lieux dans lesquels on les rencontre.

Il m'a aussi semblé qu'une forme d'excitation au ressenti désagréable envahissait certains patients au moment du et des déconfinements. L'une d'eux me dit : « Pourquoi, ils arrêtent le confinement, c'était bien. Je dois vous le dire, j'étais très bien, seule, à bonne distance de tout le monde dans mon appartement, je regardais le monde par la fenêtre, je faisais beaucoup de yoga, j'étais loin de mes parents, vivre ainsi me va très bien et depuis que je revois les gens, je sens mon angoisse en permanence, comme une menace pour moi, cela me coûte, je sens ma colère, j'ai envie de... je ne sais toujours pas très bien quoi faire avec eux, je crois que je n'aime pas trop les gens. Pourtant je suis seule et je n'aime pas ça ». La sortie du confinement provoque un afflux d'excitation véhiculée par les présences, celles de l'altérité. J'observe comme un débordement ouvrant le champ à des fantasmes incestueux et meurtriers qui étaient comme endormis par le confinement. Nous allons nous retrouver, certes, en présence, en proximité mais pour certains, cette perspective s'avère aussi coûteuse qu'effrayante.

Est-ce pour cela que le patient dont j'ai parlé au début de mon propos se passe deux ou trois fois par séance les mains au gel hydroalcoolique ? Il semble le faire sans s'en rendre compte, une action prise dans le flux associatif. Mains propres, tête haute, pensais-je pour éviter sans doute les répréhensibles bassesses de l'intensité de ses fantasmes qui n'auront pas tardé à surgir dans le transfert au moment de nos retrouvailles par son projet de me passer promptement aux eaux usées.

L'éloignement dans le confinement a constitué une baisse salutaire puis un retour en force pour certains de l'excitation et des angoisses qui vont avec, angoisses qui concernent l'autre. Je me demande dans quelle mesure cet éloignement a constitué une mise à mal de notre vie commune ou communautaire dans ce que celle-ci nous contraint à opérer sans cesse comme compromis qui sont les conditions de la civilisation contre les toutes-puissances diverses auxquelles pousse l'infantile.

Dans le même temps que quelque chose du visage de l'autre s'estompait, je me suis demandé comment le visage du surmoi gagnait, lui, en précision et en présence. Ce qui est un peu glaçant. Un surmoi qui empêcherait de rêver le covid avec son trop gros poids de réalité. Non pas qu'il ne faille que rêver les traumas. Certains adolescents au fil des confinements ont par exemple été totalement et durablement retirés du monde, comme soufflés par un obus. Il faut pouvoir le reconnaître en parlant avec eux de cette épreuve dans la réalité. Mais le rêve et ses mouvements de déformation sont un rempart contre l'emplissage univoque du paysage psychique par le covid.

Un dernier constat plutôt positif pour moi. Du point de vue des réaménagements provoqués par ce surmoi culturel mais bien aussi par la manière dont il se conjugue avec mes fantasmes et mes peurs, je ne serre plus la main aux patients. Je l'ai regretté, c'était un moment qui me semblait important au début et à la fin de chaque séance. À présent, je suis intéressé par le fait d'avoir abandonné cette pratique et voudrais bien m'y tenir. Ne pas serrer la main m'apparaît en effet comme un élément qui augmente la singularité de l'expérience de l'analyse. Ce n'est pas comme dans la vie quotidienne. Cela soutient une position de refusement qu'il m'est, à d'autres moments, parfois difficile de tenir et que cette proscription « étatique » vient m'aider à soutenir.

Quel surmoi pour la huitième vague ?

Une écoute désincarnée ?

Nicole Mesplé Soms

La pandémie de covid-19 par son ampleur et sa nouveauté nous a confrontés à beaucoup d'inconnues mais aussi, si besoin en était, à notre condition de mortel. La menace invisible a remis notre condition d'être charnel au premier plan. Le corps, d'emblée cible du virus a été l'objet de mesures et de précautions plus ou moins rationnelles : isolement, confinement, limitation plus ou moins drastique de notre liberté de mouvement et de déplacement. Le masque a fait disparaître le visage, ses expressions et son sourire dans l'espace commun. Les mains sont devenues source de menace : apparition du gel hydro-alcoolique aux dépens du savon ; la médecine, la science, la désinfection ont désormais supplanté l'eau, la toilette et son lieu, la salle de bains, pièce humide et sexuelle. Les mains toujours et la disparition de sa poignée. Ce geste de reconnaissance, d'approche, de contact de l'autre, symbole de non-agression s'est retourné en quelques jours en son contraire, la main, le corps entier et son contact sont désormais porteurs d'une arme invisible. Et la bise ? Elle disparaît des relations amicales, elle est même questionnée dans le cercle familial. Une patiente souffrant d'une pathologie pulmonaire m'explique, détachée, qu'elle n'embrasse plus ses enfants... moi-même je ne lui serre plus la main, menacée par ce qui nous arrive, écrasée par cette réalité. C'est cette même réalité qui entre en contact avec son fantasme de meurtre et lui laisse libre cours. Le temps n'est pas à l'interprétation, pas encore.

Le cabinet du psychanalyste, espace singulier dont la qualité privative n'a de sens qu'en s'étayant sur un espace social commun, n'est pas en dehors du monde. À travers les échanges entre collègues, nous voyons bien que chacun a fait ses propres aménagements et compromis, tant du côté concret tels que port du masque ou pas, drap de protection sur le divan ou non, que dans sa pratique. C'est le cadre analytique qui, quelle que soit notre attitude pendant le grand confinement (le premier) et les confinements ultérieurs, a été bousculé et modifié ; et cela non pas pour des motifs cliniques liés à la cure elle-même. Au nom d'une adaptation nécessaire pour certains qui ont poursuivi les cures, ou au nom du refus de cette adaptation pour d'autres, nous avons tous été amenés à agir et donc à transgresser : interruption des cures, poursuite des cures au téléphone ou en visio, séances à la demande au téléphone. La réalité nous a poussés à agir, chacun de nous devant naviguer entre liberté individuelle et exigence analytique.

Les échanges avec les collègues et le travail dans notre groupe, me font penser que notre manière singulière d'avoir fait face à la situation épidémique et au confinement est liée à quelque chose d'intime en chaque analyste, que je vais tenter d'approcher. Ce quelque chose d'intime est situé en deçà de la réflexion, si passionnante et nécessaire soit-elle pour nous-mêmes. Ces réflexions, ces élaborations qui peuvent confiner à la rationalisation, contiennent une avancée mais aussi une résistance. Ce quelque chose d'intime concerne notre transfert à l'analyse à partir des motifs qui nous ont amenés à elle, puis à la pratiquer nous-mêmes, donc à notre parcours. Cela concerne également nos échanges avec nos collègues, nos lectures et la façon dont tout cela nous a transformés. Cette construction est toujours en travail. Nous sommes toujours en mouvement.

C'est dans la dimension à la fois matérielle et temporelle du cadre que – pour moi – s'arrime ma capacité associative à partir de mon écoute. Dimension du cadre qui permet à la fois au patient et à l'analyste que la méthode puisse avoir lieu.

« Avoir lieu » : pour que la méthode se produise ou produise ses effets dans la séance et « avoir un lieu », un espace qui est à la fois matériel (cabinet de l'analyste), temporel (temps de la séance) et un espace psychique

dont la création dépend de ces contenants ainsi que du transfert de l'analyste à sa méthode, à sa formation, à son analyse.

Les nouvelles technologies autoriseraient une dissociation de la présence et de la parole. Mais avec le dispositif divan/fauteuil devenant une nécessité pour Freud, c'est le visuel direct, concret, manifeste de la relation en face à face qui est mis en retrait. Ce dispositif est la part matérielle du cadre qui favorise un visuel interne tant du côté du patient que du côté de l'analyste. Ceci n'est pas donné d'emblée et, nous le savons bien, il faut parfois beaucoup de temps pour qu'émerge chez le patient la libre association et son pendant l'écoute en égal suspens de l'analyste.

Mon expérience au printemps 2020 avec quelques patients au téléphone dans l'idée de maintenir un lien de soutien ou pour soulager ma propre angoisse, m'a questionnée : de quelle parole s'agit-il alors ? de quoi sont faites cette parole et cette écoute en l'absence des corps ? Mais encore, que deviennent le secret, la confidentialité ?

Au cours de mon analyse, temps où les téléphones portables n'existaient pas encore, je suis chez moi, le téléphone sonne. C'est mon analyste, il me dit qu'il sera absent pour la prochaine séance, il est empêché. Le souvenir reste vif du son, du timbre de sa voix qui ont pénétré mon oreille. La voix de l'analyste comme objet partiel excitant.

L'analyse avec sa méthode et par le transfert permet une régression qui affecte la parole et le silence de l'analysant, mais aussi la parole et le silence de l'analyste. La parole devient alors un véritable acte de langage qui ravive l'enracinement des mots dans la chair. Enracinement remontant à un temps à la fois lointain et toujours présent, ce temps d'avant la parole, le temps de l'infans. Pourrait-on imaginer un bébé accompagné dans l'endormissement par la voix de sa mère au téléphone ou par un hologramme ? Lui serait-il alors possible d'être seul non pas en présence de sa mère mais avec l'illusion de sa présence ?

Pendant le premier confinement, mon écoute au téléphone était amputée de sa part rêvante, comme si la méthode et le tiers qu'elle constitue entre les deux protagonistes s'effaçait au profit du média qu'est la technologie. La médiatisation de la relation conduit à la communication. Le bouleversement de la méthode que serait une parole en absence ne la couperait-il pas de sa source corporelle et pulsionnelle ? Le corps est central dans l'écoute de l'analyste et l'associativité de l'analysant comme celle de l'analyste sont aussi faites de sensorialité, dans ces confins où s'entremêlent le mot et la chair. Ces signes sont comme souvent des détails : une tension, une envie de bouger, un besoin de bailler, des douleurs, des changements dans la respiration. Toutes ces variations, ces mouvements internes sont des indices qui peuvent m'aider à deviner le transfert.

L'interdit de posséder sexuellement le parent de sexe opposé s'ancre tout d'abord dans une impossibilité physique du fait de l'immatrité sexuelle du petit enfant. C'est peut-être finalement grâce à la présence dans le cadre de la séance, que l'interdit « prend corps » et favorise l'accès au fantasme, pas à pas, petite quantité par petite quantité. La mise à distance des corps, l'effacement de la chair au profit du dire lève un pare-excitation. L'absence avec son impossibilité du meurtre et de la possession sexuelle peut être rassurante car ouvrant à une parole plus « libre ». Mais « libérée » de quoi ?

Le fantasme de s'affranchir de notre corps, de notre finitude ne date pas de l'épidémie de covid-19 ! Ce fantasme se nourrit-il de la situation actuelle et de la menace qui pèse sur nos vies et menace notre activité de psychanalystes ? Cette illusion d'un affranchissement du corps s'est déplacée des puissances divines vers la seule puissance à laquelle nous croyons désormais, la puissance techno-scientifique. Que serait alors une psychanalyse délivrée de la chair ? une psychanalyse désincarnée.

Figures libres et figures imposées

Évelyne Sechaud

*Incertitude, ô mes délices
Vous et moi nous nous en allons
Comme s'en vont les écrevisses
À reculons, à reculons
Guillaume Apollinaire
« L'écrevisse », *Le Bestiaire*, 1911*

La pandémie qui parcourt le monde depuis mars 2020 a amené les gouvernements à prendre des mesures successives de confinement, de déconfinement, de re-confinement, de couvre-feu, de confinement partiel, toute une série de dispositions dont la survenue et l'issue sont pour le moins incertaines. Cette incertitude portant sur le déroulement devenu imprévisible de la vie quotidienne, a eu et a toujours des conséquences multiples sur la vie économique, sur la vie sociale, sur la vie psychique. Des mots nouveaux sont apparus : présentiel, distanciel, mots qui sont les maux symptômes de la maladie. La pratique analytique en a aussi été affectée.

Le danger externe que constitue la menace de la Covid touche autant les analystes que leurs patients. La relation est, sur cet aspect, symétrique et modifie profondément les dimensions du transfert. Analystes et patients vivent dès lors dans l'incertitude des conditions de l'analyse : séances maintenues ou ajournées, à distance ou en présence. Ces changements plus ou moins inopinés sont source d'angoisse. Pourtant, l'incertitude n'est pas une donnée étrangère à l'analyse. Comment donc se joue cette incertitude dans notre pratique analytique ? Sur quoi porte-t-elle ? Il faut distinguer ici deux composantes majeures du travail analytique : la pensée analytique et le cadre qui permet le déploiement de cette pensée. L'incertitude est au cœur de la pensée analytique mais elle ne peut être la spécificité de la découverte que si le cadre ne souffre pas d'incertitude et surtout d'incertitude imprévisible. Les figures libres de l'incertitude de la levée du refoulement vont donc être opposées aux figures imposées de l'incertitude dues à la réalité extérieure.

L'association libre demandée à l'analysant et son pendant l'écoute flottante de l'analyste, invitent les protagonistes de la situation analytique à laisser venir les idées, les images, les affects sans en diriger le cours, c'est-à-dire à laisser venir l'imprévu, l'inattendu, dans un effet de surprise qui est la marque de levée du refoulement. Le détour caractérise la pensée du fait des déplacements, condensations, symbolisations que les processus primaires utilisent pour se frayer une voie jusqu'à la conscience. La pensée analytique est ouverture à l'incertitude des chemins que prennent l'inconscient et le ça pour émerger à la conscience. Ce sont les figures libres de l'incertitude, libres comme les pensées et les affects qui cherchent une voie nouvelle d'expression. Incertitude de l'apparition des processus inconscients, comme des manifestations pulsionnelles, incertitude du transfert, qu'il s'agisse du transfert sur la parole ou du transfert sur l'objet¹. La mise en mots imposée par la règle constitue une contrainte qui suscite une violence pulsionnelle dont l'issue est toujours incertaine. Lorsque l'analyse se déroule à distance, les indicateurs sensoriels et moteurs fournis par la présence des corps, du

1. A. Green, *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, PUF, 2002.

patient comme de l'analyste, manquent et cette absence renforce les résistances à trouver une expression dans le seul langage. Incertitude alors de réussir à donner forme au sens. Le détour est aussi dans la relation analytique où le détour par l'autre caractérise le dialogue analytique². Il s'agit pour l'analyste de s'ouvrir et de résonner à l'inconscient de l'analysant en laissant vibrer le sien propre. Ce processus n'est pas automatique mais survient inopinément dans l'écoute cognitive et affective du discours de l'analysant.

Les conditions imposées par les modifications de la réalité extérieure n'ont pas, à mon sens, un effet direct sur la pensée analytique mais un effet indirect par les atteintes au cadre analytique. Je retiens ce mot de « cadre » qui est celui en usage dans la langue psychanalytique française mais je le situe du côté du mot anglais « *setting* » dû à Winnicott, c'est-à-dire d'un dispositif dont les éléments peuvent être modulables mais qui fait l'objet d'un accord contractuel entre l'analyste et le patient. Ce sont donc les dispositions matérielles, nombre et durée des séances, leur périodicité, fauteuil-divan ou face-à-face, les modalités du paiement, etc. Ce cadre peut varier selon l'exercice de la psychanalyse en privé ou dans une institution ou encore selon les pays. Ce cadre constitue, selon la métaphore proposée par André Green, l'écrin dont le bijou est la matrice active constituée par la pensée analytique. L'écrin est la partie la plus variable. Le « bijou » cependant a besoin d'un écrin qui le met en valeur et le protège des intrusions et des attaques de la réalité. Le cadre n'est pas seulement une série de dispositions matérielles, il a aussi et surtout une dimension métapsychologique. Il est en effet la métaphore de concepts différents. La référence au rêve est la plus classique : le sommeil fournit au rêve un cadre analogue au cadre analytique permettant au processus de se dérouler. Cette référence implique la position allongée, l'absence de motricité, et aussi ce qui relève de la règle d'abstinence développée par Jean Laplanche comme refusements. Cet ensemble favorise la régression topique, la régression temporelle et la régression formelle³. Jose Bleger⁴, lui, dans une conception originale, considère le cadre comme le récepteur de la symbiose : « Le cadre est une présence permanente, comme les sont les parents pour l'enfant. » Il ajoute : « Ce qui peut bloquer toute possibilité de cure profonde, c'est l'éclatement produit ou admis dans le cadre par l'analyste lui-même... La dépendance et l'organisation psychologique les plus primitives du patient ne peuvent être analysées qu'à l'intérieur du cadre de l'analyse, lequel ne doit être ni ambigu ni fluctuant ni altéré. » Or, c'est précisément ce qui advient au cadre soumis aux figures imposées de l'incertitude par la propagation du virus. Des réactions s'en suivent : réaction maniaque pour contrecarrer immédiatement les attaques ou communauté de déni entre patient et analyste pour annuler le danger. Lorsque le premier confinement a été décidé en mars 2020, j'ai immédiatement proposé à mes patients des séances par téléphone et ce, sans me laisser le temps d'y réfléchir plus avant, comme s'il fallait réparer en urgence une voie d'eau dans la coque du bateau pour éviter qu'il ne coule ! Cette réaction a été partagée par beaucoup d'analystes, comme en témoigne Serge Frisch⁵.

Lors des séances à distance, très fréquemment, les patients commençaient leur séance en me demandant comment j'allais ; cette formule convenue dans la vie sociale n'est jamais utilisée en présence. Je réponds toujours en leur demandant s'ils sont inquiets ; ce qu'ils confirment. Inquiétude sur mon état de santé (ne suis-je pas atteinte par la Covid ?) dans un mouvement de sollicitude ou plus encore angoisse que je vienne à leur manquer et qu'ils se retrouvent seuls et démunis. Très récemment, du fait d'un dysfonctionnement technique de mon téléphone je n'ai pas pu répondre à deux patientes qui avaient ce soir-là des séances à distance par téléphone. Je ne pouvais pas non plus les appeler pour les prévenir. La séance suivante, elles m'ont dit l'une et l'autre qu'elles avaient pensé que j'étais peut-être morte ou au moins très malade. Quelle plus grande incertitude que celle de la mort des personnes chères ! Cette pensée manifeste à la fois l'ambivalence des vœux de mort et les angoisses de séparation.

2. *Ibidem*.

3. S. Freud, « L'interprétation des rêves », ch. VII, *O.C. IV*, p. 657.

4. J. Bleger, « Psychanalyse du cadre psychanalytique », *Crise, rupture et dépassement*, Dunod, 1979, pp. 255-285.

5. S. Frisch, « Détresses individuelles, détresses des institutions psychanalytiques », *Psychanalyse et vie covidienne*, Ithaque, 2021, pp. 136-152.

Les attaques contre le cadre telles qu'elles ont été largement étudiées viennent essentiellement de l'intérieur. Elles sont de ce fait incluses dans l'analyse. De la part du patient ces attaques peuvent prendre la forme de retards aux séances ou de séances manquées ou encore de paiement différé. Du côté de l'analyste, des absences imprévues, un déménagement peuvent jouer le même rôle de changement du cadre. Dans toutes ces occurrences, le trouble engendré par les modifications du cadre relève de l'analyse et bien souvent d'agirs de transfert qui peuvent être interprétés.

Bien différente est la situation lorsque le cadre est malmené de l'extérieur et atteint l'analyste comme le patient. Didier Anzieu⁶ considérait le cadre comme un pare-excitation. Il écrivait : « Le cabinet du psychanalyste abrite le patient des sensations trop vives (visuelles, sonores, olfactives, etc.). La régularité des horaires, la durée suffisamment longue de la séance atténuent les discontinuités introduites par les variations de rythme physiques et organiques... Le cadre psychanalytique minimise les stimulations exogènes et maximise l'attention portée à l'excitation interne. » Les changements imposés par le Surmoi culturel et social mettent à mal ce pare-excitation. La distance réglementée, le port du masque donnent une impression d'étrangeté. L'utilisation du téléphone modifie la nature de la relation à l'analyste, à la fois plus lointain, et plus proche.

Les modifications imposées au cadre des séances, modifications plus ou moins traumatogènes, sont atténuées par la mobilisation du cadre interne acquis par l'analyste au cours de son analyse personnelle et de sa formation. Mais il n'est pas sûr que les patients aient déjà intériorisé ce cadre. Ainsi ces patients qui font leur séance en présence d'un compagnon ou des enfants tous confinés dans le même lieu ; ou encore cette patiente en retard à sa séance et qui la commence en marchant dans la rue.

N. est en analyse avec moi depuis plus de 10 ans à raison de trois séances par semaine. Le confinement m'amène à lui proposer les séances par téléphone ce qu'elle accepte avec beaucoup de réticences, faute de mieux car elle ne veut pas imaginer d'interrompre le rythme de ses séances. Elle me dira qu'elle n'aime pas du tout ces séances par téléphone qu'elle vit comme une intrusion dans son intérieur (le mot, polysémique, implique l'intérieur de son appartement personnel, l'intérieur du corps comme de sa psyché).

Voici une séance au téléphone de mars 2020 : elle commence par évoquer le discours du Président Macron déclarant plusieurs fois que nous sommes en guerre contre la Covid. Elle ironise en disant que c'est ce qui justifie la création d'un Comité de défense sanitaire ! Puis elle associe sur son travail : son patron lui a demandé de faire une note pour justifier juridiquement la « liquidation » de plusieurs intérimaires. (Elle est juriste). Elle est furieuse et très opposée à cette utilisation de ses compétences. Elle reste silencieuse mais me dit qu'elle ne peut s'empêcher de marcher de long en large dans son appartement, ce que j'interprète par-devers moi comme le signe de son excitation et de son angoisse.

Elle pense alors à une scène de son enfance ; elle avait 5 ans, c'était en Algérie pendant la guerre avant le retour précipité de ses parents en métropole. « *J'étais dans un passage obscur entre deux maisons. Il y avait un homme assis par terre, appuyé contre le mur, les bras et les jambes entravés et un bâillon ensanglanté sur la bouche. Il a ouvert les yeux et m'a regardée. Avec mes petits doigts j'ai essayé de défaire ce bâillon qui était très serré mais je n'y suis pas arrivée. J'ai eu tout d'un coup très peur, je suis rentrée très vite à la maison. Je portais une robe en broderie anglaise blanche. Je n'ai rien dit à mes parents.* »

– Je remarque qu'elle ne m'a jamais parlé de cette scène.

Oui, pourtant je n'avais pas oublié ; j'y repensais de temps en temps, encore récemment. Cet homme était un Arabe et je pense qu'il est peut-être mort là dans ce passage.

N. fait ce récit sans émotion, comme si elle décrivait une image très extérieure à elle. En l'écoutant je suis, moi, bouleversée. Elle me dit que c'est peut-être une construction de son imagination, sans réalité. Sa mère lui disait souvent : « tu te fais des idées ! » Je lui dis que je crois à la réalité de cette scène qui a été pour elle

6. D. Anzieu (1985), *Le Moi-Peau*, Dunod, 1995, p. 259.

traumatique. Cette scène n'a pas été refoulée mais elle est restée à l'écart, maintenue au secret par clivage. Certes il y a dans son récit des aspects de souvenir écran : le rouge du sang opposé au blanc de la robe, éléments sensoriels trop nets (*überdeutlich*⁷), qui la protègent, à mon sens, de l'effroi de l'expérience qu'elle me fait ressentir.

Il y a aussi dans ce matériel l'effet de la réalité actuelle jouant le rôle de restes diurnes : la guerre contre la Covid, la demande faite à N. de justifier la « liquidation » des intérimaires mais aussi le masque-bâillon qui prend sens dans le transfert. C'est, à mon sens, le transfert qui oriente les associations et amène sur la scène de l'analyse la scène traumatique de l'enfance. Mais N. n'est sûre de rien, incertaine de la réalité de la scène, incertaine de la mort de cet homme.

Qui est l'Arabe mourant, ligoté ? Quel est ce moribond bâillonné qu'elle essaie en vain de libérer ? Ne serait-ce pas l'analyse elle-même malmenée par les modifications de son exercice, modifications imposées par la réalité extérieure ? Les figures de l'incertitude brouillent les repères du dehors et du dedans et menacent l'intégrité même de la psychanalyse. Dans cette séquence, l'extérieur et l'intérieur entrent en confusion. Le dehors devient le dedans et réciproquement, comme ce que décrivait Didier Anzieu en utilisant l'image de l'anneau de Moebius qui figure la discordance introduite dans la relation analytique entre la séance au téléphone et la séance en présence. Il n'est pas étonnant que la séance au téléphone actualise un traumatisme très ancien vécu et non intégré⁸ qui devient récit par la rencontre de l'écoute très attentive et empathique de l'analyste au téléphone. L'émergence du souvenir du traumatisme est liée à la rupture du pare-excitation habituel fourni par le cadre en présence pourtant très intériorisé par N.

L'incertitude imposée par l'extérieur, le temps de la Covid, crée l'effraction traumatique. Elle infléchit le discours vers l'émergence de vécus traumatiques qui orientent l'écoute dans une direction psychothérapique. Que devient alors l'écoute de l'incertitude des processus inconscients spécifiques de la psychanalyse ? Une compatibilité est-elle possible ? Elle l'est, à mon sens, dans la mesure où l'écoute est celle d'un psychanalyste capable d'entendre et de saisir les modalités différenciées de la psychothérapie et de la psychanalyse.

7. S. Freud (1899), « Des souvenirs-couverture », *OCF-P.*, III, p. 258.

8. E. Weil, « Lieux du traumatisme, le génocide : le nouage collectif-individuel », CPLF 2021.

Covid 09/21

Pascale Totain

Préambule : ce texte a été pensé et en grande partie écrit en septembre 2021. J'ai fait le choix de ne pas actualiser les idées que j'avais alors, de façon à faire émerger la discussion à partir de l'après-coup que l'on ressent nettement et de plus en plus au fil des mois qui passent. Au jour où je vous parle, l'arrivée du covid en France a plus de 2 ans et demi, et ce texte a déjà plus d'un an.

Ce qui me questionne prend naissance dans l'expérience à la fois du confinement et de l'épidémie, à partir de séances « sans présence » : quelle est l'importance du non-dit, c'est-à-dire tout ce qui entoure la parole d'une séance pour permettre cette parole ? Contrairement aux expressions souvent entendues à propos des compromis imposés par les circonstances, d'un « mieux que rien », d'un « faute de mieux » qui adoucissaient le recours au téléphone ou à l'écran, j'ai été au début surtout touchée par la mise à l'écart du fantasme œdipien, pivot de la mise en place transférentielle, qui laisse planer la possibilité d'enfreindre un double interdit, de meurtre et d'inceste. On a souvent dit que sans une proximité corporelle réelle l'interdit œdipien devenait un impossible. Nul ne peut être tué (ni baisé) *in effigie* ou *in absentia*... alors plutôt « rien » qu'un « faute de mieux » ? Mais en réfléchissant à ce constat, des modulations me sont apparues : l'absence, liée au confinement, n'était que temporaire et la rencontre physique n'était en fait pas tant impossible qu'interdite par décision gouvernementale. *A contrario*, l'interdit œdipien est un cadre posé sur un impossible : au trop petit enfant, trop petit pour tuer vraiment son père et coucher vraiment avec sa mère, on interdit ce qu'il serait de toute façon incapable de faire. C'est là que l'après-coup vient pointer le bout de son nez, quand la situation infantile retrouve, dans une scène qui rassemble deux adultes, l'actualisation d'une séduction et d'une violence fantasmatique. L'interdit, le respect de l'abstinence prennent alors tout leur sens jusqu'à permettre un renoncement, une autre voie sublimatoire aux forces pulsionnelles.

C'est sans doute en m'appuyant sur la place laissée au pulsionnel, que l'APF a privilégiée en ne dictant aucune conduite à tenir pour étouffer l'angoisse dans l'œuf, que j'ai tenté de continuer mon travail d'analyste. M'apparaît alors la nécessité d'une rencontre en vrai, en présence, pour que puissent s'actualiser dans le transfert puis se traduire en paroles des motions pulsionnelles issues des expériences de l'infans aux prises avec le sexuel infantile. C'est toute l'importance des capacités régressives des deux protagonistes en séance qui refait surface dans ma pratique en cette période Covid, avec l'impression d'une distorsion favorisée par la distance au téléphone ou à l'écran ; pouvoir fumer, boire, marcher pendant une séance à distance, enfreindre des interdits habituels liés au lieu où l'on peut tout dire mais ne faire que dire, au prétexte qu'on n'est pas ensemble pour de vrai. À distance, le chemin vers une élaboration de ce qui se joue dans ces mouvements régressifs, voire transgressifs, est impossible, à cause du court-circuit vers l'agir. Il s'agit alors plus d'une décharge dans l'acte que d'une régression prise dans les entrelacs du transfert en vue d'un accomplissement hallucinatoire. En présence, la chimère qui prend vie dans l'illusion transférentielle est amenée à prendre sens, à se parler, à s'interpréter, du fait de l'expression tant dans le corps, les intonations, les odeurs, les actes involontaires, que par les mots qui s'imbriquent à ces manifestations non verbales.

Toutefois, la distinction entre une régression qui empêche l'élaboration psychique et une régression nécessaire à son émergence ne me semble pas uniquement tributaire de l'alternative présence/absence. Être en présence, se plier à la règle de tout dire et de tout écouter en égal suspend, n'empêchent pas complètement les échappées dans le corps, les passages à l'acte, les régressions potentiellement délétères vers des somatisations. À ce sujet,

je m'étonne du silence complet (en tout cas je n'ai rien lu ni entendu à ce sujet) sur les circonstances psychiques de déclenchement pour une personne donnée de la maladie Covid outre les prédispositions somatiques ou la force de transmission du virus. À charge virale égale, tout le monde n'attrape pas un rhume ou une grippe n'importe quand ; qu'en est-il du coronavirus ?

En temps ordinaires (hors Covid), l'analyste s'appuie sur sa propre plasticité psychique, sur son expérience côté fauteuil mais aussi côté divan pour métaboliser et permettre les émergences psychiques de ces moments régressifs, infra-verbaux. En cette période encore traumatique j'ai l'impression que les aménagements du cadre par les mesures extérieures détournent les fondements du dispositif analytique en surimprimant, sur les pulsions sexuelles une peur contagieuse d'être contaminé par l'autre, de mourir à cause de l'autre : ne pas toucher par peur de la contagion écrase le sens sexuel du désir de toucher et son interdit. L'autre dangereux prend le pas sur l'autre désirable pour les deux protagonistes de la cure analytique, du fait de circonstances imposées de l'extérieur, venant faire collusion avec des angoisses archaïques qui se sont infiltrées à travers les failles du cadre. La tolérance à l'incertitude est ébranlée par l'incertitude généralisée de l'environnement. L'intimité est difficile à assurer du fait de l'intrusion du monde extérieur dans le déroulement même de la séance. La dissymétrie des positions analyste/analysant est mise à mal par l'effraction de la réalité à l'intérieur même de l'analyse ; les interdits se multiplient et se contredisent au fil des mois et chacun bricole dans un dispositif flasque. La prolifération un peu incohérente de tous ces interdits essaie vainement d'interdire... de mourir. La dialectique interdit/impossible vient se lover dans la situation covidienne où prolifèrent des interdits face à l'impossibilité d'éviter la mort *in fine*. C'est à ce croisement que se mélangent fantasmes œdipiens et fantasmes archaïques persécuteurs dans un rapport de force qui déséquilibre la direction même de la cure car l'analyste est emporté dans le même courant potentiellement mortifère. Je pense que le climat traumatique a globalement bousculé les capacités de déployer des moments analytiques habituellement rendus possibles par l'égal suspend que j'apparente aux capacités régressives de l'analyste en phase avec le patient. C'est ainsi que dans les moments où la réalité anxigène était le plus effracte les moments psychothérapeutiques ont pris le pas sur les moments analytiques. Toutefois, les processus s'entremêlent plus que le souci de clarification ne le laisse percevoir, car derrière la dimension thérapeutique et même dans un contexte traumatique, l'écoute de l'analyste entend le fantasme ; sous le trauma, la séduction. Derrière des consignes sanitaires affleurent les théories sexuelles infantiles.

Quelle issue entrevoir à l'immersion encore très actuelle dans un climat où la peur a pris le pas sur le désir ? Pour l'instant je prends appui sur la méthode analytique dans son essence et non dans sa traduction pratique bien bousculée ; cela m'oblige à réfléchir et retrouver la « substantifique moelle » méthodologique articulée à la métapsychologie ; sexualité infantile, inconscient, refoulement, castration... Je repense aux quatre concepts fondamentaux de Lacan (*Livre XI*) : inconscient, répétition, transfert, pulsion. Mais pour moi c'est l'association libre qui permet de transformer un objet de sidération en objet de pensée. Les patients les moins « libres » en association ont apporté le Covid comme un trauma en séances. Les plus associatifs l'ont transformé en objet de fantasme. Le face-à-face ralentit-il cette capacité associative ? L'absence des corps bloque-t-elle l'émergence fantasmatique ? Quand on côtoie l'inconscient, les frontières ne cessent de fluctuer et il ne faudrait pas que l'insécurité ambiante force à des prises de position rigidifiées.

J'essaie de rester attentive aux processus auto-analytiques, aux échanges entre collègues, aux mouvements psychiques remis en branle par la situation. Prioritairement, cette occasion imposée m'oblige à repenser l'essence même de l'analyse, en attendant de retrouver toutes mes capacités de réserve et le déploiement des après-coups.

Mon témoignage clinique pendant le Grand Confinement (17 mars 2020 au 10 mai 2020) écrit pour le Groupe Covid et psychanalyse

Claire Tremoulet

Le premier et grand confinement venait d'être décrété. Un grand nombre de mes patients étaient déjà partis à la campagne s'isoler. Sans élaborer beaucoup, je téléphone à chaque patient : « J'ai fermé mon cabinet. Je suis disponible au téléphone si besoin ». Je passai à une proposition psychothérapique pour tous, sans distinction entre les patients en face à face et ceux en analyse. Cette décision, prise seule, l'a été à partir de quelque chose de très intime dans ma façon de penser et d'exercer l'analyse, autour de mon transfert sur l'analyse et peut-être de ma théorie de l'analyse. Ma position était : pas de présence, pas d'analyse. Position d'emblée, non dogmatique, plutôt un ressenti contre-transférentiel lié à ma formation, presque une évidence réflexe : si pas de présence des deux au cabinet, pas de séance effective. Une impossibilité physique presque. Une impuissance, peut-être. Quelque chose dans le profond, l'intime, le corporel avant d'être secondarisé, rationalisé, justifié.

Situation paradoxale de fermer mon cabinet, sans proposer de « séance » par téléphone, afin de maintenir l'analyse. Paradoxe de la continuité dans la discontinuité. Certitude de nous retrouver après pour en parler en présence. Confiance aussi, en ce que mes patients inventeraient une façon de tenir bon et sauraient me contacter si besoin. On se reverrait après. Angoisse, perplexité mais aussi une forme de curiosité : Que va-t-il se passer ? Comment ?

Dans ces débuts de confinement sont arrivés des moments d'angoisse se formulant sous la forme de la peur d'avoir abandonné mes patients. Bien que je sois médecin, l'idée de continuer à recevoir mes patients au cabinet m'était étrangère. Cette idée d'abandon était-elle à la mesure de mon angoisse face à la catastrophe sanitaire annoncée ? Ou d'un effondrement, déjà vécu, qui trouverait là un écho ? Ou encore un rappel de ce premier métier, le soin et le refus de laisser un malade ? Les médecins de ville pouvaient continuer à travailler à leur cabinet et je ne l'ai pas fait. Avais-je si bien quitté ce premier métier, que je le laissai aux médecins organicistes ou psychiatres de l'urgence ? Un collègue m'a dit : vous êtes médecin, vous auriez pu travailler. Pourquoi ne pas l'avoir fait ? Je ne m'étais même pas posé la question ! Tout le chemin pour quitter la médecine pour l'analyse aurait-il pu être rebroussé si vite ?

Besoin de temps pour fragmenter la masse d'angoisse, ralentir mon fonctionnement psychique, fabriquer un creux, tenter de penser ce qui arrivait. Un long temps de presque désorganisation, de flottement, hors du temps, tenu dans la même temporalité par une extrême présence aux miens, loin et ceux de ma famille qui restaient confinés avec moi.

Dans mon travail d'analyste, je suis frustrée. Le transfert sur les patients n'était pas en « vacance », pas en sommeil, il était toujours vif et actif. Que font mes patients ? Ils ne m'appellent pas ! Je voudrais leur dire : « Que vais-je faire sans vous ? », « Ne me laissez pas tomber ! ». Mais alors : qui a besoin de qui ? Je suis seule. La mort rôde, avec ce nouveau virus. Les patients me manquent, mon fonctionnement d'analyste me manque. J'aurais presque envie de les appeler pour leur demander de leurs nouvelles ! Qu'ils me parlent, me rassurent sur leur transfert, me permettent de fonctionner. Un grand sentiment de vulnérabilité s'empare de moi.

Je découvre la solitude de ne pas fonctionner, de ne pas être utilisée et la souffrance que cela m'inflige. J'ai donc, moi, besoin d'eux ? S'inventent des fantaisies que je me raconte pour chaque patient, parfois justes, souvent distordues, ce que je découvrirai au retour. Le temps passe avec son cortège d'attente, de mise en suspens, ma disponibilité et la souffrance de ma non-utilisation, de mon sous-fonctionnement sont éprouvantes. Je suis dans un creux dépressif. Au retour, ils sont tous revenus, sauf deux en face à face. Qu'aurais-je fait si la demande était venue ?

L'angoisse est là. Ce n'est pas pour moi le moment de l'élaboration ni de la perlaboration. Il est question de tenir bon devant cette menace mortelle. Le temps change de rythme, se ralentit, il rampe. J'expérimente le manque de transfert, un déroutement total. Tout change de proportion. Arrive comme une sorte de mise à disposition d'une capacité dépressive. Je laisse le temps s'étirer pour voir ce qui vient, j'attends. J'essaye de fragmenter cette masse qui me tombe dessus. Incrédulité assortie de stupeur ou d'affolement. Que vit-on ? Comment va-t-on sortir de là ?

Au bout de 15 jours, je décide de prendre des nouvelles des patients en thérapie en face à face, avec un suivi psychiatrique par ailleurs. Pour ceux-là, ma position transférentielle a été de m'auto-prescrire comme soin. Ils allaient tous mieux que moi !

Je suis presque dans un état de sidération. J'entends ce qu'il se passe dans le monde mais c'est comme si je ne le comprenais pas, je ne l'assimilais pas. J'y résistais. Les contacts physiques avec les autres membres de ma famille, au loin et mes amis me manquent beaucoup. Ils viennent dans mes rêves nocturnes.

Le confinement est prolongé de 15 jours à nouveau, je rappelle alors tous mes patients pour leur dire que le cabinet reste fermé pour le moment et que je reste disponible au téléphone si besoin. Appeler chacun, scander le temps afin de tenir pendant cette absence étrange et imposée par l'extérieur, leur montrer que je suis là, vivante et disponible. Attendre, observer, voir venir, ne pas me précipiter.

Je me disais que chacun allait se débrouiller avec ce qu'il avait construit en thérapie, en analyse, moi avec et que nous reprendrions tout cela à la levée du confinement. Je faisais confiance dans leurs capacités à tenir ou à me contacter. Ils connaissaient ma disponibilité. Période sombre de la distance, de l'absence, du manque. J'avais confiance, peut-être de façon utopique, en mes patients qui se débrouilleraient pendant ce temps-là et reviendraient après sur le divan pour reprendre le fil de leur cure. Comment allaient-ils utiliser l'objet, quel symptôme allait leur faire prendre le téléphone ? Peu de patients m'ont téléphoné, peut-être était-ce lié au ton de ma proposition. Je n'ai donc pas eu de patients en analyse au téléphone, seulement quelques patients en thérapie, très angoissés, plus ou moins régulièrement. Séances difficiles. Du mal à me concentrer. Comme si mon corps était réduit à une oreille, énorme oreille et mon langage réduit à un soutien. Ennuyeux, pas associatif, pas ou peu d'inscriptions psychiques en moi. De pauvres souvenirs de ces appels.

Mes surprises sont sur qui, dans mes patients en thérapie, a téléphoné et qui ne l'a pas fait. Certains ont eu besoin de mon soutien, d'autres pas et ce ne sont pas toujours ceux auxquels je pensais. Mais je n'y ai trouvé qu'un faible intérêt, une contrainte plutôt avec peu de souvenirs des séances, peu d'associativité.

Nous avons chacun dû décider par et pour nous-mêmes et nos patients de ce qui était bon pour notre pratique, en toute solitude, en toute éthique personnelle. C'est une décision que nous devons, chacun, pouvoir nous expliquer et tenir par la suite, qui nous engage pour longtemps probablement. Cet épisode laissera des traces chez nous, chez nos patients.

Nous avons vécu tous un confinement mais une réalité différente. Comment rester analyste dans cette situation ? Que faire ? Comment faire ? Faut-il même faire quelque chose ? Faut-il s'adapter ? Que faut-il adapter ? À quoi ? Pourquoi ? Pour qui ? Quelles étaient les solutions qui s'imposaient à nous ? Comment chacun de nous a-t-il choisi sa solution ? Existait-il même une solution ? Nous ne savions pas ce qui nous arrivait. Savions-nous ce que nous faisons ? Ce que nous fabriquons ?

Je commence à lire de l'analyse. D'une autre façon. Les textes ont un autre relief, en particulier les remarques sur la présence corporelle, l'incarnation de la parole, etc. des questions sur ce qu'est un être humain, sur la dépressivité par exemple. Mes lectures me renseignent sur mes questions, sur mon état, sur ma façon de pratiquer l'analyse peut-être ?

Mai 2020, j'ai repris mon activité au cabinet, mes patients sont revenus, petit à petit.

Dans quel après-coup avons-nous été chacun, quelles traces ont été réactivées ? Quelles traces psychiques qui – si on peut plus ou moins les retrouver – permettraient à chacun de savoir pourquoi il a fait ce qu'il a fait, pour lui-même et pour les patients. « Je ne pouvais pas faire autrement que... » Cela interroge la position inconsciente de chacun, au niveau de son transfert sur l'analyse et peut-être même avant cela. Nous travaillons avec ce que nous sommes, avec notre inconscient, ce qui se traduit par des positions très différentes. Quels sont les invariants de l'analyse ? De l'analyse à l'APF ? Notre recherche de modèles identificatoires les uns auprès des autres a permis de nous conforter dans nos propres choix. Qu'est-ce qui a été saisi au plus profond de nous pour réagir ainsi ? D'où vient notre réaction personnelle aux annonces gouvernementales ? Chacun a fait au mieux pour ses patients ET pour lui-même, par rapport à sa représentation de l'analyse mais aussi pour son autoconservation psychique et financière.

Cette période nous fait percevoir ce qui nous a manqué le plus mais aussi ce qui nous a moins manqué.

Temps suspendu pour la vie quotidienne, pour la pratique clinique. Trop de vide, trop de remplissage... La temporalité change, le temps s'étire ou se rétracte. Le Grand Confinement a duré deux longs mois... deux petits mois...

*Les analystes de l'APF à Nantes samedi 1^{er} octobre 2022 –
Vivons-nous sous la contrainte ?*

Liberté sous contrainte

Brigitte Eoche-Duval

Il est fréquemment admis que l'expérience de la psychanalyse apporte un gain de liberté pour le sujet qui s'y engage. Liberté de penser et de dire, liberté de décider et d'agir, liberté de désirer et d'être soi en relation à l'autre. Freud lui conférerait la capacité d'aimer et de travailler, de transformer une grande souffrance en souffrance supportable et nous ajouterions celle de rallonger tout simplement la vie pour le sujet qui en désespère. Comment dès lors concilier cette liberté avec la contrainte, qui est au centre de notre propos ? Cet apparent paradoxe nous mène au cœur de la vie psychique, de sa complexité, de la conflictualité pulsionnelle qui l'anime et des défenses qu'elle lui oppose pour pouvoir vivre en société et aussi vivre sans se détruire. La contrainte est ainsi au principe du fonctionnement psychique, à la fois pour entraver les agirs pulsionnels et permettre leur transformation vers les voies de la représentation et de la symbolisation et à la fois pour les détourner vers des mouvements de créativité et des éprouvés de plaisir, certes en partie limités par la réalité. Un exemple saisissant en est apporté par le mouvement littéraire de l'Oulipo, créé en 1960 par Raymond Queneau et le mathématicien François Le Lionnais, dont la règle basée sur la contrainte permettait de formes inédites d'expression offrant une liberté nouvelle de création. Georges Perec qui en fit partie, a ainsi écrit son livre *La disparition*, avec la contrainte du non-usage de la lettre e. (Double contrainte pour lui, littéraire et psychique, dans l'affrontement à l'épreuve de la disparition maternelle).

La contrainte sillonne ainsi toute l'œuvre freudienne, constitutive de multiples processus issus de cet alliage conflictuel des forces poussantes du refoulé avec celles refoulantes de la censure dont nous n'en citerons que quelques-uns, la contrainte à la figurabilité du travail du rêve, la contrainte à la représentabilité de la pensée, à sa réflexivité, la contrainte à la remémoration, la contrainte à transférer et se lier à l'objet pour sortir du narcissisme. Sur le plan pathologique, c'est dans la formation de la névrose obsessionnelle qu'elle exerce spécifiquement son action psychique inconsciente entraînant inhibition et symptômes.

Dans la cure analytique, la contrainte est constitutive de la méthode instaurée par Freud : contrainte du dire et de la libre association pour l'analysant adulte et celle à jouer ou dessiner pour l'enfant et contrainte de l'attention en égal suspens pour l'analyste. Méthode instauratrice de la situation analytique dont le transfert en tant que contrainte de répétition à agir les revendications pulsionnelles infantiles, au présent et en présence, obligera l'analyste à en refuser les satisfactions substitutives.

Le mot allemand qui désigne la contrainte, *Zwang*, dit bien son ancrage dans la force pulsionnelle et certains auteurs analytiques s'en sont saisi en parlant de compulsion à représenter, selon la conception de Jean-Claude Rolland ou comme pulsion à traduire, selon celle de Jean Laplanche proposant la situation analytique comme réouverture de la séduction originaire imposée par les messages énigmatiques de l'adulte dans sa relation à l'*infans*. La contrainte relève de cette exigence de travail imposée au psychisme par les résidus inconscients. Mais autant elle peut être au service d'un travail psychique de liaison, autant elle peut l'être au profit des forces de déliaison, participant de ce travail du négatif qui affecte les dernières découvertes freudiennes et les recherches contemporaines en psychanalyse. Ce sont en effet les obstacles cliniques rencontrés dans la pratique avec la contrainte de répétition, le masochisme et le besoin de punition au service de la pulsion de mort et de la destructivité, l'emprise, l'hostilité mais aussi la détresse lors de traumatismes précoces restée hors représentation, que vont se trouver questionnées ainsi que les théories analytiques et les modalités techniques habituelles de la pratique analytique.

Les trois interventions d'aujourd'hui, chacune dans leur singularité, apportent leur éclairage à partir de ce que leur a inspiré ce thème de la contrainte.

André Beetschen y déploie sa réflexion sur un plan métapsychologique et clinique en parcourant différents textes freudiens à travers cet axe de pensée transformateur opéré par la contrainte allant de l'asservissement psychique aux voies de l'affranchissement. Insistant sur les derniers écrits freudiens sur la destructivité et la pulsion de mort, avec la tyrannie exercée par le surmoi, il en questionne les effets sur la pratique, avec le maniement du transfert, l'utilisation du contre-transfert et les limites à l'analysabilité.

C'est par leur expérience en psychanalyse de l'enfant que Dominique Baudin Le Brigand et Valérie-Anne Queuille, dans un dialogue original, poursuivent cette réflexion sur le maniement du transfert et les modalités techniques spécifiques exigées par cette clinique difficile. Pierre Fédida allait jusqu'à proposer que le paradigme technique de la psychanalyse d'enfants puisse être utilisé dans la pratique psychothérapique des cas difficiles d'adultes. Les fragments cliniques avec leur jeune patiente, que chacune d'elles apporte, soulignent bien pour l'une la contrainte exercée par l'excès du sexuel infantile et ses projections imaginaires sur l'analyste et pour l'autre la contrainte exercée par l'emprise transférentielle d'une inhibition mortifère.

Pour Claude Barazer, c'est le fil du langage qui le conduit à repérer le style obsessionnel, à partir de formulations et de tics langagiers. En s'appuyant sur la performativité du langage, dire c'est faire, selon les propositions du philosophe anglais John Austin, reprises ensuite par Judith Butler, son propos nous amène à concevoir comment c'est dans le langage-même que s'est logé l'élément inconscient, dans l'attaque de la règle de libre association. Dans l'évitement du surgissement des pensées inconvenantes et de leur agir transférentiel, l'analyse dès lors pourrait-elle être porteuse de points d'analysabilité et d'ininterprétabilité ?

C'est avec ces questions que nous ouvrirons notre journée psychanalytique.

Un style

Claude Barazer

La notion d'attention en égal suspens dite encore attention flottante sous-entend la possibilité pour l'analyste de pratiquer une écoute très particulière qui cherche à s'affranchir des contraintes qu'impose l'usage ordinaire du langage et de l'interlocution. Ce décentrement se veut assez radical puisqu'il porte sur toutes les composantes de l'acte de parole en n'en privilégiant aucune *a priori* et plus spécifiquement sur la possibilité de se décentrer du manifeste, de ce que chaque acte de parole prétend dire et faire. Exemple : un patient très bien éduqué me souhaite tous les vendredis soir en sortant de la séance « bon week-end », voire même « bon week-end docteur ». J'ai toutes les raisons de penser que cette énonciation rituelle, comme d'autres qui scandent son discours en séance, par exemple de très fréquents « n'est-ce pas » ne se réduit pas à une manifestation de courtoisie convenue et je pense qu'il serait bien qu'un jour cet homme puisse enfin s'étonner de tout ce qu'il dit de façon un peu machinale mais qui laisse entendre bien davantage que beaucoup de ses propos parfaitement maîtrisés. Mais pour favoriser cette possibilité il est préférable que je lui refuse une réponse convenue en retour du genre « merci vous de même ». Ce qui n'est pas évident puisque cela contrevient aux règles les plus élémentaires de la politesse.

Mon propos va porter sur les contraintes qui pèsent sur ce qu'il est convenu d'appeler un style... Plus précisément le style obsessionnel. L'agencement grammatical des phrases, le choix des mots, des figures, la syntaxe lorsque ces éléments obéissent à des contraintes particulières et très répétitives qui ne se réduisent pas à celles de l'exercice correct de la langue. Ce style se manifeste dans le discours parlé tout au long d'une cure parfois de façon très éprouvante pour l'analyste mais il est très rare que nous fassions référence dans nos témoignages cliniques à ces aspects formels : pourtant on dit que « le style c'est l'homme » (Lacan bizarrement a complété cette formule en disant l'homme à qui l'on s'adresse).

Autour de 1918, Freud et ses disciples, Ferenczi, Abraham, Rank et d'autres se préoccupent de ces cures qui semblent se dérouler de façon tout à fait satisfaisante mais qui s'avèrent à la longue n'apporter aucun changement psychique notable. Freud le formule très clairement et presque mot à mot dans plusieurs de ces travaux de cette époque.

Par exemple dans *Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine* ou encore dans *Les voies de la thérapie psychanalytique*, je le cite : « Une attente passive semble encore moins indiquée dans les cas graves d'actions de contrainte, qui en général inclinent en effet vers un processus de guérison "asymptotique" vers une durée de traitement infinie, et dont l'analyse court toujours le danger d'amener beaucoup de choses au jour et de ne rien changer. Il me semble peu douteux que la bonne technique puisse seulement consister ici à attendre que la cure soit elle-même devenue contrainte, pour réprimer alors violemment avec cette contre contrainte la contrainte de la maladie... »¹.

Formule surprenante dans son contenu autant que dans sa forme. Construites sur une succession de trois négations qui introduisent un élément d'incertitude dans ce que défend l'auteur et une interrogation sur ce qu'il entend par contre contrainte. Freud a plusieurs fois fait référence à la séduction exercée par la logique obsessionnelle sur le discours théorique lorsque ce discours a précisément pour objet l'obsessivité.

La raison de cet écrit mérite d'être rappelé : C'est l'intervention de Freud au congrès de psychanalyse organisé à Budapest juste après la fin de la guerre.

1. S. Freud (1918-1919), « Les voies de la thérapie psychanalytique », *OCF T. XV*, p. 106.

Une partie du propos de Freud vient faire explicitement écho aux innovations techniques proposées par Ferenczi : la technique active.

Ferenczi a constaté que le déroulement de certaines cures est entravé par la mise en œuvre par le patient au cours de chaque séance d'une activité essentiellement motrice, gestuelle, qui constitue une forme de satisfaction substitutive de nature auto-érotique qui vient compenser la frustration générée par la neutralité de l'analyste et son refus à l'égard des demandes du patient.

Dans les différents textes qu'il a consacré à sa technique active, Ferenczi apporte plusieurs exemples cliniques qui portent essentiellement sur une gestualité : des stéréotypies gestuelles qui remplissent selon lui cette fonction de satisfaction substitutive autoérotique. (Mouvements ou frottements compulsifs des jambes durant la séance, des mains, des bras, tics et autres stéréotypies motrices). L'hypothèse que cette sorte d'activité parasite puisse interférer de façon inaperçue dans la dynamique d'une analyse me paraît soutenable. Mais il faudrait rappeler qu'à une époque, psychanalyste et patient ne s'interdisaient pas de fumer en séance : était-ce sans effet sur le principe de l'abstinence ? Pas sûr.

Ferenczi soutient donc le bien-fondé d'interdiction ou de prescription formulées par l'analyste pour convaincre le patient de s'abstenir de cette façon d'échapper à la dynamique du processus analytique. Freud s'en fait donc l'écho, apparemment pour soutenir cette innovation mais de façon un peu contournée.

Le plus frappant c'est que n'est jamais évoquée, par Ferenczi ni par Freud, l'hypothèse que cette gestualité parasite pourrait tout aussi bien concerner les actes de paroles, c'est-à-dire la gestualité autoérotique mise en œuvre à partir du médium lui-même de la cure. Cure de parole mais une parole massivement « contaminée » par l'objet même de son exploration : l'inconscient.

Que l'énonciation puisse non seulement dire mais faire, sa performativité comme on dit, c'est bien sûr quelque chose qui est au cœur même de la notion du transfert comme agir. L'agir de transfert c'est du « faire » accompli avec du « dire ». Mais on peut concevoir qu'il y a du faire, de l'agir de parole, qui relèvent de logiques diverses entre autres celles qui semblent mettre en œuvre compulsivement un dire qui échappe à l'adresse transférentielle, un dire « auto » à moins bien sûr de considérer que l'exhibition de ce dire « auto » en présence de l'interlocuteur analyste soit à considérer par lui-même sous l'angle transférentiel.

Je vous propose à titre d'exemple une brève vignette clinique.

Il s'agit d'une femme d'une trentaine d'années qui a passé quelques années sur mon divan. Elle m'avait expliqué au départ qu'elle se sentait très empêchée dans sa vie sociale, professionnelle et personnelle. Sans cesse hésitante, velléitaire, incapable de faire un choix, de mener un projet, même minime, à son terme, toujours incertaine quant à ses désirs.

Ce qu'il s'est passé dans cette cure, je le résumerai ainsi : sa vie au-dehors, du moins ce que j'ai pu en savoir à travers ses dires s'est nettement transformée sur un temps d'environ trois ans : elle a pu entreprendre et mener à son terme des projets, elle s'est découverte capable de prendre des décisions, faire des choix, soutenir des opinions, s'engager.

Cette femme intelligente et sympathique est donc parvenue à se méfier beaucoup moins de ses actes dans sa vie au-dehors mais sa parole en séance a conservé tout au long de ces trois années une forme très contrainte, souvent pénible pour moi sinon pour elle, par son caractère très ritualisé. L'exigence de contrôle sur les aspects formels de son discours était très perceptible et obéissant aux mécanismes que Freud a décrits comme caractéristiques des défenses obsessionnelles. Isolation, annulation rétroactive, maintien de la pensée dans l'incertitude, le doute, la généralisation, l'inachèvement.

Elle utilise des tournures de phrase qui font d'elle davantage la spectatrice ou la commentatrice d'un événement, façon de parler qui fait écho à un sentiment qu'elle a souvent exprimé de n'être jamais totalement engagée dans l'ici et maintenant d'un événement comme si elle n'avait pas vraiment commencé à vivre pleinement.

Les choses se déroulent mais elle est comme en surplomb ou à côté, ou ailleurs ou déjà au futur. Il y a un temps verbal en français qui décrit cela : c'est le futur antérieur.

Lorsque le déroulement de sa pensée rencontre une alternative elle ne parvient pas à choisir et tend à rebrousser chemin.

Par rapport à ce qui m'est apparu chez elle au départ, comme une réelle capacité associative par exemple à partir d'un rêve, s'est avéré au fil du temps s'apparenter à une série limitée de chemins très précisément et rigoureusement balisés qui aboutissaient toujours aux mêmes conclusions, jugements ou remémorations. Pas question d'emprunter un chemin inattendu, une voix de traverse, une pensée vraiment incidente.

Quel que soit le thème abordé, même le plus apparemment inoffensif et pour peu que son dire véhicule une affirmation, il lui fallait appliquer à ses phrases un traitement grammatical, sémantique et logique très précis et très contraignant : éviter autant que possible d'utiliser la première personne du singulier qui ferait d'elle le sujet du verbe d'action et donc la responsable de l'acte, utiliser de préférence la forme conditionnelle du verbe qui confère à l'acte une dimension d'incertitude ou de fiction ou le « comme si », pondérer, euphémiser, chacune de ses assertions par l'usage systématique de formules telles que « un petit peu », « peut-être », renoncer à terminer sa phrase c'est-à-dire à mener l'acte à son achèvement (!) ou bien annuler rétroactivement l'affirmation initiale par une série de rectifications jusqu'à l'annulation. Ponctuer la fin de ses phrases par la profération trois fois de suite d'un « che pas che pas che pas ! » Ou interrompre la phrase par la formule « Enfin bon voilà quoi » : Un exemple : Elle prend le risque en séance de proférer une phrase assertive qui véhicule une charge négative : au retour d'un week-end avec ses parents elle dit « je déteste ces discussions avec ma mère qui se finissent toujours par une dispute » ; silence puis elle pondère « enfin pas toujours, mais souvent » puis elle ajoute « enfin je dis je déteste mais j'exagère, ça me dérange un peu car ma mère est très âgée », puis « j'exagère il arrive aussi qu'on tombe d'accord, on est souvent complices », puis après un moment de silence : « bon enfin... che pas che pas che pas... »

À ce traitement grammatical du discours il faut ajouter que cette femme évite superstitieusement un grand nombre de mots qui ont un rapport trop direct à la mort, à la maladie, aux accidents, au malheur. La patiente évite superstitieusement de prononcer le mot mort à propos de ses parents (« Quand mes parents ne seront plus là... »). Il faut aussi que je précise que cette patiente était plutôt bavarde et m'a semblé redouter le risque d'un silence prolongé un vide en séance susceptible d'être envahi par des pensées incidentes incontrôlables et insupportables.

Cette patiente a toujours conservé avec moi une distance respectueuse. J'avais l'impression qu'elle m'assignait au rôle d'un spectateur assistant indéfiniment à des sortes d'exercices psychiques compliqués destinés à maîtriser le négatif toujours susceptible d'émerger dans la situation.

Freud nous a décrit quelques-uns des moyens de défense dont disposait l'Homme aux rats pour repousser les pensées obsédantes à caractère violent, sacrilège ou obscène : isolation, annulation rétroactive, l'interposition de mots rituels mais avec le résultat ironique que ce sont ces actions mentales de défense qui finissent par mettre en scène l'obscénité ou l'horreur qu'elles étaient censé prévenir. Il y a un exemple fameux et savoureux que vous connaissez peut-être. Je ne résiste pas à vous le rappeler. Ernst Lanzer avait concocté un mot conjuratoire construit à partir de la première lettre de toutes les prières qu'il connaissait. Ce qui donnait « glejis ». Il accrochait ce néologisme au mot amen à la fin de ses phrases. Ce qui donne « glejisamen ». Or *samen* en allemand cela veut dire sperme. Et « glejis » est l'anagramme du prénom de la fiancée du patient, à une lettre près : elle s'appelait Gisela. Freud en conclut que chaque fois que le patient rapproche « glejis » de amen il touche sa fiancée avec du sperme, c'est-à-dire, nous dit Freud, qu'il se masturbe en pensant à elle. Pas seulement en pensant faut-il ajouter mais en proférant le mot magique. L'énonciation compulsive réalise une masturbation compulsive. La précaution destinée à conjurer l'irruption des pensées libidineuses s'avère les mettre en scène.

Ce qu'il y a de troublant chez Freud quand il aborde la question des mécanismes de défense dont dispose le moi pour repousser les représentations inadmissibles, singulièrement avec les défenses obsessionnelles mais c'est aussi le cas des opérations mises en œuvre par le travail du rêve, c'est qu'il ne se contente pas d'une théorie mécaniciste qui identifierait le moi à une sorte de machine disposant de mécanismes ou d'opérations. Simultanément il propose une interprétation qui relie ces mécanismes à leur fondement pulsionnel et fantasmatique : avaler, cracher, toucher et interdire le toucher, faire disparaître magiquement en soufflant dessus et même pour le refoulement puisqu'il écrit à Fliess à propos du refoulement organique que refouler, c'est rejeter ce qui pue. La parole dans ses composantes formelles est le terrain de mises en scène de toute une gestualité fantasmatique, un régime autoérotique de la pensée et de la parole.

Peut-on interpréter dans une analyse le style d'un discours quand il s'avère par son caractère insistant et répétitif, constituer un obstacle majeur à l'application de la règle fondamentale ? Le style peut en effet dans certaines cures constituer à lui seul le vecteur d'enjeux fantasmatiques essentiels. De mises en scène conflictuelles où pulsions et défenses, amour et haine s'affrontent et se combinent sur le terrain de la pensée et de sa mise en parole.

Une des raisons d'être du style obsessionnel réside dans les soupçons qui pèsent sur tout acte de parole, du fait de l'ambivalence du locuteur. Autrement dit du pouvoir de nuisance, d'une pensée et de son énonciation de par la toute-puissance magique qui leur est attribuée liée à la sexualisation régressive de la pensée et du discours, singulièrement dans la névrose obsessionnelle. Ou sans doute plus largement dans la dimension obsessionnelle de chacun dès l'instant où l'on se risque à témoigner avec des mots à l'adresse d'un autre de ce qui nous travaille au plus intime de notre vie psychique.

J'en avais parlé il y a longtemps avec Victor Smirnoff. Je lui avais parlé d'une patiente qui avait un tic de langage, elle disait très fréquemment « en revanche ». Or cette jeune femme était la fille d'un Harki Kabyle qui avait servi dans l'armée française pendant la guerre mais qui avait été très injustement abandonné à son sort comme des milliers d'autres au moment de l'indépendance de l'Algérie. Étrangement, j'avais l'impression que cette question de l'injustice et de la revanche ne pouvait venir dans son discours qu'à travers la médiation d'un tic de langage. Donc avec une insistance impressionnante mais comme coupée de ses racines. Victor Smirnoff m'avait répondu : il y a des éléments du discours que l'on ne peut pas interpréter si le patient ne le fait pas spontanément car ce sont des gestes plus que des mots. C'est vrai, parfois le diable se cache dans les détails de la syntaxe...

Quand je serai grand, l'enfant, le psychanalyste

Dominique Baudin Le Brigand et Valérie-Anne Queuille

VAQ : Vivons-nous sous la contrainte ?, nous est venue l'idée d'interroger la clinique de l'enfant en devenir. Il s'agira également de repérer les libertés et contraintes du côté de l'analyste.

Peut-on vivre sous contrainte ? Ou une autre façon d'approcher le sujet, peut-on vivre sans contrainte, sans organisation psychique ? Seulement un déchaînement pulsionnel ? Serait-ce là, la folie, une autre contrainte, celle d'être contraint au flot excitatoire, jouissance sans entrave, jusqu'à la destruction.

Il s'agit donc d'un dialogue, au plus près de la cure de paroles, dialogue intérieur, s'ouvrant à une parole adressée à l'autre, dire et contredire, troubler, des questionnements plutôt que des réponses, laissant place à l'incertain.

DBLB : Oui l'incertain. Des pensées toujours à construire et à déconstruire.

VAQ : Nous avons privilégié les libres associations, processus fondamental de la psychanalyse, augmentant la complexité de la pensée, en s'appuyant sur Michael Parsons, psychanalyste membre de l'APF et de la Société britannique de psychanalyse. Il montre comment « la libre association ne rend pas seulement conscientes des pensées plus nombreuses, elle rend conscients aussi les liens entre les pensées... réseau d'associations, dont la complexité ne consiste pas en la quantité des pensées devenues conscientes mais en la prolifération de leur points d'entrelacements potentiels »¹.

DBLB : « Quand je serai grand, l'enfant, le psychanalyste ». Le titre choisi est un titre que nous avons associé à une partie des films de Rohmer qui sont comme des promenades au pays de l'infiniment petit, des rencontres, des émois tendres, passionnels, cruels. Une promenade analytique que nous vous proposons de partager.

Nous partirons de la clinique pour penser le travail analytique, du fait de la place majeure qu'occupe le transfert.

VAQ : Quand je serai grand... me revient en mémoire les séances avec Blanche qui ponctuait ses phrases au cours du travail analytique de ce petit leitmotiv « quand je serai grande », du haut de ses cinq ans, elle pointait un processus à l'œuvre... grandir, l'œuvre du temps ?

Attendre... Une toute-puissance infantile qui se laisserait entamer par l'idée de différer à plus tard ?

DBLB : L'attente, l'idée d'un plus tard qui apaiserait avant des transformations, des constructions, ouverture à un plus grand espace psychique. L'attente tant du côté de l'enfant en devenir que du côté de l'analyste qui tolère de ne pas comprendre et qui se contraint au « refusement » selon la proposition de Jean Laplanche.

VAQ : Lors de la première rencontre, Blanche est accompagnée de sa mère. L'une et l'autre se défient. Elles me laissent deviner une tentative de se différencier.

Blanche est décrite comme étant insupportable, « mettant à feu et à sang la maison. Elle ne respecte rien, elle répond ». Les mots durs sont jetés, une haine à peine voilée, une décharge haineuse... De son côté, Blanche se lève, essaye d'ouvrir la fenêtre, donnant sur le jardin et répète en perroquet les phrases maternelles sur un ton de mitrailleuse.

Elle me regarde et dans ce regard, je vois peut-être de l'inquiétude, peut-être une recherche de complicité, deux contre un ? L'analyste, comme la mère, sont des « grandes ». Qui amène qui ? une maman qui amène

1. M. Parsons, « Jouir d'une liberté sérieuse », *La liberté en psychanalyse*, PUF, 2017, p. 81.

son enfant décevant, une enfant qui tente de lutter contre l'autre maternel débordé par ce petit être en devenir, un petit enfant qui amène son parent ?

La mère de Blanche se lève et la tire par le bras brutalement, « tu te prends pour qui ? » Le décor est planté... L'analyste spectatrice que je suis là est touchée dans sa vulnérabilité ; vulnérabilité entendue comme une possibilité d'ouvrir à l'imagination plutôt qu'à l'intellect, pour se mettre en relation avec notre vie psychique, situation d'inconfort s'il en est, une « inquiétude permanente » selon l'expression de Michel de M'Uzan².

DBLB : Une analyste spectatrice d'une scène entre sa mère et sa fille, tu proposes une maison où les choses peuvent se dire et être entendues, tu entends la haine et tu entends aussi que l'enfant essaie de s'en sortir, agit quelque chose, un mouvement vers l'extérieur.

Blanche fait le perroquet, elle attaque sa mère, se confronte à sa rivale, tente de se séparer mais en même temps, en faisant le perroquet, elle fonctionne en miroir, comme un double.

VAQ : Que va-t-il se passer ? Je me dis intérieurement : la guerre est déclarée, y a-t-il risque de balles perdues ? la mort rôde.

DBLB : Effectivement, dans le transfert, pourra se rejouer la mise à mort...

VAQ : Comment se contraindre à ne pas se laisser happer par l'excitation ambiante, maintenir la dissymétrie et resituer une place parentale à cette mère en détresse elle aussi, contrainte de la présence du parent, en séance avec l'enfant..

DBLB : Tu es à la fois tendue vers la détresse de cette enfant et en même temps, au plus près de la détresse maternelle. La présence des parents réels vient complexifier le travail analytique avec l'enfant, en multipliant les transferts.

VAQ : Que viennent-elles chercher l'une et l'autre ? La mère, la confirmation que sa fille est malade, souffrirait de TDAH, trouble de déficit attentionnel avec hyper-activité, comme dans l'article qu'elle a lu ou bien elle est précoce, comme l'a imaginé « son » père. Mon écoute s'arrête sur « son » père, le père de Madame ? Son conjoint ? Ce qui génère une certaine confusion dans le discours maternel. Des fantasmes de séduction sont encore vifs chez cette mère.

DBLB : Oui, en effet, de quel père parle-t-on ? On perçoit le sexuel infantile actif également chez la mère, prise, elle aussi dans ses fantasmes œdipiens... et il y a également le mouvement haineux d'avoir engendré un enfant déficitaire, enfant grandiose ou déchet. Il est effectivement repéré des indices de fixation dans une organisation prégénitale, celle de l'organisation sadique anale.

Dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*³, Freud décrit cette phase de la manière suivante : « Ici, la relation d'opposition qui parcourt la vie sexuelle est déjà développée ; elle ne peut cependant pas encore être désignée des termes féminin et masculin mais doit l'être des termes actif et passif. »

VAQ : Le père de Blanche arrivera dans un second temps, dans le discours maternel, « il est très occupé, ses affaires... à la maison, il s'énerve tout le temps ».

Blanche de son côté, avec courage et témérité, se maintient dans l'impasse de l'enfant roi, vestige de la dépendance tyrannique du bébé qui durant les premiers mois de la vie met le parent à l'épreuve de la séparation. Nullement prête à renoncer, Blanche ne fait pas pour autant l'économie de l'angoisse et de la détresse. Elle continue à se battre contre une rivale intérieure-extérieure aimée et haïe et surtout contre la sauvagerie pulsionnelle qui l'envahit et réactive l'infantile maternel et celui de l'analyste si elle n'y prête pas garde.

Qu'est-ce que je peux représenter pour Blanche ? Une étrangère inquiétante, témoin visuel de leur jouissance excitatoire mais aussi de la détresse profonde de l'une et de l'autre. Selon Michel Gribinski « traduire la chose

2. M. de Muzan, *L'inquiétude permanente*, Gallimard, 2015.

3. S. Freud (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, PUF, « Quadrige », p. 77.

étrangère, ce n'est pas l'expliquer ce qui ferait appel à l'intelligence, mais c'est la déplacer, lui donner une sorte de mobilité. »⁴

Blanche teste au départ la contenance du cadre psychothérapique, ses limites et donne à voir le chaos qu'engendre le débordement pulsionnel, en le répétant dans l'espace thérapeutique. Elle tente d'écrire sur les murs, de sortir, tente un coup de pied dans ma direction, ou menace de se faire mal ou refuse de partir... Elle me contraint à tenir une position d'autorité. Elle chercherait à être punie me laissant deviner la composante masochique de sa jouissance qui se présenterait dans un premier temps que sous la forme retournée et active du sadisme.

« L'autorité que nous devons manifester dans ces moments-là n'est pas imaginaire, elle est on ne peut plus réelle » dit Laurence Kahn dans son livre *Cures d'enfance*⁵. Cette autorité bienveillante et contenante du cadre spatio-temporel offre également aux parents, un support identificatoire.

DBLB : Comment ouvrir d'autres voies, faciliter la construction d'un surmoi bienveillant... « Nous sommes grands, réellement grands et lui est le petit, et sa tâche d'enfant, qu'il l'aime ou la hâsse, qu'il la reconnaisse ou la nie est de devenir grand à son tour. Un tel devenir ouvre le temps à l'attente, dans l'entrelac de l'amour et de l'autorité. » Nous citons Laurence Kahn⁶.

VAQ : L'analyste est contraint de tenir cette posture qui vient limiter la sexualité infantile agie, pour faire le pari d'un surmontement, d'une transformation ultérieure. « Ce qui, en dernière instance, contraint l'enfant au renoncement, ce n'est pas la répression, c'est son inachèvement. Il renoncera et il rêvera. »⁷

C'est par le jeu et le plaisir du jeu que s'installe avec Blanche, le processus analytique.

DBLB : Deux aires se chevauchent, tu utilises tes capacités à jouer et comme le dit Winnicott « Là où le jeu n'est pas possible, le travail du thérapeute vise à amener le patient d'un état où il n'est pas capable de jouer à un état où il est capable de le faire »⁸.

VAQ : L'enfant joue, et découvre un adulte, autre, qui joue aussi, le temps de la séance, mais qui pense également dans l'ici et maintenant et dans l'après-coup, se représente à partir de ce qui se présente dans le jeu, associe, joue avec les mots et accompagne le processus analytique.

DBLB : L'analyste pourrait dire que grandir, c'est rendre habitable, la petite maison de l'âme, titre d'un livre de Laurence Kahn où cohabiteraient les différences instances psychiques, apaisement entre le principe de plaisir et celui de la réalité. Il s'agirait de faciliter le flux pulsionnel pour éviter du mieux possible les débordements ou assèchements. Grandir, ce serait construire et déconstruire les théories sexuelles infantiles, et assouplir les défenses psychiques, ce qui dessinerait les contours du travail.

VAQ : Blanche créera des cabanes, une, puis deux différenciées. Il sera question d'une maman guépard et de son petit traqués par une sorcière puis par un chasseur les jeux se répétant d'une séance à l'autre avec quelques modifications dans la mise en scène proposée par Blanche au gré de la perlaboration. Je serai également « promeneuse » pour reprendre le terme de Blanche susceptible de dévier le chemin du chasseur, pour protéger le petit guépard. La mère serait tour à tour morte, elle sera enterrée et couverte de dessins de fleurs, et morte de nouveau la séance suivante, ou en voyage ou partie avec le guépard, à la chasse... faisant une bonne sieste après s'être bagarrés avec des hyènes. Ils seront morts et enterrés.

DBLB : Jouer est le mode d'expression que Blanche privilégie et sur lequel tu t'appuies pour instaurer le processus psychothérapique.

4. M. Gribinski, *Le trouble de la réalité*, Gallimard, 1996, p. 189.

5. L. Kahn, *Cures d'enfance*, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 2004, p. 187.

6. L. Kahn, *ibid.*, p. 51.

7. L. Kahn, *ibid.*, p. 192.

8. D. Winnicott, « Jeu et réalité », Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1975, p. 55.

Jouer, processus naturel et selon Winnicott « une expérience toujours créative qui se situe dans le continuum espace-temps, une forme fondamentale de la vie »⁹.

VAQ : Dans la situation de la thérapie analytique, le jeu devient un mode d'expression de l'inconscient, équivalent des associations libres par la parole. Il sera question pour l'analyste de chercher à comprendre le sens dans le rapport transférentiel, et à percevoir ce que l'enfant peut émettre de soi par la structuration du jeu et le scénario qu'il propose. L'analyste s'appuie aussi sur le discours de l'enfant, ses mots à lui, un langage qui prend corps ; pas « d'interprétation brillante » pour reprendre l'expression de Winnicott qui serait trop secondarisée, trop intellectuelle mais une reprise dans l'aire de jeu, « le moment clé est celui où l'enfant se surprend lui-même »¹⁰.

DBLB : Tu joues avec elle et l'on perçoit ta pensée au travail, tes pensées en construction qui te guident dans l'aire de jeu. Si l'enfant est séducteur, tu fais également référence à la séduction de l'adulte sur l'enfant ce que Laplanche développe autour du concept de séduction originaire... Aux côtés du lien auto-conservatif pour prendre soin du tout-petit, un autre lien s'inscrit autour de ce que Laplanche appelle les messages compromis, par la présence active des fantasmes sexuelles inconscientes.

VAQ : Freud, dès 1905, propose dans les *Trois essais* que « le commerce de l'enfant avec la personne prenant soin de lui, est pour lui une source intarissable d'excitations sexuelles et de satisfaction (...) La mère serait vraisemblablement effrayée si on l'éclairait sur le fait que c'est elle qui, avec toutes ses tendresses, éveille la pulsion sexuelle de son enfant et en prépare l'intensité future. »¹¹

DBLB : Revenons à Blanche : Il s'agirait de tuer la mère archaïque, représentée par la sorcière et en même temps de maintenir vivante la mère aimante « qui fait ses affaires » avec le guépard. Il y a aussi la promeneuse qui fait pare-excitation vis-à-vis du risque incestueux. Encore deux fils entrelacés, le narcissique et l'œdipien.

VAQ : Arrive la série des « quand je serai grande », une autre voie s'est ouverte, goûtant dans l'imaginaire au plaisir des grands..., tour à tour, « conducteuse », comme le formule Blanche, construisant des bateaux comme papa, « j'aurai un bébé dans mon ventre », cachant sa licorne sous son teeshirt « je te fais une blague, c'est quand je serai grande... »

Conducteuse, promeneuse, quand je serai grande, ses affaires, se construit au fil du temps la langue de l'analyse et le plaisir de jouer avec les mots.

En s'appuyant sur Pierre Fédida, nous dirons que jouer suppose « une mobilité associative de l'attention et une capacité d'immédiate résonance à tout ce qui se donne à voir, autant qu'à écouter. La signification que prend l'action pour la pensée est dépendante de cette activité de jouer qui ne peut elle-même se passer du plaisir des mots »¹².

Cette résonance immédiate serait une sorte de suractivité de la psyché de l'analyste en séance avec l'enfant. L'analyste est aussi sollicité dans l'interprétation des actions et des gestes des enfants.

Blanche joue et les jeux se transforment. Elle jouera à la maîtresse... Elle dessine des lettres, parle de la rentrée à la grande école, pas comme son petit frère.

DBLB : On repère bien durant la traversée avec Blanche le chemin prenant en compte les interdits, facilitant la construction d'un surmoi protecteur et bienveillant.

Est-ce que grandir serait acquérir de la maturité ? La maturité définie, dans le dictionnaire Robert, comme « l'état d'un fruit mûr, arrivé à maturité. État de ce qui a atteint son plein développement, parvenu à un point de perfection, état de développement complet », donc pas de place à l'incomplétude, au manque ?

9. D. Winnicott, *ibid.*, p. 71.

10. D. Winnicott, *ibid.*, p. 72.

11. S. Freud, *ibid.*, p. 161.

12. P. Fédida, « Psychanalyse d'adulte, psychanalyse d'enfant », *L'enfant, ses parents et le psychanalyste*, sous la direction de C. Geissmann et D. Houzel, Bayard, 2000.

Être grand, consisterait plutôt à renoncer à l'enfant omnipotent qu'on a été, pour gagner une autre liberté, s'appuyant sur la vitalité de la sexualité infantile.

VAQ : Grandir, pour l'analyste serait ce chemin à l'envers, pour que la pensée se maintienne dans cette aptitude à l'immatunité, une double polarité, à la fois vers une perlaboration et sublimation et vers une capacité de régression. Maintenir en soi l'incomplétude. L'immatunité associée à une créativité de l'enfance. La fonction d'analyste rend nécessaire une certaine malléabilité du moi, une enveloppe souple et transformable à la disposition du petit patient.

Blanche a une capacité vivante à se représenter, s'appuie sur les objets culturels, est nourrie par les contes, elle est petite et a pleins de mots. La rencontre avec l'enfant peut amener aussi parfois l'analyste à éprouver, à accepter d'exister sur une autre rive plus aride, plus désertique.

DBLB : Oui, une rive où les mots viennent à manquer, l'imaginaire en déshérence... ou alors une rive où les mots sont enfouis, cachés, empêchés. Cela me fait penser à Déborah.

Déborah, 10 ans, est assise face à moi près de sa mère.

C'est en préparant ce travail que tu m'as interpellée sur le choix de ce prénom qui n'est pas le sien, qui a finalement laissé surgir une signification cachée, Déborah comme débarras. Cette enfant comme « un lieu où l'on remise les objets qui encombrant » (définition du petit Robert), enfant pleine d'encombrements, enfant qui fut un temps encombrante dans mon monde interne.

Elle connaît ce bureau, cette maison-CMP fréquentée depuis plusieurs années. Déborah s'exprime peu mais ce qui me frappe c'est que mère et fille s'expriment en écho ou d'une seule voix. Ainsi, Déborah termine les phrases de sa mère ou bien dit « on », donnant d'emblée une sensation confuse d'un corps pour deux.

Par ailleurs, elle bouge sur sa chaise, s'étire, souffle souvent et puis parfois son regard s'absente, une présence en demi-teinte penserais-je alors.

La mère égrène l'histoire, énoncée de nombreuses fois. « Des problèmes de nervosité depuis toute petite... elle tapait les enfants à l'école... pas d'amis encore aujourd'hui ». Et puis une grande agitation qui ne lui a pas permis d'apprendre, un retard important aujourd'hui. Madame décrit également des colères fréquentes à la maison, « elle explose ! »

Déborah à ce moment-là déclare vivement « je ne suis pas un ballon d'hélium ! »

VAQ : Cette enfant est troublante, tu l'as décrite sans mot et là elle vient te surprendre. Comment l'entendre, une dénégation ? Qui serait lâchée ? C'est à la fois très angoissant et en même temps ça ouvre à la pensée. Comme le propose Georges Favez « l'analyse, c'est la rencontre avec l'angoisse »¹³.

DBLB : Un silence nous assiège toutes les trois le temps d'un instant avant que la mère ne poursuive son récit. Un ballon donc qui s'échappe dès qu'on le lâche et qui en s'aventurant dans les hauteurs risque en effet l'explosion en plein vol. Un ballon rempli d'air, de vide, tout léger, à la fois si loin et si proche de Déborah, enfant de 10 ans en surpoids, toute gonflée, tout engoncée dans sa robe d'un autre âge.

VAQ : Tu dis que Déborah se cacherait... elle cacherait ses capacités à penser ?

DBLB : Il sera donc question dans les temps qui suivront de ne pas la lâcher en effet, de vivre et d'éprouver auprès d'elle et avec elle ce vide perçu comme bien souvent du rien, la contrainte et l'emprise du transfert.

Je ne rencontrerai jamais le père de Déborah, qui est parti à ses deux ans puis qui est revenu, reparti, un temps SDF, non loin d'elles aujourd'hui. Proche et loin à la fois.

Déborah ne dessinait pas, jouait et parlait si peu. Le silence nous entourait souvent.

13. G. Favez, « Un rendez-vous avec l'angoisse », *L'enfant de la psychanalyse*, PUF, 2018.

Elle écoutait les bruits venus de l'extérieur, une porte qui s'ouvre, des pas dans l'escalier, une voix connue dans cette maison-CMP bruissant de bruits vivants. « C'est un peu comme chez moi » me dira-t-elle un jour. Un jeu ainsi nous a accompagnées longtemps, répété de longs mois, le jeu du pendu où il s'agit de deviner un mot choisi intérieurement par l'un des joueurs et où l'on risque de mourir pendu si l'on ne trouve pas à temps, jouer à mettre à mort l'autre, à le tuer pour de faux, pour se sentir vivant et victorieux. Il s'agissait souvent de « mots-objets » trouvés dans l'espace du bureau, espace interne partagé. (Kapla, le nom de l'ordinateur...) Elle s'accrochait à des concepts de la réalité pour ne pas se perdre. Et puis, « dominos », signifiant chargé d'une adresse inconsciente, mot, surnom entendu, deviné, comme porteur d'une charge libidinale dans un après-coup.

Et puis un matin, tout en soupirant, après avoir énoncé une nouvelle fois qu'elle ne savait pas quoi faire, « ça se voit que tu t'ennuies » me dit-elle les yeux plantés dans les miens. Sans doute un mouvement de sa part, son ennui ressenti vivement en elle et projeté sur moi. Mais j'étais aussi devinée en effet, ressentant une morne torpeur. Nous étions toutes les deux embarquées dans cette aventure, dans cette galère, sur les eaux immobiles de l'inconnu.

VAQ : Tu te laisses aller à l'ennui, tu acceptes cette régression pour aller toucher au plus près le vide, autorisant la rencontre. Vous partagez quelque chose, vous vous ennuyez ensemble et en même temps, chacune est enfermée dans sa solitude.

Michel Gribinski ainsi propose qu'il « continue de trouver aventureuses les périodes, les séances, les minutes où l'on s'ennuie : quand on ne devine plus rien, qu'on n'a plus accès à soi-même, que le temps ne passe plus, et que l'ennui est là (...) on s'aperçoit alors que de l'inconnu a pris possession des lieux psychiques »¹⁴.

DBLB : Et puis peu à peu, au détour de jeux de cartes « la bataille », si bien nommée où l'on se mesure à l'autre, où l'on lutte pour gagner, le cours a repris avec ses pulsions de vie et de mort entrelacées. Le temps avait retrouvé de sa mobilité, mes mouvements internes d'interprétation ont repris place.

VAQ : Oui, tu as repéré qu'au-delà du jeu « *game* », Déborah te parle d'autre chose, elle te parle d'elle. C'est la différence que fait Winnicott entre les jeux organisés « *game* » et « *playing* ». « Mais il faut admettre que le jeu est toujours à même de se muer en quelque chose d'effrayant. Et l'on peut tenir les jeux (*game*) avec ce qu'ils comportent d'organisé, comme une tentative de tenir à distance l'aspect effrayant du jeu (*playing*) »¹⁵. C'est le danger de la déliaison qui guette et qui arrive.

C'est ce que tu vas découvrir peu après lorsque Déborah va accepter de dessiner.

DBLB : J'ai en effet alors proposé à Déborah de dessiner ce qu'elle avait vivement repoussé auparavant. Elle a accepté cette fois-ci à une condition toutefois, une contrainte, que je dessine également en même temps qu'elle, chacune côte à côte, ensemble et séparées à la fois, ne supportant pas mon regard posé sur son dessin, regard d'emblée menaçant et persécuteur.

Un espace avec ses règles analytiques, notamment celle de la libre associativité, est proposé à l'enfant par l'invitation à découvrir les modalités d'expression que sont le jeu et le dessin. Dans toute sa réalité sensorielle de son corps et de ses mouvements, l'enfant va représenter.

La contrainte à représenter donc, où Déborah, plaisir et angoisse mêlés, va laisser surgir des formes.

VAQ : L'œil comme zone érogène est sollicité, la sexualité infantile s'anime dans le plaisir de regarder et de montrer. En t'empêchant de la regarder elle exerce une emprise sur toi, elle l'agit.

DBLB : Elle va déchirer rageusement ses dessins tout d'abord signe d'un désordre, d'un déferlement pulsionnel qu'elle endiguait en les jetant à la poubelle puis va progressivement finalement accepter de garder et de partager.

14. M. Gribinski, « Post éducation », *L'enfant de la psychanalyse*, PUF, 2018, p. 25.

15. D. Winnicott, *ibid.*, 1975, p. 71.

Des dessins vifs, tendus, hâtifs, loin des beaux dessins qui sont souvent des productions défensives, donnés à l'autre pour lui plaire.

Pourrait-on rapprocher ce travail de représentation au travail qu'effectue le rêve ou le discours associatif dans la cure ?

Des visages apparaissent, pleine page, le « Joker », personnage marginal et malheureux qui sombre dans une folie meurtrière, dessiné avec sa bouche sanguinolente et aussi « *Mommy longs legs* », issu d'un jeu vidéo, un beau visage ovale de femme aux boucles rousses et aux grands yeux verts qui deviennent rouges quand elle se jette sur ses enfants pour les faire disparaître, une sorcière des temps modernes.

VAQ : Elle te donne à voir le « Joker », figure masculine terrifiante mais aussi « *Mommy longs legs* », toute aussi inquiétante.

Qu'elle soit du dehors ou du dedans, l'image est entière, elle s'impose, elle dérange.

DBLB : Représentation en effet d'une imago maternelle à la fois séductrice et terrifiante, aux yeux alternativement rouges et verts. Sans doute se protégeait-elle de mes yeux rouges quand elle dessinait... *Mommy* d'ailleurs dans la langue anglaise désigne à la fois la momie et la maman...

Le cadre instaure une régression, processus qui autorise la mise en place de la compulsion sous forme de compulsion de représentation.

C'est en effet la présence de l'analyste qui permet l'installation de cette activité régressive qu'est « le dessiner ». « C'est lui qui, se faisant le support d'imagos parentales archaïques, autorise la réactualisation d'états psychiques refoulés (...) le dessin n'est pas intentionnellement adressé au thérapeute (...) L'enfant dessinant ne s'adresse qu'à lui-même en s'y figurant narcissiquement, il est engagé là sur le chemin de l'auto-représentation et de l'auto-interprétation », nous propose Jean-Claude Rolland¹⁶.

VAQ : Le travail de figuration peut se comprendre comme une perlaboration, « le passage de l'image sensorialité à l'image forme »¹⁷. Jean-Claude Rolland y décline ainsi deux étapes, « la première s'organise comme pare-excitation (...), la seconde est la mise en forme par l'image d'abord puis par les mots, qui tempère, apprivoise l'affect « sauvage »¹⁸.

DBLB : Le travail avec Déborah se poursuit. Elle accepte désormais de dessiner sous mon regard, *mommy* est à la fois « gentille » et « méchante » selon ses propres mots qu'elle inscrit côte à côte sur la feuille.

Je garde en tête cette phrase de Pontalis : « qu'une analyse soit engagée et elle se déroulera compte tenu de certaines modalités techniques comme n'importe quelle analyse c'est-à-dire comme aucune autre »¹⁹.

VAQ : Qu'il écoute un enfant ou un adulte, l'analyste est à l'écoute de l'inconscient, à l'écoute de « l'infans ».

DBLB : Grandir nécessiterait de renoncer.

VAQ : Annie Anzieu précise, pour autant « qu'il n'est pas question... d'achèvement sacrificiel, de perte définitive de soi ou de l'objet. Mais plutôt du mouvement perpétuel entre renoncement et satisfaction qui se fait jour au décours d'une cure ».²⁰

J.-B. Pontalis en évoquant les exigences des renoncements individuels, en établit cette longue liste : renoncer à conquérir et posséder la mère, renoncer à supprimer père et frères, reconnaître notre finitude, assez d'être

16. J.-C. Rolland, « Un enfant dessine », Actes de la journée d'étude : *Séances pour le XXI^e siècle*, janvier 2020, pp. 108-109.

17. J.-C. Rolland, *ibid.*, p. 58.

18. J.-C. Rolland, *ibid.*, p. 58.

19. J.-B. Pontalis « Entre les parents, l'enfant et ses psy », *Revue française de psychanalyse*, 2015/2, vol. 79.

20. A. Anzieu, « Détachement, renoncement, séparation », *ibid.*, *L'Enfant, ses parents et le psychanalyste*, sous la direction de C. Geissmann et D. Houzel, Bayard, 2000, p. 577.

sa majesté le bébé, admettre que nous ne sommes pas immortels, découvrir à nos dépens, les limites de notre pensée – il termine par cette jolie formule : « autant de conditions posées à la vie qui invente et s'invente »²¹.

DBLB : L'analyste est contraint de renoncer à cette puissance, contraint, comme l'enfant en devenir, à l'accomplissement d'un travail perpétuel de renoncement. Il va devoir se détacher des images idéalisantes que suggère le transfert et se défaire de sa propre image d'objet idéal pour son patient.

L'analyste est aussi contraint de se soumettre à son propre « refusement », mot du vieux français ressuscité par Jean Laplanche lors des traductions des *Œuvres complètes de Freud*. Ce terme plutôt que « frustration » dans les traductions initiales, soutient l'idée que la situation analytique instaure « un mouvement de confrontation à l'énigme que représente l'analyste sous l'effet du cadre qu'il instaure et des refusements qu'il maintient » selon l'interprétation qui en est reprise par Claude Arlès²².

VAQ : L'analyste s'impose aussi certains refus, « celui de laisser en suspens ses propres émois pour les interroger et les mettre en mots dans son discours intérieur, mais aussi celui de ne pas répondre aux questions, demandes de conseils, attentes ou élans de l'analysant, sinon par une certaine neutralité »²³.

Lorsque la fin du travail avec l'enfant, s'annonce, il renoncera à demeurer un personnage important pour son petit patient qui, plus facilement que l'adulte, va l'utiliser pour sa propre croissance. « Si le travail accompli dans la cure avec l'enfant a été suffisamment efficace, il est normal que l'enfant se détache sans regret de son thérapeute et l'oublie vite », nous rappelle Annie Anzieu²⁴.

DBLB : Enfin, pour conclure.

Comment l'analyste trouve l'énergie vitale à continuer sur ce parcours aride, contrainte à penser, perlaborer, travailler, vivre ?

Annie Anzieu s'interroge ainsi : « Il lui faut maintenir la continuité de sa propre vie et donc la continuité de son moi (...) Quel plaisir nous entraîne à ces efforts sinon celui de trouver les moyens de maîtriser nos propres angoisses et d'expérimenter à nouveau que ce savoir peut être mis en œuvre pour un autre ? Peut-être est-ce la possibilité acquise par notre propre analyse de communiquer les changements de notre moi, de sublimer les frustrations, de dépasser certaines épreuves, qui nous permettent d'oser prétendre aider nos semblables à faire aussi cette expérience. Renoncer à rester strictement soi, serait donc aussi une expérience de plaisir, celle de la souplesse intérieure du changement »²⁵.

VAQ : Sur le chemin, entre ombre et lumière, il s'agirait pour l'analyste qui travaille avec son patient, petit ou grand, de développer la liberté d'une vie intérieure compatible avec la réalité en s'appuyant sur les ressources du langage et de l'imagination.

C'est aussi la formation et le travail de l'analyste qui nous fait partager le plaisir de penser ensemble, le plaisir de transmettre.

C'est ce que nous vous avons proposé aujourd'hui. Merci pour votre attention.

21. J.-B. Pontalis, « Freud en grand inquisiteur », *Un jour, le crime*, Gallimard, 2011, pp. 57-61.

22. C. Arlès, « Le refusement », *Des psychanalystes en séance*, Gallimard, « Essais » Folio, 2016, p. 508.

23. C. Arlès, *ibid.*

24. A. Anzieu, *ibid.*, pp. 579-580.

25. A. Anzieu, *ibid.*, p. 583.

DÉBATS DU SAMEDI

La réalité

Cent chiens qui aboient après une ombre en font-ils une réalité ?

Catherine Rodière-Rein

Dans *L'Abrégé de psychanalyse* Freud pointe le fait que le moi affaibli veut s'agripper à la réalité extérieure pour se maintenir dans son état normal. Le moi n'y est pas décrit seulement comme le valet plus ou moins hypocrite de trois maîtres, le ça, le surmoi et la réalité avec leurs exigences contradictoires. Il peut se faire que le ça et le surmoi s'allient contre lui et le moi écrasé veut s'agripper à la réalité (*an die Realität sich anklammern will*). Si ses liens avec le monde extérieur sont rompus il glisse dans la psychose sous le seul empire du monde intérieur. La réalité externe apparaît nettement dans ce texte sous le jour de l'étayage qu'elle propose à l'organisation du moi. Ici, ce n'est pas tant le fait que le moi se détourne de la réalité mais le fait qu'elle puisse se dérober et que, privé de ce sol, le moi sombre dans la psychose ou dans cette courte et réversible psychose qu'est le rêve. L'endormissement comporte la promesse d'un réveil, ce qui permet de risquer de ne plus « soutenir la continuité du temps par l'unité vigilante d'un *je pense* »¹.

Descartes

Pour écrire les *Méditations métaphysiques* Descartes s'exile en Hollande et s'y maintient dans un parfait isolement. Il se déleste de toute obligation d'action et peut se livrer entièrement à ses propres pensées, retiré en sa chambre. Selon Pierre Bergounioux, il se met aussi en état de privation sensorielle, « l'éclipse du monde extérieur »² permettrait seule l'éblouissante vision que sera la naissance du sujet de la connaissance. Il s'applique à détruire systématiquement ses anciennes opinions s'attaquant d'abord à ce qu'il a appris par les sens. Il s'avance sur le chemin du doute méthodique (*méta hodós*), déterminé à ne rien accepter que de certain en sa créance et à ne jamais assimiler le vrai au vraisemblable.

Il s'objecte qu'il serait déraisonnable de douter qu'il soit en ce moment, en robe de chambre, au coin du feu. Je cite : « Et comment est-ce que je pourrais douter que ces mains et ce corps soient à moi. Si ce n'est que je me compare à ces insensés, de qui le cerveau est si offusqué par les noires vapeurs de la bile qu'ils assurent constamment être des rois alors qu'ils sont très pauvres, qu'ils sont vêtus d'or et de pourpre lorsqu'ils sont tout nus... »³.

Et il se reprend : « Mais quoi ce sont des fous... »

Puis il va plus avant : Il pourrait se représenter en songe qu'il est en ce moment au coin du feu et, il écrit : « il n'y a pas d'indices concluants ni de marques assez certaines par où l'on puisse distinguer nettement la veille d'avec le sommeil », pour conclure : « j'en suis tout étonné, et mon étonnement est tel qu'il est presque capable de me persuader que je dors. »

Il continue sur le chemin du doute. Les choses composées saisies par les sens sont douteuses mais que je veille ou que je dorme, le carré n'aura que quatre côtés.

1. M. Dayan, *Le rêve nous pense-t-il ?*, Ithaque, 2010.

2. P. Bergounioux, *Une chambre en Hollande*, Verdier, 2009.

3. Descartes, *Méditations métaphysiques*, Vrin, 1968. Idem pour les citations suivantes.

C'est alors qu'intervient l'hypothèse du Malin Génie ou d'un Dieu trompeur et tout-puissant. Du doute méthodique il plonge dans l'abîme du doute hyperbolique. Descartes n'est pas Alice, il ne tombe pas dans un trou où l'attend une autre réalité. Il se précipite dans un néant où il n'y aurait ni terre ni ciel ni figure ni grandeur ni lieu et où pourtant la ruse du Malin Génie fait qu'il a le sentiment de toutes ces choses. Ce Dieu trompeur est assimilé par Bertram Lewin⁴ à un surmoi cruel qui s'infiltré pour la fausser dans toute perception de la réalité voire fait percevoir quelque chose là où il n'y a rien. Il faut en tout cas pour l'instant suspendre tout jugement et se souvenir des ruses du grand trompeur. On ne sait pas comment Descartes a pu vivre ce délire méthodique, cette folie de négation de tout. Le Malin Génie le laisse seul, abandonné à l'univers de ses seules représentations. Il est pris, je cite Corinne Enaudeau : « dans le cauchemar d'un monde sans étendue ni distance où tout se compénètre »⁵. S'étant dépossédé de toute réalité externe, il se livre tout entier au monde intérieur et au Malin Génie.

Il s'interroge : « si je me suis persuadé que le monde n'existait plus, ne me suis-je aussi persuadé que je n'étais point ? Mais il n'y a point de doute que je suis, que le Malin Génie me trompe tant qu'il voudra, toute sa faculté de me tromper ne saurait faire que je ne sois rien. Cette proposition « je suis, j'existe » sera toujours vraie toutes les fois que je la conçois ou prononce ». C'est la naissance du sujet de la connaissance arrachée au néant.

Être une chose qui pense c'est « être une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi et qui sent. » Même si je me trompe en tout, je suis.

La deuxième méditation est pour partie une efflorescence de sensations, en particulier le passage sur le morceau de cire : « Prenez par exemple ce morceau de cire qui vient d'être tiré de la ruche, il n'a pas encore perdu la douceur du miel qu'il contenait, il retient encore quelque chose de l'odeur des fleurs dont il a été recueilli, il est dur, il est froid et si vous le frappez il rendra quelque son. » Mais si je l'approche du feu toutes ces caractéristiques sensorielles se perdent, ce n'est pas par les sens que je peux le définir mais par le seul entendement.

Si je regarde dans la rue et que je vois des hommes, je vois passer « des chapeaux et des manteaux » qui peuvent aussi bien recouvrir des spectres ou des automates.

Dans la suite des méditations, Descartes, peu à peu rebâtit l'univers grâce à l'intercession d'un Dieu parfait ; mais au prix d'un cercle vicieux puisque Dieu est censé assurer la connaissance humaine quand celle-ci doit déjà être pour affirmer l'existence de ce Dieu. Cependant, le malin génie, même débouté, insiste jusqu'à la dernière méditation avec l'exemple des douleurs du membre fantôme et l'indiscernabilité des sensations du rêve et de la veille.

Descartes ne peut pas s'évader du solipsisme : le je individuel occupe toute la réalité et il n'est pas possible d'affirmer que les autres moi aient une existence indépendante. Il reste, écrit Corinne Enaudeau, « un monde neutre fait d'objets inanimés et impénétrables, seul véritable dehors »⁶. Pas de place chez Descartes pour le mouvement de la vie sauf quand il concède que (je le cite) : « Je ne suis pas seulement logé en mon corps comme un pilote en son navire et outre cela, que je lui suis conjoint très étroitement et tellement confondu et mêlé que je compose comme un tout avec lui »⁷.

Le solipsisme ne semble pas être pour Descartes de l'ordre du mauvais rêve. Se promenant dans Amsterdam au milieu d'une foule de gens, il écrit à un ami : « le bruit même de leur tracas n'interrompt pas plus mes

4. B. Lewin, *The image of the Past*, International Universities Press, 1968.

5. C. Enaudeau, *Là-bas comme ici*, Gallimard, 1998.

6. C. Enaudeau, *ibid.*

7. R. Descartes, *ibid.*

rêveries que ferait celui de quelque ruisseau... La fable de mon monde me plaît trop pour manquer à la parachever. »

C. Enaudeau y entend une tentative de conjurer l'angoisse de l'irréel, on peut y entendre aussi la joie d'être et le triomphe de pouvoir traiter le monde comme un spectacle livré à sa fantaisie. Il se plaît en son autarcie.

Le syndrome de Cotard

En dépit de sa traversée du néant, Descartes n'a pas sombré dans le délire mélancolique des négations dit aussi syndrome de Cotard. Le voile de rêve qui recouvre la réalité pour le mélancolique s'épaissit encore. Cette forme de délire répond selon Séglas⁸ à une tendance morbide à l'opposition. Les idées de négation peuvent porter sur la personnalité morale (le sentiment, l'intelligence), divers organes corporels (« je n'ai plus d'estomac, je n'ai plus de sang »). Ce peuvent être des abstractions (la vérité, la vertu...) Ce peuvent être aussi les objets du mode extérieur qui sont niés : il est seul au monde, il est dans le néant. Une patiente scrutait désespérément par la fenêtre et ne voyait passer que des pantins minuscules tandis que son corps était énorme et envahissait l'espace du monde. Le thème délirant peut être aussi d'être possédé par un démon ou par un Malin Génie. À cela peut s'ajouter l'idée de ne pouvoir jamais mourir et de devoir éternellement rester dans un néant infernal. C'est au tréfond de son délire fictionnel des négations que Descartes peut fonder son premier jugement de certitude : « je suis, j'existe ». Quant au monde extérieur, sa réalité est suspendue à l'existence des idées innées, la perception par les sens est volontiers trompeuse. La scission entre la chose pensante (*res cogitans*) et la chose étendue, le corps (*res extensa*) laisse le sujet dans une position d'extramondanéité. Il est pris entre l'omnipotence du solipsisme et la déprivation de la réalité externe.

Pour Freud, à l'inverse de Descartes « toutes les représentations » (écrit-il dans la négation) « sont issues de perceptions, elles en sont les répétitions »⁹. Pour lui demeurent stables la référence à la vérité et son adéquation à la réalité du monde. Il n'y a pas de Malin Génie qui prenne son plaisir à nous tromper. Mais l'humain de Freud est assailli d'excitations venues de l'extérieur ou de l'intérieur.

Principe de réalité

Originellement, quand se manifestait un besoin, l'infans recourait à l'hallucination de l'objet de satisfaction, l'existence de la représentation était déjà la garantie du représenté. Mais l'échec de la satisfaction hallucinatoire sous le règne du principe de plaisir nous oblige à nous plier à un principe de réalité. Celui-ci offre de multiples avantages : la prise en compte de la réalité externe, la saisie de qualités sensorielles hors le gradient plaisir-déplaisir. S'y ajoutent l'attention et la substitution de l'action à la simple décharge motrice. La pensée devient perceptible par association à des restes verbaux.

À la différence du surgissement d'images mnésiques sensorielles, l'hallucination a pour condition que l'excitation du système Perception-Conscience se fasse à rebrousse chemin, depuis l'intérieur.

Il doit y avoir tout de même un certain degré de satisfaction dans l'hallucination puisqu'on n'y renonce jamais. Le rêve demeure réalisation de désir. Freud écrivait dans l'*Esquisse* que la vivification d'un souhait aboutissait à l'hallucination ; si là-dessus, une action réflexe est enclenchée, c'est alors que survient la déception, c'est le geste sans résultat qui est décevant et qui vient dissiper l'hallucination.

Le principe de réalité ne s'impose que progressivement et partiellement, c'est bien contraint que l'appareil psychique a dû se résoudre à se représenter l'état réel du monde. Et il reste absolument nécessaire pour tout être vivant de pouvoir par moment se soustraire aux excitations de la réalité. Une forme d'activité de pensée

8. J. Séglas, *Leçons cliniques sur les maladies mentales et nerveuses*, Paris, 1895.

9. S. Freud, « La négation », *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1990.

se sépare par clivage et reste indépendante du principe de réalité. Il persiste un assimilable de la réalité, un domaine réservé tout comme le parc de *Yellowstone* est une zone séparée, préservée de toute transformation utilitaire¹⁰. Un lieu où la nature, non contrainte par l'homme, permet de faire l'expérience du passé. Le principe de réalité est un détour qui amène à viser un plaisir ajourné mais plus sûr.

À l'origine, l'artiste se détourne de la réalité, comme le névrosé ou le psychotique mais il trouve la voie qui y ramène « par la création d'images très précieuses de la réalité »¹¹.

Ferenczi voit l'enfant des débuts comme tout-puissant, il fait un avec l'univers. Il souligne la douleur de la discordance qui va finir par advenir entre le moi et le monde extérieur et qui l'oblige à prendre en compte le monde comme un ensemble de forces potentiellement malignes qui s'opposent à sa volonté¹².

L'épreuve de réalité

Quelques années après le principe de réalité, Freud décrit l'épreuve de réalité, dispositif qui permet de distinguer réalisation hallucinatoire de désir et accomplissement réel. Le système musculaire joue alors son rôle dans la délimitation entre l'extérieur et l'intérieur.

« Une perception qu'une action peut faire disparaître est reconnue comme extérieure, comme réalité ; si cette action ne change rien, c'est que la perception vient de l'intérieur du corps, elle n'est pas réelle (*sie ist nicht real*) »¹³.

C'est une phrase troublante pour le lecteur français alors que l'Allemand associe spontanément le mot « *real* » au monde extérieur ; ladite perception peut être effective (*wirklich*), elle n'est pas réelle.

Laurence Kahn considère l'épreuve de réalité comme un combat qui va pouvoir conduire l'infans à s'extraire du pur circuit hallucinatoire pour parvenir à identifier l'humain proche. Il faut pour cela « maintenir distinctes et co-présentes la perception hallucinée et celle de l'objet réel afin de juger de la concordance entre les deux »¹⁴. Le travail de la pensée se situe dans l'écart entre identité de perception hallucinatoire, ravivée dans la cure par la demande d'amour et l'identité de perception requise par l'examen de l'objet réel. Dans la cure, s'opère la confrontation entre l'objet désiré et perdu avec l'objet présent du transfert qui ne satisfait pas. Ce qui ravive la discorde entre l'objet support d'images verbales motrices et le reste inassimilable de la chose.

Ce combat de l'épreuve de réalité est toujours à recommencer, la vision mentale mémorisée de l'objet est corrigée par la perception réelle mais celle-ci est bientôt recouverte par les déformations de la mémoire et de l'hallucinatoire qui poussent à leur tour à retrouver dans le réel l'objet perdu.

Selon M. Solms, « nous reconstruisons tous automatiquement la réalité que nous percevons à partir de modèles que nous avons enregistrés dans nos souvenirs »¹⁵. À la différence de celle du nouveau-né, notre perception n'est plus naïve, elle se réfère sans cesse au bagage des souvenirs, des représentations.

Le symbole de la négation

C'est, chez Freud, l'acquisition du symbole de la négation qui permet l'instauration du jugement, la séparation des processus intellectuels et affectifs. Le jugement de condamnation (*Verurteilung*) peut venir remplacer le

10. S. Freud, « Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques », *Résultats, idées, problèmes I*, PUF, 1990.

11. *Ibid.*

12. S. Ferenczi, « Le développement de la réalité et ses stades », *O.C.*, T. II, Payot, 1968.

13. S. Freud, *Complément métapsychologique à la théorie du rêve*, Gallimard, 1968.

14. L. Kahn, « Qualifier et reconnaître », *Comprendre en psychanalyse*, PUF, 2012.

15. M. Solms et P. Turnbull, *Le cerveau et le monde interne*, PUF, 2015.

refoulement¹⁶. Dans « La négation », l'épreuve de réalité se voit assigner non plus de trouver mais de retrouver l'objet perdu de la satisfaction. Elle reste infiltrée de nostalgie (*Sehnsucht*) puisqu'il y a un besoin impérieux de retrouver l'objet perdu qui, dans la réalité, se dérobe ou n'est plus.

Par ailleurs la négation est acquisition d'un symbole mais elle demeure inscrite dans le pulsionnel et dans la polarisation Éros-Thanatos comme en témoigne, écrit Freud, le négativisme exacerbé de certains psychotiques. Dans le syndrome de Cotard, se ferait un emballement de la négation où l'ensemble du réel est récusé et où l'épreuve de réalité, devenue folle n'admet rien au titre d'une appartenance au réel.

Réalité psychique et réalité matérielle

La réalité est une épreuve. Dans *Les considérations sur la guerre et la mort*, Freud affirme que la pensée ne peut naître que du conflit intérieur. La psychologie prend naissance dans le conflit de sentiments qui se fait jour (je cite) « face à la mort de personnes aimées et en même temps étrangères et haïes »¹⁷. La notion de réalité psychique se manifeste, je crois pour la première fois dans ce texte conjointement à l'impérissable du psychisme primitif. La réalité se dédouble en deux plans, celui de la réalité psychique et celui de la réalité matérielle. Dans l'inconscient coexisteraient deux attitudes vis-à-vis de la mort, « l'une la reconnaît comme anéantissement de la vie, l'autre qui la dénie comme non réelle »¹⁸. Cette première occurrence de la notion de réalité psychique fait de celle-ci une protestation contre la mort, son inéluctable et l'offense qu'elle fait au narcissisme, antagoniste libidinal de la réalité.

La mort, non réelle car insoutenable. La réalité psychique se crée en empiétant sur la réalité matérielle. Elle a, selon *Le vocabulaire de la psychanalyse*¹⁹, une cohérence et une résistance comparables à celles de la réalité matérielle. Elle est constituée fondamentalement par le désir inconscient et les fantasmes connexes. Elle a la vie dure et Freud invite à ne jamais la dévaluer et à ne pas sous-estimer la valeur du fantasme dans les formations de symptômes. Dans la cure, en pays névrotique, il faut se servir de la monnaie névrotique. La réalité matérielle ne doit pas pour autant être exclue, même si elle est mise en suspens. Elle ne doit pas non plus servir de prétexte pour alimenter les résistances.

Pour Binswanger, il y a des moments dans la cure où « l'homme doit décider s'il veut garder sa pensée individuelle, son théâtre privé (...) ou si, entre les mains du médecin initié entre le monde particulier et le monde en général, entre l'illusion et la vérité, l'homme veut bien s'éveiller de son rêve et prendre part à la vie universelle, au *Koinos Kosmos* »²⁰. Renoncer à une part de sa réalité psychique, c'est accroître son degré d'appartenance à la vie réelle, universelle.

Mais le psychisme est rebelle. Selon Olga Tokarczuk, « notre psychisme a été créé pour nous prémunir contre la vérité (...). Le psychisme, c'est notre système immunitaire, il veille à ce que nous ne comprenions jamais ce qui nous entoure »²¹.

Exemple clinique

Une patiente me répète à quel point elle est surchargée de travail, elle ne sait pas dire non et se charge de toujours plus d'étudiants. Elle les voit comme des oisillons qui crient pour recevoir la becquée de ses

16. S. Freud, « La négation », *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1990.

17. S. Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*, Payot, 1981.

18. *Ibid.*

19. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1980.

20. L. Binswanger, *Introduction à l'analyse existentielle*, Minuit, 1971.

21. O. Tokarczuk, *Sur les ossements des morts*, Éd. Noir sur Blanc, 2012.

encouragements et de ses connaissances. Puis elle m'avoue être stupéfaite quand ils ont avancé dans leurs travaux alors même que son attention s'est détournée d'eux. Une part d'elle pense qu'en son absence, ils restent immobiles physiquement et psychiquement, inanimés, c'est sa présence et son regard qui les remettent en mouvement. Elle perçoit, fugitivement qu'elle n'est pas tant mue par la compassion envers ses étudiants en détresse, mais bien plutôt par son pouvoir de les tenir en vie ou non. Cette prise de conscience, évidente et fugitive à la fois, est vite recouverte par ses protestations de vouloir juste faire bien. Je finis par lui demander un jour : « suis-je vivante en votre absence ? ». Elle secoue la tête négativement avant de pouvoir prononcer « non ». Elle ajoute qu'il lui serait trop désagréable d'avoir à le penser. Elle se heurte de plein fouet à la réalité déplaisante qui veut que j'existe indépendamment d'elle.

La haine et la réalité

Au tout début, le monde extérieur était indifférent. Puis le moi absorbe, introjecte les objets sources de plaisir. Il devient un moi-plaisir purifié où ces objets sont incorporés tandis que le monde extérieur, indifférent d'abord, devient déplaisant.

« L'extérieur, l'objet, le haï, seraient tout d'abord identiques »²². La haine, en tant que relation à l'objet est plus ancienne que l'amour. La réalité en gardera toujours quelque chose de rébarbatif ; elle est d'abord faite de ce qui a été répudié par le moi.

L'objet subjectif de Winnicott, est le premier objet, celui « qui n'a pas encore été répudié en tant que phénomène non-moi. »²³

La réalité peut être déniée, déboutée, désavouée, rejetée, forclosée. Elle peut devenir étrangère éloignée (*ent-fremdet*) comme dans *Un trouble du souvenir sur l'Acropole*. Quand la réalité du monde devient étrangère, lointaine, irréelle, il y a déréalisation. Mais ce peut être aussi le moi qui devient étranger à lui-même, le sentiment de vivre s'amenuise : c'est la dépersonnalisation.

Névrose et psychose se créent sur la base d'une perte de réalité matérielle. Dans la psychose, en particulier, se créent de nouvelles perceptions, une néo-réalité avec illusions mnésiques, délire et hallucinations. La réalité y est perçue comme au travers d'un kaléidoscope, fragmentée en éléments de réalité psychique et de réalité matérielle. Freud formule aussi que ces affections « expulsent le malade de la vie réelle » comme si c'était la réalité qui les rejette. Elle est souvent mise par lui au rang d'une instance qu'il donne comme un équivalent de la destinée ou de la nécessité, de l'Ananké. Elle devrait impliquer respect et soumission à ses ordres, il y a un diktat de la réalité (dans *Deuil et mélancolie*), « elle édicte l'exigence de retirer toute la libido des liens qui la retiennent à l'objet. » Quelque chose en nous se rebelle contre cette exigence comme en témoignent les brèves hallucinations du deuil. La réalité a souvent partie liée avec le surmoi, héritier des instances parentales qui en étaient le garant. Elle peut aussi être, à l'inverse, le seul recours du moi écrasé par une alliance entre ça et surmoi. Le moi est toujours pris entre un trop ou un trop peu de réalité.

À noter que, même dans les psychoses ou les états confusionnels, il n'y a jamais de détachement complet de la réalité. Persiste dans un coin de l'esprit un observateur lucide qui se tient caché et qui « laisse se dérouler toute la fantasmagorie morbide comme un observateur désintéressé »²⁴.

22. S. Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, Gallimard, 1968.

23. D. Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975.

24. S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, PUF, 2001.

Monde interne et monde externe

L'opposition entre réalités matérielle et psychique se redouble de l'opposition entre réalité du monde intérieur et réalité externe. Celle-ci est universelle, régie par les lois inexorables de la nature. Elle est aussi personnelle à chacun puisque amputée par tout refus névrotique ou psychotique. Elle est aussi modelée par chaque individu en son « Umwelt » avec ce qu'on y aime et ce qu'on en met de côté par aversion, par négligence ou par ignorance.

Le monde interne tient de l'inventaire à la Prévert (avec ou sans raton laveur). Il englobe les sensations viscérales, la proprioception, l'humeur, les émotions. Et puis les trois instances, les processus primaires et secondaires, le langage, la mémoire... Il est plus ou moins riche selon le bagage mnésique dont il dispose. Il englobe aussi la réalité psychique et la fantaisie. Il est fait aussi de tous les échanges avec le monde extérieur sur lequel il doit s'appuyer. Philippe Descola écrit qu'il y a une « entreprise de mondiation que chacun d'entre nous mène en continu »²⁵.

Le monde interne est pour partie perméable, comme une membrane, par le biais de la perception. Le moi envoie périodiquement de petites quantités d'investissement dans le système de perception, grâce auxquelles il déguste les stimuli pour se retirer ensuite à nouveau²⁶. Le ça, coupé du monde extérieur, détecte avec acuité les changements internes et les tensions pulsionnelles.

La membrane permet aussi la projection vers le monde extérieur de ce qui, venu de l'intérieur est importun, les revendications pulsionnelles en particulier. L'épreuve de réalité permet de poser la distinction entre dehors et dedans et la distinction entre perception et représentation, si intense soit cette dernière.

Si la membrane entre les deux mondes est partiellement perméable, il faut que tienne la limite entre réalités extérieure et intérieure. « Si cette limite cède, les deux réalités fabriquent ensemble comme un cauchemar diurne, le danger est que l'animé se répande et quitte la personne »²⁷.

Chaque individu se crée un environnement psychique doté de continuité, en principe. Environnement qui englobe le self et son « Umwelt », inséparables et qui assure un sentiment de réalité. En cas, par exemple, de révélation subite d'un secret de famille, une brèche se produit dans ce continuum, brèche qui vient troubler profondément le sentiment de réalité et désigner rétroactivement comme illusoire le monde sur lequel on s'appuyait jusqu'alors.

Winnicott

Entre réalité interne et réalité externe, entre moi et non-moi, Winnicott décrit une aire intermédiaire. C'est « un lieu de repos pour l'individu engagé dans cette tâche humaine interminable qui consiste à maintenir, à la fois séparées et reliées l'une à l'autre réalité interne et réalité externe »²⁸.

Il faut respecter l'illusion, « l'illusion qu'une réalité existe qui correspond à sa propre capacité de créer », elle est à la base de l'initiation de l'expérience. C'est quelque chose qui persistera tout au long de la vie dans l'art, la religion, la vie imaginaire ou le travail créatif. De même qu'on peut être malade de n'être que dans une réalité subjective, on peut l'être aussi d'avoir perdu contact avec le monde subjectif et avec l'objet subjectif dont il n'y a pas à trancher s'il est moi ou non-moi.

25. P. Descola, *Les formes du visible*, Seuil, 2021.

26. S. Freud, « La négation », *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1990.

27. M. Gribinski, *Les séparations imparfaites*, Gallimard, 2002.

28. D. Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975.

Cette aire intermédiaire vient brouiller la frontière entre réalités matérielle et psychique et enrichir cette dernière de toute une province qui n'est pas soumise au refoulement et aux limitations et amputations qu'il cause chez le moi.

La réalité : ce qu'on reconnaît comme tel

La réalité est avant tout ce qu'on reconnaît comme réalité, ce qu'on pose comme tel. Dans une lettre à August Forel, Breuer commente le cas d'Anna O. Son mérite a été de reconnaître le caractère exceptionnel de ce que le hasard lui avait fait rencontrer. Et, je cite, « mon mérite ça a été aussi d'y consacrer une attention fidèle et constante, sans me laisser détourner par des opinions préconçues de cette réalité importante qui s'offrait à moi »²⁹.

Ainsi Breuer a-t-il su admettre les propos d'Anna O. comme une réalité et ne les a pas répudiés comme un déchet, comme de simples divagations ou comme le fruit de son imagination ou d'une erreur de perception ou de jugement. Il en a fait quelque chose en écrivant et en mettant l'histoire en dehors de lui, dans la réalité.

Freud et la nature

Comme Breuer, Freud vit dans une option large de la réalité où tout un monde est englobé. Il a souvent présenté la civilisation comme une tentative pour se défendre contre les forces formidables de la nature. Elle est magnifique, cruelle, implacable. À l'inexorable de la nature répond en nous l'inexorable de la pulsion. La nature humaine est intraitable et opaque. Il a par ailleurs pour la nature une sorte de tendresse, accompagnée de beaucoup de connaissances, alors que la nature humaine reste une énigme, il écrit dans une lettre à Marie Bonaparte qu'il n'est pas un grand connaisseur en matière de nature humaine. Il proclame, en revanche, n'avoir pas besoin d'un Baedeker pour se promener dans la nature, il peut la savourer en direct, sans besoin de référence livresque. Le monde reste pour lui animé, un trésor de vie et de beauté malgré le trop de souffrance qui y règne. Autant la réalité peut paraître plate, pauvre et uniforme à certains, autant, pour lui, elle recèle de richesses.

Pour Romain Bertrand, on s'aperçoit aujourd'hui que « mille mots nous font défaut et surtout que si nous ne savons plus aimer les êtres naturels, c'est que nous ne savons plus les nommer. »³⁰ Tout un vocabulaire s'étirole et la réalité s'en trouve appauvrie. Alphaville de J.-L. Godard évoque un dictionnaire des mots oubliés, parmi lesquels, le mot « rouge-gorge ».

Dans « Éphémère destinée »³¹, Freud parle d'une promenade avec deux autres personnes. Il évoque l'idée d'un monde où viendrait « une race d'hommes qui ne comprennent plus les œuvres de nos poètes et de nos penseurs, voire une époque géologique dans laquelle tout ce qui vit sur terre soit sans voix. » Propos qui trouve un écho bien inquiétant en cette ère de l'anthropocène. À l'époque de cet article, il n'est pas encore question de pulsion de mort et de retour à un état inorganique mais l'évocation d'une vie sans voix est poignante et anticipe sur un avenir catastrophique où la pulsion de mort aurait triomphé. À l'opposé de ceux qui l'accompagnent dans la promenade évoquée dans ce texte, il pense que la mortalité des choses et des êtres n'enlève rien à leur valeur. Il n'empêche que depuis ce texte, il est probable que notre sentiment aigu de la fugacité des êtres a dû s'aviver.

29. J. Breuer, « Lettre à A. Forel », in M. Gribinski, *Portes ouvertes sur Freud*, Fario, 2020.

30. R. Bertrand, *Le détail du monde*, Le Seuil, 2019.

31. S. Freud, « Éphémère destinée », *Résultats, idées, problèmes I*, PUF, 1990.

George Steiner parle de « la résignation stoïque de Freud, sa vision implacablement désabusée de la vie humaine comme anomalie maligne entre deux ères de sommeil organique. »³²

L'animisme

Totem et tabou fait l'éloge de l'animisme, c'est « la conception du monde la plus logique et la plus exhaustive. »³³ L'animisme peuple le monde d'esprits bien ou malveillants, sans dieux. Pour Philippe Descola, l'animisme consiste dans le fait d'attribuer aux autres êtres vivants une intériorité analogue à la nôtre même si les corps sont différents. L'animisme comprend en ce sens un relatif dessaisissement de l'orgueil humain. Il s'oppose au naturalisme qui attribue aux autres vivants une nature corporelle analogue à la nôtre et une absence d'intériorité. Freud nomme animatisme une représentation de la nature dans son ensemble comme un être animé et y oppose la conception moderne d'une nature inanimée. Dans l'animisme, « les choses cèdent le pas à leurs représentations »³⁴ et les connexions de l'esprit sont attribuées à l'enchaînement des phénomènes naturels.

Il écrit aussi : « Il faut, à l'âge animiste, que l'image spéculaire du monde intérieur rende invisible cette autre image du monde que nous croyons connaître »³⁵.

Est-ce que l'animisme va de pair avec une sorte d'hallucination négative de l'état réel du monde ? Freud fait de l'animisme un pendant intellectuel du narcissisme où prédomine la toute-puissance des pensées. *Les nouvelles conférences* enrichissent l'animisme de la toute-puissance magique attribuée au mot, surestimation que l'animisme partagerait avec la philosophie. Ce qui n'est pas sans rappeler les propres évocations par Freud de la magie lente des mots.

Michel Gribinski taxe le psychanalyste « d'animiste évolué »³⁶. Si bien fondée que soit la position scientifique de Freud, on le sent séduit par les démons de l'animisme. Ainsi, par exemple, pour saisir quelque chose des phénomènes psychiques, il faut bien convoquer la « sorcière métapsychologie ».

Ou encore, dans *les observations sur l'amour de transfert*, il qualifie d'insensée l'invitation qui serait faite à une malade de bien vouloir sublimer ou surmonter l'amour de transfert.

« Tout se passerait alors comme si, après avoir à l'aide de certaines habiles conjurations, contraint un esprit à sortir des enfers, nous l'y laissions ensuite redescendre sans l'avoir interrogé »³⁷.

La phrase comporte un « comme si » qui met à distance la sorcellerie mais en laisse subsister quelque chose. Wladimir Granoff considérait que la marche de la cure permettait de passer de l'invocation des absents à leur évocation. Le psychanalyste est désigné dans *L'abrégé* comme une réincarnation.

Dans une lettre à Lou Andréas Salomé, Freud écrit, à propos de son chien : « on ne peut s'empêcher de respecter de telles âmes animales »³⁸.

Pour contrer mon propos sur l'animisme de Freud, je rappelle qu'il évoque nombre de fois que les progrès de la biologie pourraient un jour rendre superflues les constructions de la psychanalyse. Ils pourraient être tels qu'ils « fassent voler en éclats l'ensemble de notre structure artificielle d'hypothèses »³⁹.

32. G. Steiner, *Dans le château de Barbe Bleue*, Gallimard, 1986.

33. S. Freud, *Totem et tabou*, Gallimard, 1993.

34. *Ibid.*

35. *Ibid.*

36. M. Gribinski, *Les séparations imparfaites*, Gallimard, 2002.

37. S. Freud, « Observations sur l'amour de transfert », *La technique psychanalytique*, PUF, 1999.

38. Freud, *Correspondance avec Lou Andréas Salomé*, Gallimard, 1970.

39. S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, PUF, 2001.

Le scepticisme

Si Freud prône le scepticisme raisonné, il pointe comme irraisonnée la position d'incrédulité du petit garçon qui n'accorde d'abord aucune croyance à l'hypothèse de la castration mais qui finit par chuter de sa position d'incrédulité à la vue de la région génitale de la petite fille, par ailleurs si semblable à lui. C'est d'abord par un acte de croyance en sa perception que finira par s'imposer la conviction que la femme ne possède pas de pénis et par se poser la réalité de la différence des sexes.

Le cannibale mélancolique de Fédida est inconsolable et ne s'incline pas devant la mort, celle-ci, écrit-il « peut entrer dans un savoir mais (selon la loi d'un clivage) reste résolument hors de portée d'un croire »⁴⁰. Le type de savoir qui ne se fait pas croyance et n'engage aucune action concrète c'est celui dans lequel nous dérivons à l'aveuglette en négligeant la réalité du monde environnant et les menaces qui pèsent sur lui.

Michel Gribinski dégage une variante de la dénégation dans laquelle la conscience admet l'inadmissible mais dans la pénombre d'un à côté. Il cite la phrase célèbre de *La négation*, « ma mère, ce n'est pas elle » qui, dans cette variante est remplacée par : « ma mère, pas de doute, c'est elle – et alors ? *So what ?* »⁴¹.

Il s'agit d'une annulation simultanée d'une pensée qui est reléguée dans un peu de réalité, une réalité atténuée, un savoir doublé d'incroyance. Quelque chose d'inversé par comparaison à la proposition de Wittgenstein : « *Was ich weiss, glaube ich* » (ce que je sais, je le crois)⁴². La croyance est une vérité subjective, elle désigne une relation entre moi et une proposition, le savoir, non, il exprime une relation entre moi et un fait, mais les deux états mentaux sont comparables.

La conviction est une forme de certitude. Les convictions s'acquièrent et ne requièrent pas toujours de preuve. La construction en analyse propose à l'écoute du patient un épisode oublié de sa préhistoire⁴³. Elle n'entraîne pas toujours la résurgence du souvenir. Mais la construction, quoique partielle et à peu près, si elle est bien menée, peut aboutir à une conviction ferme, aussi efficace que le retour du souvenir.

La construction peut aussi donner lieu à une hallucination dont la densité sensible a l'hyper-netteté du souvenir écran. Ce qu'elle ramène de vérité historique vient à son tour enrichir le capital mnésique. C'est la découverte de la réalité psychique, sa mise à nu qui entraîne la conviction.

Dans *Le rêve et l'occultisme*, Freud invite à savoir douter de son propre scepticisme. Il pense que, du fatras de l'occultisme, peuvent se dégager certains faits, en particulier, sur la question de la télépathie. Il y a transmission de pensée quand des processus psychiques qui ont leur siège dans une personne, des représentations, des volitions peuvent se transmettre à une autre personne sans que soient utilisés ni paroles ni signes. Il décortique une séance dans le plus grand détail, séance où se bousculent dans les propos du patient de quasi-homonymes entre *Vorsicht* et *Forsythe*. Au même moment, le docteur Forsyth attendait Freud dans son salon pour une visite, vivement attendue par Freud car première visite d'un collègue anglais après la guerre. Du côté du patient, une telle visite était redoutée car il savait qu'elle signifierait la fin proche de son analyse. Freud en vient à admettre qu'il y avait bel et bien eu transmission de pensée de lui à son patient.

Il proteste n'être devenu ni dévot ni crédule.

« Seulement, lorsque toute sa vie, on s'est tenu le dos courbé pour éviter une collision douloureuse avec les faits, on conserve aussi avec l'âge un dos voûté qui se plie devant de nouveaux états de fait. »⁴⁴ Il plaide pour ne pas bannir comme illusoire des phénomènes qui résistent à la scrutation. La psychanalyse a pour but de

40. P. Fédida, « Le cannibale mélancolique », *NRP*, n° 6, automne 1972.

41. M. Gribinski, « Fragments du monde nouveau », *Idéal, déception, fictions*, PUF, 2011.

42. L. Wittgenstein, *Über Gewissheit*, Suhrkamp, 1984.

43. S. Freud (1937), « Constructions dans analyse », *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1985.

44. S. Freud, « Le rêve et l'occultisme », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1984.

dissiper l'illusion mais pas de douter par esprit de précaution de ce qui peut déranger le bon sens. Il se convainc de l'existence de la télépathie.

Il ne s'était pas, autrefois, rangé à l'opinion prévalente qui voulait que les rêves soient insensés. « *Träume sind Schäume* », les rêves sont de l'écume. De l'ombre des rêves, de leur presque rien, il avait fait une réalité partiellement connaissable. C'est la même démarche qu'il emploie pour la télépathie. Pour celle-ci, s'est-il convaincu ou bien s'est-il seulement persuadé ? Sa curiosité a-t-elle pu infléchir son jugement par des arguments trompeurs, sophistiques ? Le Malin Génie l'a-t-il pris au piège en lui faisant voir quelque chose là où il n'y avait rien ?

La critique à l'égard de la psychanalyse s'est un temps drapée d'indignation. Elle prend maintenant surtout le masque de la dérision et de l'incrédulité. La psychanalyse est parfois mise au rang d'une réalité alternative peu plausible.

La psychanalyse ne se prête pas à la démonstration. Elle demande un cheminement de la conviction qui va à rebours du doute méthodique de Descartes, même si les deux approches nécessitent de se détourner des idées préconçues. Descartes doit refonder la réalité du monde au-delà de ce qui se donne d'abord comme évident. Pour Freud, il s'agit « d'établir la réalité de ce qui se refuse à apparaître »⁴⁵.

Un proverbe chinois dit : « Quand un chien aboie après une ombre, dix mille chiens en font une réalité. » Quelle est l'ombre et quelle est la réalité ? C'est là la question.

45. S. Freud, « Le rêve et l'occultisme », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1984.

Discussion Catherine Rodière-Rein

Caroline Thompson

Catherine Rodière merci de votre conférence qui ouvre les Débats du samedi sur le nouveau thème de l'année, la réalité qui prend la suite pourrait-on dire logique de la sensation, en nous invitant à explorer du côté de la perception. Vous commencez votre intervention sur la question du moi et son traitement de la réalité.

Celle-ci, qualifions-là pour le moment d'externe, peut effracter le moi mais aussi l'étayer, l'inscrire dans un autre champ qu'un solipsisme narcissique.

Le doute, la vérification, la croyance, le délire semblent être interrogés par vous dans notre rapport à la réalité. Qu'est-ce qui nous pousse lorsque l'on en parle à la situer par sa qualification : interne et externe ? Est-ce que ces qualificatifs permettent de différencier le rapport que l'on entretient avec elle ? Peut-être est-ce la question du *rapport* qui est importante ici ?

Si je comprends bien, le doute systématique chez Descartes se résume par « ce que je vois n'existe pas forcément ». Les sens peuvent nous tromper et la réalité perçue se révéler vacillante. « *Que je veille ou que je dorme le carré n'aura que 4 cotés* » dites-vous citant le philosophe.

La réalité existe-t-elle en dehors de soi ? Question philosophique s'il en est mais qui finalement ne nous concerne pas tant que ça. L'écrivain britannique Robert Macfarlane pose une question essentielle dans son ouvrage *Les mots perdus* (*The lost words*). Il fait le constat qu'un certain nombre de noms de plantes et d'animaux ont été exclus récemment du dictionnaire et se demande : s'il n'y a pas de mot pour décrire quelque chose est-ce que cela existe toujours ?

La question me semble plutôt ce que nous faisons de la réalité : on s'y plie ? on l'utilise ? on la nie ? on la partage avec d'autres ? Ce dernier point me semble particulièrement important : l'objet ne peut finalement être appréhendé que dans la réalité ou dans sa réalité. Lorsque Descartes s'enferme, il cherche à s'extraire des distractions du monde, comme Montaigne ou Proust qui eux aussi se cloîtent, l'un dans sa tour, l'autre dans sa chambre pour mieux rendre compte de l'expérience de la réalité. Celle-ci a besoin d'être absente pour qu'on puisse s'en saisir, mais elle a aussi besoin d'avoir été vécue pour être reprise, souvent sur un nouveau mode. Ici encore il s'agit de rapport, d'écart.

Est-ce que le cabinet du psychanalyste est du même ordre, un écart vis-à-vis du monde extérieur afin de pouvoir entendre autrement ce qui est apporté en séance ? Quel est le traitement psychique de la réalité matérielle ?

En vous écoutant je me suis demandé pourquoi vous faisiez appel à Descartes qui me semble-t-il part d'une position inverse à celle de Freud. Sa pensée critique vise à remettre en question la perception comme outil de connaissance afin de fonder la pensée et la conscience. Freud au contraire considère que l'appareil psychique se construit à partir de la confrontation avec la réalité matérielle. Est-ce pour mieux souligner que là où Descartes s'assure de l'existence d'un sujet pensant, Freud s'intéresse à ce qui lui échappe : l'inconscient puis ce qu'il nommera la réalité psychique ?

Vous nous proposez de suivre Descartes et son « délire méthodique » qui tient plus de la méthode que du délire d'ailleurs : le malin génie est une hypothèse qui lui permet de pousser son doute une étape de plus dans sa recherche. Et si on essayait de le tromper ? Penser est la preuve de l'existence, le cogito est en quelque sorte son épreuve de réalité.

Des chapeaux deviennent des hommes remarque-t-il : lorsqu'on induit ce qui manque, on ajoute à la perception ce que l'on ne voit pas, car la perception du présent vient rencontrer le souvenir d'autres représentations.

C'est une *Gestalt*, une forme. L'esprit et l'histoire de son développement apportent ce que la perception ne fournit pas et terminent le travail avec sa boîte à outils formelle. Ce travail de déduction est la marque que l'esprit interprète la perception.

Dans une enquête policière ce travail de déduction non conscient est mis à mal dans une scène souvent dramatisée : vous avez vu un chapeau et un manteau bleu, mais pas l'homme ! Peut-être n'était-ce qu'un déguisement ! Là où il n'y avait que des vêtements, le sujet construit une réalité vraisemblable. Cela me fait penser aux adolescents qui laissent dans leur lit un oreiller pour tromper les parents...

Prenons l'exemple de la castration : cette angoisse surgit chez le petit garçon parce qu'on lui a dit que les filles étaient des êtres à qui il manquait quelque chose. Mais la castration est une construction fictive en deux temps : d'abord la menace, puis l'observation d'absence de pénis chez les filles. C'est donc vrai pense-t-il ! Il n'y a que les petits garçons... et les psychanalystes pour y croire. Mais cette observation conduit à une conclusion – fausse – doit-on le rappeler : que la fille n'a pas de pénis parce qu'on lui aurait coupé. Ce raisonnement sophistiqué est né de la menace. Ce n'est justement pas une perception mais une construction.

À partir d'un certain moment toute perception est lue à travers des schémas formés comme vous nous le rappelez. L'appréhension de la réalité n'est donc jamais que subjective. Mais ce n'est pas pour autant un relativisme. La réalité existe (comme nous le montre le carré de Descartes).

Quittons le doute cartésien pour aller vers la question inverse, celle de la croyance, ce besoin que l'on a d'adhérer sans questionner. Daniel Widlöcher dit : « *La psychanalyse ne peut se fonder ni sur l'évidence, ni sur la preuve. Elle relève du pari, de l'hypothèse, bref d'une croyance* ». Freud pense l'inconscient sur le mode de l'illusion poursuit-il. Mais le tout est de savoir que c'est une illusion, un jeu, une fiction. Lorsqu'on ne le sait plus, la folie guette.

Avec le syndrome de Cottard (et son déni d'organe) vous nous invitez à nous interroger sur ce moment où il n'y a plus de réalité extérieure, moment de bascule. Le besoin de vérification dont le but est de s'assurer *de la réalité de la réalité* peut conduire au délire jusqu'à en devenir mortifère.

En fin de compte à quels principes se soumet la réalité, ou ne se soumet-elle pas ?

Dans un très beau livre *Lumières aveugles*¹, l'auteur argentin Benjamin Labatut évoque des figures majeures des sciences du xx^e siècle (Haber, Heisenberg, Plank et le génial Grothendieck) et le moment où ces hommes manquent de basculer dans une forme de folie : les théories des mathématiques et de la physique quantique n'éclairant plus le monde mais le rendant plus opaque encore. Plus ils avancent dans leurs constructions théoriques, plus l'appréhension de la réalité leur échappe. Le titre original est d'ailleurs *Lorsque l'on cesse de comprendre le monde*, Freud appellera ces chercheurs des « nihilistes intellectuelles ». Heisenberg propose d'ailleurs que « *le physicien comme le poète ne devrait pas décrire les faits du monde mais plutôt générer des métaphores et des connections mentales* » p. 97.

Appréhender le monde, voilà un vaste champ qui commence pour le petit d'homme. Dans le premier temps c'est l'attente non assouvie à l'origine d'une déception qui pousse à chercher ailleurs que dans l'hallucination et sortir de soi pour aller dans le monde réel. (À ce propos diriez-vous que la frustration est différente de la déception ?) Ce changement trouve sa source dans les besoins physiologiques car l'hallucination ne nourrit pas son homme !

1. B. Labatut, *Lumières aveugles*, Seuil, 2020, p. 97.

Laurence Kahn vous éclaire, nous éclaire lorsqu'elle évoque le combat du petit enfant pour quitter l'hallucination afin de faire son chemin vers l'humain. Pour l'accomplir, il doit, dit-elle « *maintenir distincts et coprésentes la perception hallucinée et celle de l'objet réel afin de juger de la concordance des deux* ». L'idée de combat est précieuse : c'est la lutte entre la tendance au solipsisme et au narcissisme contre le besoin d'exploration du monde. Mais c'est aussi la question des deux réalités confrontées l'une à l'autre et leur écart qui me semble ici essentiel.

La réalité psychique dans *Considérations sur la guerre et la mort* (1915) repose sur le déni de la réalité matérielle, créé par le désir inconscient et l'importance du désir et des fantasmes qui en sont issues dans la formation des symptômes.

Mais expliquer comment elle advient et en décrire l'existence et les mécanismes, est-ce considérer qu'elle seule a une valeur ?

Je voudrais vous demander si nous ne nous fourvoyons pas en suivant de trop prêt la proposition faite par Lacan de nous intéresser à la seule réalité psychique ? Est-on passé de l'admission de la réalité psychique au déni de la réalité matérielle ?

Jetons-nous le bébé avec l'eau du bain lorsque nous nous concentrons sur la seule réalité psychique alors que c'est la confrontation des deux qui peut se montrer éclairante ?

La question que je vous pose est la suivante : est-ce que la réalité psychique implique le mépris de la réalité matérielle ?

Winnicott nous offre une solution : réalités psychique et matérielle sont inextricablement mêlées mais non fusionnées et du coup différenciées.

Avec l'aire transitionnelle, la question n'a pas à se poser : là où l'on cherche à opposer, il trouve une troisième voix. Au fond entre réalité interne et externe y a-t-il un rapport d'opposition ou peut-on maintenir le paradoxe ?

La démarche analytique n'est pas pour autant exemptée de la référence à l'élément de réalité, même si celle-ci se ne sera jamais retrouvée, selon les mots de Laurence Kahn « *Un sol disparu : celui du matériau, du donné, qui fut antérieurement déformé* »². « *Le réel est toujours en embuscade derrière le fantasme* »³. » Et elle poursuit « (...) *cela ne doit en rien diminuer la valeur primordiale de l'expérience perçue, c'est-à-dire la matière d'un premier donné, qui fait l'objet de la déformation* »⁴.

L'amour de transfert est **irréel** en ce qu'il est la projection des motions pulsionnelles infantiles, mais n'est-il pas aussi bien réel, précisément au carrefour, un leurre tout autant qu'une réalité ?

2. *Un petit pan de réel*, p. 5.

3. *Ibid.*, p. 16.

4. *Ibid.*, p. 17.

*Conseil, Institut, Comités
et liste des membres de l'APF*

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente Dominique SUCHET
Vice-Présidents Sylvie de LATTRE – FRÉDÉRIC de MONT-MARIN
Secrétaire générale Paule LURCEL
Secrétaire scientifique Philippe VALON
Trésorier Philippe QUÉMÉRÉ
Présidente sortante Dominique SUCHET

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire : Philippe VALON
Élisabeth CIALDELLA, Francine PASCAL de MONT-MARIN, Claire TREMOULET
Catherine HERBERT, Alexandre MOREL, François ROYER.

COMITÉS DE PUBLICATION

Responsable des publications Dominique Suchet, Présidente du Conseil d'administration.

COMITÉ DE RÉDACTION DE LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE

Directeur du Comité de Rédaction Jacques ANDRÉ, il est composé de Claude ARLÈS, Isée BERNATEAU, Dominique BILLOT MONGIN, Sarah CONTOU TERQUEM, Mathilde GIRARD, Bernard de LA GORCE, Françoise LAURENT, Estelle LOUËT, Françoise NEAU, Martin RECA, Caroline THOMPSON, Mi-Kyung YI.

DOCUMENTS & DÉBATS

La réalisation des numéros est confiée à Frédéric de MONT-MARIN, avec Dominique BAUDIN LE BRIGAND, Hélène COULOUVRAT, Brigitte HUE-PILLETTE, Dominique ROBREDO MUGA, Antoine ZUBER
La réalisation du présent numéro a été confiée à Miguel de AZAMBUJA, avec Joanne ANDRÉ, Éric FLAME, Benoît VERDON, Marita WASSER

COMITÉ DE SUIVI DU SITE

Sous la responsabilité de Frédéric de Mont Marin, avec Jean- Michel Levy, Paule Lurcel, Mi-Kyung YI.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Hervé BALONDRAGE, Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER,
Catherine CHABERT, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS
Lucile DURRMEYER, Brigitte EOCHE-DUVAL, Gilberte GENSEL
Jean-H. GUÉGAN, Didier HOUZEL, Laurence KAHN
Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE, Jean-Michel LÉVY
Josef LUDIN, Paule LURCEL, Danielle MARGUERITAT, Vladimir MARINOV
Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Nicole OURY
Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Christophe DEJOURS, Brigitte EOCHE-DUVAL, Laurence KAHN, Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Olivia TODISCO, François VILLA.

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire : Marc DELORME

Membres ex officio : Dominique SUCHET, Philippe VALON

Membre représentant du Collège des Titulaires : Vladimir MARINOV

Fanny DARGENT, Éric JAÏS, Antoine MACHTO, Isabelle PAYS

MEMBRE D'HONNEUR

Dr Jean-Claude ROLLAND

1350, route de Charnay - 69480 Morancé

06 78 78 65 24

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Annie ANZIEU – Jean-Louis LANG – Jean LAPLANCHE – Jean-Claude LAVIE – J.-B. PONTALIS – Robert PUJOL –
Guy ROSOLATO – Daniel WIDLÖCHER

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	26, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanasios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	06 82 96 29 55
Dr Hervé BALONDRADÉ	17, rue Vergniaud - 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
M. Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	06 61 50 06 27
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger - 75003 Paris	06 38 21 70 10
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Pr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V - 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	06 86 97 14 11
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta - 75003 Paris	01 42 76 05 27
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	06 85 92 65 37
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe - 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins - 75006 Paris	06 72 53 62 25
		01 42 49 31 89
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 - 10627 Berlin - Allemagne	0049 30 755 65 430
Dr Paule LURCEL	24, villa Lourcine BP 50 - 75014 Paris	06 81 58 20 20
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Pr Vladimir MARINOV	13, rue des Abondances - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
	8, rue Lacharrière - 75011 Paris	
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Nicole OURY	26, cours Eugénie - 69003 Lyon	06 26 63 16 87
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres - 75006 Paris	06 86 37 25 49
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	8, rue Lacharrière - 75011 Paris	06 23 09 27 81
Dr Jean-Yves TAMET	57, rue Hénon - 69004 Lyon	06 80 13 06 65
Mme Olivia TODISCO	51, rue Dareau - 75014 Paris	06 80 26 80 90
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo - 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Pr Patricia ATTIGUI	12, rue Bichat - Imm. Lux - Allée B - 69002 Lyon	06 80 66 63 22
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais - 75005 Paris	01 43 22 13 36
Dr Bernard BASTEAU	117, rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d'Ainay - 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau - 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET FOULARD	108, rue Gambetta - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Mme Isabelle CAHINGT	18, rue des Pontonniers - 67000 Strasbourg	06 63 66 79 68
Mme Cécile CAMBADÉLIS SISCO	17, rue Montmartre - 75001 Paris	06 66 97 37 97
Mme Francine CARAMAN	10, rue Thibaud - 75014 Paris	06 83 06 29 23
Mme Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON	5, rue Clapeyron - 75008 Paris	01 42 94 08 09
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey - 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Dr Marc DELORME	160, rue Pasteur - 33200 Bordeaux	05 56 24 35 03
Dr Fafia DJARDEM	33, rue de la Charité - 69002 Lyon	04 78 70 86 02
Mme Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ	30, passage Charles Dallery - 75011 Paris	07 85 46 42 51
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Dr Maya EVRARD	45, avenue Bosquet - 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	52, rue Henri Gorjus - 69004 Lyon	06 08 71 67 80
M. Serge FRANCO	38 bis, av. de la République - 75011 Paris	06 84 08 37 79
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01 45 51 79 89
Dr François HARTMANN	13, passage Saint-Sébastien - 75011 Paris	01 42 74 16 86
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique de KERMADEC	87, av. Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère - 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Dr Françoise LAURENT	14, rue Sainte-Anne de Baraban - 69003 Lyon	04 78 28 28 47
Dr Corinne LE DOUSSAL	104, rue Jeanne d'Arc - 76000 Rouen	02 35 71 02 52
Dr Maria MARCELLIN	176, rue Legendre - 75017 Paris	01 42 26 63 72
Dr Frédéric MISSENERD	18, boulevard Arago - 75013 Paris	07 69 05 82 95
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Frédéric de MONT-MARIN	22, rue Saint-André des Arts - 75006 Paris	06 84 20 21 92
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	36, Highsett CB2 1NY Cambridge UK	00 44 20 7622 0226
Mme Elaine PATTY	217, rue du faubourg Saint-Honoré - 75008 Paris	06 07 21 65 07
Dr Philippe QUÉMÉRÉ	69, rue Pascal - 75013 Paris	01 43 36 12 04
Dr Martin RECA	28, boulevard Bonne Nouvelle - 75010 Paris	01 48 00 83 86
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Catherine RODIÈRE REIN	111, rue Saint-Antoine - 75011 Paris	01 48 04 57 14
Dr Alejandro ROJAS-URREGO	Grand-Rue 40 Montreux VD - Suisse	00 41 79 937 88 11
Mme Marie-Christine ROSE	27, rue de la Liberté - 34200 Sète	06 45 46 39 33
Dr Claire SQUIRES	9, boulevard Bourdon - 75004 Paris	01 48 78 86 38
Mme Pascale TOTAIN	22, rue des Chandeliers - 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
Dr Claire TREMOULET	44, rue Saint-Placide - 75006 Paris	01 42 84 33 03
M. Eduardo VERA OCAMPO	4, rue Audran - 75018 Paris	06 83 15 51 23
Pr Mi-Kyung YI	17, rue de Vintimille - 75009 Paris	06 76 83 10 34

MEMBRES HONORAIRES

Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Martine BAUR	1, rue du Plat - 69002 Lyon	06 79 50 98 13
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars - 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Catherine CHATILLON	7, rue Francis Martin - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur - 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Françoise COUCHARD	29, rue Louis Gain Rés. Jeanne d'Arc - 49100 Angers	07 86 20 69 32
M. Albert CRIVILLÉ	17/19, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini - 06000 Nice	04 93 82 12 59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc - 59000 Lille	03 20 52 75 69
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun - 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Dr Bernard DUCASSE	7, rue Francis Martin - 33000 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp - 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou - 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis - 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
Pr Jean-Michel HIRT	16, rue du Parc Royal - 75003 Paris	06 81 37 18 17
Dr Jacques LE DEM	77, chemin des Esses - 69340 St-Didier au Mont d'or	04 78 89 11 50
Dr Élisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 43 31 94 34
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangé - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	06 81 28 55 41
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary - 75015 Paris	01 45 32 06 22

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. : 01 43 29 85 11
courriel : lapf@orange.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org*

